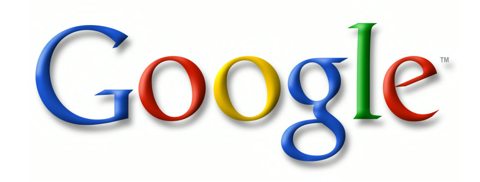
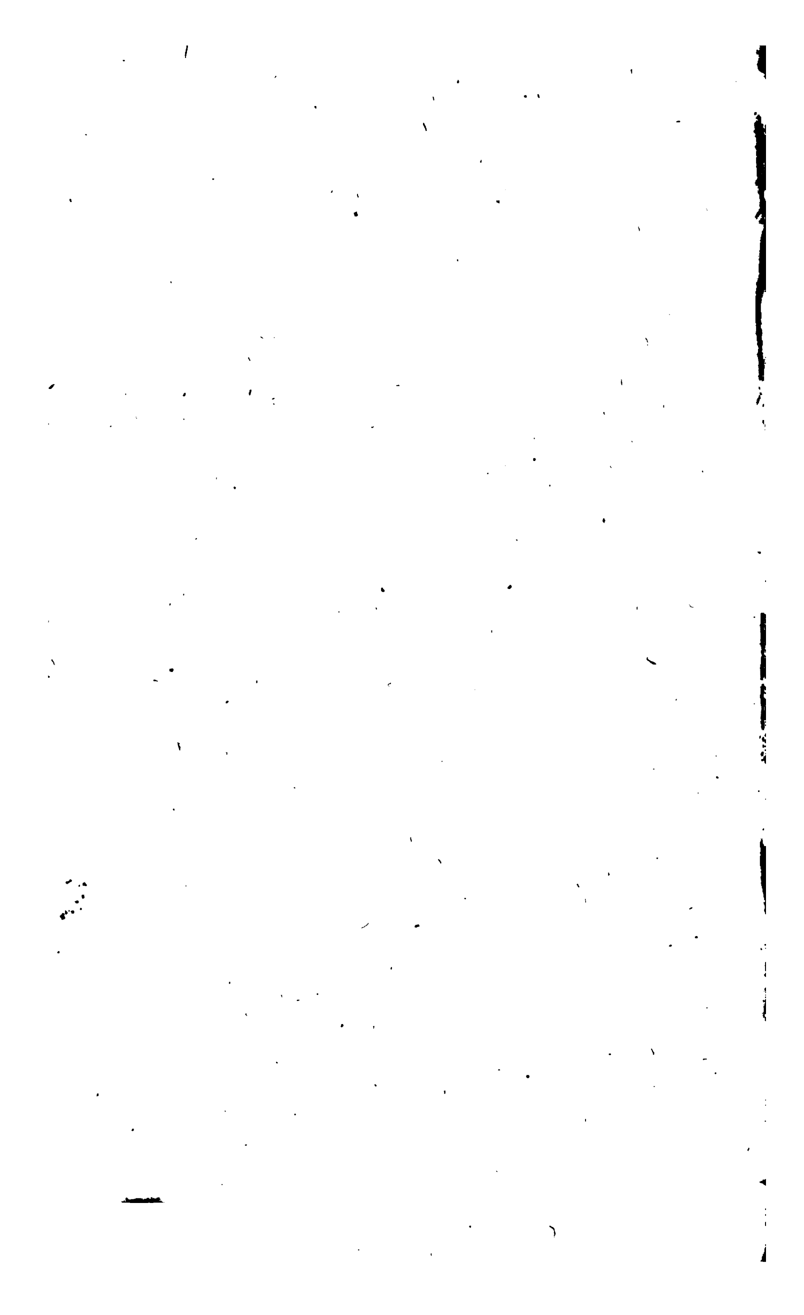








HISTOIRE
DU

THEATRE FRANÇOIS,

DEPUIS SON ORIGINE jusqu'à présent,

AVEC LA VIE DES PLUS CÉLÉBRES Poëtes Dramatiques, un Catalogue exact de leurs Piéces, & des Notes Historiques & Critiques.

TOME DIXIÉME.



A PARIS,

Chez P. G. LE MERCIER, Imprimeur-Libraire, rue Saint Jacques, au Livre d'or.
ET
SAILLANT, Libraire, rue Saint Jean de Beauvais, vis-à-vis le Collége.

M. DCC. XLVII.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROY.



PRÉFACE.

Ce dixiéme Volume présente au Lecteur une partie des plus brillantes années de l'Histoire du Théatre François, puisqu'il renferme la suite des Comédies de Moliere, & des Tragédies de Racine.

Le mérite supérieur des Ouvrages de ces deux grands génies eut à combattre d'abord les préjugés du Public. *Le Misantrope* de Moliere, qui fera toujours l'admiration des personnes de goût, ne fut approuvé que des vrais connoisseurs : le plus grand nombre des Spectateurs ne sentit point la force du sujet, ni

l'art du Poëte dans la Peinture du caractere singulier, qui donne le titre à la Piéce. La finesse de l'intrigue, le contraste des personnages qui y sont introduits, la beauté de la versification, ne frapperent point le Public, & ce chef-d'œuvre ne fut reconnu pour tel, qu'à la faveur de la farce du *Médecin malgré lui.*

L'Avare, Comédie du même Auteur, essuya un pareil événement, par la seule raison que cette Piéce étoit écrite en Prose. Moliere laissa dissiper ce faux préjugé, & redonna ensuite son Ouvrage, qui eut tout le succès qu'il s'en étoit promis.

Le Tartuffe parut en 1669. avec une permission expresse de Louis XIV. & fut reçu avec de grands applaudissemens. Depuis 1664.

cette Piéce avoit été arrêtée par la brigue des faux Dévots, & Moliere avoit éprouvé à son sujet tout ce que la haine & la calomnie ont de plus furieux & de plus noir. Aussi, lorsqu'on l'assura que *le Tartuffe étoit de ces Piéces excellentes qui mettoient la vertu dans tout son jour*, il répondit: *Cela est vrai, mais je trouve qu'il est très-dangereux de prendre ses intérêts: au prix qu'il m'en coûte, je me suis repenti plus d'une fois de l'avoir fait.*

Racine eut moins d'ennemis; mais il eut autant de mauvais Juges de ses Ouvrages. *Sa Tragédie d'Andromaque* fut à la vérité applaudie, mais on arma contre elle les critiques les plus ameres. *La Comédie des Plaideurs* tomba, & sans le bon goût de Louis

XIV. la cabale auroit peut-être enseveli pour long-temps une de nos plus jolies Piéces de Théatre.

La Tragédie de Britannicus, qui fait tant d'honneur à Racine, ne passa d'abord que pour une foible production, & Boursault en fit une critique très-partiale; » mais enfin il est arrivé, (dit » M. Racine dans la Préface de » Britannicus ;) ce qui arrivera » toujours des Ouvrages qui au- » ront quelque bonté. Les Criti- » ques se sont évanouis. La Piéce » est demeurée, c'est maintenant » celle des miennes que la Cour » & le Public revoyent le plus » volontiers; & si j'ai fait quel- » que chose de solide, & qui mé- » rite quelque louange, la plu- » part des connoisseurs demeu-

» rent d'accord que c'est ce même » Britannicus. »

Le détail de tous les faits, que nous ne faisons qu'indiquer ici, se trouve aux articles des Piéces que nous venons de nommer; & nous espérons que le Lecteur sera satisfait du soin que nous avons pris de n'ometttre rien d'essentiel à ce sujet.

L'article de la vie de Moliere a été fait avec attention : on y a rassemblé quantité d'anecdotes qui ne se trouvent que dans différens Ouvrages, & qui rendent celui dont nous parlons très-curieux.

Après *Andromaque*, suit la Vie de M. Racine, pour laquelle nous n'avons pas moins fait de recherches, que pour celle de Moliere : on y trouvera même

de certains faits qui ne sont connus que de peu de personnes.

Les autres Piéces, qui composent ce Volume, ne sont pas moins intéressantes dans leur genre pour l'Histoire du Théatre François; nous espérons que le Lecteur verra avec plaisir les articles d'*Agésilas*, d'*Attila*, du *Médecin malgré lui*, du *Ballet des Muses*, du *Sicilien*, d'*Amphitrion*, de *George Dandin*, de *Pourceaugnac*, du *Jaloux invisible*, de *la Veuve à la mode*, de *Délie*, de *la Folle Querelle*, premiere Critique & premiere Parodie en forme de Comédie, (de la Tragédie d'*Andromaque*,) des *Faux Moscovites*, du *Courtisan Parfait*, du *Baron d'Albikrac*, du *Jeune Marius*, de *la Fête de Venus*, de *la Femme Juge & Partie*, &c.

On trouvera dans ce Volume une Vie de M. de Visé (premier Auteur du Mercure Galant) qui a composé beaucoup de Piéces pour le Théatre François. Ce que l'on a dit de cet Ecrivain dans quelques Ouvrages est si peu instructif, & accompagné de tant de fautes, que nous avons cru devoir nous étendre un peu sur son article.

Celui de Mademoiselle Du Parc est l'unique que nous donnions maintenant sur les célébres Acteurs; mais le Lecteur n'y perdra rien, & le Volume suivant le dédommagera amplement de son attente.

Il ne nous reste plus qu'à renouveller nos instances auprès des personnes qui peuvent avoir des Mémoires sur différens Au-

teurs, dont nous aurons bientôt occasion de parler, pour les prier de vouloir bien nous les communiquer par la voye de M. Le Mercier, Imprimeur-Libraire, Rue Saint Jacques, au Livre d'Or. Les Auteurs sur lesquels nous demandons des faits sont, Messieurs, l'Abbé Abeille, Bourfault, Pradon, Ferrier, l'Abbé Boyer, de la Chapelle, & Madame Des-Houlieres, sans exclure ceux qui sont plus modernes.



HISTOIRE DU THEATRE FRANÇOIS, DEPUIS SON ORIGINE *jusqu'à présent.*

1666.

LES AMOURS DE JUPITER ET DE SEMELÉ,

Tragédie de M. l'Abbé BOYER, *précédée d'un Prologue,*

Représentée sur le Théatre du Marais, au commencement de Janvier.



E Prologue commence par une contestation entre Thalie & Melpomene. Euterpé, leur sœur, qu'elles appellent pour être l'arbitre de leur différent, y devient partie, & prétend l'emporter sur les deux premieres, par

1666.

les agrémens du genre Pastoral, auquel elle préside, Apollon, pour faire cesser la dispute, leur ordonne de réunir leurs talens, & les faire servir au divertissement qu'on prépare pour le Roy.

L'exposition de la Tragédie est faite avec assez d'art. L'Aurore, accompagnée des Heures, vient éveiller Sémelé, & lui annonce que Jupiter, sous la forme d'un Berger, l'attend dans l'endroit du Parc, où il l'a vue pour la premiere fois. Comme ceci se passe en présence de Dircé, confidente de Sémelé, cette Princesse se trouve engagée à lui raconter de quelle façon l'amour de Jupiter a pris naissance, & a étouffé celui qu'elle ressentoit pour Alcméon, fils du Roy d'Argos, à qui elle est promise. Cadmus & Hermione réiterent la parole qu'ils ont donnée à Alcméon, & Junon l'assure de son assistance. Pour mettre sa maîtresse en sureté, Jupiter la fait transporter dans un Jardin enchanté, avec les Amours, les Plaisirs & la Jeunesse. Venus lui donne deux Amours, dont l'*un fait aimer*, & *l'autre rend aimable*. Le bonheur de Sémelé dure peu : à peine Vénus l'a-t-elle quittée, qu'elle se laisse séduire aux discours de Junon, qui, sous la figure de Mercure, lui fait entendre que son

Amant n'eſt qu'un impoſteur, & non le Dieu dont il uſurpe le nom. La Princeſſe, incertaine du parti qu'elle doit ſuivre, ſemble prête à ſe rendre aux volontés du Roy ſon pere, qui lui ordonne d'épouſer Alcméon. Loſqu'on eſt prêt de commencer la cérémonie, l'Hymenée refuſant d'y ſouſcrire, s'envole, & la Jalouſie prend ſa place. Cadmus, étonné de ce prodige, invoque Minerve ſa Déeſſe tutélaire. C'eſt Jupiter qui paroît ſous la figure de Minerve, & qui deffend de pourſuivre l'hymen de Sémelé, dont aucun mortel n'eſt digne. Il ordonne qu'on ſe retire; & ſe fait connoître, lorſqu'il eſt ſeul avec ſa Princeſſe, lui jure un amour inviolable, & offre de lui en donner toutes les preuves qu'elle voudra éxiger. Le bonheur de Sémelé eut été parfait, ſi elle eut voulu ſe contenter de la promeſſe de ſon amant, ſans le mettre à l'épreuve: Jupiter ne ſe ſeroit pas engagé par ſon ſerment à la venir trouver avec la majeſté qui l'accompagne, lorſqu'il eſt auprès de Junon. Mais il faut, malgré lui, ſatisfaire cette ambitieuſe maîtreſſe. A peine eſt-il dans ſon appartement, que le palais paroît tout en feu. Alcméon, ſçachant que la Princeſſe en a été la victime, s'emporte contre Junon: & l'on apprend que ce

1666.

malheureux amant s'est percé le sein, Cadmus & Hermione, pénétrés de douleur, sont frapés d'un spectacle extraordinaire, le Maître des Dieux se présente au milieu de son brillant palais, & pour les consoler, leur fait voir Sémelé, qu'il a rendu immortelle.

On verra par cette analyse, ce que l'Auteur a ajouté à la fable pour former l'intrigue de son Poëme, qu'il est aisé de comparer avec l'Opéra que M. de la Motte a donné sur le même sujet en 1709. Les Piéces en machines, ainsi que les Poëmes Lyriques, ne sont point soumises à cette étroite observation des régles qu'on éxige dans les autres. La variété du Spectacle, les changemens des décorations, les chants, les danses, & les autres agrémens qu'on y joint, en sauvent les défectuosités, & empêchent qu'on éxamine trop scrupuleusement l'économie Théatrale, & si les Scenes sont assez liées, les situations ménagées, & les pensées fort justes; pour peu qu'elles soient passables, elles sont sûres d'être applaudies, & c'est justement le cas où se trouva l'Ouvrage dont nous parlons, & qui eut assez de succès pour exciter la curiosité du Roy, qui voulut honorer une de ses représentations de sa présence. Robinet nous ap-

1666.

prend ce fait dans sa Lettre en vers du 16. Janvier 1666. & en même-temps le nom de l'Auteur de la musique des divertissemens.

Sa Majesté le même jour,
Presqu'avec toute la Cour,
Fut voir sans mouiller la semele;
Comment *Jupiter* & *Semele*,
Se font l'amour sur nouveau frais,
Dans les machines du Marais;
Ce sont, ce dit-on, des merveilles,
Pour les yeux & pour les oreilles,
Pour les oreilles je le croi,
Ainsi qu'un article de foi,
Car *Boyer* qui sur le Théatre;
Fait du bruit presqu'autant que quatre;
De ce Poëme a fait les vers,
Et *Moliere* * a fait les concerts.

. . . .

Et j'ajoute ici seulement,
Que la Roque fit compliment,
Ou harangue à notre beau Sire,
Autant bien qu'on le sçauroit dire.

* De la Musique du Roy, qui a fait plusieurs divertissemens pour la Cour, & beaucoup de petits airs.

Et dans une autre Lettre du 6. Mars suivant.

Ceux qui donnent dans la machine,
Pourront aussi, je m'imagine,
Rencontrer leur compte au Marais,
Il est vrai, c'est à plus grands frais;

1666.

Mais quand il faut se satisfaire,
Le coust est un mal nécessaire,
Mais mal qui peut passer pour bien,
A qui de son or use bien.
D'ailleurs de pareilles machines,
Des machines presque divines, (a)
Et les vers, de Monsieur Boyer,
Dignes d'un immortel loyer,
Méritent bien, sans aucun doute,
Qu'on y courre, quoi qu'il en coûte.

Finissons par quelques morceaux de versification ; on verra que l'Auteur, cherchant toujours l'esprit & le sublime, lorsque souvent il ne falloit que du naturel, est tombé dans un galimathias inintelligible peut-être à lui-même, & des discours bas, répétés si fréquemment, qu'on est tenté de croire que c'est le hazard qui a jetté dans son Poëme quelques vers heureux qu'on y rencontre.

Acte premier, Scene quatriéme, Cadmus, étonné de la résistance de Sémelé, en fait des plaintes à Hermione.

(a) Nous avons dit ci-dessus en parlant de la Tragédie de la Toison d'Or, de M. Corneille, que M. le Marquis de Sourdeac, inventeur des machines extraordinaires qui y parurent, en avoit fait présent aux Comédiens du Marais, ces mêmes machines servirent dans la Tragédie des Amours de Jupiter, & de Semelé, & contribuerent beaucoup à sa réussite.

1666.

LE ROY.

Madame, vous devez connoître votre fille:
Elle tient plus à vous que toute ma famille :
Plus belle que ses sœurs, elle a le premier rang,
Et vous fait négliger le reste de mon sang;
Par cette aveugle ardeur qui posséde les meres,
N'avez-vous point rempli sa tête de chimeres?
Vous fille de Vénus, ne la flattez-vous pas,
De l'espoir de gagner un Dieu par tant d'appas,
Et qu'un Héros mortel n'est pas assez pour elle ?
Vous me vantez souvent votre race immortelle,
Et Sémelé sans doute au point que je la voi,
Prend pour lui tout l'orgueil que vous avez pour moi.

Acte II. Scene III. Alcméon, jaloux de la préférence que Sémelé donne au Berger, sous la figure duquel il ignore que Jupiter cache sa grandeur, tire son épée pour l'en fraper.

ALCMÉON.

C'est trop souffrir.

SÉMELE'.

O Dieux !

JUPITER.

Ne craignez rien, Princesse,

ALCME'ON.

Quel charme sur mes bras jette tant de foiblesse?

1666.

JUPITER à *Sémelé.*

Pouvez-vous pour un Dieu craindre quelque danger,

SÉMELÉ.

Ma tendresse d'abord n'a rien vû qu'un Berger.

Dans la Scene suivante, Junon vient offrir son secours à Alcméon, & lui apprend qu'elle est la *Déesse de la haine.*

ALCMÉON.

Pour venger mon amour, prétez-moi votre haine,

Si je ne sçais qu'aimer, haissez-la pour moi.

JUNON.

Tu seras satisfait, & c'est-là mon emploi,

Je sçais l'art de haïr sans remord & sans peine,

Si l'amour a ses Dieux, je le suis pour la haine.

Voici un échantillon de la conversation amoureuse de Jupiter & de Sémelé, dans le Jardin enchanté. (Acte III. Scene premiere.)

JUPITER.

Ici loin de Junon, & loin de votre Cour,

Et sans autre témoin, que les yeux de l'amour,

Nous goûterons tous deux, ce que dedans les ames,

Répandent de douceurs les plus heureuses flâmes;

Tout ce que font sentir de joie, & de plaisir,

Le commerce amoureux des yeux & des soupirs.

1666.

Les combats d'amitié, de soins, de déférences,
Les flateurs entretiens, les tendres confidences,
Les beaux emportemens de l'esprit & du cœur,
Les charmes composés de flamme, & de langueur,
Les doux égaremens, les aimables foiblesses,
Les extases d'amour, les transports, les tendresses,
Tout ce qui peut enfin nous flatter tour à tour,
Quand on se donne tout au pouvoir de l'amour.

SE'MELE'.

Autrefois d'un mortel j'ai ressenti la flâme,
Mais ce n'est pas ainsi qu'il regnoit dans mon ame.
Je sens bien d'autres feux, & des traits plus puissans,
Un coup d'œil vous rend maître & des cœurs, & des sens:
Et cette liberté, notre unique avantage,
De vos divines mains le présent & l'ouvrage,
Pour entrer dans vos fers, trouve un penchant si doux,
Qu'on voit bien que nos cœurs s'entendent avec vous. (a)

(a) Voyons présentement, suivant l'Auteur, comment les Dieux font l'Amour; & quel effet cette passion produit dans leur cœur; c'est Jupiter qui parle à Momus son Confident: (Acte II. Scene premiere.)

Quand j'aime une beauté, d'abord je vois en elle,
Tout ce qu'a de charmant une beauté mortelle:

1666.

Ajoutons ce morceau de la dixiéme Scene du quatriéme Acte; c'est une des plus interressantes. Sémelé presse son amant de lui tenir la parole qu'il lui a juré.

SE'MELE'.

Ah! ne refusez pas ce plaisir à mes yeux,
Montrez-moi mon amant avecque tous ses charmes....
Ah! Vous ne m'aimez point.....

JUPITER.

Ah! caches-moi ces larmes,
Hélas! sçavez-vous bien ce que vous demandez!

SE'MELE'.

Tout me semblera doux, si vous me l'accordez,
Vous me l'avez juré, Jupiter, c'est tout dire.

La lumiere d'un Dieu découvre en un moment,
Tout ce qui peut toucher les desirs d'un amant.
Un mortel a besoin de temps, & de lumiere,
Pour faire à son amour une digne matiere,
Mais un Dieu pour ce choix n'a pas besoin de temps,
Il voit tout d'un coup d'œil, & dehors, & dedans;
Son esprit convaincu d'un mérite adorable,
Aime d'abord autant que l'objet est aimable,
Et par un feu divin qui peut tout enflâmer,
Il embrase l'objet qui vient de le charmer:
Le violent amour vient à peine de naître,
Qu'il est victorieux, autant qu'il le peut être;
Et dès-lors qu'il joüit avecque tant d'ardeur,
Sa flamme à son objet applique tout son cœur,
Qu'au même instant qu'un Dieu posséde une maîtresse,
Il épuise sa joie & toute sa tendresse,
Ainsi le cœur d'un Dieu presque en un seul moment,
Aime, se fait aimer, & cesse d'être amant.

JUPITER.

Je l'ai juré, Princesse, & mon cœur en soupire,
Mais songez aux périls qui menacent vos jours.

SÉMELÉ.

Quels périls ai-je à craindre avec votre secours.
Plus contre mes desirs vous vous voulez défendre,

. . . .

Plus mon soupçon revient, plus j'ai lieu de douter,
Si l'amant que j'adore, est le vrai Jupiter.

JUPITER.

Faut-il vous le montrer, en perdant ce que j'aime,

SÉMELÉ.

Vous, me faire périr? c'est douter de vous-même.

JUPITER.

Il n'est rien de si sur, croyez-en mes frayeurs:
Croyez un Dieu qui tremble, & qui verse des pleurs.

SÉMELÉ.

Qu'ai-je à craindre d'un Dieu si tendre, & si sensible?

JUPITER.

Ce Dieu va devenir si fier, & si terrible....
Au nom de notre amour.

1666.

SE'MELE'.

Ah ! c'est trop contester ;

JUPITER.

Vous le voulez, Princesse, il faut vous contenter.

L'Auteur a voulu égayer son Poëme par des plaisanteries qu'il met dans la bouche de Momus. Nous n'en rapportons qu'un passage. Acte V. Scene III. Jupiter prêt d'entrer dans l'appartement de Sémélé, avec son foudre, fait cette réfléxion.

JUPITER.

Je connois le péril, il n'en faut point douter;
Mais Jupiter l'a dit, il faut l'éxécuter,
Contre un serment lâché tout respect est frivole,
Et le destin n'est pas plus sur que ma parole.

MOMUS.

En effet, un grand Dieu ne doit pas se dédire,

. . . .

Depuis quand avez-vous ce scrupule dans l'ame?
Cette fidélité qui trahit votre flâme ?
N'est-ce point un prétexte à quelque changement ?
Vous vantez un peu trop le pouvoir d'un serment.
Je crois qu'à Sémelé vous n'êtes si fidéle,
Que par le seul espoir, de vous défaire d'elle.

1666.

ARSACE, ROY DES PARTHES,

Tragédie de M. DE PRADE,

Représentée sur le Théatre du Palais Royal.

AUcune Piéce n'a été annoncée avec plus d'éloge ; l'avis au Lecteur que le Libraire a fait imprimer à la tête mérite d'être extrait & sert à l'historique de la Piéce.

« Ceux qui trouveront dans cet Ou- » vrage de la conformité avec quelques » autres qui ont parû depuis six ou sept » années, sont avertis qu'il étoit en état » d'être mis au jour dès-l'année 1650. » que les suivantes, il fut promis dans » les affiches des Comédiens du Marais, » & depuis annoncé par ceux de l'Hôtel » de Bourgogne, & que si M. de Prade, » qui ne l'avoit faite que pour son diver- » tissement particulier, ne se fût oppo- » sé à sa représentation, il eut éclaté » dès ce temps-là, avec tous les avanta- » ges que lui pouvoient donner ses beau- » tés naturelles, soutenues des charmes » de la nouveauté. Il a été lû à une in- » finité de personnes de mérite, qui

1666.

» peuvent en rendre témoignage, Mes-
» sieurs de Sainte-Marthe, le Vayer, de
» Boutigni, le Bret, de Folleville, l'Ab-
» bé de la Motte, le Vayer, de Mon-
» tauban, de Scudery, de Rotrou, du
» Ryer & Beys, ont publié dès l'année
» 1653. (*a*) l'estime qu'ils en faisoient.
» Et il y a neuf à dix ans que l'on en
» fit une lecture chez M. le Comte de la
» Serre, où se trouverent Messieurs Qui-
» nault & Corneille le jeune; ce dernier
» même y relut à loisir quelques en-
» droits dont il fut touché. Après cela,
» je pense qu'il est aisé de conclure en
» faveur de M. de Prade; puisqu'il ne
» pouvoit pas avoir jetté les yeux dans
» l'avenir, pour y chercher un modele
» de son travail dans des Piéces, qui,
» pour lors, n'étoient pas seulement en
» idée. J'espere que l'on lui rendra justi-
» ce, & que l'on n'estimera pas moins
» les belles choses qui sont dans son Ou-
» vrage en leur lieu naturel, que l'on a
» fait dans ceux où elles étoient trans-
» plantées.... Pour des vers je n'en dirai
» rien, mais ceux qui s'y connoissent
» demeurerent d'accord qu'on n'en a
» guére vû de mieux imaginés, & plus

(*a*) On observera que M. Rotrou étoit mort le 27. Juin 1650.

» forts également par-tout, & plus jus-
» tes, ni des mieux tournés, & qui bril-
» lent d'un feu si vif. Aussi ont-ils fait
» dire à l'un des plus beaux génies de ce
» temps, qu'il n'avoit point encore vu
» de Piéce, où il eut trouvé tant d'esprit,
» & l'illustre M. Corneille, qu'elle avoit
» assez de beautés, pour parer trois
» Piéces entieres. »

Sans entrer dans la question de fait, nous voulons croire pieusement, sur la foi du Libraire, que M. de Prade est l'inventeur du plan, & des situations de sa Tragédie, & examiner seulement ses prétendues beautés, en les supposant soutenues des charmes de la nouveauté.

Artaban, Roy des Parthes, est dans la résolution d'abandonner son trône, (on ignore le motif qui l'y détermine) quoi qu'il en soit, ses deux fils se flattent d'avoir droit de lui succéder.

Pharasmane y prétend, en qualité d'aîné,
Arsace, comme fils d'un pere couronné, (a)

(a) Cette question avoit été agitée après la mort de Darius, fils d'Histape. Artabazane, son fils aîné, voulut faire valoir les droits de la naissance, mais Xercès son cadet l'emporta par la raison qu'il étoit fils d'Atosse, fille de Cyrus; & qu'il étoit né depuis que son pere étoit monté sur le trône : ainsi les circonstances sont un peu différentes. Ici Artaban est un Prince du sang, Pharasmane par sa naissance pourroit prétendre au trône : au lieu qu'Artabazane n'étoit que le fils d'un Seigneur Persan, qui n'y avoit alors aucun droit.

1666. Le Roy n'osant décider, s'en remet au choix d'Araxie, fille de Phradate son prédécesseur, qui donnant sa main à l'un d'eux, doit en faire un Souverain. Le choix sembleroit regarder Arsace, si son cœur n'étoit pas prévenu pour Médonie, sœur de la Princesse, & en même-temps sa rivale, & sa confidente: Araxie, piquée des froideurs d'Arsace, dans son premier transport, commande à Pharasmane de la venger; mais ensuite, s'adoucissant, elle révoque l'ordre qu'elle vient de donner: Pharasmane, qui est sorti sans qu'on sçache pour quelle nécessité, rentre, & ignorant ce second ordre, attaque Arsace un poignard à la main. Celui-ci évite le coup mortel, & dans le moment le Roy survient, *qui voyant ses deux fils aux prises, qui se séparent à son arrivée, & le poignard tombant*, ne peut distinguer lequel des deux est le coupable; pour s'en assurer, il les fait arrêter l'un & l'autre, & ordonne, suivant l'avis de son conseil, qu'ils prouveront leur innocence dans un combat singulier. Avant d'en venir à cette extrémité, le Roy fait son possible pour reconnoître le criminel, mais ses efforts sont inutiles: il est cependant obligé de se rendre aux pleurs d'Araxie, qui craignant l'issue funeste du combat, lui conseille

conſeille de choiſir lui-même un ſucceſſeur, ſans l'attendre du hazard des armes. Médonie vient annoncer aux deux freres que Pharaſmane a la préférence. Cette diſpoſition ſemble propre à concilier les eſprits. Pharaſmane voyant ſes ſouhaits remplis, embraſſe Arſace, & celui-ci, content de regner ſur le cœur de Médonie, regarde ſans jalouſie ſon frere monter au trône. L'ambition de Médonie s'oppoſe à ce commun bonheur: elle rejette fierement les vœux d'Arſace, comme indignes d'elle, & veut obliger Pharaſmane à partager ſa couronne avec elle. Pharaſmane, ſatisfait de ſon ſort, mépriſe les reproches, & les menaces de la Princeſſe, qui jure de s'en venger. Au cinquiéme Acte, Vologeſe, Seigneur Perſan, vient dire à Araxie que l'on a trouvé Médonie & Pharaſmane baignés dans leur ſang: le Roy croyant qu'Arſace eſt l'Auteur de cet accident, s'emporte, & veut le faire mourir. Heureuſement Médonie, preſſée par ſes remords, avoue que c'eſt elle, qui de rage a attenté ſur la vie de Pharaſmane, qui pour la punir lui a enfoncé un poignard dans le ſein; ce Prince paroît enſuite l'épée à la main; ſon extrême foibleſſe l'empêche de fraper Arſace, & avant

1666. d'expirer, il a encore la douleur de voir ce Prince couronné par son pere.

LE ROY *à Arsace & à Araxie.*

Mais avant que le sceptre acquitte ma promesse,
Donnez-moi tout ce jour pour vaincre ma tristesse,
Vous croiriez me l'ôter, quand je vous l'offrirois,
Si, les larmes aux yeux, je vous le présentois.

Il faut achever de faire connoître cette Tragédie par un fragment de la versification : nous le prenons du récit que Vologese fait, (Acte V. Scene III.) de l'accident funeste de Médonie & de Pharasmane. L'Auteur doit avoir travaillé ce morceau, & l'on peut par-là juger de ses talens, & s'il mérite les éloges que le Libraire lui donne.

ACTE V. SCENE III.

VOLOGÈSE.

Que je viens annoncer de grands sujets de plainte!
Que vous allez prévoir de grands sujets de crainte!

ARAXIE.

Qu'est-ce ?

VOLOGESE.

Un assassinat dont l'horreur me transit.

ARAXIE.

De cet évenement faites-moi le récit,

Souffrir, eſt moins que craindre une peine infinie.

VOLOGESE.

Ayant ordre du Roy d'aſſurer Médonie,
Que comme il uniſſoit Pharaſmane avec vous,
Il vouloit lui donner Arſace pour époux:
J'allois l'en aſſurer, & de cette nouvelle,
Même avant ſon bonheur, faire un bonheur pour elle;
Lorſque je l'ai trouvée en ſon appartement.
Mais hélas!.....

ARAXIE.

Pourſuivez.

VOLOGESE.

Vous dirai-je comment?
Un poignard dans le ſein, aſſiſe & languiſſante,
Elle n'étoit pas morte, & n'étoit pas vivante,
Et montroit dans ſes yeux, qui ne ſe mouvoient plus,
Et d'ombre, & de lumiere, un mélange confus.
A peine ſon viſage empruntoit de ſon ame,
La mouvante beauté d'un rayon de ſa flâme;
Son cœur pourtant encor ſurvivant à ſes ſens,
Elle pouſſoit par fois des ſoupirs languiſſans;
Et proche du moment de ſon départ funeſte,
Prenoit congé par eux de la clarté céleſte.
Tandis que Pharaſmane, à ſes piéds étendu,
Mêloit encor ſon ſang, à ſon ſang répandu:

1666. Et comme ayant horrenr d'une mort si cruelle.
La regardoit mourir, pour mourir avant elle,
Et trop sensible aussi, par la pitié pressé,
Approfondir le coup dont il étoit blessé.

DE PRADE. JEAN LE ROYER, Sieur DE PRADE, a composé, n'ayant, dit-on, que dix-sept ans, la VICTIME D'ÉTAT, *ou* LA MORT DE PLAUTIUS SILVANUS, PRÉTEUR ROMAIN, Tragédie; ANNIBAL, Tragi-Comédie; ARSACE, ROY DES PARTHES, Tragédie, qu'il donna depuis, & qui ne parût qu'en 1666. est la seule qui ait été représentée. On veut qu'il ait quelque part à la Tragi-Comédie *des Coups de l'Amour & de la Fortune*, que M. Quinault donna en 1656. au Théatre de l'Hôtel de Bourgogne *. On a encore de lui un abrégé de l'Histoire de France, peu estimé, & un traité du Blason & des Armoiries, qui se trouve imprimé à la suite de ses deux premieres Piéces.

* Voye le T. VIII. p. 154.



1666.

AGÉSILAS,

Tragédie de M. CORNEILLE,

Représentée sur le Théatre de l'Hôtel de Bourgogne, à la fin d'Avril.

Vie de M. Corneille.

« IL faut croire, (dit M. de Fonte-
» nelle) qu'Agésilas est de M. Cor-
» neille, puisque son nom y est, & qu'il
» y a une Scene d'Agésilas & de Lysan-
» dre, qui ne pourroit pas facilement être
» d'un autre. » Il le faut avouer, cette
Tragédie est très-foible, & telle, que
l'Auteur n'osant la défendre, s'est con-
tenté de faire entendre par un petit avis
au Lecteur, que l'envie de plaire au Pu-
blic, lui a fait chercher une route nou-
velle. « Les premiers, (dit-il) qui ont tra-
» vaillé pour le Théatre, ont travaillé
» sans éxemple, & ceux qui les ont sui-
» vis, y ont fait voir quelques nouveau-
» tés de temps en temps. Nous n'avons
» pas moins de privilége.... On court,
» à la vérité, quelque risque de s'éga-
» rer, & même on s'égare assez sou-
» vent, quand on s'écarte du chemin
» battu; mais on ne s'égare pas toutes
» les fois qu'on s'en écarte. Quelques-
» uns en arrivent plûtôt où ils préten-

1666.

» dent, & chacun peut hazarder à ses » périls. »

Avertissement donné par M. Joly, à la tête des Œuvres de M. Corneille.

« Cette Tragédie parut cinq mois après » l'*Alexandre* de M. Racine. La révo- » lution qui se fit alors dans les senti- » mens du Public, & le parti que prit » le plus grand nombre en faveur du » nouveau Poëte, forment une époque » à laquelle on peut rapporter la naiss- » sance d'un genre inconnu de Tragé- » die, où l'amour dominoit sur toutes » les autres passions; M. Quinault l'a- » voit ébauché avec quelque succès, dix » ans auparavant, mais non pas avec » autant d'éclat. »

Vie de M. Corneille.

« Il est vrai, dit M. de Fontenelle, » qu'il s'étoit formé un parti contre M. » Corneille : ceux qu'il appelloit les dou- » cereux, & les enjoués, & toutes celles » pour qui ils l'étoient, composoient une » grande partie de Paris, & de la Cour; » & ils ne se contentoient pas d'élever » le nouvel Auteur, qui le méritoit; ils » vouloient l'élever sur les ruines de » l'ancien. Ils prévaloient par le nom- » bre, & par un certain bruit confus & » imposant, qu'ils sçavent si bien faire » dans le besoin. On ne négligeoit rien » pour grossir ses troupes, & c'étoit tou- » jours un avantage que de les grossir; » on mettoit en œuvre toutes les petites

» adresses qui peuvent aider une répu-
» tation naissante, & hâter le vol de la
» renommée, on employoit contre le
» redoutable ennemi, jusqu'aux traits
» d'un fameux satyrique (a), éxercé à
» foudroyer glorieusement de mauvais
» Auteurs. Pendant ce tumulte, & cette
» espéce de sédition contre une autorité
» légitime, M. Corneille se tenoit re-
» tranché dans son cabinet, sans être

(a) Tout le monde connoît les deux Epigrammes de M. Despréaux.

J'ai vû l'Agésilas :
Hélas !
Mais après Attila,
Hola.

« L'Agésilas, enveloppé dans la même Epigramme, » (dit le Pere Tournemine, Défense du grand Corneille,) » n'est pas comparable aux chefs-d'œuvres de Corneille, » ni même à son *Attila* : mais c'est se jouer du Public, » que de traiter de Piéce misérable, une Comédie Hé- » roïque, d'un goût nouveau, où parmi des personna- » ges d'un caractere singulier, Agésilas & Lysandre, » paroissent tels que l'Histoire nous les fait connoître : » une Piéce, dont le dénouement est un effort héroï- » que d'Agésilas, qui triomphe en même-temps de l'a- » mour & de la vengeance : une Piéce où l'on retrouve » le grand Corneille en plus d'un endroit, j'en trans- » crirai un seul, c'est Agésilas qui parle, » (Acte V. Scene VI.)

Elle se trouve Tome VI. p. 261. des Nouvelles Littéraires.

...... Il est beau de triompher de soi,
Quand on peut hautement donner tout à la loi,
Et que le juste soin de combler notre gloire,
Demande notre cœur pour derniere victoire :
Un Roy né pour l'éclat des grandes actions,
Dompte jusqu'à ses passions,
Il ne se croit point Roy, s'il ne fait sur lui-même,
Le plus illustre essai de son pouvoir suprême.

1666.

» presqu'autrement connu du monde, » que par son nom, sans protecteurs puis-» sans déclarés en sa faveur, sans parti-» sans affidés, n'ayant de gloire que » celle qui étoit venue le trouver d'elle-» même, ne s'y fiant peut-être pas assez ; » mais certainement hors d'état, & mê-» me incapable de lui prêter aucun se-» cours étranger. »

Tout médiocre qu'est le Poëme dont nous parlons, on peut dire que le jugement de M. Despréaux est un peu dur, & trop brusque ;

J'ay vû l'Agésilas :
Hélas !

Ce bon mot, que M. Despréaux a voulu consacrer, en le mettant au nombre de ses épigrammes, a suffi pour le décréditer absolument dans le Public. Les Œuvres de M. Corneille sont entre les mains de tout le monde, & peu de personnes ont la hardiesse de lire son *Agésilas*. Cette lecture cependant ne leur seroit pas infructueuse, sur-tout à celles qui veulent travailler pour le Théatre. Il est fâcheux pour elles, encore plus que pour lui, qu'il n'ait pas conçu ce dessein dix ou douze ans plûtôt, *Agésilas* seroit aujourd'hui un des modéles du genre héroïque, comme l'*Amphytrion* de M. Moliere, l'est pour le haut comique. Mais

par

1666.

par malheur, ce n'eſt plus ici le grand Corneille, ni même l'Auteur d'Œdipe & de Sertorius. Quoiqu'on y apperçoive encore ſon génie, on reconnoît trop ſenſiblement que ſes forces l'abandonnent, & qu'il n'en reſte plus que quelques veſtiges. Nous n'ajoutons que deux morceaux, qui caractériſent en même-temps la Poëſie particuliere de cette Tragédie.

ACTE V.

SCENE II.

SPITRIDATE.

Seigneur, contre l'amour peut-on bien ſe défendre ?
A peine attaque-t'il, qu'on brule de ſe rendre,
Le plus ferme courage eſt ravi de céder ;
Et j'ai trouvé ma foi plus facile à reprendre,
Que mon cœur à redemander.

AGESILAS.

Si vous conſidériez.....

SPITRIDATE.

Seigneur, que conſidere,
Un cœur d'un vrai mérite heureuſement charmé ?
L'amour n'eſt plus amour, ſitôt qu'il délibere,
Et vous le ſçauriez trop, ſi vous aviez aimé.

1666.

AGESILAS.

Seigneur, j'aimois à Sparte, & j'aime dans Ephese,
L'un & l'autre objet est charmant;
Mais bien que l'un m'aît plû, bien que l'autre me plaise,
Ma raison m'en a sçu défendre également.

SPITRIDATE.

La mienne suivroit mieux un plus commun éxemple.
Si vous aimez, Seigneur, ne vous refusez rien,
Ou souffrez que je vous contemple,
Comme un cœur au-dessus du mien.
Des climats différens la nature est diverse,
La Gréce a des vertus qu'on ne voit point en Perse,
Permettez qu'un Persan n'ose vous imiter,
Que sur votre partage il craigne d'attenter,
Qu'il se contente à moins de gloire,
Et trouve en sa foiblesse un destin assez doux,
Pour ne point envier cette haute victoire,
Que vous seul avez droit de remporter sur vous.

SCENE VII.

LYSANDER.

Seigneur, à ces bontés que je n'osois attendre,
Que puis-je....

AGE'SILAS.

Jugez-en comme il en faut juger ;
Et sur-tout, commencez d'apprendre
Que les Rois sont jaloux du souverain pouvoir,
Qu'ils aiment qu'on leur doive, & ne peuvent devoir,
Que rien à leurs sujets n'acquiert l'indépendance,
Qu'ils réglent à leur choix l'emploi des plus grands cœurs,
Qu'ils ont pour qui les sert des graces, des faveurs,
Et qu'on n'a jamais droit sur leur reconnoissance.
Prenons dorénavant, vous & moi pour objet
Les devoirs qu'il faudra l'un à l'autre nous rendre ;
N'oubliez pas ceux d'un sujet,
Et j'aurai soin de ceux d'un gendre.

Agésilas n'a jamais été remis au Théatre. Robinet Auteur, des Letres en vers, que nous citons plusieurs fois dans cet ouvrage, n'osant rapporter le sentiment du Public, s'est contenté d'annoncer la Piéce, & d'ajouter un mot d'éloge pour l'Auteur.

Lettre en vers du 6. May 1666.

Mais vous avez pour supplément,
Le noble divertissement,

1666.

Que vous donne les doctes veilles,
De l'aîné des braves Corneilles.
Son Charmant AGE'SILAUS,
Où sa veine coule d'un flus,
Qui fait admirer à son âge,
Ce grand & rare personnage.

ANTIOCHUS, (a)

Tragi-Comédie de M. CORNEILLE DE L'ISLE,

Représentée sur le Théatre de l'Hôtel de Bourgogne, le Mardi 25. May.

Lettre en vers de Robinet, du 29. May 1666.

JE vis Mardi * l'*Antiochus*,
Et je veux que comme à Malchus,
Quelque Pierre m'ôte une oreille,
Si ce n'est pas une merveille.
C'est un chef-d'œuvre assurément,
Où tout se trouve également.

* C'est-à-dire, le 25.

(a) Ce sujet qui n'a jamais eu qu'une réussite passagere au Théatre, a été traité depuis par M. de la Grange-Chancel, sous le titre suivant : *Les Jeux Olimpiques*, ou *le Prince malade*, Comédie Héroïque en trois Actes, & des divertissemens ; cette Piéce parut sur le Théatre Italien le 12. Novembre 1729. M. Camusac aussi a employé le sujet d'Antiochus, dans le second Acte de son Balet-Héroïque, intitulé : *Les Fêtes de Polimnie*, représentées par l'Académie Royale de Musique le 12. Octobre 1745.

1666.

Et depuis que dessus la Scene,
Je vais voir de diverse veine,
Et qu'elle a produit de nouveau,
Je n'ai rien vû qui fut plus beau.
Au reste, la Troupe Royale,
Dans cette belle Piéce étale,
Toute sa pompe, & tout son art;
Et toute flatterie à part,
Chacun y soutient à merveille,
La gloire du jeune Corneille,
Oui; *Floridor*, d'Antiochus,
Et *Montfleury* de Séleucus,
Expriment si bien les tendresses,
Que les ames les plus tigresses,
Voudroient prendre part aux soucis,
Tant du pere comme du fils,
La Des-Oeillets, sur ma parole,
D'Arsinoé fait bien le rôle,
Dedans l'intrigue du portrait, (*a*)
Qui certes, me plaît tout-à-fait,

(*a*) « L'échange du portrait ayant fait connoître à Arsinoé tout ce que le Prince s'obstinoit à taire, m'a donné lieu de lui faire jouer le personnage du Médecin Erasistrate, que me fournissoit l'histoire, & d'en conserver ainsi la plus considérable circonstance; c'est à vous à juger si j'ai bien ou mal réussi. La plûpart des auditeurs ont parût assez satisfaits de la représentation de ce Poëme. J'aurois mauvaise grace de regarder ceux qui s'y sont mal divertis, comme des Censeurs trop séveres, ou des Critiques interressés. »

Avis de M. Corneille de l'Isle, à la tête de sa Tragi-Comédie d'Antiochus.

1666.

D'autre part aussi, *Hauteroche*,
Pourroit toucher un cœur de roche,
Quand de Tigrane son amant,
Il représente le tourment !
Pour d'*Ennebaut* la jeune Actrice,
Dans le rôle de Stratonice,
Qui veut épouser Séleucus,
Et que son fils Antiochus,
Aime d'un amour qui l'embrase,
Elle vous réduit à l'extase;
Par ses appas, & ses discours:
Et sçait dans de feintes amours
En inspirer de véritables,
Par ses charmes des plus aimables.
Enfin pour ne rien oublier,
De ce que je dois publier,
Poisson & *Brécourt* confidentes,
Font des mieux, & sont très-brillantes.

Malgré les louanges de Robinet, cette Tragédie, quoique bien composée pour le plan & la marche du Théatre, est toute des plus froides; ce n'étoit point le talent de M. Corneille de l'Isle de peindre les sentimens du cœur; au lieu de ces sentimens, il y met souvent du galimathias : en voici un exemple ; Stratonice avoue à sa confidente, que depuis longtemps son cœur s'est rendu au mérite du Prince Antiochus.

PHENICE.

Antiochus sans doute a tout ce qui doit plaire,
Mais déja votre main étoit duë à son pere,
Et lorsque votre cœur se sentit enflâmer....

STRATONICE.

Hélas ! sçait-on qu'on aime, en commençant d'aimer ?
Et l'amour qui d'un cœur cherche à se rendre maître,
Tant qu'on peut résister, se laisse-t-il connoître ?
Non, non, & mon malheur aujourd'hui me l'apprend,
C'est en se déguisant que l'amour nous surprend ;
Avant qu'aucun soupçon découvre sa naissance,
Dans l'ame qu'il attaque, il prend intelligence,
Et de son feu secret l'industrieux pouvoir,
S'acquiert des partisans qui l'y font recevoir.
D'un tendre & doux penchant l'appas imperceptible,
Le dispose d'abord à se rendre sensible,
Un peu d'émotion qui marque ce qu'elle est,
Lui rend envain suspect un trouble qui lui plaît.
D'un mérite parfait les images pressantes,
Lui peignent aussitôt ces douceurs innocentes ;
Et des sens éblouis, par ce charme trompeur,
La vertu qu'elle admire authorise l'erreur,

1666.

Le cœur qu'en ont séduit les flatteuses amorces,
Pour se vaincre en tout temps se répond de ses forces,
Sur l'offre du secours que lui fait la raison,
Il laisse agir sans crainte un si subtile poison.
Il en aime l'appas, il le goûte, il lui céde,
C'est assez qu'au besoin il en sçait le remède:
Et quand le mal a crû, pressé d'y recourir,
L'habitude est formée, on n'en peut plus guérir.

La Tragédie est presque toute versifiée sur ce ton; passons au dénouement qui se fait par une boëte de portrait, trouvée par Arsinoë, & qu'elle présente à Séleucus, déja résolu de céder à son fils Antiochus la Princesse Stratonice; nous allons placer ici une partie des deux dernieres Scenes du cinquiéme Acte, pour mettre le Lecteur en état de comparer ce même dénouement avec la Tragi-Comédie de Stratonice, de M. Quinault. *

* Voyez l'extrait de cette Piéce, Tome VIII. p. 332.

SÉLEUCUS *à Stratonice*.

Quoique d'Arsinoë le Prince soit charmé,
Il sçaura l'oublier, s'il est d'ailleurs aimé;
Mais il faut qu'il le soit d'un objet adorable,
D'un objet en mérite à soi seul comparable;
Et cet objet si rare & préférable à tous,
S'il faut m'expliquer mieux, ne peut être que vous,

STRATONICE.

Seigneur, dans ma surprise agréez mon silence,
J'ai cédé sans murmure aux loix de ma naissance;
Par elle je vous dois & ma main & ma foi,
L'une est à vous déja, l'autre est encore à moi;
Et si mon hymenée est pour vous une gêne,
Je puis. . . .

SE'LEUCUS.

Dans mes états vous devez être Reine,
Et je ne manque à rien, si mon fils couronné,
Vous assure le rang qui vous est destiné.
Mon amour s'est émeut, mais je vois qu'à mon âge,
L'himen où j'aspirois, est pour vous un outrage;
Et d'ailleurs il y va d'étouffer tant d'ennuis...

STRATONICE.

Mon devoir a toujours réglé ce que je puis,
Seigneur, après cela, je n'ai rien à vous dire.

ANTIOCHUS.

A ce que veut le Roy, gardez-vous de souscrire,
Pour moi de sa tendresse il croit trop les appas,
Madame, il vous adore.

SE'LEUCUS.

Et ne l'aimes tu pas?

1666.

ANTIOCHUS.

Aimer la Reine, ô Ciel!

SE'LEUCUS.

Hé bien, il faut t'en croire,
Mais si de son hymen tu rejette la gloire,
Fais qu'elle-même au moins puisse apprendre de toi
Que ses charmes sont peu pour surprendre ta foi,
Qu'un mépris....

ANTIOCHUS.

Moi j'aurois du mépris pour la Reine,
Seroit-il pour ce crime une assez rude peine?
Jamais tant de beautés n'eurent droit de charmer;
Mais, Seigneur, je ne dois, ni ne la veux aimer,
J'en atteste les Dieux, & si de ma foiblesse,
Votre ame....

SE'LEUCUS.

Accepte donc la main de la Princesse,
Je la laisse à ton choix.

Scene derniere, *Arsinoé*, & les Acteurs précédens.

ARSINOE'.

Elle est à lui, Seigneur,
S'il peut, pour l'accepter, faire suivre le cœur;
Mais la Reine.....

ANTIOCHUS.

Ah! Madame, & vous-même osez dire....
Mais, Seigneur, vous voyez à quoi sa flâme aspire;

Pour épargner Tigrane, elle veut m'imputer....

SE'LEUCUS.

Il est temps de résoudre, & non de consulter,
Puisqu'elle offre sa main, c'est à toi de la prendre,
Je n'en crois que ce gage.

ANTIOCHUS.

Hé bien, il faut me rendre,
Ceder à mon destin; donnez Princesse, hélas!
Seigneur, c'est de Tigrane assurer le trépas.
Des jours qu'il m'a sauvé est-ce la récompense?

ARSINOE' *donne au Roy le potrait de Stratonice.*

Ce portrait confondra son obstiné silence,
L'ayant trouvé, Seigneur, sans qu'il en ait sçû rien,
Pour lire dans son cœur, j'ai supposé le mien,
On m'impute par-là, ce qu'il sent pour la Reine.

SE'LEUCUS.

Connoîs-tu ce portrait.

ANTIOCHUS.

Ordonnez de ma peine;
Il faut punir le crime, où l'amour m'a fait choir,
C'est tout ce que je puis, & connoître, & sçavoir.

SE'LEUCUS.

Non mon fils, contre toi ne crains rien de ma flâme,
La Reine, je l'avoue, avoit touché mon ame;

1666. Mais après les efforts que s'est fait ton amour,
Il est beau que du mien je triomphe à mon tour.
Je t'en fais possesseur, & Roy de Phénicie.

ANTIOCHUS.

Que tout votre heur s'immole à celui de ma vie!
Non, non, plûtôt, Seigneur, abandonnez un fils;
Je vaincrai ma foiblesse, & je vous l'ai promis.

SE'LEUCUS.

Cesse d'en vouloir croire un respect qui me tue,
Tu dois craindre ta flâme, & la mienne est vaincue;
A Stratonice. Je vous l'avois bien dit, que pour sauver ses jours,
Je n'attendois plus rien que de votre secours,
Madame, à son espoir vous rendrez-vous contraire?

STRATONICE.

Ma réponse, Seigneur, dépend du Roy mon pere;
Ses seules volontés ont droit de m'engager.

SE'LEUCUS.

A donner son aveu nous sçaurons l'obliger.

ANTIOCHUS.

Seigneur, encore un coup....

SE'LEUCUS.

Obéi ſans replique,
C'eſt tout ce que je veux que ton devoir m'explique.

ANTIOCHUS.

O bonté ſans égale, ô vertu dont l'éclat,
Loin de punir un fils, récompenſe un ingrat!
Madame.

SE'LEUCUS.

Après l'ennui des plus rudes allarmes,
Tigrane de l'eſpoir goûtera mieux les charmes,
S'y rendra tout entier attendant l'heureux jour,
Qui rempliſſant ſes vœux, couronne ſon amour.

LE MISANTROPE,

Comédie en cinq Actes, en vers, de M. MOLIERE,

Repréſentée ſur le Théatre du Palais Royal, le Vendredy 4. Juin.

VOici le Poëme dramatique le plus parfait qu'on ait mis au Théatre, (*a*) le ſujet, la conduite, les perſonnages, la verſification, tout en eſt admirable.

(*a*) « *Le Miſantrope* eſt à mon ſens le caractere le » plus ſingulier qui ait jamais paru au Théatre. » *Réflexions ſur la Poëtique, par le P. Rapin.*

1666.

Vie de Moliere avec des jugemens sur ses Ouvrages.

« L'Europe regarde cet Ouvrage com-
» me le chef-d'œuvre du haut comique ;
» le ſujet du Miſantrope a réuſſi chez
» toutes les nations, longtemps avant
» Moliere, & après lui. En effet, il y a
» peu de choſes plus attachantes, qu'un
» homme qui hait le genre humain,
» dont il a éprouvé les noirceurs, & qui
» eſt entourré de flateurs, dont la com-
» plaiſance ſervile fait un contraſte avec
» ſon infléxibilité ; cette façon de traiter
» le Miſantrope eſt la plus commune, la
» plus naturelle, & la plus ſuſceptible du
» genre comique ; celle dont Moliere l'a
» traité eſt bien plus délicate, & fourniſ-
» ſant moins, éxigeoit beaucoup d'art ; il
» s'eſt fait à lui-même un ſujet ſtérile, pri-
» vé d'action, & vuide d'intérêt ; ſon Mi-
» ſantrope hait les hommes encore plus
» par humeur que par raiſon ; il n'y a
» d'intrigue dans la Piéce, que ce qu'il
» en faut pour faire ſortir les caractéres,
» mais peut-être pas aſſez pour attacher :
» en récompenſe tous les caractéres ont
» une force, une vérité, & une fineſſe,
» que jamais Auteur comique n'a connu
» avant lui.

» Moliere eſt le premier qui ait ſçû
» tourner en Scenes ces converſations du
» monde, & y mêler des portraits ; le
» Miſantrope en eſt plein, c'eſt une pein-

1666.

» ture continuelle ; mais une peinture de
» ces ridicules, que les yeux vulgaires
» n'apperçoivent pas. Il est inutile d'é-
» xaminer ici en détail les beautés de ce
» chef-d'œuvre de l'esprit, & de mon-
» trer avec quel art, un homme qui
» pousse la vertu jusqu'au ridicule, est
» si rempli de foiblesse pour une co-
» quette ; de remarquer la conversation,
» & le contraste charmant d'une prude,
» avec cette coquette outrée. Quiconque
» lit, doit sentir ces beautés, lesquelles
» même, toutes grandes qu'elles sont, ne
» seroient rien sans le stile. La Piéce est
» d'un bout à l'autre, à peu-près dans
» le stile des Satyres de Despréaux, &
» c'est de toutes les Piéces de Moliere la
» plus fortement écrite. Elle eut à la pre-
» miere représentation les applaudisse-
» mens qu'elle méritoit, mais c'étoit un
» Ouvrage plus fait pour les gens d'esprit,
» que pour la multitude, & plus propre
» encore à être lû qu'à être joué. Le
» Théatre fut désert dès le troisiéme
» jour (a).... Si on osoit chercher dans

(a) « Moliere ne laissoit point languir le Public, tou-
» jours heureux dans le choix de ses caracteres, il avoit
» travaillé sur celui du Misantrope, il le donna au Pu-
» blic, mais il sentit dès la premiere représentation,
» que le peuple de Paris vouloit plus rire qu'admirer ;
» & que pour vingt personnes qui sont susceptibles de
» sentir des traits délicats & élevés ; il y en a cent qui

Vie de Moliere, par Grimarest.

1666.

» le cœur humain la raison de cette tié-
» deur du Public aux représentations du
» Misantrope, peut-être les retrouveroit-
» on dans l'intrigue de la Piéce, dont les
» beautés ingénieuses & fines, ne sont
» pas également vives, & interressantes;
» dans ces conversations mêmes qui sont
» des morceaux inimitables, mais qui
» n'étant pas toujours nécessaires à la
» Piéce, peut-être refroidissent un peu
» l'action, pendant qu'elles font admirer
» l'Auteur; enfin, dans le dénouement
» qui, tout bien amené, & tout sage qu'il
» est, semble être attendu du Public sans
» inquiétude, & qui venant après une
» intrigue peu attachante, ne peut avoir
» rien de piquant. En effet, le Specta-
» teur ne souhaite point que le Misan-
» trope épouse la coquette Célimene, &
» ne s'inquiéte pas beaucoup, s'il se dé-
» tachera d'elle. Enfin, on prendroit la
» liberté de dire que le Misantrope est
» une satyre plus sage & plus fine, que

» les rebutent, faute de les connoître. Il ne fut pas plûtôt
» rentré dans son cabinet, qu'il travailla au *Médecin*
» *malgré lui*, pour soutenir le Misantrope, dont la se-
» conde représentation fut encore plus foible que la pre-
» miere, ce qui l'obligea de se dépêcher de fabriquer
» son Fagotier. En quoi il n'eut pas beaucoup de peine,
» puisque c'étoit une de ces petites Piéces ou appro-
» chant, que sa troupe avoit représentée (en Province.)
» La troisiéme représentation du Misantrope fut encore
» moins heureuse que les précédentes. »

» celles

1666.

» celles d'Horace & de Boileau, & pour
» le moins aussi bien écrite, mais il y a
» des Comédies plus interressantes ; &
» que le Tartufle, par éxemple, réunit
» les beautés du stile du Misantrope, avec
» un intérêt plus marqué. On sçait que
» les ennemis de Moliere voulurent per-
» suader au Duc de Montauzier, fameux
» par sa vertu sauvage, que c'étoit lui
» que Moliere jouoit dans le Misantro-
» pe ; le Duc de Montauzier alla voir la
» Piéce, & dit en sortant, *qu'il auroit*
» *bien voulu ressembler au Misantrope de*
» *Moliere.*

Mémoire sur la vie & les Ouvrages de Moliere.

» Le caractere du Misantrope sera
» toujours regardé chez les Nations po-
» lies, comme l'ouvrage le plus parfait
» de la Comédie Françoise ; si l'on en
» considere l'objet, c'est la critique uni-
» verselle du genre humain ; si l'on éxa-
» mine l'ordonnance, tout se rapporte
» au Misantrope ; on ne le perd jamais
» de vûe, il est le centre d'où part le
» rayon de lumiere qui se répand sur les
» autres personnages, & qui les éclaire.
» L'indulgent Philinte, qui, sans aimer,
» ni censurer les hommes, souffre leurs
» défauts, uniquement par la nécessité
» de vivre avec eux, & par l'impossibilité
» de les rendre meilleurs, forme un con-
» traste heureux avec le sévere Alceste,

1666.

» qui ne voulant point se prêter à la foi-
» blesse de ces mêmes hommes, les haït,
» & les censure, parce qu'ils sont vicieux.
» L'intrigue n'est pas vive, mais il ne
» falloit que réunir avec vraisemblance
» quelques personnages, qui par leurs
» caracteres opposés, ou comparés à ce-
» lui d'Alceste, pussent mettre en jeu
» d'une façon plus ou moins étendue,
» la médisance, la coquetterie, la vani-
» té, la jalousie, & presque tous les ri-
» dicules des hommes. Il semble que la
» Misantropie soit incompatible avec l'a-
» mour. Mais un Misantrope amoureux
» d'une coquette, fournit à l'Auteur des
» ressources nouvelles pour déveloper plus
» parfaitement ce caractere. Ce sont-là de
» ces traits; où l'art seul ne peut rien, si
» l'on n'est inspiré par le genie, & guidé
» par le bon goût. Le mot du Duc de Mon-
» tauzier, *je voudrois ressembler au Mi-*
» *santrope de Moliere*, a pû donner lieu
» au reproche que l'on a fait à l'Auteur,
» d'avoir voulu présenter, sous une face
» desavantageuse, un caractere dont tout
» homme vertueux pourroit se faire hon-
» neur; mais ce mot est plûtôt l'expres-
» sion vive du cas que l'on doit faire de
» la vertu, quand même elle seroit pous-
» sée trop loin, qu'une critique solide
» de la Piéce. Moliere, en exposant l'hu-

1666.

» meur bizarre d'Alceste, n'a point eu
» dessein de décréditer ce qui en étoit la
» source & le principe ; c'est sur la ru-
» desse de la vertu peu sociable, & peu
» compatissante aux foiblesses humaines,
» qu'il fait tomber le ridicule du défaut,
» dont il a voulu corriger son siécle. Les
» nuances étoient trop fines pour fraper
» des Spectateurs accoutumés à des cou-
» leurs plus fortes. On n'étoit pas dans
» l'habitude de porter au Spectacle de la
» Comédie, ce degré d'attention néces-
» saire pour saisir les détails, & les rap-
» ports délicats que l'on a depuis admi-
» rés dans cette Piéce ; le comique no-
» ble qui y regne, ne fut point senti ;
» enfin, malgré la pureté & l'élégance du
» stile, elle fut reçue froidement. (*a*)

(*a*) « Quoique le Misantrope soit peut-être la meil-
» leure Comédie que nous ayons aujourd'hui, on n'est
» pas surpris néanmoins que le Public ait hésité du-
» rant quelques jours à l'avouer pour excellente, &
» que le suffrage général n'ait été déclaré en sa fa-
» veur, qu'après huit ou dix représentations, quand on
» fait réflexion aux circonstances où Moliere la joua.
» Le monde ne connoissoit guéres alors le genre de
» comique noble, qui commet ensemble des caracteres
» vrais, mais différens, de maniere qu'il en résulte
» des incidents divertissans, sans que les personna-
» ges ayent songé à être plaisans. Jusques-là, pour
» ainsi dire, on n'avoit pas encore diverti le Public
» avec des visages naturels. Ainsi le Public accoutumé
» depuis long-temps à un comique grossier ou *gigan-*
» *tesque*, qui l'entretenoit d'avantures basses ou roma-
» nesques, & qui ne faisoit paroître sur la Scene que

Réfléxions critiques sur la Poësie & la peinture, par M. l'Abbé du Bos, tome II. pag. 410. & suivantes, édition de 1740.

1666.

« On rapporte un fait singulier qui
» peut y avoir contribué. A la premiere
» représentation, après la lecture du son-
» net d'Oronte, le parterre applaudit.
» Alceste démontre dans la suite de la
» Scene, que les pensées & les vers de
» ce Sonnet étoient,

De ces Collifichets, dont le bon sens murmure.

» des plaisans barbouillés & grotesques, fut surpris d'y voir
» une Muse, qui, sans mettre des masques à grimace
» sur le visage de ses Acteurs, ne laissoit pas d'en faire
» des personnages de Comédie excellens. Les Rivaux de
» Moliere juroient en même-temps, sur la connoissance
» qu'ils avoient du Théatre, que ce nouveau genre de
» Comédie ne valoit rien. Le Public hésita donc du-
» rant quelques jours: il ne sçavoit s'il avoit eu tort de
» croire que *Jodelet Maître & Valet*, & *Dom Japhet*
» *d'Arménie*, fussent dans le bon goût, ou s'il avoit
» tort de penser que c'étoit le Misantrope qui étoit écrit
» dans le bon goût. Mais après un certain nombre de
» représentations, le monde comprit que la maniere
» de traiter la Comédie en philosophe moral, étoit la
» meilleure, & laissant parler contre le Misantrope les
» Poëtes jaloux, toujours aussi peu croyables sur les Ou-
» vrages de leurs concurrens, que les femmes sur le
» mérite de leurs rivales en beauté, il en est venu avec
» un peu de temps à l'admirer.

» Les personnes d'un goût exquis, celles dont nous
» avons dit qu'elles avoient la vûe meilleure que les
» autres, prévirent même d'abord quel parti le Public
» prendroit avant peu de jours. On sçait les louanges
» que M. le Duc de Montausier donna au Misantrope
» après la premiere représentation. Despréaux, après
» avoir vû la troisiéme, soutint à Racine, qui n'étoit
» point fâché du danger où la réputation de Moliere
» sembloit être exposée, que cette Comédie auroit bien-
» tôt un succès des plus éclatans. Le Public justifia
» bien la prédiction de l'Auteur de l'Art Poëtique,
» & depuis longtemps les François citent le Misantrope,
» comme l'honneur de leur Scene comique. C'est la
» Piéce Françoise que nos voisins ont adoptée avec la
» plus grande prédilection. »

» Le Public, confus d'avoir pris le
» change, s'indiſpoſa contre la Piéce.

1666.

Obſervations ſur la Comédie & ſur le génie de Moliere, par M. Riccoboni, pag. 165. & ſuivantes.

» On voit aſſez ordinairement que le
» jugement d'un ſeul homme, & même
» de pluſieurs enſemble, ne ſuffit pas
» pour décider au juſte de l'effet qu'un
» Ouvrage Dramatique peut faire ſur le
» Théatre. Cependant, parmi les divers
» talens qui ſont néceſſaires à un Poëte
» Comique, c'eſt peut-être celui dont il
» a le plus de beſoin; il eſt preſque in-
» dubitable que la même juſteſſe, le mê-
» me diſcernement qui l'aſſurent qu'il
» choiſit bien ſon ſujet, ſoit qu'il tra-
» duiſe, ou qu'il imite, ou qu'il invente,
» l'aſſureront également du ſuccès. Or
» c'eſt ce ſentiment, ce jugement juſte
» ſur le choix d'un ſujet, & ſur l'effet
» d'un Ouvrage Dramatique, que Mo-
» liere joignoit dans un degré éminent à
» tous ſes autres talens.

» On me dira peut-être, que ſi Mo-
» liere avoit eu une connoiſſance ſi par-
» faite de ce qui devoit réuſſir au Théa-
» tre, il n'auroit pas eû le déſagrément
» de voir pluſieurs de ſes Piéces froide-
» ment reçues du Public. Je ne diſcon-
» viendrai certainement point des faits,
» je conviendrai même, ſi l'on veut, que
» l'induction eſt vraie dans un ſens. Il
» faut avouer que pluſieurs Comédies de

1666.

» Moliere n'ont eu qu'un ſuccès médio-
» cre, & que le parterre, par le froid ac-
» cueil qu'il fit au *Miſantrope*, & à quel-
» ques autres Piéces du même Auteur,
» confirma le ſentiment des Comédiens
» qui en avoient jugé peu favorablement
» à la lecture, & qui ne les avoient re-
» çûes que par conſidération. Mais pour
» juſtifier les Comédiens & le parterre,
» ſans faire tort à Moliere, il eſt à pro-
» pos d'examiner les circonſtances dans
» leſquelles il ſe trouvoit.

» Moliere ouvroit une nouvelle route
» pour le Théatre ; & comme les nou-
» veautés, quelque ſenſées qu'elles ſoient,
» éprouvent toujours des oppoſitions,
» par l'effet ordinaire que l'habitude pro-
» duit ſur les hommes, il n'y avoit rien
» de ſi naturel aux Comédiens & au par-
» terre, que d'être contraires, & de
» faire peu d'accueil à un genre de Co-
» médie auquel ils n'étoient point accou-
» tumés, & qu'ils ne connoiſſoient mê-
» me pas. Ainſi lorſqu'ils ont mal jugé
» des Piéces de Moliere, & qu'ils n'ont
» pas rendu juſtice à ce grand Poëte, ils
» étoient en quelque ſorte excuſables. Les
» Comédiens, obligés par leur état à ſui-
» vre le goût du Public, comparoient les
» Piéces de Moliere avec les Comédies
» qu'ils avoient ſous les yeux, & dont

1666.

» ils voyoient le succès, qui est pour eux
» un mérite réel, & ils les trouvoient,
» ces Piéces de Moliere, d'un genre si nou-
» veau, & d'un caractere si singulier,
» qui leur étoit presque impossible d'en
» porter un jugement favorable. A l'é-
» gard du parterre, il étoit accoutumé à
» une Comédie si différente, & qui lui
» plaisoit depuis si longtemps, qu'il aima
» mieux, comme il arrive tous les jours,
» blâmer ce qu'il ne connoissoit pas, que
» d'entrer dans le moindre éxamen. Mais
» Moliere, qui, par l'esprit supérieur qu'il
» avoit reçu, étoit assuré que le nouveau
» genre qu'il vouloit introduire, étoit ce-
» lui de la bonne Comédie, sentit aussi
» qu'elle ne plairoit qu'à force d'être en-
» tendue; il se roidit contre les difficultés,
» & les surmonta. Ce qui arriva, a l'égard
» de son *Misantrope*, est une preuve trop
» authentique de ce que je viens d'an-
» noncer, pour n'en pas rapporter ici
» l'histoire en peu de mots.

» Le Misantrope étant tombé, Mo-
» liere le retira : il le remit au Théatre
» un mois après, (*a*) & le fit précéder,

(*a*) Le Misantrope fut joué pour la premiere fois le 4. Juin 1666. & le Médecin malgré lui ne parut que le 6. Août suivant : ainsi il y a plus d'un mois d'intervale de la premiere à la seconde Piéce : mais il

1666.

» à la premiere repréſentation du *Fago-* » *tier*, ou du *Médecin malgré lui*, Farce » qu'il écrivit à la hâte dans cette vûe. » Le Fagotier, comme il l'avoit prévû, » eut un ſi grand ſuccès, qu'on le donna » trois mois de ſuite, mais toujours pré- » cédé du *Miſantrope*. La Farce fit écou- » ter la Comédie : on commença de la » goûter ; le nombre des Spectateurs aug- » menta ; on vint exprès pour le Miſan- » trope, & les applaudiſſemens qu'il re- » çut dans la ſuite, réparerent l'injuſtice » qu'il avoit d'abord eſſuyée ; ſa réputa- » tion n'a fait que s'accroître depuis ; il » paſſe pour le chef-d'œuvre de l'Auteur, » & maintenant nous ſentons une eſpéce » d'indignation contre nos peres, qui ne » ſçurent point reconnoître dans les écrits » de Moliere, les beautés qui excitent ſi » juſtement notre admiration. »

M. de Viſé, qui, malgré ſa jalouſie contre le mérite de Moliere, avoit fait repréſenter quelques Piéces de ſa com- poſition ſur le Théatre du Palais Royal ; M. de Viſé, dis-je, crut devoir ſignaler ſon zèle pour Moliere, en publiant une *Lettre ſur le Miſantrope*, où il en ren- doit compte Acte par Acte. Comme cette

faut obſerver que M. Riccoboni compte un mois de ſuſ- penſion du Miſantrope, juſqu'au jour que le Médecin malgré lui fut repréſenté.

Lettre

Lettre est historique à cette Comédie, nous allons en rapporter les principaux endroits. (a)

1666.

Après un juste éloge sur le choix du sujet, & du principal personnage de la Piéce, M. de Visé passe aux autres personnages, & fait voir qu'ils sont parfaitement contrasté avec celui du Misantrope : ensuite il entre dans le détail de cette Comédie, Scene par Scene. « Cette » ingénieuse & admirable Comédie, com- » mence par le Misantrope, qui par son » action fait connoître à tout le monde » que c'est lui, avant même d'ouvrir la » bouche ; ce qui fait juger qu'il soutien- » dra bien son caractere, puisqu'il com- » mence si bien de le faire remarquer.

Lettre écrite sur la Comédie de Misantrope.

» Dans cette premiere Scene, il blâme » ceux qui sont tellement accoutumés à » faire des protestations d'amitié, qu'ils » embrassent également leurs amis, & » ceux qui leur sont indifférens ; le fa- » quin & l'honnête homme : & dans le

(a) La lettre de M. de Visé, sur la Comédie du Misantrope, est précédée d'un Avis du Libraire au Lecteur, dont voici le commencement : « Le Misantrope, dès sa » premiere représentation, ayant reçu au Théatre l'ap- » probation que le Lecteur ne lui pourra refuser, & la » Cour étant à Fontainebleau lorsqu'il parut ; j'ai cru » que je ne pouvois rien faire de plus agréable pour » le Public, que de lui faire part de cette lettre, qui fut » écrite un jour après, à une personne de qualité, sur » le sujet de cette Comédie, &c. »

1666.

» même-temps par la colére où il té-
» moigne être contre ſon ami, il fait
» voir que ceux qui reçoivent ces em-
» braſſades avec trop de complaiſance,
» ne ſont pas moins digne de blâme que
» ceux qui les font ; & par ce que lui
» répond ſon ami, il fait voir que ſon
» deſſein eſt de rompre en viſiere à tout
» le genre humain, & l'on connoît par
» ce peu de paroles, le caractere qu'il
» doit ſoutenir pendant toute la Piéce.
» Mais comme il ne pourroit le faire pa-
» roître ſans avoir matiere, l'Auteur a
» cherché toutes les choſes qui peuvent
» éxercer la patience des hommes : &
» comme il n'y en a preſque point qui
» n'ait quelque procès, & que c'eſt une
» choſe fort contraire à l'humeur d'un
» tel perſonnage, il n'a pas manqué de
» le faire plaider : & comme les plus ſa-
» ges s'emportent ordinairement quand
» ils ont des procès, il a pu juſtement
» faire dire tout ce qu'il a voulu, à un
» Miſantrope qui doit, plus qu'un autre,
» faire voir ſa mauvaiſe humeur, & con-
» tre ſes juges, & contre ſa partie.

» Ce n'étoit pas aſſez de lui avoir fait
» dire qu'il vouloit rompre en viſiere à
» tout le genre humain, ſi l'on ne lui
» donnoit lieu de le faire. Pluſieurs diſent
» des choſes qu'ils ne font pas ; & l'Au-
» diteur ne lui a pas ſitôt vû prendre cette

» résolution qu'il souhaite d'en voir les
» effets, ce qu'il découvre dans la Scene
» suivante; & ce qu'il lui doit faire con-
» noître l'adresse de l'Auteur qui répond
» sitôt à ses desirs.

» Cette seconde Scene réjouit & atta-
» che beaucoup, puisqu'on voit un
» homme de qualité faire au Misantro-
» pe les civilités qu'il vient de blâmer,
» & qu'il faut nécessairement, ou qu'il
» démente son caractere, ou qu'il lui
» rompe en visiere; mais il est encore
» plus embarrassé dans la suite, car la
» même personne lui lit un sonnet, &
» veut l'obliger d'en dire son sentiment;
» le Misantrope fait d'abord voir un peu
» de prudence, & tâche de lui faire com-
» prendre ce qu'il ne veut pas lui dire
» ouvertement pour lui épargner de la
» confusion; mais enfin il est obligé de
» lui rompre en visiere, ce qu'il fait d'une
» maniere qui doit beaucoup divertir le
» Spectateur. Il lui fait voir que son
» Sonnet vaut moins qu'un vieux cou-
» plet de chanson, qu'il lui dit, que ce
» n'est qu'un jeu de paroles qui ne signi-
» fient rien; mais que la chanson, dit
» beaucoup plus, puisqu'elle fait du
» moins voir un homme amoureux qui
» abandonneroit une Ville comme Paris
» pour sa maîtresse. Je ne crois pas qu'on

1666.

» puisse rien voir de plus agréable que
» cette Scene. Le Sonnet n'est point mé-
» chant selon la maniere d'écrire d'au-
» jourd'hui, & ceux qui cherchent ce
» que l'on appelle pointes ou chutes,
» plutôt que le bon sens, le trouveront
» sans doute bon ; j'en vis même à la
» premiere représentation de cette Piéce,
» qui se firent jouer, pendant qu'on re-
» présentoit cette Scene ; car ils crierent
» que le Sonnet étoit bon, avant que
» le Misantrope en fit la critique, & de-
» meurerent ensuite tout confus.

» Ce premier Acte, ayant plû à tout
» le monde, & n'ayant que deux Sce-
» nes, doit être parfaitement beau ; puis-
» que les François, qui voudroient tou-
» jours voir de nouveaux personnages,
» s'y seroient ennuyés, s'il ne les avoit
» fort attachés & divertis.

» Après avoir vû le Misantrope dé-
» chaîné contre ceux qui font également
» des protestations d'amitié à tout le
» monde, & ceux qui y répondent, avec
» le même emportement, après l'avoir
» oui parler contre sa partie, & l'avoir
» vu comdamner le Sonnet, on ne pou-
» voit plus souhaiter que de le voir amou-
» reux, puisque l'amour doit bien don-
» ner de la peine aux personnes de son
» caractere....

» Si l'on souhaite de voir le Misantrope

1666.

» amoureux, on doit être satisfait dans
» cette Scene, puisqu'il y paroît avec sa
» maîtresse, mais avec la hauteur ordi-
» naire à ceux de son caractere. Il n'est
» point soumis, il n'est point languissant;
» mais il lui découvre librement les dé-
» fauts qu'il voit en elle, & lui reproche
» qu'elle reçoit bien tout l'univers; &
» pour douceur il lui dit, qu'il voudroit
» bien ne la pas aimer, & qu'il ne l'aime
» que pour ses péchés. Ce n'est pas qu'a-
» vec ces discours, il ne paroisse aussi
» amoureux que les autres, comme nous
» verrons dans la suite. Pendant leur
» entretien, quelques gens viennent vi-
» siter sa maîtresse, il voudroit l'obliger
» à ne les pas voir, & comme elle lui
» répond, que l'un d'eux la sert dans un
» procès, il lui dit qu'elle devroit perdre
» sa cause, plutôt que de les voir, il
» faut demeurer d'accord que cette pen-
» sée ne se peut payer; & qu'il n'y a
» qu'un Misantrope qui puisse dire des
» choses semblables. Enfin toute la com-
» pagnie arrive, & le Misantrope con-
» çoit tant de dépit, qu'il veut s'en aller.
» C'est ici où l'esprit de Moliere se fait
» remarquer, puisqu'en deux vers joints
» à quelque action qui marque du dé-
» pit, il fait voir ce que peut l'amour sur
» le cœur de tous les hommes, & sur

1666.

» celui du Misantrope même, sans le
» faire sortir de son caractere. Sa maî-
» tresse lui dit deux fois de demeurer, il
» témoigne qu'il n'en veut rien faire, &
» sitôt qu'elle lui donne congé avec un
» peu de froideur, il demeure, & mon-
» tre, en faisant deux ou trois pas pour
» s'en aller, & en revenant aussitôt,
» que l'amour pendant ce temps com-
» bat contre son caractere, & demeure
» vainqueur.... Après tant de choses
» si différentes, & si naturellement tou-
» chées, & représentées dans l'espace de
» quatre vers, on voit une Scene de con-
» versation, où se rencontre deux Mar-
» quis, l'ami du Misantrope, & la cou-
» sine de la maîtresse de ce dernier. La
» jeune Veuve chez qui toute la com-
» pagnie se trouve, n'est point fâchée d'a-
» voir la Cour chez elle.... La conver-
» sation est toute aux dépens du prochain;
» & la Coquette médisante fait voir ce
» qu'elle sçait, quand il s'agit de le dau-
» ber, & qu'elle est de celles qui déchi-
» rent sous main jusques à leurs meil-
» leurs amis.

» Cette conversation fait voir que
» l'Auteur n'est pas épuisé, puisqu'on y
» parle de vingt caracteres, de gens qui
» sont admirablement bien dépeints, en
» peu de vers chacun: & l'on peut dire

» que ce ſont autant de ſujets de Comé-
» die, que Moliere donne libéralement à
» ceux qui s'en voudront ſervir. Le Mi-
» ſantrope ſoutient bien ſon caractere pen-
» dant cette converſation, & leur parle
» avec la liberté, qui lui eſt ordinaire. Elle
» eſt à peine finie, qu'il fait une action
» digne de lui, en diſant aux deux Mar-
» quis, qu'il ne ſortira point qu'ils ne
» ſoient ſortis: & il le feroit ſans doute,
» puiſque les gens de ſon caractere ne ſe
» démentent jamais, s'il n'étoit obligé
» de ſuivre un garde, pour le différent
» qu'il a eu avec Oronte, en condam-
» nant ſon Sonnet. C'eſt par où cet Acte
» finit.

» L'ouverture du troiſiéme ſe fait par
» une Scene entre les deux Marquis, qui
» diſent des choſes fort convenables à
» leurs caracteres, & qui font voir, par les
» applaudiſſemens qu'ils reçoivent, que
» l'on peut toujours mettre des Marquis
» ſur la Scene, tant qu'on leur fera dire
» quelque choſe que les autres n'ayent
» point encore dit. L'accord qu'ils font
» entre eux de ſe dire les marques d'eſti-
» me qu'ils recevront de leurs maîtreſſes,
» eſt une adreſſe de l'Auteur qui prépare
» la fin de ſa Piéce, comme vous le re-
» marquerez dans la ſuite.

» Il y a dans le même Acte une Scene

1666.

» entre deux femmes que l'on trouve
» d'autant plus belle, que leurs caracte-
» res sont tout-à-fait opposés, & se font
» ainsi paroître l'une l'autre ; l'une est
» la jeune veuve, aussi coquette, que
» médisante ; & l'autre une femme qui
» veut passer pour prude, & qui dans
» l'ame, n'est pas moins du monde que
» la Coquette ; elle donne à cette der-
» niere des avis charitables sur sa con-
» duite ; la Coquette les reçoit fort bien
» en apparence, & lui dit à son tour,
» pour la payer de cette obligation,
» qu'elle veut l'avertir de ce que l'on dit
» d'elle, & lui fait un tableau de la vie
» des Feintes Prudes, dont les couleurs
» sont aussi fortes, que celles que la
» Prude avoit employées pour lui repré-
» senter la vie des Coquettes ; & ce qui
» doit faire trouver cette Scene fort
» agréable, est que celle qui a parlé la
» premiere se fâche, quand l'autre la
» paye en même monnoye.

» Ces deux femmes, après s'être parlé
» à cœur ouvert, touchant leurs vies, se
» séparent, & la Coquette laisse la Prude
» avec le Misantrope, qu'elle voit en-
» trer chez elle. Comme la Prude a de
» l'esprit, & qu'elle n'a choisi ce carac-
» tere que pour mieux faire ses affaires,
» elle tâche par toutes sortes de voyes

» d'attirer le Misantrope qu'elle aime :
» elle le loue, elle parle contre la Co-
» quette, lui veut persuader qu'on le
» trompe, & le mene chez elle pour lui
» en donner des preuves ; ce qui donne
» sujet à une partie des choses qui se
» passent au quatriéme Acte.

» Cet Acte commence par le récit de
» l'accommodement du Misantrope avec
» l'homme du Sonnet, & l'ami de ce
» premier en entretient la cousine de la
» Coquette. Les vers de ce récit sont
» tout-à-fait beaux ; mais ce que l'on y
» doit remarquer est, que le caractere
» du Misantrope est soutenu avec la mê-
» me vigueur, qu'il fait paroître en ou-
» vrant la Piéce. Ces deux personnes par-
» lent quelque temps des sentimens de
» leurs cœurs, & sont interrompues par
» le Misantrope même, qui paroît fu-
» rieux & jaloux : & l'Auditeur se per-
» suade aisément, par ce qu'il a vû dans
» l'autre Acte, que la Prude avec qui
» l'on l'a vû sortir, lui a inspiré ces sen-
» timens ; le dépit lui fait faire ce que
» tous les hommes feroient en sa place
» de quelque humeur qu'ils fussent ; il
» offre son cœur à la belle parente de
» sa maîtresse ; mais elle lui fait voir que
» ce n'est que le dépit qui le fait parler,
» & qu'une coupable aimée est bientôt

1666.

» innocente. Ils le laissent avec sa maî-
» tresse qui paroît, & se retirent.

» Je ne crois pas qu'on puisse voir rien
» de plus beau que cette Scene : elle est
» toute sérieuse, & cependant il y en a
» peu dans la Piéce qui divertissent da-
» vantage. On y voit un portrait natu-
» rellement représenté, de ce que les
» amans font tous les jours en de sem-
» blables rencontres ; le Misantrope pa-
» roît d'abord aussi emporté que jaloux ;
» il semble que rien ne peut diminuer sa
» colere ; & que la pleine justification
» de sa Maîtresse ne pourroit qu'avec
» peine calmer sa fureur ; cependant,
» admirez l'addresse de l'Auteur : ce ja-
» loux, cet emporté, ce furieux pa-
» roît tout radouci, il ne parle que
» du desir qu'il a de faire du bien à sa
» Maîtresse : & ce qui est admirable,
» c'est qu'il lui dit toutes ces choses avant
» qu'elle se soit justifiée, & lorsqu'elle
» lui dit qu'il a raison d'être jaloux. C'est
» faire voir ce que peut l'amour sur le
» cœur de tous les hommes, & faire
» connoître en même-temps, par une
» adresse que l'on ne peut assez admi-
» rer, ce que peuvent les femmes sur les
» amans, en changeant seulement le ton
» de leur voix, & prenant un air qui pa-
» roît ensemble & fier & attirant. Pour

1666.

» moi je ne puis assez m'étonner, quand
» je vois une Coquette ramener avant
» que de s'être justifiée, non pas un
» amant soumis & languissant, mais un
» Misantrope, & l'obliger non-seulement
» à la prier de se justifier, mais encore
» à des protestations d'amour, qui n'ont
» pour but que le bien de l'objet aimé,
» & cependant demeurer ferme, après
» l'avoir ramené, & ne le point éclaircir,
» pour avoir le plaisir de s'applaudir d'un
» plein triomphe. Voilà ce qui s'appelle
» manier des Scenes : voilà ce qui s'ap-
» pelle travailler avec art, & représenter
» avec des traits délicats, ce qui se passe
» tous les jours dans le monde. Je ne crois
» pas que les beautés de cette Scene
» soient connues de tous ceux qui l'ont
» vûe représenter. Elle est trop délicate-
» ment traitée ; mais je puis assurer que
» tout le monde a remarqué qu'elle étoit
» bien écrite, & que les personnes d'es-
» prit en ont bien sçû connoître les fi-
» nesses. Dans le reste de l'Acte, le Va-
» let du Misantrope vient chercher son
» Maître, pour l'avertir qu'on lui est ve-
» nu signifier quelque chose qui regarde
» son procès. Comme l'esprit paroît aussi
» bien dans les petites choses, que dans
» les grandes, on en voit beaucoup dans
» cette Scene, puisque le Valet exerce la

1666.

» patience du Misantrope ; & que ce
» qu'il dit feroit moins d'effet, s'il étoit
» à un Maître qui fut d'une autre hu-
» meur.

» La Scene du Valet, au quatriéme
» Acte, devoit faire croire que l'on en-
» tendroit bientôt parler du procès. Aussi
» apprend-t-on, à l'ouverture du cinquié-
» me, qu'il est perdu, & le Misantrope
» agit selon que j'ai dit au premier. Son
» chagrin, qui l'oblige à se promener &
» rêver, le fait retirer dans un coin de
» la chambre, où il voit aussitôt entrer
» sa Maîtresse accompagnée de l'hom-
» me avec qui il a eu démêlé pour le
» Sonnet. Il la presse de se déclarer, &
» de faire un choix entre lui & ses Ri-
» vaux : ce qui donne lieu au Misantrope
» de faire une action qui est bien d'un
» homme de son caractere. Il sort de
» l'endroit, & lui fait la même priere. La
» Coquette agit toujours en femme
» adroite & spirituelle ; & par un procé-
» dé qui paroît honnête, leur dit qu'elle
» sçait bien quel choix elle doit faire,
» qu'elle ne balance pas ; mais qu'elle
» ne veut point se déclarer en présence
» de celui qu'elle ne doit pas choisir. Ils
» sont interrompus par la Prude, & par
» les Marquis, qui apportent chacun une
» lettre qu'elle a écrite contre eux : ce

» que l'Auteur a préparé dès le troisiéme » Acte, en leur faisant promettre, qu'ils » se montreroient ce qu'ils recevroient » de leurs Maîtresses. Cette Scene est » fort agréable. Tous les Acteurs sont » raillés dans les deux lettres, & quoique » cela soit nouveau au Théatre, il fait » voir néanmoins la véritable maniere » d'agir des Coquettes médisantes, qui » parlent & écrivent continuellement con- » tre ceux qu'elles voyent tous les jours, » & à qui elles font bonne mine. Les Mar- » quis la quittent & lui témoignent plus » de mépris que de colére.

» La Coquette paroît un peu mortifiée » dans cette Scene ; ce n'est pas qu'elle » démente son caractere : mais la sur- » prise qu'elle a de se voir abandonnée, » & le chagrin d'apprendre que son jeu » est découvert, lui cause un secret dépit, » qui paroît jusques sur son visage. Cet » endroit est tout-à-fait judicieux. Com- » me la médisance est un vice, il étoit » nécessaire qu'à la fin de la Comédie, » elle eut quelque sorte de punition : & » l'Auteur a trouvé le moyen de la punir, » & de lui faire en même-temps soute- » nir son caractere. Il ne faut point d'au- » tres preuves pour montrer qu'elle le « soutient, que le refus qu'elle fait d'é- » pouser le Misantrope, & d'aller vivre » dans son désert. Il ne tient qu'à elle de

1666.

» le faire ; mais leurs humeurs étant in-
» compatibles, ils seroient trop mal assor-
» tis ; & la Coquette peut se corriger en
» demeurant dans le monde, sans choisir
» un désert, pour faire pénitence. Son
» crime qui ne part que d'un esprit en-
» core jeune, ne demandant pas qu'elle
» en fasse une si grande. Pour ce qui
» regarde le Misantrope, on peut dire
» qu'il soutient son caractere jusques au
» bout. Nous en voyons souvent qui ont
» bien de la peine à le garder pendant le
» cours d'une Comédie ; mais si comme
» j'ai dit tantôt, celui-ci a fait connoître
» le sien avant que de parler ; il fait voir
» en finissant, qu'il le conservera toute
» sa vie en se retirant du monde.

» On peut assurer que cette Piéce est
» une perpétuelle & divertissante instruc-
» tion ; qu'il y a des détours, & des dé-
» licatesses inimitables, que les vers en
» sont fort beaux, au sentiment de tout
» le monde ; les Scenes bien tournées, &
» bien maniées ; & que l'on ne peut ne
» la pas trouver bonne, sans faire voir
» que l'on n'est pas de ce monde, & que
» l'on ignore la maniere de vivre de la
» Cour, & celle des plus illustres per-
» sonnages de la Ville.

» Il n'y a rien dans cette Comédie
» qui ne puisse être utile, & dont l'on
» doive profiter ; l'ami du Misantrope est

» si raisonnable, que tout le monde de-
» vroit l'imiter. Il n'est ni trop, ni trop
» peu critique ; & ne portant les choses,
» ni dans l'un, ni dans l'autre excès, sa
» conduite doit être approuvée de tout le
» monde. Pour le Misantrope il doit in-
» spirer à tous ses semblables le desir de
» se corriger.

1666.

» Les Coquettes médisantes, par l'é-
» xemple de Célimene, voyant qu'elles
» peuvent s'attirer des affaires qui les
» feront mépriser, doivent apprendre à
» ne pas déchirer sous main leurs meil-
» leurs amis. Les fausses Prudes doivent
» connoître que leurs grimaces ne ser-
» vent de rien ; & que quand elles se-
» roient aussi sages qu'elles le veulent
» paroître, elles seront toujours blâmées,
» tant qu'elles voudront passer pour Pru-
» des. Je ne dis rien des Marquis je les
» crois les plus incorrigibles ; & il y a tant
» de choses à reprendre encore en eux,
» que tout le monde avoue qu'on les
» peut encore jouer long-temps, bien
» qu'ils n'en demeurent pas d'accord. »

Le froid accueil du Public aux premieres représentations du Misantrope, est moins surprenant que le silence des ennemis de Moliere. Aucune critique ne parut contre cette Piéce ; au contraire on trouve qu'elle a été louée, &

1666.

admirée de tout le monde. Subligny, dont nous aurons occasion de parler, au sujet de la Tragédie d'Andromaque de M. de Racine, & de quelques autres Tragédies du même Auteur; Subligny, dis-je, dans un Ouvrage en vers, intitulé: *La Muse Dauphine*, (a) s'exprime de la façon suivante au sujet de cette Comédie.

Pour changer un peu de discours,
Une chose de fort grand cours,
Et de beauté très-singuliere,
Est une Piéce de Moliere:
Toute la Cour en dit du bien,
Après son *Misantrope*, il ne faut plus voir rien:
C'est un chef-d'œuvre inimitable:
Mais moi, bien loin de l'estimer,
Je soutiens, pour le mieux blâmer,
Qu'il est fait en dépit du diable.
Ce n'est pas que les vers n'en soient ingénieux;
Ils sont les plus charmans du monde,
Leur tour, leur force, est sans seconde,
Et seroit fin qui feroit mieux.
Mais je prouve ainsi ma censure,
Il peint si bien tous les péchés
Que le diable fait faire à toute la nature,

(a) La Muse Dauphine est une Gazette en vers, dans le goût de celles de Loret & de Robinet; elle est aussi divisée par semaines. La premiere Gazette est datée du 3. Juin 1666. & la derniere du 24. Décembre de la même année: ces divers morceaux composent un Volume *in*-12. qui parût en 1667. à Paris chez Claude Barbin. Subligny ne continua pas cet Ouvrage.

Que

1666.

Que ceux qui s'en croiront tachés,
Les haïront sur sa peinture ;
Et qu'ainsi les diables à cu,
N'y gagneront plus un fétu.
Il daube encore si fort le Marquis ridicule ;
Que de l'être on fera scrupule ;
Et ce n'est pas un petit tort,
Que cela feroit à nos Princes,
Qui de ces Marquis de Provinces,
Par fois se divertissent fort.
Cela me fait dire en colére,
Ce qu'autrefois j'ai dit,
Qu'on devroit défendre à Moliere,
D'avoir désormais tant d'esprit.

Robinet ne donne pas moins de louange au Misantrope.

Letre en vers du 12. *Juin* 1666.

Le *Misantrope* enfin se joue,
Je le vis Dimanche * & j'avoue,
Que Moliere son Auteur,
N'a rien fait de cette hauteur.
Les expressions en sont belles,
Et vigoureuses & nouvelles,
Le plaisant, & le sérieux,
Y sont assaisonnés des mieux,
Et ce Misantrope est si sage,
En frondant les mœurs de notre âge,
Que l'on diroit (Benoit Lecteur)
Qu'on entend un Prédicateur.

* 6. Juin, par conséquent le 4. Juin étoit un Vendredy.

1666. Aucune morale Chrétienne,
N'est plus louable que la sienne;
Et l'on connoît évidemment,
Que, dans son noble emportement,
Le vice est l'objet de sa haine,
Et nullement la race humaine,
Comme elle étoit à ce Timon,
Dont l'Histoire a gardé le nom,
Comme d'un monstre de nature.
Chacun voit donc là sa peinture,
Mais de qui tous les traits censeurs,
Le rendent confus de ses mœurs,
Le piquent de la belle envie,
De mener toute une autre vie.
Au reste, chacun des Acteurs,
Charme & ravit les Spectateurs,
Et l'on y peut voir les trois Graces,
Menant les amours sur leurs traces,
Sous le visage & les attraits,
De trois objets jeunes, & frais,
Moliere, *Du Parc*, & *de Brie*,
Allez voir si c'est menterie.

Avant de finir cet article, nous croyons y devoir placer un passage tiré d'un *in*-4°. de la Bibliothéque de Saint Victor, N°. 688. Q.Q. Ce Volume est rempli de notes manuscrites de la main de M. de Tralage, voici ce que c'est.

» Le Sieur Angelo, (Docteur de l'an-

» cienne Troupe Italienne) m'a dit, (c'eſt » ce M. de Tralage qui parle) que Moliere qui étoit de ſes amis, l'ayant un » jour rencontré dans le Jardin du Palais Royal, après avoir parlé des nouvelles de Théatres & d'autres, le même » Sieur Angelo, dit à Moliere, qu'il » avoit vû repréſenter en Italie, (à Naples) une Piéce intitulée, *le Miſantrope* : & que l'on devroit traiter ce » ſujet; il le lui rapporta tout en entier, » & même quelques endroits particuliers » qui lui avoient paru remarquables, & » entr'autres ce caractere d'un homme » de Cour fainéant; qui s'amuſe à cracher dans un puits pour faire des ronds; » Moliere l'écouta avec beaucoup d'attention, & quinze jours après, le Sieur » Angelo fut ſurpris de voir dans l'Affiche de la Troupe de Moliere, la Comédie du Miſantrope, annoncée & » promiſe, & trois ſemaines, ou tout au » plûtart un mois après, on repréſenta » cette Piéce. Je lui répondis là-deſſus, » qu'il n'étoit pas poſſible qu'une auſſi » belle Piéce que celle-là, en cinq Actes, & dont les vers ſont fort beaux, » eut été faite en auſſi peu de temps; » il me répliqua que cela paroiſſoit incroyable, mais que tout ce qu'il venoit de me dire étoit très-véritable,

1666.

1666.

» n'ayant aucun intérêt de déguiser la » vérité. »

Ce discours d'Angelo est si fort éloigné de la vraisemblance, que ce seroit abuser de la patience du Lecteur d'en donner la réfutation : aussi, nous ne l'avons employé que pour prévenir des personnes, qui trouvant ce passage dans le Volume que nous venons de citer, pourroient l'altérer dans leur récit, & donner le change à un certain Public, toujours disposé à diminuer la gloire des grands hommes.

MOLIERE.

« JEAN-BAPTISTE POCQUELIN, si célébre sous le nom *de Moliere*, naquit » à Paris en 1620. Il étoit fils, & petit-» fils de Valets de Chambre-Tapissiers du » Roy ; sa mere, fille aussi de Tapis-» siers, (*a*) s'appelloit N. . . . . . Boutet ; » il passa quatorze années dans la maison » paternelle (*b*), & l'on ne songea qu'à » lui donner une éducation conforme à » son état ; la famille qui le destinoit à la » Charge de son pere, en obtint pour lui la » survivance, mais la complaisance qu'a-» voit eu son grand-pere (*c*), de le mener

Mémoire sur la vie & les Ouvrages de Moliere.

(*a*) Ces deux familles étoient établies sous les Pilliers des Halles.

(*b*) On prétend que la maison où naquit Moliere, est la troisiéme en entrant par la rue Saint Honoré.

(*c*) Moliere avoit un grand-pere qui l'aimoit éperduement, & comme ce bon homme avoit de la passion

Vie de Moliere, par Grimarest.

1666.

» souvent à l'Hôtel de Bourgogne, ayant
» déja commencé à développer en lui le
» goût naturel qu'il avoit pour les Spec-
» tacles, il conçût un dessein fort op-
» posé aux vûes de ses parens; il demanda
» instamment, & on lui accorda avec
» peine, la permission d'aller faire ses
» études au Collége de Clermont.

» Il remplit cette carriere dans l'espace
» de cinq ans (*a*), pendant lesquels il

---

pour la Comédie, il y menoit souvent le petit Poequelin à l'Hôtel de Bourgogne; le pere qui appréhendoit que ce plaisir ne dissipat son fils, & ne lui ôtat l'attention qu'il devoit à son métier, demanda un jour au bon homme, pourquoi il menoit si souvent son petit-fils au Spectacle? Avez-vous envie, lui dit-il avec indignation, d'en faire un Comédien? Plût à Dieu, lui répondit le grand-pere, qu'il fut aussi bon Comédien que Bellerose, (c'étoit un fameux Acteur de ce temps-là;) cette réponse frapa le jeune homme, & sans pourtant qu'il eut d'inclination déterminée, elle lui fit naître du dégoût pour la profession de Tapissier; s'imaginant que puisque son grand-pere souhaitoit qu'il put être Comédien, il pouvoit aspirer à quelque chose de plus qu'au métier de ses peres.

(*a*) » Le jeune Pocquelin fit au Collége les progrès » qu'on devoit attendre de son empressement à y entrer. Il y étudia cinq années, il y suivit le cours des » classes d'Armand de Bourbon, premier Prince de » Conti, qui depuis fut le protecteur des Lettres, & » de Moliere.

Vie de Moliere avec des Jugemens sur ses Ouvrages.

» Il y avoit alors dans ce Collége deux enfans, qui » eurent depuis beaucoup de réputation dans le monde, » c'étoit *Chapelle* & *Bernier*, celui-ci connu par ses » voyages aux Indes; & l'autre, célébre par quelques » vers naturels & aisés, qui lui ont fait d'autant plus » de réputation, qu'il ne rechercha pas celle d'Auteur; » Lhuillier, homme de fortune, prenoit un soin singulier de l'éducation du jeune Chapelle, son fils naturel,

1666.

» contracta une étroite liaison avec Cha-
» pelle, Bernier & Cyrano.

» Chapelle, aux études de qui l'on
» avoit associé Bernier, avoit pour Pré-
» cepteur le célébre Gassendi, qui voulut
» bien admettre Pocquelin à ses leçons,
» comme dans la suite il y admit Cy-
» rano. *

* Voyez l'article de Cyrano Bergerac. Tome VII. p. 390.

» Les Belles Lettres avoient orné l'es-
» prit du jeune Pocquelin, les préceptes
» du Philosophe lui apprirent à raisonner;
» c'est dans ses leçons qu'il puisa ces prin-
» cipes de justesse qui lui ont servi de
» guides dans la plûpart de ses Ouvra-
» ges.

» Le voyage de Louis XIII. à Nar-
» bonne en 1641. interrompit des oc-
» cupations d'autant plus agréables pour
» lui, qu'elles étoient de son choix. Son
» pere, devenu infirme, ne pouvant suivre
» la Cour, il y alla remplir les fonctions

» & pour lui donner de l'émulation, il faisoit étudier
» avec lui le jeune Bernier dont les parens étoient mal
» à leur aise. Au lieu même de donner à son fils natu-
» rel un Précepteur ordinaire, & pris au hazard, com-
» me tant de peres en usent avec un fils légitime qui
» doit porter leur nom, il engagea le célébre Gassendi
» à se charger de l'instruire.

Vie de Moliere, par Grimarest.

» M. Lhuillier auroit pû laisser à Chapelle les grands
» biens qu'il possédoit; si par la suite il ne l'avoit connu
» incapable de les gouverner: il se contenta de lui
» laisser seulement huit mille livres de rentes, entre les
» mains de personnes qui les lui payoient réguliere-
» ment. »

1666.

» de sa charge, qu'il a depuis éxercée » jusques à sa mort; mais à son retour » à Paris, cette passion pour le Théatre » qui l'avoit porté à faire ses études, se » réveilla plus vivement que jamais. S'il » est vrai, comme on l'a dit, qu'il ait » étudié en droit, & qu'il ait été reçu » Avocat (a); il céda bientôt à son étoile,

---

(a) « On s'étonnera peut-être que je n'aye point fait » M. Moliere Avocat, mais ce fait m'avoit absolu» ment été contesté par des personnes que je devois » supposer en sçavoir mieux la vérité que le Public. ... » Cependant sa famille m'a si fortement assûré du con» traire, que je me crois obligé de dire que Moliere fit » son droit avec un de ses camarades d'étude, que dans » le temps qu'il se fit recevoir Avocat, ce camarade » se fit Comédien, & que l'un & l'autre eurent du suc» cès chacun dans sa profession, & qu'enfin lorsqu'il prit » fantaisie à Moliere de quitter le Barreau pour monter » sur le Théatre, son camarade de Comédien se fit Avocat.

Vie de Moliere, par Grimarest.

» Dans une Comédie * du dernier misérable, & qui » mériteroit mieux le titre de libelle en dialogues, » l'Auteur feint qu'Elomire (Moliere) s'imagine être » malade, & qu'il se déguise pour consulter des Mé» decins sur sa maladie; les Médecins de qui il est re» connu n'en témoignent rien, mais ils lui font éprou» ver plusieurs railleries piquantes, entr'autres celle de » le jouer lui-même dans une espéce de petite Farce, » intitulée: *Le Divorce comique*. C'est la Troupe du » Palais Royal qui veut quitter Elomire, ou l'obliger » à corriger ses Piéces; Elomire raconte son histoire » & commence son récit, par rappeller le temps où il » se fit passer Avocat.

* Intitulée; *Elomire Hypocondre, ou les Médecins vengés*, Comédie en cinq Actes, en vers, par M. le Boulanger de Chalussay, *in*-12. Paris, Sercy, 1669.

ELOMIRE.

ACTE V. SCENE II. du divorce comique.

En quarante ou quelque peu devant,
Je sortis du Collége, & j'en sortis sçavant,
Puis venu d'Orléans, où je pris mes licences,
Je me fis *Avocat*, au retour des vacances.
Je suivis le barreau pendant cinq ou six mois,
Où j'appris à plein fond, l'ordonnance & les loix.

1666.

» qui le destinoit à être parmi nous le
» restaurateur de la Comédie.

» Le goût pour les Spectacles étoit
» presque général en France, depuis que
« le Cardinal de Richelieu avoit accordé
» une protection distinguée aux Poëtes
» Dramatiques. Plusieurs Sociétés parti-
» culieres se faisoient un divertissement
» domestique de jouer la Comédie. Poc-
» quelin entra dans une de ces Sociétés,
» qui fut connue sous le nom de l'*Illustre*
» *Théatre* (a). Ce fut alors qu'il changea

Mais quelque temps après me voyant sans pratique,
Je quittai-là Cujas, & je lui fis la nique:
Me voyant sans emploi, je songe où je pouvois
Bien servir mon pays, des talens que j'avois;
Mais ne voyant point où, que dans la Comédie,
Pour qui je me sentois un merveilleux génie,
Je formai le dessein de faire en ce métier,
Ce qu'on n'avoit pas vû, depuis un siécle entier.
C'est-à-dire, en un mot, ces fameuses merveilles,
Dont je charme aujourd'hui, les yeux & les oreilles.

Mémoire sur la vie & les Ouvrages de Moliere.

(a) » Elle parût d'abord sur les Fossés de Nesle, &
» ensuite au Quartier de Saint Paul. Ces nouveaux
» Comédiens, qui jusques-là avoient joué pour leur
» plaisir, flattés par quelque succès, voulurent tirer de
» l'argent de leurs représentations, & s'établirent dans
» le Jeu de Peaume de la Croix Blanche au Fauxbourg
» S. Germain; mais leur projet ne réussit pas: * l'éta-
» blissement de cette nouvelle Troupe de Comédiens,
» n'eut point de succès, parce qu'ils ne voulurent
» point suivre les avis de Moliere, qui avoit le discer-
» nement & les vûes beaucoup plus justes, que des
» gens qui n'avoient point été cultivés avec autant de
» soin que lui.

* Vie de Moliere, par Grimarest.

» Dans le même récit que nous venons de rapporter de
» la Comédie d'*Elomire Hypocondre*: l'Auteur n'oublie
» pas l'histoire de l'illustre Théatre; mais il ne parle
de

» de nom pour prendre celui de *Moliere* ;
» peut-être crût-il devoir cet égard à ses
» parens, peut-être aussi ne fit-il que
» suivre l'éxemple des premiers Acteurs
» de l'Hôtel de Bourgogne, qui avoient
» au Théatre des noms particuliers, tant
» pour les rôles sérieux, que pour les
» rôles du bas comique. *
» On le perd ici de vûe pendant quel-

1666.

* Voyez les articles de Gros Guillaume & de Turlupin, Tome IV. pages 236-240.

» qu'en général du début de la Troupe sur les Fossés
» de Nesle. Voici le passage, c'est Elomire le Comé-
» dien, qui parle.

Ayant donc résolu de suivre cette route,
Je cherchai des Acteurs qui fussent comme moi,
Capables d'exceller dans un si grand emploi.
. . . .
Donc ma Troupe ainsi faite, on me vit à la tête;
Et si je m'en souviens ce fut un jour de fête ;
Car jamais le parterre avec tous ses échos,
Ne fit plus de ah ! ah ! ni plus mal à propos.
Les jours suivans n'étans ni Fêtes ni Dimanches,
L'argent de nos goussets ne blessa point nos hanches,
Car alors, excepté les éxemps de payer,
Les parens de la Troupe, & quelque battelier.
Nul animal vivant n'entra dans notre Sale,
Dont comme vous sçavez, chacun troussa sa male;
N'accusant que le lieu, d'un si fâcheux destin :
Du Port Saint Paul, je passe au *Fauxbourg Saint Germain*.
Mais comme même effet suit toujours même cause,
J'y vantai vainement, nos vers, & notre prose :
L'on nous siffla d'abord, & malgré mon caquet,
Il fallut derechef trousser notre paquet ;
Piqué de cet affront, dont s'échauffa ma bile,
Nous prîmes la Campagne, ou la petite Ville,
Admirant les talens de mon petit Troupeau,
Protesta mille fois que rien n'étoit plus beau,
Sur-tout quand sur la Scene on voyoit mon visage ;
Les signes d'allégresse alloient jusqu'à la rage, &c.

1666. » ques années ; cette intervalle fut le
» temps des guerres civiles, qui agiterent
» Paris & tout le Royaume, depuis 1648.
» jusqu'en 1652. Moliere l'employa,
» vraisemblablement à composer ses pre-
» miers Ouvrages ; la Béjart, Comé-
» dienne de Campagne, attendoit, ainsi
» que lui, pour exercer son talent, un
» temps plus favorable ; il lui rendit des
» soins, & bientôt liés par les mêmes
» sentimens, leurs intérêts furent com-
» muns ; ils formerent de concert une
» Troupe, & partirent pour Lyon en
» 1653. (a)

(a) Si l'on en croit les Mémoires manuscrits de M. de Tralage *, Moliere avoit commencé de jouer la Comédie en Province, sur la fin de l'année 1645. Ce fut à Bourdeaux qu'il fit son coup d'essai, où M. d'Epernon, qui étoit alors Gouverneur de la Province de Guienne, le goûta & l'honnora de son amitié. Chappuzéau, pages 193. & 194. de son Théatre François, ne rapporte point ce fait, il ne parle de Moliere, que lorsqu'il joua en Languedoc avec sa Troupe en 1653. Ce passage nous apprend en même-temps les noms de quelques Acteurs qui s'engagerent avec Moliere, lorsqu'il partit pour Lyon. « La Troupe du Palais Royal » fut établie sur la fin de l'année 1659. (1658.) après » que les principales personnes qui la composoient eu» sent fait connoître leur mérite quelques années au» paravant à Paris, sur les Fossés de Nesle, & au quartier » de Saint Paul, à Lyon, &c. en Languedoc, où » cette Troupe entretenue alors par M. le Prince de » Conti, qui aimoit passionnément la Comédie, & » prenoit plaisir à en fournir des sujets, acquit par sa » faveur l'estime & la bienveillance des états de la » Province ; *Moliere*, *Du Parc*, *de Brie*, & les deux » freres *Béjart*, avec les Demoiselles *Béjart*, *de Brie*

* Article 77. du Vol. *in*-4°. QQ. 688.

1666.

» On y représenta l'*Etourdi*, Piéce
» en cinq Actes, qui enleva presque
» tous les Spectateurs au Théatre d'une
» autre Troupe de Comédiens établis
» dans cette Ville ; quelques-uns d'entre-
» eux prirent parti avec Moliere, & le
» suivirent en Languedoc (*a*), où il of-
» frit ses services à M. le Prince de
» Conti, qui tenoit à Béziers les Etats
» de la Province. Armand de Bourbon le
» reçut avec bonté, & fit donner des
» appointemens à sa Troupe. Ce Prince
» avoit connu Moliere au Collége, &
» s'étoit amusé à Paris des représenta-
» tions de l'*Illustre Théatre*, qu'il avoit
» plusieurs fois mandé chez lui. Non
» content de confier à Moliere la con-
» duite des Fêtes qu'il donnoit, on croit
» qu'il lui offrit une place de Sécretaire
» auprès de sa personne (*b*) : le sort de la

» & *Du Parc*, composoient alors la Troupe qui pas-
» soit, avec raison, pour la premiere & la plus forte de
» la Campagne : le mérite extraordinaire de Jean-Bap-
» tiste Moliere, qui l'a soutenue à Paris quatorze ans
» de suite, avec tant de gloire, lui donna une en-
» tiere facilité de s'y établir. Du Croisy qui avoit paru
» avec réputation dans les Provinces, à la tête d'une
» Troupe : & la Grange, dont le mérite est connu, se
» joignirent alors à celle que Moliere conduisoit, & qui
» ne pût que se bien trouver de ce renfort. »

(*a*) C'est Du Croisy, & la Grange qui s'engagerent avec Moliere, ainsi qu'on vient de le voir à la fin de la note précédente.

(*b*) » On prétend que le Prince de Conti voulut faire » Moliere son Sécretaire, & qu'heureusement pour la

Vie de Moliere avec des jugemens sur ses Ouvrages.

1666.

» Scene-Françoise en décida autrement.
» Sur la fin de l'année 1657. Moliere
» avec sa Troupe partit pour Grenoble,
» il y resta pendant le Carnaval de
» 1658. (a) Il vint passer l'été à Rouen;
» & dans les fréquens voyages qu'il fit à
» Paris, où il avoit dessein de se fixer,
» il eut accès auprès de MONSIEUR, qui
» le présenta au Roy & à la Reine Mere.
» Dès le 24. Octobre de la même année,
» sa Troupe représenta la Tragédie de
» *Nicoméde*, devant toute la Cour, sur
» un Théatre élevé dans la Sale des
» Gardes du Vieux Louvre. A la fin de
» la Piéce, Moliere ayant fait au Roy
» un remerciement, dans lequel il sçût

» gloire du Théatre François, Moliere eut le courage
» de préférer son talent à un poste honorable. Si ce
» fait est vrai, il fait également honneur au Prince &
» au Comédien. »

Vie de Moliere, par Grimarest.

(a) » Après quatre ou cinq années de succès dans la
» Province, la Troupe résolut de venir à Paris. Moliere
» sentit qu'il avoit assez de force pour y soutenir un
» Théatre comique, & qu'il avoit assez façonné ses
» Comédiens, pour espérer d'y avoir un plus heureux
» succès que la premiere fois. * Il s'assuroit aussi sur la
» protection de M. le Prince de Conti. »

* Du temps de l'Illustre Théatre.

» Moliere quitta donc le Languedoc avec sa Troupe;
» mais il s'arrêta à Grenoble, où il joua pendant tout
» le Carnaval, après quoi ces Comédiens vinrent à
» Rouen, afin qu'étant plus à portée de Paris, leur
» mérite s'y répandit plus aisément. Pendant ce séjour
» qui dura tout l'Eté, Moliere fit plusieurs voyages à
» Paris; pour se préparer une entrée chez MONSIEUR,
» qui lui ayant accordé sa protection, eut la bonté de le
» présenter au Roy, & à la Reine Mere. »

» adroitement louer les Comédiens de » l'Hôtel de Bourgogne qui étoient pré- » sens ; il demanda la permission de » donner un de ces divertissemens qu'il » avoit joué dans les Provinces. Il l'ob- » tint, *le Docteur amoureux* fut repré- » senté & applaudi ; le succès de cet essai » rétablit l'usage des Piéces en un Acte, » qui avoit cessé à l'Hôtel de Bourgo- » gne, depuis la mort des premiers Far- » ceurs.

1666.

» La Cour avoit tellement goûté le » jeu de ces nouveaux Acteurs, que le » Roy leur permis de s'établir à Paris, » sous le titre de Troupe de MONSIEUR, » de jouer alternativement avec les Co- » médiens Italiens, sur le Théatre du » Petit-Bourbon.

Préface des Œuvres de Moliere, édition de Paris, en 1682.

» Au mois d'Octobre 1660. la Sale du » Petit-Bourbon fut démolie pour cons- » truire la façade du Louvre qui est du » côté de Saint Germain de l'Auxerrois. » Ce fut pour M. Moliere une occasion » nouvelle d'avoir recours aux bontés » du Roy, qui lui accorda la Sale du » Palais Royal, où M. le Cardinal de » Richelieu avoit donné autrefois des » Spectacles dignes de sa magnificence. » L'estime dont Sa Majesté l'honoroit » augmentoit de jour en jour, aussi-bien » que celles des courtisans les plus éclai-

1666.

» rés ; le mérite & les bonnes qualités
» de M. de Moliere, faisant de très-
» grands progrès dans tous les esprits ;
» son exercice de la Comédie ne l'em-
» pêchoit pas de servir le Roy dans sa
» Charge de Valet-de-Chambre, où il
» se rendoit très-assidu. Ainsi il se fit re-
» marquer à la Cour pour un homme
» civil & honnête, ne se prévalant point
» de son mérite & de son crédit, s'accom-
» modant à l'humeur de ceux avec qui
» il étoit obligé de vivre, ayant l'ame
» belle, libérale ; en un mot, possédant
» & exerçant toutes les belles qualités
» d'un parfaitement honnête homme.

» Quoiqu'il fut très-agréable en con-
» versation, lorsque les gens lui plai-
» soient, il ne parloit guére en compa-
» gnie, à moins qu'il ne se trouvât avec
» des personnes, pour qui il eut une
» estime particuliere : cela faisoit dire à
» ceux qui ne le connoissoient pas, qu'il
» étoit rêveur & mélancolique ; mais s'il
» parloit peu, il parloit juste ; & d'ail-
» leurs il observoit les manieres & les
» mœurs de tout le monde, il trouvoit
» le moyen ensuite d'en faire des appli-
» cations admirables dans ses Comédies,
» où l'on peut dire qu'il a joué tout le
» monde ; puisqu'il s'y est joué le pre-
» mier en plusieurs endroits, sur les

» affaires de sa famille, & qui regardoit
» ce qui se passoit dans son domesti-
» que. Ce que ses plus particuliers amis
» ont remarqué bien des fois.

1666.

» La Troupe qui représentoit ses Co-
» médies étoit si souvent employée pour
» les divertissemens du Roy, qu'au mois
» d'Août 1665. Sa Majesté trouva à
» propos de l'arrêter tout-à-fait à son
» service, en lui donnant une pension
» de sept mille livres; M. Moliere, &
» les principaux de ses Compagnons
» allerent prendre congé de MONSIEUR,
» & lui faire leurs très-humbles remer-
» ciemens de la protection qu'il avoit eu
» la bonté de leur donner.

» Son Altesse Royale s'applaudit du
» choix quelle avoit fait d'eux, puisque
» le Roy les trouvoit capables de con-
» tribuer à ses plaisirs, & particuliere-
» ment à toutes les belles Fêtes qui se
» faisoient à Versailles, à Saint Ger-
» main, à Fontainebleau & à Cham-
» bord, & en même-temps ce Prince
» leur donna des marques obligeantes
» de la continuation de son estime.

» La Troupe changea de titre, & prit
» celui de *la Troupe du Roy*, qu'elle a
» toujours retenu jusques à sa jonction
» qui a été faite en 1680.

» Après qu'elle fût à Sa Majesté,

1666.

» M. Moliere continua de donner plu-
» sieurs Piéces de Théatres, tant pour les
« plaisirs du Roy, que pour les divertisse-
» mens du Public, & s'acquit par-là
» cette haute réputation qui doit éter-
» niser sa mémoire.

» Toutes ses Piéces n'ont pas d'égales
» beautés; mais on peut dire que dans
» les moindres, il y a des traits qui
» n'ont pû partir que de la main d'un
» grand-maître, & celles qu'on estime
» les meilleures, comme le *Misantrope*,
» le *Tartuffe*, les *Femmes Sçavantes*,
» &c. sont des chef-d'œuvres qu'on ne
» sçauroit assez admirer.

» Ce qui étoit cause de cette inégalité
» dans ses Ouvrages, dont quelques-uns
» semblent négligés en comparaison des
» autres; c'est qu'il étoit obligé d'assu-
» jétir son génie à des sujets qu'on lui
» prescrivoit, & de travailler avec une
» très-grande précipitation, soit par les
» ordres du Roy, soit par la nécessité
» des affaires de sa Troupe, sans que
» son travail le détournât de l'extrême
» application, & des études particulieres
» qu'il faisoit sur tous les grands rôles
» qu'il se donnoit dans ses Piéces: jamais
» homme n'a si bien entré que lui dans
» ce qui fait le jeu naïf du Théatre. Il
» a épuisé toutes les matieres qui lui ont

» pu fournir quelque chose ; & si les » Critiques n'ont pas été entierement » satisfaits du dénouement de quelques-» unes de ses Comédies, tant de beautés » avoient prévenu pour lui l'esprit de » ses auditeurs ; qu'il étoit aisé de faire » grace à des taches si légeres.

1666.

» Enfin, en 1673. après avoir réussi » dans toutes les Piéces qu'il a fait re-» présenter ; il donna celle *du Malade* » *Imaginaire*, par laquelle il a fini sa » carriere.

Mémoire sur la vie & les Ouvrages de Moliere.

» Le jour qu'il devoit représenter le » Malade Imaginaire pour la troisiéme » fois, (c'étoit la quatriéme) (*a*) il se » sentit plus incommodé qu'à l'ordi-» naire du mal de poitrine auquel il étoit » sujet, & qui depuis longtemps l'assu-» jétissoit à un grand régime, & un » usage fréquent du lait. Ce mal avoit » dégénéré en fluxion, ou plûtôt en » toux habituelle (*b*). Il éxigea ce jour-là » de ses Camarades, que l'on commen-» çât la représentation à quatre heures

(*a*) Le Vendredi 17. Février 1673. jour de la quatriéme représentation du Malade imaginaire, mourut M. Moliere à dix heures du soir. *Registre de la Troupe de Moliere.*

(*b*) Frosine y fait allusion dans l'Avare, Acte II. Scene VI. en disant à Harpagon, que Moliere représentoit : *Cela n'est rien, votre fluxion ne vous sied point mal, & vous avez grace à tousser.*

1666.

» précises ; mais sa femme & Baron le
» presserent de prendre du repos, & de
» ne point jouer. *Hé ! Que feront*, leur
» répondit-il, *tant de pauvres Ouvriers ;*
» *je me reprocherois d'avoir négligé un*
» *seul jour de leur donner du pain*. Les
» efforts qu'il fit pour achever son rôle,
» augmenterent son oppression, & l'on
» s'apperçut qu'en prononçant le mot
» *juro*, dans le divertissement du troi-
» siéme Acte ; il lui prit une convulsion
» qu'il tâcha en vain de déguiser aux
» Spectateurs par un ris forcé. On le
» porta chez lui dans sa maison rue de
» Richelieu (*a*), où sa toux augmenta
» considérablement, & fut suivie d'un
» vomissement de sang qui le suffoqua. Il
» mourut le Vendredi 17. Février 1673.
» (*b*) âgé de cinquante-trois ans, entre
» les bras de deux de ces Sœurs Reli-
» gieuses qui viennent quêter à Paris

(*a*) Vis-à-vis de la Fontaine, du côté qui donne sur le Jardin du Palais Royal.

Vie de Moliere, par Grimarest.

(*b*) « Moliere mourut assisté par deux Sœurs Reli-
» gieuses, de celles qui viennent ordinairement à Paris
» quêter pendant le Carême, & ausquelles il donnoit
» l'hospitalité. Elles lui donnerent à ce dernier moment
» de sa vie, tous les secours édifians que l'on pou-
» voit attendre de leur Charité, & il leur fit pa-
» roître tous les sentimens d'un bon Chrétien, & toute
» la résignation qu'il devoit à la volonté du Seigneur.
» Enfin il rendit l'esprit entre les bras de ces deux bon-
» nes Sœurs ; le sang qui sortoit par sa bouche en
» abondance l'étouffa. »

1666.

» pendant le Caréme, & qu'il avoit re-
» tiré chez lui.

» Le Roy, touché de la perte d'un si
» grand homme, & voulant lui donner,
» même après sa mort, une nouvelle
» marque de sa protection, engagea
» l'Archevêque de Paris (a) à ne lui pas
» refuser la sépulture dans un lieu saint.
» Ce Prélat, après des informations
» exactes sur la Religion, & sur la pro-
» bité de Moliere, permit qu'il fut en-
» terré à Saint Joseph, qui est une Aide
» de la Paroisse de Saint Eustache. La
» foule qui s'étoit attroupée devant la
» porte du mort le jour qu'on le porta
» en terre, détermina la Veuve à faire

(a) « Moliere étant mort, les Comédiens se dispo-
» soient à lui faire un convoi magnifique; mais M. de
» Harlay, Archevêque de Paris, ne voulut pas permet-
» tre qu'on l'inhumât. La femme de Moliere alla sur
» le champ à Versailles, se jetta aux piés du Roy pour
» se plaindre de l'injure que l'on faisoit à la mémoire
» de son mari, en lui refusant la sépulture. Mais le
» Roy la renvoya, en lui disant que cette affaire dépen-
» doit du Ministere de M. l'Archevêque, & que c'é-
» toit à lui qu'il falloit s'adresser. Cependant, Sa Ma-
» jesté fit dire à ce Prélat, qu'il fit en sorte d'éviter
» l'éclat & le scandale. M. l'Archevêque révoqua donc
» sa défence, à condition que l'enterrement seroit fait
» sans pompe, & sans bruit; il fut fait par deux Prêtres
» qui accompagnerent le corps sans chanter, & on
» l'enterra dans le Cimetiere qui est derriere la Cha-
» pelle de Saint Joseph, dans la Rue Montmartre;
» tous ses amis y assisterent, ayant chacun un flambeau
» à la main. Mademoiselle Moliere s'écrioit par-tout:
» Quoi l'on refusera la sépulture à un homme qui mé-
» rite des Autels. »

Note 19. sur l'Epître VII. de M. Despréaux, édition de Paris, Veuve Alix.

1666.

» jetter de l'argent, & cette populace, » qui auroit peut-être insulté au corps de » Moliere, l'accompagna avec respect. » Le convoi se fit tranquillement le Mar- » di 21. Février, à la clarté de plus de » cent flambeaux, portés par ses amis..

» A peine Moliere fut mort, que Paris » fut inondé d'Epitaphes à son sujet (a), » mais à l'exception de celle que le cé- » lébre la Fontaine lui composa, & » d'une Piéce de vers du Pere Bouhours, » en forme d'Epitaphe. On peut dire que » toutes les autres sont très-peu de choses. » Nous allons rapporter les deux Piéces » dont nous venons de parler.

Vers du Pere Bouhours, sur Moliere.

Ornement du Theatre, incomparable Acteur,
Charmant Poëte, illustre Auteur,
C'est toi dont les plaisanteries,
Ont guéris du Marquis l'esprit extravagant;
C'est toi qui par tes momeries,
As réprimé l'orgueil du Bourgeois arrogant.

Ta Muse, en jouant l'Hipocrite,
A redressé les Faux dévots:
La Précieuse à tes bons mots,
A reconnu son faux mérite,

(a) Nous avons cru devoir supprimer de cet article, non-seulement les mauvaises productions en vers qui parurent sur la mort de Moliere, mais encore plusieurs Ouvrages en prose, sur le même sujet, qui se trouvent dans le quatriéme Volume du Mercure Galant de M. de Visé, année 1673. depuis la page 267. jusques & compris la page 307. Ces différentes Piéces ne présentent que de fades louanges, ou de mauvaises plaisanteries.

1666.

L'homme ennemi du genre humain,
Le Campagnard qui tout admire,
N'ont pas lû tes écrits en vain,
Tous deux se sont instruits, en ne pensant qu'à rire.

En vain tu réformas & la Ville & la Cour;
Mais quelle fut ta récompense?
Les François rougiront un jour,
De leur peu de reconnoissance:
Il leur falloit un Comédien,
Qui mit à les polir, son art & son étude;
Mais Moliere à ta gloire il ne manqueroit rien,
Si parmi leurs défauts, que tu peignis si bien,
Tu les avois repris de leur ingratitude.

Epitaphe de M. de Moliere, par M. de la Fontaine.

Sous ce Tombeau gisent, Plaute & Térence,
Et cependant le seul Moliere y gît;
Leurs trois talens ne formoient qu'un esprit,
Dont le bel art réjouissoit la France;
Ils sont partis, & j'ai peu d'espérance,
De les revoir, malgré tous nos efforts,
Pour un longtemps, selon toute apparance,
Térence & Plaute, & Moliere sont morts.

Moliere n'a laissé qu'une fille, & sa Veuve épousa dans la suite le Comédien d'Etriché, connu sous le nom de Guerin.

Mémoires sur la vie & les Ouvrages de Moliere.

1666.

La femme (a) d'un des meilleurs Comiques que nous ayons eu, nous a donné ce portrait de Moliere : *Il n'étoit ni trop gras, ni trop maigre, il avoit la taille plus grande que petite, le port noble, la jambe belle, il marchoit gravement ; avoit l'air très-sérieux, le nez gros, la bouche grande, les lèvres épaisses, le teint brun, les soucils noirs, & forts, & les divers mouvemens qu'il leur donnoit, lui rendoient la phisionomie extrêmement comique ; à l'égard de son caractère ; il étoit doux, complaisant, & généreux, il aimoit fort à haranguer, & quand il lisoit ses Pièces aux Comédiens, il vouloit qu'ils y amenâssent leurs enfans, pour tirer des conjectures de leurs mouvemens naturels.* (b)

» A considérer le nombre des Ouvra-

(a) Mademoiselle Poisson, fille de Du Croisy, Comédien de la Troupe de Moliere, (actuellement vivante en 1747.) elle a joué le rôle d'une *des Graces*, dans Psyché en 1671.

(a) Moliere faisoit plus, il lisoit ses Ouvrages à sa Servante ; c'est M. Despréaux qui nous apprend ce fait : (1) » On dit que Malherbe consultoit sur ses vers jusqu'à » l'oreille de sa Servante ; & je me souviens que Mo- » liere m'a montré plusieurs fois une vieille Servante (2) » qu'il avoit chez lui, à qui il lisoit, disoit-il, quelques- » fois ses Comédies, & il m'assuroit que lorsque des en- » droits de plaisanteries ne l'avoient point frapé, il » les corrigeoit, parce qu'il avoit plusieurs fois éprouvé » sur son Théatre, que ces endroits n'y réussissoient » point ; ces éxemples sont un peu singuliers, & je ne » voudrois pas conseiller à tout le monde de les imiter. »

(1) Réfléxions critiques sur quelques passages de Longin, Réfléxion premiere.

(2) Nommée La Forest : un jour Moliere, pour éprouver le goût de cette servante, lui

» ges (*a*) que Moliere a composés dans » l'espace d'environ vingt années, au » milieu de tant d'occupations différentes » qui faisoient partie de ses devoirs, on » croira plûtôt avec Despréaux, que la » rime venoit le chercher *, qu'on n'a- » joutera foi à ce qu'avance Grimarest, » (Vie de Moliere, page 48.) que Mo- » liere travailloit difficilement, & l'on y » admirera ce génie vaste dont la fécon- » dité, cultivée & enrichie par une étude » continuelle de la nature, a enfanté » tant de chef-d'œuvres.

1666.

* Epître III à M. Moliere.

» Semblable au peintre habile, qui tou- » jours attentif à remarquer dans les ex- » pressions extérieures des passions, les » mouvemens & les attitudes qui les ca- » ractérisent, rapporte à son art toutes » ses observations.

» Moliere, pour nous donner sur la » Scene un tableau fidéle de la vie civile, » dont le Théatre est l'image, étudioit » avec soin le geste, le ton, le langage » de tous les sentimens, dont l'homme est » susceptible dans toutes les conditions.

lût quelques Scenes d'une Comédie qu'il disoit être de lui, mais qui étoit de Brécourt; la Servante ne prit point le change, & après en avoir oui quelques mots, elle soutint que son Maître n'avoit pas fait la Piéce. *Idem.*

(*a*) Outre les Ouvrages rassemblés dans ses Œuvres, & plusieurs Piéces qu'il avoit composées pour la Province, il avoit laissé quelques fragmens de Comédies qu'il devoit achever, & même quelques-unes entieres. La Veuve Moliere les avoit remises au Comédien la Grange: on ne sçait ce qu'elles sont devenues. *Voyez Grimarest, vie de Moliere, page 310. Mémoires sur la vie & les Ouvrages de Moliere.*

1666.

„ C'eſt à cet eſprit de réfléxion, prêt à
„ s'éxercer ſur tout ce qui ſe paſſoit ſous
„ ſes yeux ; c'eſt à l'attention extrême
„ qu'il apportoit à éxaminer les hommes
„ & au diſcernement exquis avec lequel il
„ ſçavoit dêmêler les principes de leurs
„ actions, que ce grand homme a eu la
„ connoiſſance parfaite du cœur humain.

„ Si on lui a reproché de s'être répété
„ quelquefois, comme dans la Scene (1)
„ des deux Marquis du *Miſantrope*, imi-
„ tée en partie de celle (2) de Valere, &
„ d'Eraſte dans le *Dépit amoureux*. Si
„ Clitandre dans l'*Amour Medecin* (3),
„ produit à peu près le même incident ;
„ qu'Adraſte dans *le Sicilien* (4). On
„ peut du moins dans la comparaiſon de
„ ces Scenes, remarquer le progrès du
„ génie, & des talens de Moliere ; ce
„ progrès ne ſe fait jamais mieux ſentir,
„ que par le parallèle des idées sembla-
„ bles qu'un même Auteur a exprimées
„ en différens temps. Mais il ne faut
„ point confondre les deux Scenes, de
„ l'*Amour Médecin*, & *du Sicilien*,
„ que nous venons de citer, avec d'au-
„ tres qui y ont quelque rapport. Cli-
„ tandre & Adraſte, à la faveur de leur
„ déguiſement trouvent le moyen d'en-
„ tenir leurs Maîtreſſes en particulier,
„ quoique Sganarelle & Dom Pedre,
„ ſoient

(1) ACTE III. SCENE I.

(2) ACTE I. SCENE III.

(3) ACTE III. SCENE V.

(4) SCENE XII.

1666.

„ ſoient ſur la Scene. Dans l'*Etourdi*,
„ dans l'*Ecole des Maris*, & dans *le*
„ *Malade Imaginaire*, des amans qui
„ ne peuvent s'expliquer autrement, dé-
„ clarent tout haut leur paſſion à l'ob-
„ jet aimé, en préſence même des per-
„ ſonnes à qui ils ont intérêt de ca-
„ cher leurs ſentimens. Ces dernieres
„ Scenes, plus fines & plus piquantes
„ que les premieres, ſe reſſemblent en-
„ core moins entr'elles par le tour;
„ Moliere arrive au même but, mais
„ par diverſes routes, plus ingénieuſes
„ & plus comiques, l'une que l'autre.
„ Quelle étendue & quelles reſſources
„ dans l'eſprit, ne faut-il pas avoir pour
„ varier avec art les mêmes fonds, &
„ pour les reproduire ſous d'autres points
„ de vûes, avec des couleurs différentes
„ & toujours agréables?

„ La fécondité de Moliere eſt encore
„ plus ſenſible dans les ſujets qu'il a tirés
„ des Auteurs anciens & modernes, ou
„ dans les traits qu'il a empruntés d'eux.
„ Toujours ſupérieur à ſes modéles, &
„ en cette partie égal à lui-même, il
„ donnoit une nouvelle vie à ce qu'il
„ avoit copié. Les modéles diſparoiſ-
„ ſoient, il devenoit original. C'eſt ainſi
„ que Plaute & Térence avoient imité
„ les Grecs. Mais les deux Poëtes Latins,

1665.

„ plus uniformes dans le choix des carac-
» teres, & dans la maniere de les pein-
» dre, n'ont représenté qu'une partie des
» mœurs générales de Rome. Le Poëte
» François a non-seulement exposé sur
» la Scene ; les vices & les ridicules com-
» muns à tous les âges, & à tous les
» pays, il les a peints encore avec des
» traits tellement propres à sa nation ;
» que ses Comédies peuvent être regar-
» dées comme l'Histoire des mœurs, des
» modes & du goût de son siécle ; avan-
» tage qui distinguera toujours Moliere
» de tous les Auteurs comiques.

» Comme ses Ouvrages ne sont pas
» tous du même genre, il ne faut pas,
» pour en juger sainement, partir des
» mêmes principes. Dans ses premieres
» Comédies d'intrigue, il se conforma à
» l'usage qui étoit alors établi sur le Théa-
» tre François, & crut devoir ménager
» le goût du public, accoutumé à voir
» réunis dans un même sujet les incidens
» les moins vraisemblables ; c'est plûtôt
» un vice du temps, qu'un défaut de l'Au-
» teur. Dans les Piéces qu'il préparoit à
» la hâte, pour les Fêtes ordonnées par
» Louis XIV. il a quelquefois sacrifié
» une partie de sa gloire à la magnifi-
» cence, à la variété du Spectacle, & aux
» ornemens que la musique & la danse

1666.

» y devoient ajouter. Uniquement rem-
» pli du desir d'éxécuter promptement
» les ordres du Roy, il ne songeoit qu'à
» répondre, au moins par son zéle, à la
» confiance que lui témoignoit ce Prince,
» en le chargeant du soin de l'amuser;
» il n'a pas même cru avilir son talent,
» en se prêtant au peu de délicatesse de
» la multitude dans ses Piéces, dont les
» caractères chargés plaisent toujours au
» plus grand nombre, & où les gens de
» goût, sans en approuver le genre, re-
» marquoient des traits que l'usage a con-
» sacrés, & fait passer en proverbes.
» D'ailleurs, une critique trop sévére ne
» s'accorde guéres avec l'intérêt d'une
» Troupe, que la gloire seule ne con-
» duisoit pas; & qui ne jugeoit du mé-
» rite d'une Comédie que par le nombre
» des représentations, & par l'affluence
» des Spectateurs. Ce sont apparemment
» ces espéces de Farces qu'il lisoit à sa
» Servante, pour juger par l'impression
» qu'elle en recevoit, de l'effet que la
» représentation produiroit sur le Théa-
» tre. Il est peu vraisemblables qu'il l'ait
» consulté sur *le Misantrope*, & sur les
» *Femmes Sçavantes*.

» Ces deux Piéces, dont le genre mê-
» me étoit inconnu à l'antiquité, sont
» celles que le Public a reçu avec le

1666.

moins d'empreſſement : & cependant « celles dont il attendoit l'immortalité, » & qui, ainſi que l'*Ecole des Femmes*, » & *le Tartuffe*, la lui aſſurent ; l'art, » caché ſous des graces ſimples & naïves, » n'y employe que des expreſſions clai- » res & élégantes, des penſées juſtes & » peu recherchées, & une plaiſanterie » noble & ingénieuſe pour peindre, & » pour développer les replis les plus ſe- » crets du cœur humain. C'eſt enfin par » elles que Moliere a rendu en France la » Scene comique ſupérieure à celle des » Grecs & des Romains.

» La nature qui lui avoit été ſi favo- » rable du côté des talens de l'eſprit, lui » avoit refuſé ces dons extérieurs ſi né- » ceſſaires au Théatre, ſurtout pour » les rôles tragiques. Une voix ſourde, » des inflèxions dures, une volubilité » de langue, qui précipitoit trop ſa dé- » clamation, le rendoient de ce côté » fort inférieur aux Acteurs de l'Hôtel » de Bourgogne. Il ſe fit juſtice & ſe » renferma dans un genre où ces défauts » étoient plus ſupportables. Il eut même » des difficultés à ſurmonter pour y réuſ- » ſir, & ne ſe corrigea de cette volubilité, » ſi contraire à la belle articulation, que » par des efforts continuels qui lui cau- » ſerent un hocquet, qu'il a conſervé

» jusques à la mort, & dont il sçavoit
» tirer parti en certaines occasions. Pour
» varier ses infléxions, il mit le premier
» en usage certains tons inusités qui le
» firent d'abord accuser d'un peu d'affec-
» tation, mais ausquels on s'accoutuma.
» Non-seulement il plaisoit dans les rô-
» les de Mascarille, de Sganarelle, d'Ha-
» li, &c. mais il excelloit encore dans
» les rôles de haut comique, tels que
» ceux d'Arnolphe, d'Orgon, & d'Har-
» pagon ; c'est alors que par la vérité des
» sentimens, par l'intelligence des ex-
» pressions, & par toutes les finesses de
» l'art, il séduisoit les Spectateurs au
» point qu'ils ne distinguoient plus le
» personnage représenté dans le Comé-
» dien qui le représentoit ; aussi se char-
» geoit-il toujours des rôles les plus longs
» & les plus difficiles ; il s'étoit encore
» réservé l'emploi d'Orateur de sa Trou-
» pe. (a)

» Le soin avec lequel il avoit travaillé
» à corriger & à pefectionner son jeu,
» s'étendoit jusques sur ces Camarades.
» L'*Impromptu de Versailles*, dont le
» sujet est la répétition d'une Comédie

(a) » Chaque Troupe avoit dans ce temps-là un Ac-
» teur qui seul faisoit l'annonce des Piéces, & qui ha-
» ranguoit le Public dans l'occasion ; Moliere, quelques
» années avant sa mor, avoit cédé cet emploi au Co-
» médien la Grange.

1666.

» qui devoit se jouer devant le Roy, est
» l'image de ce que Moliere faisoit pro-
» bablement dans les répétitions ordi-
» naires des Piéces qu'il donnoit au Pu-
» blic. Rien de ce qui pouvoit rendre
» l'imitation plus vraie & plus sensible,
» n'echapoit à son attention. Il obligea
» sa femme, qui étoit extrêmement parée,
» à changer d'habit, parce que la parure
» ne convenoit pas au rôle d'Elmire con-
» valescente, qu'elle devoit représenter
» dans *Tartuffe*. Mais il ne se bornoit pas
» seulement à former ses Acteurs, il en-
» troit dans toutes leurs affaires, soit gé-
» nérales, soit particulieres, il étoit leur
» Maître & leur Camarade, leur ami &
» leur protecteur (a) aussi attentif à com-

(a) » Non-seulenent en 1665. il obtint pour sa
» Troupe le titre de *Troupe du Roy*, avec sept mille
» livres de pension, mais sur les instances réitérées de
» ses camarades, il demanda & obtint un ordre du Roy,
» qui fit défense aux personnes de sa maison d'entrer à la
» Comédie sans payer. » (Voici de quelle façon Gri-
mareft, vie de Moliere, pages 310. & suivantes, dé-
taille ce fait.)

Vie de Moliere, par Grimarest.

» Les Mousquetaires, les Gardes-du-Corps, les Gen-
» darmes, les Chevaux-Légers, entroient à la Co-
» médie sans payer, & le parterre en étoit toujours
» rempli, de sorte que les Comédiens presserent Mo-
» liere d'obtenir de sa Majesté un ordre, pour qu'au-
» cune personne de sa Maison n'entrât à la Comédie
» sans payer : le Roy le lui accorda ; mais ces Messieurs
» ne trouverent pas bon que les Comédiens leur fissent
» imposer une loi si dure, & ils prirent pour un affront,
» qu'ils eussent eu l'hardiesse de le demander. Les plus
» mutins s'ameuterent, & ils résolurent de forcer l'en-

» poser pour eux des rôles qui fissent va-

» trée; ils furent en troupe à la Comédie, ils attaque-
» rent brusquement les gens qui gardoient les portes; le
» Portier se défendit pendant quelque temps, mais enfin,
» étant obligé de céder au nombre, il leur jetta son
» épée, se persuadant qu'étant désarmé, ils ne le tue-
» roient pas; le pauvre homme se trompa; ces furieux,
» outrés de la résistance qu'il avoit faite, le percerent
» de cent coups d'épée, & chacun d'eux en entrant lui
» donnoit le sien. Ils cherchoient toute la Troupe pour
» lui faire éprouver le même traitement qu'aux gens qui
» avoient voulu soutenir la porte; mais Béjart, qui étoit
» habillé en Vieillard, pour la Piéce qu'on alloit jouer,
» se présenta sur le Théatre: *Eh! Messieurs*, leur
» dit-il, *épargnez du moins un pauvre Vieillard de soi-*
» *xante-quinze ans, qui n'a plus que quelques jours à*
» *vivre*. Le compliment de ce jeune Comédien qui avoit
» profité de son habillement pour parler à ces mutins,
» calma leur fureur; Moliere leur parla aussi très-vive-
» ment de l'ordre du Roy, de sorte que réfléchissant
» sur la faute qu'ils venoient de faire, ils se retirerent.
» Le bruit & les cris avoient causé une allarme terrible
» dans la Troupe; les femmes croyoient être mortes,
» chacun cherchoit à se sauver, sur-tout Hubert, & sa
» femme, qui avoient fait un trou dans le mur du
» Palais Royal, » &c.

» Quand tout ce vacarme fut passé, la Troupe tint
» conseil pour prendre une résolution dans une occasion
» si périlleuse. Vous ne m'avez point donné de repos,
» dit Moliere à l'Assemblée, que je n'aye importuné le
» Roy pour avoir l'ordre qui nous a mis tous à deux
» doigts de notre perte, il est question présentement de
» voir ce que nous avons à faire; Hubert vouloit qu'on
» laissât toujours entrer la maison du Roy, tant il ap-
» préhendoit une seconde rumeur; plusieurs autres qui
» ne craignoient pas moins que lui, furent du même
» avis. Mais Moliere qui étoit ferme dans ses résolu-
» tions, leur dit, que puisque le Roy avoit daigné leur
» accorder cet ordre, il falloit en presser l'éxécution
» jusqu'au bout, si Sa Majesté le jugeoit à propos: &
» je pars dans ce moment, leur dit-il, pour l'en in-
» former.

» Quand le Roy fut instruit de ce désordre, Sa Ma-
» jesté ordonna aux Commandans des Corps qui l'a-

1666.

» loir leurs talens (*a*), que soigneux
» d'attirer dans sa Troupe des sujets qui
» pussent la rendre plus célébre. On sçait
» que le bruit des heureuses dispositions
» du jeune Baron, âgé alors d'environ
» d'onze ans, avoit déterminé Moliere
» à demander au Roy, un ordre pour
» faire passer cet enfant de la Troupe

» voient fait, de les faire mettre sous les armes le
» lendemain, pour connoître & faire punir les plus
» coupables; & pour leur réitérer ses défences d'entrer
» à la Comédie sans payer. Moliere qui aimoit fort la
» harangue, fut en faire une à la tête des Gendar-
» mes; & leur dit, que ce n'étoit pour eux, ni pour
» les autres personnes qui composoient la maison du Roy,
» qu'il avoit demandé à Sa Majesté un ordre pour les
» empêcher d'entrer à la Comédie; que sa Troupe se-
» roit toujours ravie de les recevoir quand ils voudroient
» les honorer de leurs présences, mais qu'il y avoit un
» nombre infini de malheureux, qui tous les jours abu-
» sant de leurs noms, & de la bandoliere de Messieurs
» les Gardes-du-Corps, venoient remplir le parterre, &
» ôter injustement à la Troupe, le gain qu'elle devoit
» faire; qu'il ne croyoit pas que des Gentilshommes,
» qui avoient l'honneur de servir le Roy, dussent favo-
» riser ces miserables contre les Comédiens de Sa Ma-
» jesté; que d'entrer à la Comédie sans payer, n'é-
» toit point une prérogative que des personnes de leurs
» caracteres dussent si fort ambitionner, jusqu'à répandre
» du sang pour se la conserver; qu'il falloit laisser ce
» petit avantage aux Auteurs, & aux personnes, qui
» n'ayant pas le moyen de dépenser quinze sols, ne
» voyoient le Spectacle que par charité, s'il m'est per-
» mis, dit-il, de parler de la sorte. Ce discours fit
» tout l'effet que Moliere s'étoit promis: & depuis
» ce temps-là, la maison du Roy n'est point entrée à
» la Comédie sans payer. »

(*a*) » Il avoit Du Croisy en vûe, lorsqu'il composa
» le rôle de *Tartuffe*, comme dans la suite, profi-
» tant de la taille & des graces de Baron, encore
» jeune, il lui destina le rôle de l'Amour dans *Psyché*. »

de

1666.

» de la Raisin, dans la sienne. La Beau-
» val quitta la Province pour venir
» briller sur le Théatre du Palais Royal.

» Moliere qui s'égayoit sur le Théa-
» tre aux dépens des foiblesses humaines,
» ne put se garantir de sa propre foi-
» blesse; séduit par un penchant qu'il
» n'eut ni la sagesse de prévenir, ni la
» force de vaincre, il envisagea la so-
» ciété d'une femme aimable, comme
» un délassement nécessaire à ses travaux,
» & ne fut pour lui qu'une source de
» chagrins. Les personnes qui attirent
» les yeux du Public, sont plus exposées
» que les autres à sa malignité & à ses
» plaisanteries. Le mariage qu'il contrac-
» ta avec la fille de Mademoiselle Béjart,
» lui fit d'abord éprouver ce que la ca-
» lomnie a de plus noir; (*a*) le peu de
» rapport entre l'humeur d'un philosophe
» amoureux & les caprices d'une femme
» légere & coquette, répandit dans la
» suite sur ses jours bien des nuages,

(*a*) On disoit que Moliere qui étoit amoureux de Mademoiselle Béjart, avoit épousé sa propre fille, mais elle étoit née en Languedoc avant qu'il eut fait connoissance avec la mere. D'ailleurs Grimarest assure qu'elle étoit fille d'un Gentilhomme d'Avignon, nommé *Modene*.

On trouvera un article curieux sur Mademoiselle Moliere, & plusieurs autres sur les Comédiens & Comédiennes du Palais Royal & du Marais, sous l'année 1673.

1666.

» dont on abusa, pour jetter sur lui le
» ridicule qu'il avoit si souvent joué
» dans les autres : il perdit enfin son re-
» pos, & la douceur de sa vie ; mais
» sans perdre aucuns des agrémens de
» son esprit.

» Plus heureux dans le commerce de
» ses amis, il les rassembloit à Auteuil,
» dès que ses occupations lui permet-
» toient de quitter Paris, ou ne l'appel-
» loient pas à la Cour. Estimé des hom-
» mes les plus illustres de son siécle, il
» n'étoit pas moins chéri & caressé des
» grands ; le Maréchal Duc de Vivonne,
» vivoit avec lui dans cette familiarité,
» qui égale le mérite à la naissance ; le
» Grand Condé éxigeoit de Moliere de
» fréquentes visites, & avouoit que sa
» conversation lui apprenoit toujours
» quelque chose de nouveau.

» Des distinctions si flateuses n'avoient
» gâté ni son esprit, ni son cœur. Baron
» lui annonça un jour à Auteuil un hom-
» me que l'extrême misere empêchoit de
» paroître, *il se nomme Mondorge*, *
» ajouta-t-il, *je le connois*, dit Moliere,
» *il a été mon Camarade en Languedoc*,
» *c'est un honnête homme, que jugez-*
» *vous qu'il faille lui donner ? Quatre*
» *pistoles*, dit Baron, après avoir hésité
» quelque temps. *Hé bien*, répliqua Mo-

* Son nom de famille étoit Mignot.

1666.

» liere, *je vais les lui donner pour moi,*
» *donnez-lui pour vous ces vingt autres*
» *que voilà;* Mondorge parut, Moliere
» l'embrassa, le consola, & joignit au
» présent qu'il lui faisoit, un magnifique
» habit de Théatre, pour jouer les rôles
» Tragiques. C'est par des éxemples pa-
» reils, plus sensibles que de simples
» discours, qu'il s'appliquoit à former
» les mœurs de celui qu'il regardoit com-
» me son fils.

» On n'a point inséré dans ces Mé-
» moires les traditions populaires, tou-
» jours incertaines & souvent fausses, ni
» les faits étrangers ou peu intéressans,
» que l'Auteur de la vie de Moliere a
» rassemblés; celui dont Charpentier,
» fameux compositeur de Musique, a été
» témoin, & qu'il a raconté à des per-
» sonnes dignes de foi, est peu connu,
» & mérite d'être rapporté. Moliere re-
» venoit d'Auteuil avec ce Musicien, il
» donna l'aumône à un pauvre, qui un
» instant après fit arrêter le carosse,
» & lui dit, *Monsieur, vous n'avez pas*
» *eu dessein de me donner une pièce d'or?*
» *Où la vertu va-t elle se nicher?* s'écria
» Moliere, après un moment de réflé-
» xion; *Tiens mon ami en voila une autre.*

On dit que Moliere poussoit jusqu'à l'excès l'exactitude & l'arrangement dans

1666.

Vie de Moliere, par Grimarest.

son domestique. « Il n'y avoit personne, » quelque attention qu'il eut, qui y pût ré- » pondre. Une fenêtre ouverte, ou fermée » un moment devant ou après le temps » qu'il l'avoit ordonné, mettoit Moliere » en convulsion; si on lui avoit dérangé » un livre, c'en étoit assez pour qu'il ne » travaillât de quinze jours; il y avoit » peu de domestiques qu'il ne trouvât en » défaut; & la vieille Servante, la Forêt, » y étoit prise aussi souvent que les au- » tres, quoiqu'elle dût être accoutumée » à cette fatigante régularité que Moliere » éxigeoit de tout le monde (a), & même » il étoit prévenu que c'étoit une vertu; » de sorte que celui de ses amis qui étoit » le plus régulier & le plus arrangé, » étoit celui qu'il estimoit le plus.

» Moliere étoit vif quand on l'atta- » quoit (b). Benserade l'avoit fait, mais » je n'ai jamais pû sçavoir à quelle oc- » casion. Celui-là résolut de se venger de » celui-ci, quoiqu'il fut bel esprit d'un » grand Seigneur, & honoré de sa pro- » tection. Moliere s'avisa donc de faire » des vers du goût de ceux de Benserade

(a) C'étoit l'homme du monde qui se faisoit le plus servir; il falloit l'habiller comme un grand Seigneur, & il n'auroit pas arrangé les plis de sa cravate. *Grimarest.*

(b) Moliere disoit que le mépris étoit une pillule qu'on pouvoit bien avaler, mais qu'on ne pouvoit guére la mâcher sans faire la grimace. *Carpenteriana*, p. 46.

1666.

» à la louange du Roy, qui représentoit
» Neptune dans une Fête (*a*). Il ne s'en
» déclara point l'Auteur, mais il eut la pru-
» dence de le dire à Sa Majesté. Toute la
» Cour trouva ces vers très-beaux, & tous
» d'une voix les donna à Benserade, qui
» ne fit point de façon d'en recevoir les
» complimens, sans néanmoins se livrer
» trop imprudemment. Le grand Sei-
» gneur qui le protégeoit étoit ravi de
» le voir triompher, & il en tiroit va-
» nité, comme s'il avoit lui-même été
» l'Auteur de ces vers. Mais quand Mo-
» liere eut bien préparé sa vengeance,
» il déclara publiquement qu'il les avoit
» faits : Benserade fut honteux, & son
» protecteur se fâcha, mais il avoit les
» sentimens trop élevés, pour que Mo-
» liere dût craindre les suites de son pre-
» mier mouvement.» Ajoutons, pour ter-
miner cet article, le sentiment de quel-
ques Auteurs célébres, sur la personne
& les Ouvrages de Moliere.

Bolæana, in-12. pages 35. & 37.

» Moliere récitoit en Comédien sur le
» Théatre & hors du Théatre, mais il

(*a*) Grimarest auroit pu aisément dire où Moliere plaça ces vers, puisqu'ils se trouvent à la fin du Prologue des Amans Magnifiques; voici les deux derniers.

Mais contre ma puissance, on n'en murmure pas,
Et chez moi la vertu ne fait jamais naufrage.

1666.

„ parloit en honnête homme, rioit en
„ honnête homme, avoit tous les senti-
„ mens d'un honnête homme. . . . . Au
„ reste, M. Despréaux trouvoit la prose
„ de Moliere plus parfaite que sa Poësie,
„ en ce qu'elle étoit plus réguliere & plus
„ châtiée, au lieu que la servitude des
„ rimes l'obligeoit souvent à donner de
„ mauvais voisins à des vers admirables.
„ Voisins que les Maîtres de l'art appel-
„ lent des Freres Chapeaux. (1)

(1) Allusion à des Moines qui ont à leur suite quelque petit frere qui porte le Chapeau.

Voici le jugement que Monsieur de la Bruyere a porté des Ouvrages de Moliere : „ Il n'a manqué à Térence que
„ d'être moins froid ; quelle pureté,
„ quelle éxactitude, quelle politesse,
„ quelle élégance, quels caracteres ! Il
„ n'a manqué à Moliere que d'éviter le
„ jargon, & d'écrire purement ; quel
„ feu, quelle naïveté, quelle source de
„ bonne plaisanterie, quelle imitation de
„ mœurs, & quel fléau de ridicule ! Mais
„ quel homme on auroit pû faire de ces
„ deux comiques ! „

Le jugement du Pere Porée (2) sur Moliere, quoique très-févere, ne marque pas moins l'étendue du génie de ce grand homme. « Moliere découvrant finement
„ le ridicule & l'imitant plaisamment ;
„ éxact & pur dans ses écrits, sans qu'il
„ lui en coutât du travail ; serré dans sa

(2) Discours sur la question si le Théatre est une bonne Ecole pour les mœurs, *in-4°*.

1666.

„ prose, & coulant dans ses vers; plein „ de maximes sensées & de bons mots. Il „ a rassemblé dans ses Ouvrages presque „ tous ce qu'il y a de bon & de mauvais dans les comiques Grecs & Romains. Aussi divertissant qu'Aristophane, & quelquefois aussi peu difficile que lui sur le choix de son jeu: „ aussi enjoué que Plaute, & quelquesfois tombant comme lui dans des „ bouffonneries basses, connoissant aussi „ bien les hommes que Térence, & représentant comme lui des amours impudiques. „

Les Auteurs du Journal Littéraire (1), en rapportant ce passage du discours du Pere Porée, ajoutent très-judicieusement; » Qu'ils auroient souhaité que „ ce sçavant Jésuite eut fait deux choses: la premiere, qu'en censurant „ nos Poëtes comiques, il eut insinué, „ qu'ils ont pourtant ménagé beaucoup mieux la chasteté que ceux qui „ les ont précédés; & que les comiques des autres peuples. La seconde, „ que nous avons un grand nombre de „ Comédies qui passent pour achevées, où il ne se trouve aucun des „ défauts dont cet éloquent Jésuite les „ les taxe toutes. „

(1) Tome XXI. premiere partie, page 115.

M. de Voltaire, dans *le Temple du Goût*,

1666. s'exprime de la façon suivante, en parlant de Molière : « J'y vis l'inimitable » Moliere, & j'osai lui dire : »

Le sage, le discret Térence,
Est le premier des Traducteurs :
Jamais dans sa froide élégance,
Des Romains il n'a peint les mœurs :
Tu fus le peintre de la France.
Nos Bourgeois, a sots préjugés,
Nos Petits-Maîtres rengorgés,
Nos Robins toujours arrangés,
Chez toi, venoient se reconnoître ;
Et tu les aurois corrigés,
Si l'esprit humain pouvoit l'être.

Finissons par un fait que la tradition nous a conservé. Moliere étoit désigné pour remplir la premiere place vacante à l'Académie Françoise ; la Compagnie s'étoit arrangée au sujet de sa profession. Moliere n'auroit plus joué que dans les rôles de haut comique, mais sa mort précipitée le priva d'une place bien méritée, & l'Académie, d'un sujet si digne de la remplir. (a)

(a) Ce fait a été plusieurs fois attesté par feu M. de la Motte, de l'Académie Françoise ; & nous ne doutons point qu'en lisant ceci, beaucoup de ses amis ne se rappellent de le lui avoir oüi dire.

1666.

Ordre Chronologique des Piéces de Théatre de M. Moliere.

L'ÉTOURDI, *ou* LES CONTRE-TEMPS, Comédie en cinq Actes, en vers, représentée sur le Théatre du Petit-Bourbon, 1658.

LE DÉPIT AMOUREUX, Comédie en cinq Actes, en vers, représentée sur le Théatre du Petit-Bourbon, 1658.

LES PRÉCIEUSES RIDICULES, Comédie en un Acte, en prose, représentée sur le Théatre du Petit-Bourbon, 1659.

SGANARELLE, *ou* LE COCU IMAGINAIRE, Comédie en un Acte, en vers, représentée sur le Théatre du Petit-Bourbon, 1660.

DOM GARCIE DE NAVARRE, *ou* LE PRINCE JALOUX, Comédie-Héroïque en cinq Actes, en vers, représentée sur le Théatre du Palais Royal. * 1661.

L'ÉCOLE DES MARIS, Comédie en trois Actes, en vers, 1662.

LES FÂCHEUX, Comédie-Ballet, en trois Actes, en vers, représentée à Vaux, & à Paris, 1661.

L'ÉCOLE DES FEMMES, Comédie en cinq Actes & en vers, 1662.

LA CRITIQUE DE L'ÉCOLE DES FEMMES, Comédie en un Acte, en prose, 1663.

L'IMPROMPTU DE VERSAILLES, Comédie en un Acte, en prose, représentée à Versailles & à Paris, 1663.

* Depuis cette Piéce, toutes celles de Moliere, jusques à sa mort, furent jouées sur le même Théatre.

1666.

LA PRINCESSE D'ÉLIDE, Comédie-Ballet, le premier Acte & la premiere Scene du second en vers, (le reste en prose) représentée à Versailles & à Paris, 1664.

LE MARIAGE FORCÉ, Comédie-Ballet, en un Acte, en prose, représentée au Louvre & sur le Théatre du Palais Royal, avec quelques changemens, 1664.

DOM JUAN, *ou* LE FESTIN DE PIERRE, Comédie en cinq Actes, en prose, 1665.

L'AMOUR MÉDECIN, Comédie en trois Actes, en prose, avec un Prologue, représentée à Versailles & à Paris, 1665.

LE MISANTROPE, Comédie, en cinq Actes, en vers, 1666.

LE MÉDECIN MALGRÉ LUI, Comédie en trois Actes, en prose, 1666.

MÉLICERTE, Pastorale-Héroïque, en vers, deux Actes, (Piéce non finie) représentée à Saint Germain en Laye, dans le Ballet des Muses, 1666.

FRAGMENT D'UNE PASTORALE COMIQUE, représentée à Saint Germain en Laye, dans le Ballet des Muses, à la suite de Mélicerte, 1666.

LE SICILIEN, *ou* L'AMOUR PEINTRE, Comédie-Ballet, en un Acte, en prose, représentée à Saint Germain en Laye, dans le Ballet des Muses, & à Paris, 1667.

1666.

TARTUFFE, *ou* L'IMPOSTEUR, Comédie en cinq Actes, en vers, repréſentée en 1667. & depuis ſans interruption en 1669.

AMPHITRION, Comédie en trois Actes, en vers, avec un Prologue, 1668.

L'AVARE, Comédie en cinq Actes & en proſe, 1668.

GEORGE-DANDIN, *ou* LE MARI CONFONDU, Comédie en trois Actes, en proſe, repréſentée avec des Intermédes à Verſailles, & ſans Intermédes à Paris, 1668.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, Comédie-Ballet, en trois Actes, en proſe, repréſentée à Chambord & à Paris, 1669.

LES AMANS MAGNIFIQUES, Comédie-Ballet, en cinq Actes, en proſe, repréſentée à Saint Germain en Laye, 1670. & à Paris en 1688.

LE BOURGEOIS GENTILHOMME, Comédie-Ballet, en cinq Actes, en proſe, repréſentée à Chambord & à Paris, 1670.

LES FOURBERIES DE SCAPIN, Comédie en trois Actes, en proſe, 1671.

PSICHÉ, Tragédie-Ballet, en cinq Actes, en vers, repréſentée au Palais des Thuilleries en 1670. & au Palais Royal, 1671.

1666.

Moliere n'a composé que le premier Acte, & la premiere Scene du second Acte, & la premiere Scene du troisiéme de Psiché, le surplus de cette Piéce est de M. Corneille l'aîné, & les paroles chantantes du Prologue & des Intermédes, sont de M. Quinault.

LES FEMMES SÇAVANTES, Comédie en cinq Actes, en vers, 1672.

LA COMTESSE D'ESCARBAGNAS, Comédie-Ballet, représentée à Saint Germain en Laye & à Paris, sans Intermédes, en un Acte, en prose, 1672.

LE MALADE IMAGINAIRE, Comédie-Ballet, en trois Actes, en prose, avec un Prologue, 1673.

Comédies du même Auteur, non imprimées, & jouées en Province.

LE DOCTEUR AMOUREUX, joué depuis à Paris en 1658. *

* Voyez Tome VIII. page 233.

LES TROIS DOCTEURS RIVAUX.

LE MAÎTRE D'ÉCOLE. (*a*)

(*a*) Dans *les Mémoires sur la vie & les Ouvrages de Moliere*, après avoir parlé du succès des deux premieres Comédies de Moliere, (l'Etourdi & le Dépit amoureux) à Béziers, on ajoute : « On donna même des applau-» dissemens à quelques Farces, qui par leur constitution » irréguliere, méritoient à peine le nom de Comédie ; » telles que le *Docteur amoureux*, les *Trois Docteurs ri-» vaux*, & le *Maître d'Ecole*, dont il ne nous reste que » les titres. On a pensé jusqu'ici que dans ces sortes

1666.

LE MÉDECIN VOLANT, } (a)
LA JALOUSIE DE BARBOUILLÉ. }

Dans deux Regiſtres de la Troupe de Moliere, dont le premier commence le 6. Avril 1663. & finit le 6. Janvier 1664. & le ſecond reprend au 12. Janvier de la même année 1664. & eſt terminé le 4. Janvier 1665. On trouve le titre de différentes petites Comédies, que nous n'oſons aſſurer avoir été compoſées par Moliere, mais que nous avons cru devoir mettre ici, pour propoſer notre conjecture aux amateurs du Théatre François.

Année 1663.

Du 13. Avril, LE DOCTEUR PÉDANT.
Du 15. . . . LA JALOUSIE DU GROS RENÉ.

» de Piéces, chaque Acteur de la Troupe de Moliere, » en ſuivant un plan général, tiroit le dialogue de ſon » propre fond, à la maniere des Comédiens Italiens; » mais ſi l'on en juge par deux Piéces du même genre » qui ſont parvenues manuſcrites juſqu'à nous; (voyez la » note ſuivante) elles étoient écrites & dialoguées en » entier. L'Auteur les a probablement ſupprimées dans » la ſuite, parce qu'il ſentit qu'elles ne pouvoient lui » acquérir le degré de réputation auquel il aſpiroit. »

(a) Ces deux Piéces ſe trouvent dans le cabinet de quelques Curieux; dans *le Médecin volant*, il y a quelques phraſes, & quelques incidens, qui ont trouvé place dans le Médecin malgré lui, la *Jalouſie de Barbouillé*, eſt un canevas quoiqu'informe, du troiſiéme Acte de George-Dandin, *Mémoire ſur la vie & les Ouvrages de Moliere.*

1666.

Même Année 1663.

Du 17. Avril, GORGIBUS DANS LE SAC. (a)

Du 20. . . . . LE FAGOTEUX. (b)

Année 1664.

Du 20. Janvier, LE GRAND BENET DE FILS. (c)

Du 27. Avril,. GROS RENÉ, PETIT ENFANT.

Du 25. May, . . LA CASAQUE.

(a) Ce titre semble indiquer la canevas de la seconde Scene du troisiéme Acte des Fourberies de Scapin, où ce dernier fait mettre Géronte dans un sac.

(b) Le Fagoteux est le titre que Moliere donnoit lui-même à son Médecin malgré lui.

(c) Ne seroit-ce point ici le modéle sur lequel Moliere auroit travaillé son Thomas Diafoirus du Malade imaginaire ? On le répéte, ceci n'est donnée qu'à titre de conjecture.



1666.

LES INTRIGUES AMOUREUSES,

Comédie de M. GILBERT,

Représentée sur le Théatre de l'Hôtel de Bourgogne.

LE sujet de cette Piéce est semblable pour le fond, à la Comédie d'*Aimer sans sçavoir qui*, (1) de M. d'Ouville, & à *La Belle invisible*, ou *La Constance éprouvée*, de M. l'Abbé de Boisrobert (2); avec cette différence, que la Piéce de M. Gilbert est infiniment mieux conduite; tout s'y rapporte au sujet principal; on ne le perd jamais de vûe, & l'ouvrage est rempli de situations plaisantes, & d'un assez bon comique.

Damon, Bourgeois de Paris, qui a une niéce & un neveu au Mans, leur écrit de venir chez lui, dans le dessein de faire ce dernier son héritier, à cause qu'il porte son nom. Sur ces entrefaites, le jeune Damon meurt. Yante, sa sœur, ne voulant pas être privée de cette succession, ou la partager avec des collatéraux, au même degré qu'elle, prend la résolution de se rendre à Paris, & de remplir auprès de

(1) Voyez le Tome VI. page 411.

(2) Tome VIII. page 161.

1666. son oncle le personnage de son frere, & le sien propre. La ressemblance parfaite que la nature a mise entre elle & son frere jumeau, favorise entierement sa fourberie. Depuis un mois, Yante a le bonheur de tromper son oncle avec tant d'adresse, qu'il ne peut soupçonner la vérité; pendant ce temps-là il lui arrive plusieurs avantures; elle est devenue amoureuse de Lysandre, neveu de Clindor, riche Banquier, & sous l'habit de son frere, elle se fait aimer de Seline, niéce du même Clindor, & cousine de Lysandre. Damon qui ignoroit qu'Yante joue ce double personnage, approuve son hymen avec Lysandre, & veut aussi conclure celui de son neveu avec Seline. Cette derniere, ainsi que Clindor, sont également trompés par ce stratagême: il n'y a que Yante, Lysandre & Marot, Valet d'Yante, qui sont de la confidence. Sans sçavoir quelle sera la fin de cette intrigue, Yante se repose sur l'habileté de Marot qui en est l'auteur, & qui s'est engagé à la faire réussir, pourvu qu'elle joue adroitement ses deux rôles. L'exécution en est assez difficile; à chaque Scene nouvel embarras, & nouvelle preuve de l'habileté de Marot. Tout autre que lui se seroit démonté, à l'arrivée de Baptiste, ancien Domestique d'Yante

& de ſon frere, qui vient atteſter à Damon la mort de ſon neveu (*a*). Après

1666.

(*a*) Nous joignons ici cette Scene qui eſt tout-à-fait neuve.

ACTE IV. SCENE V.

YANTE, MAROT, BAPTISTE, DAMON.

YANTE *à Marot.*

Dieux, qu'eſt-ce que je vois, c'eſt Baptiſte, du Mans;
Il s'en va découvrir tous nos déguiſemens.

MAROT.

Abaiſſez votre coëffe, & puis me laiſſez faire.

BAPTISTE.

Ah! ah! bon-jour Marot.

MAROT.

Ah! bon-jour mon Compere.

DAMON *bas à Marot.*

Quel eſt cet homme-là, qui paroît ſérieux?

MAROT.

C'eſt un homme du Mans, mais un fou dangereux,
Et vous ferez fort bien d'éviter ſa rencontre.

BAPTISTE *à Marot.*

Dis-moi; Monſieur Damon loge-t-il ici contre?

DAMON *à Baptiſte.*

Vous voyez ſon logis, n'en ſoyez point en ſoin.

MAROT *à Damon.*

Vous oſez lui parler?

DAMON *à Marot.*

Je parlerai de loin.
Je veux m'en divertir, & prens plaiſir à rire,
A Baptiſte.
Je ſuis Monſieur Damon.

BAPTISTE.

J'ai beaucoup à vous dire,
Je n'ai pas cet honneur d'être connu de vous.

DAMON *bas.*

Cet honneur eſt fort grand d'être connu des fous.

BAPTISTE.

Soyez couvert, Monſieur; le Lieutenant du Maine
Vous envoye une lettre, étant en grande peine
De vos deux chers neveux, qu'il avoit fort connus:
Mais il n'a pû ſçavoir ce qu'ils ſont devenus;

1666. avoir paré ce coup, Marot croit qu'il est temps de hâter le dénouement : il fait

---

Je les regrette aussi, car ma défunte femme
Les a nourris tous deux.

MAROT.

Dieu veuille avoir son ame.

DAMON.

Monsieur le Lieutenant m'écrit-il de sa main?

BAPTISTE.

Oui, mais l'on m'a volé cette lettre en chemin;
La fiévre m'ayant pris dans une Hôtellerie,
Je fus près de vingt jours dans une rêverie....

MAROT *bas à Damon.*

Il confesse la dette.

DAMON.

Il a l'esprit gâté.

MAROT.

Quand il dit qu'il est fou, il dit la vérité.

YANTE *à Marot.*

Je crains fort que mon oncle enfin se désabuse.

MAROT.

Laissez-moi jusqu'au bout conduire cette ruse.

DAMON *à Baptiste.*

Je plains fort l'accident qui vous est survenu.

BAPTISTE.

Si j'ai perdu l'écrit, j'en sçais le contenu :
Monsieur le Lieutenant m'en a fait la lecture.

DAMON.

Que dit la lettre, enfin ?

BAPTISTE.

La lettre vous assure
Que votre cher neveu, sans être aveugle ou fou,
Est chû dans une trape, & s'est rompu le cou.

YANTE *bas.*

Je crains qu'à ce discours il ne donne créance.

MAROT *à Damon.*

Il commence d'entrer dans son extravagance.

DAMON *à Marot.*

D'où vient qu'il fait couler des larmes de ses yeux?
Les foux ne pleurent pas.

MAROT.

C'est un fou sérieux,

accroire à Damon que son neveu, en s'enfuyant subtilement, a emporté les vingt 1666.

DAMON à Baptiste.
Poursuivez.

BAPTISTE.
Sa sœur vint au bruit toute épleurée,
Et de cet accident étant désespérée,
On crût, parce qu'au Mans nul ne la vit depuis;
Qu'elle s'étoit tuée, ou jettée dans un puits.
C'est-là le bruit qui court.

DAMON.
Quoi de ma niéce Yante?

BAPTISTE.
Oui d'elle assurément.

DAMON montrant Yante.
Vous la voyez vivante.

BAPTISTE.
En croirai-je mes yeux, ne me trompai-je point.

DAMON.
Ah! qu'il est ridicule.

MAROT.
Il l'est au dernier point.

BAPTISTE.
Ah! que je suis surpris, ah! ma joie est extrême,
Belle Yante est-ce vous?

YANTE.
Baptiste, c'est moi-même.

BAPTISTE.
Votre frere est défunt, j'en suis fort assuré,
Je l'ai vu sur un lit, tout prêt d'être enterré.

MAROT à Damon.
Il revient de nouveau dedans sa rêverie.

BAPTISTE.
Damon hélas est mort.

DAMON.
Son frere! il se marie,
Le jour est déja pris & le contrat passé.

BAPTISTE.
Peut-on se marier quand on est trépassé.

DAMON.
Non au pauvre défunt, on feroit des reproches,
Et l'on célébreroit sa noce au son des cloches.

1666. mille écus que Clindor a compté pour la dot de Séline. Cette nouvelle allarme

---

MAROT.

Mais si son frere avoit oublié qu'il est mort,
Et qu'il se mariât.

DAMON.

Il nous surprendoit fort.

BAPTISTE.

Il raille à contre-temps.

DAMON *riant.*

La plaisante folie !

MAROT.

Il faudroit à Damon donner de la bouillie :
Il ouvre bien la bouche, & rit honnêtement.

BAPTISTE.

Pourquoi rire ?

MAROT *à Baptiste tout bas.*

Parlez de son enterrement
Et d'en faire les frais, il n'osera plus rire.

DAMON.

Avez-vous tout conté ce qu'on vouloit écrire ?

BAPTISTE.

De la lettre, Monsieur, c'est tout le contenu.

DAMON.

Vous pouvez retourner d'où vous êtes venu,
Mon neveu n'est point mort, puisque son mariage,
Est un témoin fort sûr que vous n'êtes pas sage.

BAPTISTE.

Je soûtiens qu'il est mort, entre mille, moi seul
Après que je l'ai vu cousu dans un linceul.

MAROT.

Ce Vieillard est avare, & craint que ce message,
Ne l'oblige à payer les frais de ton voyage,
Te traitant de la sorte, il s'en veut dispenser,
Et te donne congé.

BAPTISTE.

Qui l'auroit pu penser ?

DAMON.

Allez, retirez-vous, vous êtes fou, bon-homme.

BAPTISTE.

Est-ce ma récompense, est-ce ainsi qu'on me nomme,
Pour avoir élevé dès leurs plus tendres ans,
Les jumeaux vos neveux, comme vos deux enfans ?

fort Damon, qui s'est rendu caution de cette somme; il peste contre cet étourdi,

1666.

Mais vous êtes vous-même, ame ingrate, & barbare,
Un fou, un usurier, un arabe, un avare.

DAMON.

Si tu ne nous fais voir promptement les talons,
Je m'en vais te donner trente coups de bâtons,

MAROT *à Damon.*

Il commence à rouiller les yeux dedans la tête.
Appréhendez, Monsieur, cette méchante bête.

DAMON.

Je m'en vais tout de bon promptement t'étriller,
Si tu ne fuis bien vîte, & ne pense à driller.

YANTE.

Ah! mon oncle épargnez.

DAMON.

Non, non, laissés-moi faire,

MAROT *à Baptiste.*

Retirez-vous d'ici, croyez-moi mon compere,
Il frape comme un sourd, évitez un malheur.

BAPTISTE *s'en allant.*

Je m'en retourne au Mans pour le perdre d'honneur.

MAROT.

C'est fort bien fait à vous. Il drille d'importance,

DAMON.

Je m'en suis bien défait.

MAROT.

C'est user de prudence,
Si cet homme enragé vous eut pris au collet,
Il vous eut déchiré comme on fait un poulet,
Il prend les gens au coû, dès l'abord pour les tordre.

DAMON.

Sur mes gardes toujours, je donnois fort bon ordre.
Yante avoit grand peur.

YANTE.

Je craignois plus que vous.

DAMON.

On est sage, ma niéce, alors qu'on craint les fous.
Oublions pour jamais cet homme sans cervelle,
Et pensons à l'hymen, & de son frere, & d'elle.

YANTE *à Marot.*

Ah! que je redoutois ce fâcheux entretien.

MAROT.

J'ai bien joué mon rôle, & le bon-homme en tien.

1666. & déclare qu'il le deshérite. Lysandre, feignant d'avoir courru après lui & de l'avoir atteint, rapporte les vingt mille écus; ce trait officieux lui gagne l'amitié de Damon, qui consent avec joie à son mariage avec Yante, à laquelle il assure tout son bien. Comme on ne doit plus songer au neveu, qui prend, dit-on, le chemin de Rome, Séline rend son cœur à Timandre son ancien & fidéle amant; & Marot pour sa récompense, obtient Lisette suivante de Séline, avec une bonne somme pour s'établir ensemble.

Cette Comédie est une des meilleures de M. Gilbert, & très-passable pour le temps. Elle n'est pas cependant sans défauts : outre celui de la versification, on peut dire qu'une partie des personnages est inutile. Yante, Marot & Lysandre s'assemblent trop fréquemment pour raisonner sur leurs affaires; d'ailleurs le dernier est plus interressé qu'amoureux; mais on doit ajouter en faveur de l'ouvrage que les rôles de Yante, de Marot, des deux Vieillards & de Baptiste, sont assez bons, & que les incidens se succèdent avec art, & de façon que le dénouement a de quoi surprendre.

1666.

LA NOPCE DE VILLAGE,

Comédie en un Acte, en vers, de M. BRÉCOURT,

Représentée sur le Théatre de l'Hôtel de Bourgogne.

CEtte petite Comédie n'a dû avoir de succès que par le jeu des Acteurs; car pour le sujet & la versification, on peut dire que c'est peu de chose. Colin, Paysan d'Aubervilliers, doit épouser Claudine, mais sa jalousie contre Nicolas, suspend quelque temps la Nopce. Enfin les conviés font embrasser Colin & Nicolas : on lit le Contrat de Mariage, qui est d'un comique assez bas. Un repas rustique, des danses & quelques chansons finissent la Piéce.

Brécourt, en faisant imprimer la Nopce de Village, en orna l'édition de huit Estampes (a), gravées par le Potre, qui représentoient les endroits les plus mar-

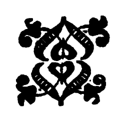
(a) Le privilége de cette Comédie, daté du 7. Juillet 1666. dit : « Permis à Guillaume Marcoureau, Sieur » de Brécourt, l'un des Comédiens de notre Troupe, » de faire imprimer.... une Piéce de Théatre intitu- » lée : *La Nopce de Village, avec huit planches, où* » *sont représentées toutes les actions contenues en ladite* » *Piéce, &c.* »

1666.

* Fils d'Armand de Bourbon, Prince de Condé.

qués de cette Comédie, qui est dédiée au Duc d'Anguien. * L'Epître dédicatoire est suivie d'un avis au Lecteur, qui mérite d'être placé ici.

« Ami Lecteur, ne me blâme point » d'avoir dédié un Ouvrage un peu bas » à un Prince si relevé; ce n'est pas le » Livre que je lui présente, ce ne sont » que les figures, & bien qu'elles soient » aussi triviales que leur caractere le de» mande; le Graveur ne les a pas ex» primées avec moins d'art & d'applica» tion, que s'il eut traité un sujet plus » pompeux, chaque chose a son degré » de perfection; & de ces sortes de cho» ses tout en est beau, quand tout en est » bien fait : de plus j'ai mon éxemple » pour dédier des planches grotesques: » Calot offrit la Foire de Florence au » Grand Duc de Toscane : le Potre est » Calot aujourd'hui, & cette Piéce » n'est pas de ses moindres, ce sont les » raisons qui m'ont autorisé à l'offrir à » son Altesse.



LES

1666.

LES AVENTURES DE NUIT,

Comédie en trois Actes, en vers, de M. CHEVALIER,

Représentée sur le Théatre du Marais.

ALphonse aime Hipolyte, fille d'Anastaze; mais ce dernier l'a promise à Siméon, vieux richard, oncle de Constance, qui est aimée de Valere, frere d'Hipolyte; Robert, valet de Valere, pour servir son maître, fait entendre à Siméon qu'Hipolyte est une franche coquette, & qu'elle reçoit Alphonse la nuit dans sa chambre; pour prouver ce fait, Robert fait habiller Lise des habits d'Hipolyte; & contrefaire la voix de sa maîtresse; ensuite Robert attrape un habit du bonhomme Siméon, qu'il donne à Valere; ce dernier entre dans la maison de Siméon, & se trouve tête à tête avec Constance. Ces stratagêmes réussissent au gré des amans. Siméon renonce à Hipolyte, & conseille à Anastaze de la donner à Alphonse, & Anastaze consent que sa niéce Constance épouse Valere.

1666.

ROBERT.

Et moi n'aurai-je rien.

VALERE.

Vas, nous te donnons Lise.

LISE.

Quand nous marirons-nous?

ROBERT.

Aujourd'hui sans remise,
Après, nous nous irons divertir à gogo,
Afin que dans neuf mois on voye un populo.

Cette Comédie, qui est la derniere de Chevalier, n'a pas plus de mérite que les précédentes du même Auteur; excepté une Scene entre Lyse & Iacinte, mere d'Hipolyte, où la premiere feint d'être endormie, & de parler comme une personne qui rêve.

LE MÉDECIN MALGRÉ LUY,

Comédie en trois Actes, en prose, de M. MOLIERE,

Représentée sur le Théatre du Palais Royal, le 6. Août

Vie de Moliere, avec des jugemens sur ses Ouvrages.

« MOliere ayant suspendu son chef-» d'œuvre du Misantrope, le ren-» dit quelque temps après au Public,

» accompagné du Médecin malgré lui. *
» Il crut devoir rappeller les Spectateurs
» par quelque Ouvrage moins bon,
» mais plus amusant, dans l'espérance
» que le Public se laisseroit insensible-
» ment éclairer sur le bon, & parvien-
» droit peut-être à en connoître tout
» le prix.... Alceste passa à la faveur
» de Sganarelle; il supprima la derniere
» Piéce, quand il crut que le mérite de
» la premiere avoit été reconnu. Sans
» cette adresse, le Misantrope devenoit
» la victime de l'injustice, ou de l'igno-
» rance; le succès qu'il eut alors n'a fait
» aucun tort au Médecin malgré lui; on
» distingua les genres, & la petite Piéce
» se voit encore avec plaisir * Le Mé-
» decin malgré lui soutint le Misantro-
» pe, c'est peut-être à la honte de la
» nature humaine, mais c'est ainsi qu'elle
» est faite; on va plus à la Comédie pour
» rire, que pour être instruit; le Mi-
» santrope étoit l'ouvrage d'un sage,
» qui écrivoit pour les hommes éclairés,
» & il fallut que le sage se déguisât en
» farceur, pour plaire à la multitude. (a)

1666.

* Mémoires sur la vie & les Ouvrages de Moliere.

* Vie de Moliere, avec des jugemens sur ses Ouvrages.

(a) « Il y a une anecdote assez plaisante au sujet de
» la chanson : *Qu'ils sont doux, bouteille ma mie!* &c.
» que chante Sganarelle. M. Roze de l'Académie Fran-
» çoise, & Sécretaire du Cabinet du Roy, fit des pa-
» roles latines sur cet air; d'abord, pour se divertir,

1666. *Lettre en vers de Robinet du 15. Aoust 1666.*

Un Médecin vient de paroître,
Qui d'Hyppocrate est le grand maître,
. . . .
Or ce Médecin tout nouveau,
Et de vertu si singuliere,
Est le propre Monsieur *Moliere*,
Qui fait sans aucun contredit,
Tout ce que ci-dessus j'ai dit.
Dans son *Médecin fait par force*,
Qui pour rire chacun amorce :
Et tels Médecins, valent bien
Par ma foi ceux.... je ne dis rien.

Subligni, dans *sa Muse Dauphine*,

» & ensuite pour faire une pétite malice à Moliere, à
» qui il reprocha chez M. le Duc de Montauzier, d'être
» plagiaire : ce qui donna lieu à une fort vive & plai-
» sante dispute. M. Roze soutenant, en chantant les
» paroles latines, que Moliere les avoit traduites en
» François d'une Epigramme latine, imitée *de l'An-*
» *thologie*, dont l'air en question semble fait exprès :
» Voici les paroles,

Quàm dulces !
Amphora amæna !
Quàm dulces,
Sunt tuæ voces !
Dùm fundis merum in calices,
Utinàm semper esses plena :
Ah ! ah ! cara mea lagena,
Vacua cur jaces ?

Lettre sur Moliere, insérée dans le Mercure de France, Décembre 1739. premier Volume, page 2914.

parle aussi du succès du Médecin malgré lui. 1666.

Pour changer de propos, dites-moi, s'il vous plaît,
Si le temps vous permet de voir la Comédie?
Le *Médecin par force* étant beau comme il est,
Il faut qu'il vous en prenne envie.
Rien au monde n'est si plaisant,
Ni si propre à vous faire rire:
Et je vous jure qu'à présent,
Que je songe à vous en écrire,
Le souvenir fait (sans le voir)
Que j'en ris de tout mon pouvoir.
Moliere, dit-on, ne l'appelle
Qu'une petite bagatelle:
Mais cette bagatelle est d'un esprit si fin,
Que s'il faut que je vous le die,
L'estime qu'on en fait est une maladie
Qui fait que dans Paris tout court au Médecin.

Le Perruquier dont parle M. Despréaux dans son Lutrin *, s'appelloit Didier l'Amour. Sa premiere femme étoit une clabaudeuse éternelle, qu'il sçavoit étriller sans s'émouvoir. Moliere a merveilleusement bien peint leur caractere dans la premiere Scene de son Médecin malgré lui. *Ménagiana, de Paris, édition de* 1729. *Tome III. page* 18.

* Chant II.

1666.

L'ÉCOLE DES FILLES,

Comédie en cinq Actes, en vers, de M. DE MONTFLEURY,

Représentée sur le Théatre de l'Hôtel de Bourgogne.

NOus avons peu de choses à dire de cette Comédie, elle est foible d'intrigue & de conduite. Le personnage de Léonor, qui est le dominant de la Piéce, est manqué totalement, à l'exception d'une Scene, où elle soutient son caractere de fille fine & naïve. Léonor est sous la tutelle & la conduite de Dom Maurice son frere; celui-ci croit sa sœur

En matiere d'amour extrêmement novice.

Il lui destine Dom Carlos pour époux. Léonor déteste Dom Carlos, & aime Dom Juan, dans le temps qu'elle cause avec ce dernier, on vient l'avertir que Dom Carlos entre; elle fait cacher Dom Juan : mais lorsqu'elle entend venir Dom Maurice, elle dit à Dom Carlos.

ACTE II. SCENE V.

LÉONOR.

Mon frere va venir, si vous voulez me plaire,
D'abord qu'il paroîtra, mettez-vous en colere.
Et l'épée à la main, emportez-vous toujours,
Comme si l'on avoit attenté sur vos jours.

1666.

Peut-être qu'il voudra vous obliger à dire
D'où viendra ce courroux, & quel sujet l'attire ?
Mais pour bien m'obliger, s'il veut vous arrêter,
Malgré tous ses efforts, sortez sans l'écouter.

DOM MAURICE.

D'où vient donc ce courroux que Carlos fait paroître,
Vous êtes interdite ?

LÉONOR.

Ah ! j'ai bien lieu de l'être,
Mon frere ; & sans un tour qui m'a bien réussi,
Il seroit arrivé quelque désordre ici.

DOM MAURICE.

Comment ?

LÉONOR.

Prête à sortir, & presque dans la rue,
J'ai vû venir Carlos l'épée toute nue,
Pressant un Cavalier, qui paroissant surpris,
Disoit ; je vous ai dit, que je m'étois mépris,
Cessez de me presser ; mais l'ame toute émue,
Carlos lui répondoit, il faut que je vous tue,
Et le pressoit toujours, les yeux étincelans ;
Je m'en suis approchée à peu près dans ce temps ;
Et retenant son bras, au point de sa vengeance,
J'ai détourné ce coup.

DOM MAURICE.

Voyez quelle prudence !

1666. Ainsi ce Cavalier s'est sauvé de ses coups.

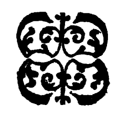
LÉONOR.

Oui, mais il n'eut jamais évité son courroux,
Si dedans le logis, favorisant sa fuite,
Je n'eusse de Carlos empêché la poursuite.
. . . .
Ce Cavalier est-là.

DOM MAURICE.

Qu'il sorte sans contrainte.

On devine aisément la suite de cette Scene, Léonor avertit son amant de son stratagême, qui promet de s'y prêter. Dom Maurice, pour faire éviter à Dom Juan une seconde affaire avec Dom Carlos, se charge de reconduire ce premier chez. lui M. Dancourt dans sa Comédie de *la Parisienne*, a employé cette situation, qui fait une des plus jolies Scenes de la Piéce.



1666.

LE JALOUX INVISIBLE, (*a*)

Comédie en trois Actes, en vers; de M. BRE'COURT,

Représentée sur le Théatre de l'Hôtel de Bourgogne, vers le 20. Août.

Lettre de Robinet du 22. Août. 1666.

JE veux vous semondre à la nopce, (1)
A l'Hôtel, (2) & non chez Mendoce.
. . . .
On vous y donne pour entrée,
Une Piéce, qui fort récrée,
Sçavoir l'*Invisible Jaloux*,
Où l'on rit ainsi que des foux:
Par Magie, & daignez m'en croire,
Mille fois plus blanche que noire.
On voit-là de drôles de cas:
Mais plutôt, ne m'en croyez pas?

(1) La nopce de Village.

(2) L'Hotel de Bourgogne.

(*a*) Cette Comédie est précédée de l'Avis qui suit: « *Avis justificatif.* Ce sujet, cher Lecteur, est un peu » bizarre, & va même jusqu'à l'extravagance; & je ne » puis m'en justifier que par la fidelle traduction que » j'en ai faite. C'est une nouvelle espagnole que j'ai prise » dans un vieux bouquin, intitulé, EL ZELOSO INGA- » NADO; & j'ai trouvé les folies de l'Auteur assez heu- » reuses, pour les suivre mot à mot. »

1666.

Non, non, allez-y voir vous-même,
Vous aurez un plaisir extrême :
Comme au feu, tout chacun y court,
Pour admirer le Sieur *Brécourt*,
Auteur de tout ce beau comique,
Qui fait faire au chagrin la nique.

Le succès de cette Comédie, si le récit de Robinet n'est point flaté, doit-être uniquement attribué au jeu des Acteurs; car rien n'est plus mal imaginé ni conduit; Carizel est marié depuis peu à une jeune personne appellée Isabelle, dont il est fort jaloux. Cette jalousie n'est pas sans fondement; car Isabelle est aimée d'un jeune Marquis, qui, d'intelligence avec elle, a dessein de jouer différens tours à Carizel. Marin, Valet du Marquis, se présente à ce Jaloux, & se dit le Roy Geber, fameux Enchanteur. Carizel, comme un imbécile qu'il est, se met à genoux & demande la protection du prétendu Enchanteur; celui-ci lui fait présent d'un bonnet, qui a la faculté de rendre invisible (a); c'est où le Marquis

(a) Ce bonnet singulier est donné en cérémonie à Carizel par trois personnages grotesquement habillés, qui chantent,

Bondi, Carizelli, Bondi,
Sanita,
Allegrezza, &c.

La musique de ce *Trio*, est de Cambert, Intendant de la musique de la Reine-Mere, & non de Lully, comme beaucoup de personnes le croyent.

1666.

& Isabelle attendent Carizel ; ils paroissent, feignent de ne le pas voir & continuent leur conversation, qui roule sur l'estime qu'ils ont pour Carizel ; ce dernier passe différentes fois devant sa femme & le Marquis, croyant n'en être pas apperçû, il ôte son bonnet, embrasse le Marquis & lui dit.

Scene derniere.

CARIZEL.

Vous logerez chez moi le reste de vos jours,
Je ne m'allarme point de tous les faux discours,
Je sçais ses sentimens, * & je connois les vôtres.
Vous avez trop d'honneur pour en ôter aux autres,
Et je suis prévenu si fort dessus ce point,
Que quand cela seroit, je ne le croirois point.
Embrassez ma fille,

* Il parle d'Isabelle.

ISABELLE.

Hé ! mais....

CARIZEL.

Allons vous dis-je,

ISABELLE.

Mais Monsieur,

CARIZEL *les faisant embrasser lui-même.*

Mais allons, le devoir nous oblige,
A chérir tendrement, & reconnoître aussi,
Les gens d'honneur, morbleu, qui nous aiment ainsi.

1666.

* Au Marquis.

* Au reste, n'ayez point contre moi de rancune,
Je vous ai soupçonné, mais sans malice aucune.
Et pour en mériter le vrai pardon de vous,
Je veux le demander moi-même à vos genoux,

LE MARQUIS.

Hé ! Monsieur.....

CARIZEL.

Non, Monsieur, j'eus tort, je le confesse,
D'avoir douté de vous avec tant de foiblesse :
Mais vous m'excusez bien ; & vous mignone, allons,
Vous même, excusez-moi, vers lui de mes soupçons,
Et qu'on le baise encor.

ISABELLE.

Mais, quoi,

CARIZEL *les faisant baiser encore, & les baisant lui-même.*

Que l'on le baise,
Là donc : si vous sçaviez, morbleu, que je suis aise,
Je veux que vous l'aimiez, oui, morbleu, je le veux,
Et que,...... soupons ensemble, & vivons tous heureux.

1666.

LE BALLET DES MUSES,

De la Composition de Monsieur de B E N S E R A D E,

Dansé par Sa Majesté à son Château de Saint Germain en Laye, le deux Décembre.

CE Ballet rassemble non-seulement des danses & des récits en Musique, mais encore plusieurs petites Piéces de Théatre, qui furent représentées par la Troupe de Moliere, & par celle de l'Hôtel de Bourgogne : les Comédiens Italiens & Espagnols furent aussi appellés à cette Fête, les premiers pour éxécuter quelques Scenes burlesques, & les autres pour une mascarade dansante & chantante. C'est ce qui nous oblige d'entrer dans tous les détails de ce Ballet.

Argument du Ballet.

» Les Muses, charmées de la glorieuse » réputation de notre Monarque, & du » soin que Sa Majesté prend de faire » Fleurir tous les arts dans l'étendue de » son empire, quittent le Parnasse pour » venir à sa Cour. Mnémosine (c'est la » Mémoire) fait l'ouverture du Théatre » par un récit.

MNÉMOSINE, *Mademoiselle Hilaire.*

» Ire ENTRÉE. Uranie & les sept Planettes,

1666.

» IIe ENTRÉE. Melpomene qui pré-
» side à la Tragédie : l'on fait paroître
» Pyrame & Thisbé, qui ont servi de
» sujet à l'une de nos plus anciennes
» Piéces de Théatre. (1)

(1) Pirame & Thisbé, de Théophile.

» IIIe ENTRÉE. Thalie à qui la Comé-
» die est consacrée, a pour son partage
» une Piéce comique, représentée par les
» Comédiens du Roy, (La Troupe de
» Moliere) & composée par celui de tous
» nos Poëtes (2), qui dans ce genre d'é-
» crire peut le plus justement se compa-
» rer aux anciens.

(2) Moliere.

Acteurs de la Pastorale comique.

IRIS, jeune Bergere, . *Mlle de Brie.*
LYCAS, riche Pasteur, *M. Moliere.*
FILENE, riche Pasteur, *M. Destival.*
CORIDON, jeune Berger, *M. La Grange.*
UN BERGER ENJOUÉ, . *M. Blondel.*
UN PASTRE, ... *M. Châteauneuf.*

Cette Pastorale comique, espéce d'Impromptu, mêlée de Scenes récitées, & de Scenes en musique, avec des divertissemens & des Entrées de Ballet, n'a jamais été imprimée, & on n'en connoît que les paroles chantantes qui se trouvent dans *le Ballet des Muses*, & dans le quatriéme Volume des Œuvres de Moliere, édition *in*-12. Paris, 1739.

» IV[e] Entrée, Euterpe, Muse Pas-
» torale. Quatre Bergers & quatre Ber-
» geres, dansent au chant de plusieurs
» autres, sur des chansons en forme de
» dialogue.

1666.

Il n'est pas douteux que les deux premiers Actes de Mélicerte, Pastorale-Héroïque, (de M. Moliere) fut représentée dans le Ballet des Muses, mais il n'est pas facile de la placer dans les Entrées de ce Ballet. L'éditeur des Œuvres de Moliere, dit dans l'avertissement qui précéde le fragment de la Pastorale-Comique. * « Cette Pastorale-Héroïque (Mé-
» licerte) *qui formoit la troisiéme En-*
» *trée du Ballet des Muses*, dansé par
» Sa Majesté le deux Décembre 1666.
» fut suivie d'une Pastorale Comique, »
&c. Cependant, comme on vient de le voir dans la Troisiéme Entrée du Ballet des Muses, il n'y est parlé que de la Pastorale-Comique, & nullement de la Pastorale Héroïque. Ce dernier Ouvrage n'auroit-il pas plûtôt été placé à la quatriéme Entrée ? Cette conjecture, qui nous paroît assez probable, nous engage à rendre compte de la Pastorale-Héroïque de Moliere.

* Tome IV. des Œuvres de Moliere, édition de Paris, *in-12.* 1739.

1666.

MÉLICERTE,

Pastorale-Héroïque, en deux Actes, en vers, de M. MOLIERE,

Représentée dans la quatriéme Entrée du Ballet des Muses.

Mémoires sur la vie & les Ouvrages de Moliere.

« MOliere n'avoit composé que les » deux premiers Actes de cette » Pastorale-Héroïque ; elle fut représen- » tée en cet état à Saint Germain. La » Scene du second Acte entre Mirtil & » Mélicerte, est remarquable par la déli- » catesse des sentimens, & par la sim- » plicité de l'expression ; en général, tout » ce que disent les deux Amans est du » même ton (*a*). Guérin le fils *, qui en » 1699. acheva cette Piéce, y joignit » des Intermédes, & changea la versi- » fication des deux premiers Actes, qu'il » mît en vers libres & irréguliers. La » comparaison n'est pas à son avantage ;

* Fils du Comédien qui mourut le 28. Janvier 1728.

Vie de Moliere avec des jugemens sur ses Ouvrages.

(*a*) « Moliere n'a jamais fait que deux Actes de » cette Coméd e, le Roy se contenta de ces deux Actes » dans la Fête du *Ballet des Muses*. Le Public n'a » point point regretté, que l'Auteur ait négligé de finir » cet Ouvrage, il est dans un genre qui n'étoit point » celui de Moliere, quelque peine qu'il eut prise ; les » grand eff rts d'un homme d'esprit ne remplacent ja- » mais le génie. »

» il

1666.

» il a ſubſtitué un Bouquet de fleurs au » préſent du moineau que Mirtil don- » noit à ſa maîtreſſe. »

Nous parlerons de Guérin le fils & de ſa Paſtorale de *Mélicerte*, ſous l'année 1699.

» V[e] ENTRÉE. Clio, Muſe qui préſide » à l'Hiſtoire.

» VI[e] ENTRÉE. Calliope, Muſe des » beaux vers. Les Comédiens de la ſeule » Troupe Royale, * repréſenterent une » petite Comédie, où ſont introduits des « Poëtes de différens caracteres. »

* De l'Hôtel de Bourgogne.

LES POËTES,

Comédie en un Acte, & en vers, par un Auteur Anonyme,

Repréſentée par les Comédiens de l'Hôtel de Bourgogne, dans la ſixiéme entrée du Ballet des Muſes.

Acteurs de la Comédie des Poëtes.

» ARISTE, homme de qualité, qui » prend ſoin d'une maſcarade pour le Bal, *M. de La Fleur.*

» SILVANDRE, ami d'Ariſte, qui a ordre de faire une petite Comédie, pour joindre au Ballet, *M. de Floridor.*

1666.

» M. Lira, Poëte suivant la Cour, qui n'estime que les Sonnets, *M. Hauteroche.*

» Le Marquis singulier, qui s'attribue les vers d'autrui, *M. Poisson.*

» La Comtesse, vieille & galante, qui apprend à faire des vers, *Mademoiselle des Œillets.*

La Scene est dans la Galerie du Château-Neuf de Saint Germain.

» La premiere Scene est entre Ariste » & Silvandre, qui se demandent l'un à » l'autre des avis en attendant le Bal.

» La seconde Scene est de M. Lira, » qui offre ses Sonnets à Silvandre, pour » la petite Comédie qu'il doit faire.

» La troisiéme Scene est une masca- » rade qu'Ariste a fait préparer pour le » Bal, composée d'une danse d'Espa- » gnols & d'Espagnoles, dont une partie » danse au son des instrumens, & l'autre » danse au chant de deux dialogues. » (En langue espagnole.)

Mascarade Espagnole.

Deux Conducteurs de la Mascarade, *M. le Duc de Saint Aignan, & Beauchamp.*

Espagnols qui dansent.

LE ROY.

M. le Grand, le Marquis de Ville-

ROY, LE MARQUIS DE MIREPOIX, LE MARQUIS DE RASSAN.

1666.

Espagnoles qui dansent.

MADAME.

MADAME DE MONTESPAN, MADAME DE CURSOL, MADAME DE LA VALIERE, MADAME DE TOUSSY.

Espagnols qui chantent en dansant.

JOSEPH DE PRADO, AUGUSTIN MANUEL, SIMON AGUADO, MARCOS GARCEZ.

Espagnoles qui chantent en dansant.

FRANCISCA VEZON, MARIA DE ANAYA, MARIA DE VALDEZ, JERONIMA DE OLMEDO.

Espagnols qui jouent de la Harpe & des Guittares.

JEAN NAVARRO, JOSEPH DE LOESIA, PEDRO VASQUEZ.

(Le premier & le second Dialogue Espagnols, sont chantés par Maria de Anaya, Francisca Vézon, & Simon Aguado.)

» La quatriéme Scene est de la Com-
» tesse, qui tandis que le Marquis va
» chercher ses gens, lit des vers qu'elle a
» faits, qui sont sans mesure, & qui
» n'ont point de rime, quoique les mots

M ij

1666.

» qui doivent rimer ne soient différens
» que par une seule lettre.

» La sixiéme Scene, est des avis ri-
» dicules que le Marquis & la Comtesse
» donnent à Silvandre, sur le sujet de la
» petite Comédie qu'il a ordre de faire.

» La septiéme & derniere Scene, est
» d'une entrée de Basques du Marquis,
» & la résolution qu'Ariste fait prendre
» à Silvandre, de ne point chercher
» d'autre sujet que celui qui lui est offert
» par le hazard, dans tout ce qu'il vient
» de voir.

La Comédie est terminée par l'entrée des Basques.

» VIIe Entrée. On fait paroître Or-
» phée, qui par les divers tons de sa
» lyre, exprimant tantôt une douleur
» languissante, & tantôt un dépit violent,
» inspire les mêmes mouvemens à ceux
» qui le suivent, & entr'autre une Nym-
» phe que le hazard a fait rencontrer
» sur l'un des rochers qu'il attire après
» lui, est tellement transportée par l'effet
» de cette harmonie, qu'elle découvre,
» sans y penser, les secrets de son cœur
» par cette chanson.

Amour trop indiscret, devoir trop rigoureux,

Je ne sçais lequel de vous deux,

1666.

Me cauſe le plus de martyre:
Mais qu'il eſt dangereux,
D'aimer, & ne le pouvoir dire?

ORPHÉE, ... *Monſieur de Lully.*
LA NYMPHE, . *Mademoiſelle Hilaire.*

» VIIIe ENTRÉE. Erato, que l'on in-
» voque particulierement en amour, &c.

» IXe ENTRÉE. Polymnie, de qui le
» pouvoir s'étend ſur l'éloquence, & la
» dialectique. Trois Philoſophes Grecs,
» & deux Orateurs Romains, ſont re-
» préſentés en ridicule, par des Comé-
» diens François & Italiens, auſquels
» on a laiſſé la liberté de compoſer leurs
» rôles.

Orateurs Latins.

CICÉRON, ... *Arlequin.*
HORTENCE, . . . *Scaramouche.*
SÉNATEUR, . . . *Valério.*

Philoſophes Grecs.

DÉMOCRITE, . . *M. de Montfleury.*
HÉRACLITE, . *M. Poiſſon.*
LE CYNIQUE, . *M. Brécourt.*

» Xe ENTRÉE. De Terpſicore, à qui
» l'invention des chants & des danſes
» ruſtiques eſt attribuée.

» XIe ENTRÉE. Les neuf Muſes, &
» les neuf filles de Piérus, danſent à
» l'envie, tantôt ſéparément, tantôt

1666.

» ensemble ; chacune de ces deux Trou-
» pes aspirant avec la même ardeur à
» triompher de celle qui lui est opposée.

» XII[e] ENTRÉE. Trois Nimphes,
» qu'elles avoient choisies pour juger de
» leur dispute, viennent pour la termi-
» ner par leur jugement.

» XIII[e] & derniere ENTRÉE. Mais les
» Piérides, condamnées, ne voulant pas
» céder, & recommençant la contesta-
» tion avec plus d'aigreur qu'auparavant,
» forcent Jupiter à punir leur insolence,
» en les changeant en oiseaux.

La musique vocale & instrumentale du Ballet des Muses, est du célébre Lully.

Nous ajoûtons ici le compte que Robinet rendit du Ballet des Muses.

Lettre en vers du 12. *Décembre* 1666.

Ce Ballet fait avec dépense,
Digne d'un Monarque de France,
Est le *Ballet des neuf Beautés*,
Ou sçavantes Divinités,
De qui tout Poëte au Parnasse,
Pour rimer implore la grace.
C'est qu'on feint agréablement,
Autant comme équitablement,
Que leur noble Troupe charmée,
De la brillante renommée,

1666.

De l'incomparable Louis,
Et de tous ses faits inoüis,
Quitte leur montagne cornue,
Proche voisine de la nue,
Afin d'établir leur séjour,
En son aimable & belle Cour.
La Déesse de la Mémoire,
Qui de l'oubli sauve la gloire,
Et le nom des fameux Héros,
Pour chanter du nôtre le los,
Ouvre la Scene des plus belles,
Par un dialogue avec elles :
Toutes s'expliquant par des voix,
Qui charment ce plus grand des Rois.

Les arts qui sous lui rajeunissent,
Et de tous côtés refleurissent,
Sçachant l'arrivée en ces lieux,
Des filles du premier des Dieux,
Comme d'elles ils croyent naître,
Ils viennent les en reconnoître,
Faisant tout-à-fait galament,
Au son de maint doux instrument,
Pour chacune exprès une entrée,
Digne d'être considérée,
Et qui convient encore plus,
A ces célestes attributs.
Ainsi, pour la grande Uranie,
Qui des Dieux connoît l'harmonie,

1666.

Des Danseurs lestes & fringands,
Font les sept Planettes errants.
Afin d'honorer MELPOMENE,
Qui préside comme inhumaine,
Aux tragiques évenemens,
On fait venir ces deux amans, *
Qui dessous un murier s'occirent,
Dont les mures blanches, rougirent.
THALIE, aimant plus sagement,
Ce qui donne de l'enjouement,
Est comiquement divertie,
Par une belle Comédie,
Dont *Moliere* en cela Docteur.
Est le très-admirable Auteur.
Pour EUTERPE, la Pastorale,
Bien dignement on la régale,
Par le dialogue excellent,
D'un chœur & charmant & brillant,
Tant de Bergers, que de Bergeres,
Qui ne foulent point les feugeres,
Six desquels, ainsi qu'au compas,
Font en dansant de divins pas.
CLION, Déesse de l'Histoire,
Sans que j'ouvre mon écritoire,
A là, pour son plus digne ébat,
L'image d'un fameux combat;
Et surtout est considérée,
Ladite martiale entrée,

* Pirame & Thisbé.

Où

1666.

Où les combatans admirés
Se portent des coups mesurés,
Autant d'estoc, comme de taille,
Sans ensanglanter la bataille :
Et puis, par un plaisant refrain,
Tous capriolent sur la fin.
Quant à la noble CALLIOPE,
Sans le secours de qui l'on chope,
Dans la structure des beaux vers,
Des *Poëtes* de talens divers,
La divertissent par leur danse,
Comme entendus en la cadence.
Son fils Orphée, après survient,
Qui sur la lyre l'entretient,
Ou du moins son parfait copiste,
Sçavoir, l'admirable Baptiste, *
Et l'on entend dessus ses pas,
Les accens tous remplis d'appas,
D'une Nymphe, qui de son ame, **
Découvre l'amoureuse flâme.
ERATON, à qui, sur l'amour,
D'ordinaire l'on fait la Cour,
Est aussi très-bien récréé,
Par six danseurs pour son entrée,
Représentans de nos Romans,
Les six plus célébres amans.
Pour POLYMNIE, dont l'éloquence,
Reconnoît la pleine puissance,

* Lully.

** Mademoiselle Hilaire.

Et la dialectique aussi :
Son divertissement ici,
Est, d'Orateurs & Philosophes,
De fort différentes étoffes,
Et ridiculement tournés,
Par gens rien moins qu'illuminés.
Quant à la Dame TERPSICHORE,
Dont l'entrée est plaisante encore,
Etant maîtresse de tout temps,
Des rustiques danses & chants,
Huit Femmes sauvages & faunes,
Qui montrent à maints leurs becs jaunes,
Dans l'art de figurer un saut,
La réjouissent comme il faut,
Ainsi qu'un Satyre & bon drôle,
Qui faisant après eux son rôle,
Chante un air des plus à propos,
Et tout aussi bien que le *Gros*, *
Ensuite en l'onziéme Entrée,
Qui des plus me charme, & m'agrée,
Ces Muses dansent à leur tour,
Sous le visage & sous l'atour,
D'autant de beautés éclatantes,
Et qui me semblent plus charmantes,

. . . .

Avec elles sautent de plus,
Les neuf filles de *Piérus*,

* De la Musique du Roy, c'étoit lui-même qui faisoit le Satyre.

1666.

Aussi, dessous d'autres visages,
Non moins dignes de nos hommages :
Mais de qui l'une est hors de pair,
Ce qui vous paroîtra tout clair,
En lisant seulement en marge,
Leurs noms qui s'y trouvent au large.
Or renouvellant leur *débat*,
Qui jadis, fit si grand éclat,
Trois *Nymphes* par elles choisies,
Qui ne sont point Nymphes moisies,
Pour juger sur ce différent,
En dansant viennent prendre rang :
Et comme en un mot, les dernieres,
Trop pigrieches, trop altieres,
Se préparent encore après,
A batailler sur nouveaux frais,
Jupin, le maître de la foudre,
Enfin, de tout, vient en découdre,
En changeant ces objets si beaux,
Pour leur châtiment en oiseaux.
Mais comme dedans cette image,
Jupin ne paroît qu'en image, *
Ce changement, semblablement,
N'est aussi qu'un feint changement :
Et ces filles, je vous le jure,
Se retrouvent en leur nature.
Voilà ce que j'avois promis, **
A tous Lecteurs mes bons amis,

PIERIDES. Madame de Montespan, Madame de Cursol, Mesdemoiselles de la Valliere, de Toussy, de la Motthe, & de Fiennes. Madame du Lude, & Mademoiselle de Brancas.

MUSES. Mesdames de Villequier, de Rochefort, & de la Valliere, Madame la Comtesse du Plessis, & Madame d'Heudicourt, Mesdemoiselles d'Arquien, de Longueval, de Coetlogon & de la Marck.

* M. le Comte d'Armagnac.

** Dans la lettre du 5. Décembre 1666.

1666.

Et j'en ſuis quitte ſans miracle.
Mais pour de ce noble Spectacle,
Concevoir bien mieux la beauté,
Je leur conſeille, en vérité,
D'aller pour livre ou demi-livre,
En acheter le galant livre, *
Que le ſubſtitut d'Apollon, **
Et je penſe autant que lui blond,
En a fait à ſon ordinaire,
Peignant des mieux le caractere,
Des Baladins, les principaux,
Dont il a fait tant de tableaux.

* Chez Ballard.
** Benſerade.



1667.

LE SICILIEN,
OU
L'AMOUR PEINTRE,

Comédie-Ballet, en prose, en un Acte, de M. MOLIERE,

Représentée dans le Ballet des Muses à Saint Germain-en-Laye, au mois de Janvier, & à Paris, sur le Théatre du Palais Royal, le dix Juin suivant.

« LE Sicilien, ou l'Amour Peintre, » suivit de près les représentations » (de la Pastorale-Comique, & la Pastorale-Heroïque de *Mélicerte*,) c'est » une Comédie d'intrigue, dont le dénouement a quelque ressemblance avec » celui de l'*Ecole des Maris*, du moins » par rapport au voile qui trompe Dom » Pedre dans *le Sicilien*, comme il trompe » Sganarelle dans l'*Ecole des Maris*. La » finesse du dialogue, & la peinture vive » de l'amour dans un amant Italien, » & dans un amant François, sont le » principal mérite de cette Piéce, qui » étoit ornée de musique * & de danses.

Mémoires sur la vie & les Ouvrages de Moliere.

* La Musique de cette Piéce est de Lully.

» C'est la seule petite Piéce en un » Acte, où il y ait de la grace & de la » galanterie : les autres petites Piéces

Vie de Moliere, avec des jugemens sur ses Ouvrages.

1667.

» que Moliere ne donnoit que comme
» Farces, ont d'ordinaire un fond plus
» bouffon, & moins agréable. »

Voici les noms des personnes qui ont récité, dansé & chanté dans le Sicilien, lorsque cette Comédie fut représentée à Saint Germain-en-Laye. Dom Pedre, *le Sieur Moliere*; Adraste, *le Sieur de la Grange*; Isidore, *Mademoiselle de Brie*; Zaïde, *Mademoiselle Moliere*; Hali, *le Sieur de la Thorilliere* (a); Un Sénateur, *le Sieur de Croisy*; Musiciens chantans, *les Sieurs Blondel, Gaye, Noblet*; Esclaves Turcs dansans, *les Sieurs le Prêtre, Chicanneau, Mayeu, Pesans*; Maures de qualité, LE ROY, *M. le Grand, les Marquis de Villeroy, & de Rasan*; Mauresques de qualité, MADAME, *Mademoiselle de la Valliere, Madame de Rochefort, Mademoiselle de Brancas*; Maures nuds, *Messieurs Cocquet & de Souville, les Sieurs Beauchamp, Noblet, Chicanneau, la Pierre, Favier, & des Airs-Galant*; Maures à Capot, *les Sieurs de la Marc, Dufeu, Arnald, Vagnard, Bonard*.

Lorsque le Sicilien parut sur le Théatre du Palais Royal, voici de quelle façon Robinet l'annonça.

(a) Voici une preuve sans réplique, que l'Auteur des *Mémoires sur la vie & les Ouvrages de Moliere*, s'est trompé en donnant le rôle d'Hali à Moliere

Lettre en vers du 11. Juin 1667.

1667.

Depuis *hier*, (1) pareillement,
On à pour divertissement,
Le Sicilien, que *Moliere*,
Avec sa charmante maniere,
Mêla dans le Ballet du Roy, (2)
Et qu'on admire, sur ma foi.
Il y joint aussi des Entrées,
Qui furent très-considérées,
Dans ledit ravissant Ballet.
Et lui, tout rajeuni du lait,
De quelqu'autre Infante d'Inache,
Qui se couvre de peau de Vache,
S'y remontre enfin à nos yeux,
Plus que jamais facécieux.

(1) Dix Juin.

(2) Le Ballet des Muses.

Lettre en vers de Robinet, du 19. Juin 1667.

Je vis à mon aise, & très-bien,
Dimanche, * le *Sicilien*:
C'est un chef-d'œuvre, je vous jure,
Où paroissent en mignature,
Et comme dans leur plus beau jour,
Et la jalousie & l'amour.
Ce Sicilien que Moliere
Représente d'une maniere,
Qui fait rire de tout le cœur,
Est donc de Sicile, un Seigneur,
Charmé, jusqu'à la jalousie,
D'une Grecque son affranchie.

* 13. Juin.

1667.

D'autre part, un Marquis François
Qui soupire dessous ses loix,
Se servant de tout stratagême,
Pour voir ce rare objet qu'il aime,
(Car, comme on sçait, l'amour est fin,)
Fait si bien qu'il l'enléve enfin,
Par une intrigue fort jolie.
Mais quoiqu'ici je vous en die,
Ce n'est rien, il faut sur les lieux,
Porter son oreille & ses yeux.
Sur tout, on y voit deux Esclaves *
Qui peuvent donner des entraves;
Deux Grecques, qui Grecques en tout,
Peuvent pousser cent cœurs à bout,
Comme étant tout-à-fait charmantes;
Et dont enfin les riches mantes,
Valent bien de l'argent, ma foi:
Ce sont aussi présens du Roy.

* Mesdemoiselles Moliere & de Brie.

ATTILA, ROY DES HUNS,

Tragédie de M. CORNEILLE,

Représentée sur le Théatre du Palais Royal, à la fin de Février, ou au commencement du mois de Mars.

LA chûte d'*Agésilas*, & le succès de l'Alexandre de Monsieur Racine, semblerent décider le sentiment que le

Public vouloit prendre. « M. Corneille » vit le goût du siécle se tourner entie- » rement du côté de l'amour le plus paf- » sionné, & le moins mêlé d'Héroïsme ; » mais il dédaigna fierement d'avoir de » la complaisance pour ce nouveau » goût .... Il ne pouvoit mieux bra- » ver son siécle qu'en lui donnant Attila, » digne Roy des Huns ; il regne dans » cette Piéce une férocité noble, que lui » seul pouvoit attraper. La Scene où » Attila délibere, s'il se doit allier à l'em- » pire qui tombe, ou à la France qui » s'éléve, est une des plus belles choses » qu'il ait faites. » Disons plus ; le caractere d'Attila, est un de ceux que lui seul étoit capable de mettre sur la Scene. Ceux d'Honorie & d'Ildionne, sont encore passables ; mais les autres n'y répondent pas, & surtout les deux Rois vassaux d'Attila, qui sont trop dans le bas, & ne méritent pas la main des Princesses. La Tragédie, au reste, est mal conduite, la versification négligée en beaucoup d'endroits, & la catastrophe, quoique fondée dans l'Histoire, paroît trop merveilleuse.

1667.

Vie de M. Corneille, par M. de Fontenelle.

M. Corneille, piqué de la préférence que les Comédiens de l'Hôtel de Bourgogne donnoient au jeune Racine, que le Public goutoit de plus en plus, fit

1667.

jouer sa Piéce par la Troupe du Palais Royal. Le célébre la Thorrilliere, qui y remplissoit avec succès le personnage de Roy, fut chargé de celui d'Attila, & s'attira de nouveaux applaudissemens; Mademoiselle Moliere représentoit Flavie, confidente d'Honorie. C'est ce que l'on apprend par la lettre en vers de Robinet, du 9. Mars 1667.

> Mais parlons un peu d'*Attila*,
> Cette derniere des merveilles,
> De l'aîné des fameux Corneilles,
> . . . .
> Mais on peut dire aussi cela,
> Qu'après lui le même Attila,
> Est par le Sieur la Thorrilliere,
> Représenté d'une maniere,
> Qu'il donne l'ame à ce tableau,
> . . . .
> Toute la compagnie au reste,
> Ses beaux talens y manifeste,
> . . . .
> Et mêmes une Confidente, *
> N'y paroît pas-là moins charmante.

* Mademoiselle Moliere.

Cette Tragédie eut dans sa nouveauté assez de réussite, & fut conservée au Théatre, jusques à la fin du siécle dernier; & même au commencement de celui-ci, elle étoit encore sur les répertoires des Piéces que les Comédiens jouoient journellement: malgré l'Epigramme de M. Despréaux, que nous aurions volontiers passé sous silence, si

1667.

l'Auteur du *Bolæana* n'avoit pas jugé à propos, pour la défendre, de ſuppoſer à M. Corneille, au ſentiment abſurde, & tout-à-fait indigne de lui ; nous croyons que ce ſeroit l'en ſoupçonner, que de chercher à le juſtifier : & qu'il ſuffit de rapporter le paſſage qui porte avec ſoi ſa réfutation.

Bolæana, édit. *in*-12. 174. p. 1.

« Quelques-uns ont reproché à M. » Deſpreaux de s'être délaſſé de ſes » grands Ouvrages par quelques petites » Poëſies, qui ne répondent pas toujours » à ſa haute réputation ; on l'a ſur-tout » fort blâmé d'avoir laiſſé imprimer deux » Epigrammes très-laconiques, qu'il fit » contre l'*Agéſilas*, & contre l'*Attila* » du grand Corneille ; quoique Chapel- » lain les eut fort vantées, ſans ſçavoir » qui en étoit l'Auteur ; ces deux Epi- » grammes finiſſent par *hélas*, & par » *hola*. Les faux Critiques, diſoit-il, ſe » ſont fort révoltés contre cette petite » badinerie, faute de ſçavoir qu'il y a un » ſentiment renfermé dans ces deux » mots. Corneille s'y méprit lui-même, & » les tourna à ſon avantage ; comme ſi » l'Auteur avoit voulu dire que la pre- » miere de ces Piéces excitoit parfaite- » ment la pitié, & que l'autre étoit le » *non plus ultrà* de la Tragédie. »

1667.

LA VEUVE A LA MODE, (a)

Comédie en un Acte, en vers, de M. de VISÉ,

Représentée sur le Théatre du Palais Royal, le Dimanche neuviéme May.

ON peut comparer le racommodement de Messieurs Corneille & Moliere, à ceux des Seigneurs dans lesquels les vassaux des uns & de autres se trouvent compris, sans y être appellés; M. de Visé qui s'étoit si fortement déchaîné contre Moliere, fut obligé de suivre l'exemple de M. Corneille, qui donnoit ses Piéces au Théatre du Palais Royal. M. Moliere de son côté n'eut pas lieu d'en être fâché, avec de foibles talens, le nouveau Poëte eut le bonheur de s'attirer des applaudissemens : il est vrai que le jeu des Acteurs y contribuoit beaucoup, mais qu'importe, la Troupe y trouvoit son avantage, & s'attachoit un Auteur qui auroit travaillé pour l'une des deux autres.

(a) M. Dancourt s'est servi de l'idée de quelques Scenes de cette Comédie, dans sa Piéce du Diable Boiteux, qui parut en octobre 1707.

1667.

Entre les Comédies de M. de Visé, celle dont nous parlons est peut-être une des plus passables, quoique dans le bas comique; elle présente un tableau assez naïf d'un événement très-commun parmi la Bourgeoisie.

La Scene ouvre par le désordre où sont les Domestiques de Cléon. Dame Jeanne, sa garde, descend & dit, qu'il est inutile de chercher du secours, puisque ce pauvre homme *vient de passer comme une chandelle.* Crispin & Béatrix raisonnent sur la situation présente de la Veuve; elle arrive appuyée sur le bras d'Orphise sa sœur, & se laisse aussitôt tomber sur un siége, accablée de douleur; chacun s'empresse pour la consoler, & lui conseille, attendu qu'elle n'a point d'enfans, de mettre à couvert le plus d'effets qu'elle pourra; Miris (c'est le nom de la Veuve) répond que rien ne sçauroit la toucher après la perte qu'elle vient de faire; elle renvoye Dame Jeanne auprès du défunt, & ordonne à Crispin d'aller chercher Alcipe son homme d'affaires. Lorsqu'ils sont sortis, la Veuve paroît plus traitable, & condescent assez volontiers aux avis qu'on lui donne. Par précaution elle remet ses pierreries à Lucile, & fait porter un service complet de vaisselle d'argent, avec

1667. quelques hardes, chez des personnes de ses amies; enfin, lorsqu'elle a pourvû à sa sureté, Miris laisse éclater sa douleur, que tous ces mouvemens l'ont obligé de suspendre.

SCENE XI.

BÉATRIX.

Tenez? mais gardez-vous de pleurer davantage,
Et de vous ruiner, Madame, en blanchissage;
Je viens de voir au pot, & l'ayant trouvé bon,
J'ai cru que je devois apporter ce bouillon,
Vous devez l'avaler.

MIRIS.

Je ne sçaurois,

CRISPIN.

Je gage,
Quelle n'en fera rien.

MIRIS.

Je n'ai pas le courage.

CRISPIN.

Je ne me trompois pas, elle n'en fera rien.

ORPHISE.

Mais vous devez le prendre, il vous fera du bien.

MIRIS.

Hé bien! donnez-le moi, c'est pour vous satisfaire.

CRISPIN.

(*On heurte.*)
Mais je crois que l'on frape à la porte,

MIRIS.

Que faire.

BE'ATRIX.

Avalez promptement,

MIRIS.

Je le trouve trop chaud,
Prend le vîte Crispin.

CRISPIN.

Voilà ce qu'il me faut.
Je n'ai pas déjeuné,

ORPHISE.

Voyez donc à la porte,

CRISPIN *un peu à l'écart.*

Il faut en le prenant montrer une ame forte.

BE'ATRIX *ayant ouvert, on entend une Voix qui dit.*

Comment s'est depuis hier porté, Monsieur Cléon,

BE'ATRIX.

Il est mort.

LA VOIX *répond.*

C'est assez.

CRISPIN.

Il étoit ma foi bon,
Mais il m'a bien brûlé.

BE'ATRIX.

Prenez sans plus attendre
Votre bouillon.

MIRIS *à Crispin.*

Donnez.

CRISPIN *en découvrant l'écuelle.*

Quoi! je viens de le prendre,
Comme vous m'avez dit.

1667.

MIRIS.

C'étoit pour le garder.

CRISPIN.

J'ai cru que je devois le prendre, sans tarder,
Afin de vour servir.

BE'ATRIX.

Si. . . . .

MIRIS.

Gardez de rien dire,
En l'état où je suis, ne me faites pas rire.

BE'ATRIX.

Tenez donc ce biscuit que j'avois pris pour moi,
Vous devez le manger.

MIRIS.

Ah! de grace tais-toi.

ORPHISE.

Mais prenez-le, ma sœur, c'est moi qui vous en prie,
Il faut manger un peu pour conserver sa vie.

MIRIS *mordant le biscuit.*

Hé bien, donnez-le moi, je n'ai point d'appétit,

CRISPIN.

Elle va là-dessus jetter tout son dépit.

MIRIS *tenant le biscuit.*

Ah! mon pauvre mari.

BE'ATRIX.

Ce n'est pas lui Madame,
C'est un biscuit.

ORPHISE.

Son mal me perce jusqu'à l'ame,

CRISPIN.

CRISPIN.

Peste qu'elle va vîte, il est tantôt mangé,

BE'ATRIX.

On mange avec fureur, quand on est affligé.

MIRIS.

J'étouffe.

CRISPIN.

La chose est assez facile à croire.

ORPHISE.

Ne boirez-vous pas bien ? répondez donc ma sœur,

Mais voulez-vous du vin.

MIRIS.

Eh !

ORPHISE.

Il refait le cœur.

MIRIS.

(*On heurte.*)

Mais quelqu'un vient encor : si l'on sçait que je mange,

Cent critiques fâcheux le trouveront étrange,

Et diront que je dois, autrement m'affliger,

Vous me pressez en vain, je ne sçaurois manger,

Ah ! ne m'en parlez plus.

ORPHISE.

Voici Monsieur Damis.

Ce Damis est un ami de Cléon, qui vient s'acquitter du compliment qu'il

1667.

doit à sa Veuve ; à peine est-il sorti qu'elle rentre dans son appartement. Clidamis, neveu & héritier du défunt, vient en tremblant, faire confidence à Béatrix de la passion respectueuse qu'il a pour Miris. Béatrix, touché de compassion le rassure, & lui conseille de faire venir un Commissaire, & de faire semblant de vouloir agir avec elle à la rigueur ; afin, ajoute-t-elle, de fermer la bouche aux censeurs, qui croiront qu'elle ne se rend que par contrainte. Pendant que Clidamis va donner ses ordres, arrivent un Tailleur, & un Fripier, celui-ci apporte l'habit de Crispin, & le Tailleur prend la mesure de celui qu'il doit faire à Béatrix. Enfin paroît un Commissaire qui dit avoir ordre de Clidamis de mettre le scellé sur tous les effets de la maison du défunt Cléon. Le stratagême de Béatrix réussit ; la Veuve allarmée fait entendre qu'elle recevra avec plaisir les soins de Clidamis, dès que la bienséance le pourra permettre ; & c'est sur cette espérance que celui-ci promet de faire retirer le Commissaire. Mademoiselle de Brie, qui joignoit à une figure des plus gracieuse, des talens supérieurs pour les amoureuses comiques, remplissoit le rôle de la Veuve ; & Mademoiselle Moliere, celui d'Orphise.

Robinet parle de cette petite Comédie en plusieurs endroits de ses Lettres en vers, dans celle du 9. May 1667. il se contente de l'annoncer.

1667.

Mais à la fin de cette lettre,
Pour le Public il me faut mettre,
Que demain * la Troupe du Roi,
Remontant en très-bel aroi,
Donne une Piéce toute neuve,
Qui porte pour titre LA VEUVE,
Mais VEUVE A LA MODE, & du temps.
Sans doute les intelligens,
Connoîtront ce que je veux dire;
Si donc ils ont dessein de rire,
Qu'ils aillent au Palais Royal,
Et foi de relateur loyal,
Je crois sans que je me mécompte,
Qu'ils pourront y trouver leur compte,
Et les Comédiens aussi,
Si d'aller en bon nombre ils prennent le souci.

* Dimanche 9. May.

Voici l'éloge qu'il en donne dans sa Lettre du 21. du même mois.

La *Veuve à la mode* se joue,
Et franchement je vous avoue,
Que si l'on veut bien rire, il faut la voir exprès,
Voyez-là donc je vous en prie,
Elle paroît sous les attraits,
De Mademoiselle de *Brie*,
Qui veuve auroit bientôt un époux jeune & frais.

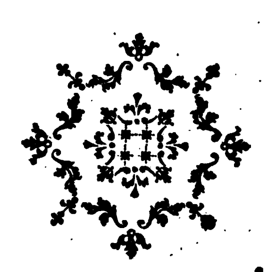
1667.

D'ailleurs la mignarde *Moliere*,
Y fait le rôle d'une sœur,
Avec qui l'amoureux mistere,
Est, je crois, bien plein de douceur.

Cette Comédie fut reprise avec succès l'Hyver suivant : car Robinet, après avoir parlé dans sa Lettre du 12. Novembre 1667. de *Délie*, Pastorale, & de l'*Embarras de Godart*, Comédie de M. de Visé, ajoute :

Avecque *la Veuve à la mode*,
Ou presque à chaque période,
On rit à.... mais voyez comment,
Et vous ferez plus sagement. (*a*)

(*a*) Le cinq Août TARTUFFE, Comédie en vers, en cinq Actes, de *M. Moliere*, fut représentée & défendue le lendemain, & comme cette défense subsista jusqu'au 9 Février 1669. que cette Piéce reparût sans interruption ; nous renvoyons à cette année l'article de cette Comédie.



1667.

LÉANDRE ET ERO,

Tragédie de Monsieur GILBERT, *non imprimée,*

Représentée sur le Théatre de l'Hôtel de Bourgogne, vers le 15. Août,

Suivie de

L'INFANTE SALICOQUE,

OU

LE HÉROS DES ROMANS,

Comédie de M. de BRÉCOURT, *non imprimée,*

Représentée sur le même Théatre de l'Hôtel de Bourgogne.

NOus sommes obligés de joindre ces deux Piéces ensemble, le Lecteur en va voir la raison.

Lettre en vers de Robinet, du 20. Août 1667.

Poursuivons par un mot de l'Hôtel de Bourgogne,
Où paroissoit jadis une Dame *Gigogne*,
Le Délicat *Monsieur Gilbert*,
Y fait voir dans le stile tendre,
Où sans doute il est un expert,
ERO, l'infortunée, & son triste LE'ANDRE,
Qui venant l'adorer, dans les ondes se pert.

1667.

Ils sont représentés, on peut dire à merveille,
Par le Sieur *Floridor*, & la grande *Du Parc*,
Que l'on nommeroit bien des graces le beau
parc,
Voyez-les je vous le conseille.
Montfleury fait aussi le récit de leur mort,
D'un air très-digne de leur sort,
Et qui pour eux remplit tous les cœurs de
tendresse.
Brécourt en stile goguenard,
Donne à l'issue une autre Piéce,
Qui bien vîte la fait retirer à l'écart.
Cette Piéce a pour nom l'INFANTE SALICOQUE,
Ou bien le HEROS DES ROMANS,
A rire l'un & l'autre à merveille provoque:
Mais allez sur les lieux apprendre si je
ments.

DÉLIE,

Pastorale en cinq Actes, & en vers, de M. de VISÉ,

Représentée sur le Théatre du Palais Royal, vers le 25. Octobre.

NOus croyons que le principal mérite de cette Pastorale, est l'avantage qu'elle eut d'être employée aux di-

vertiſſemens de la Cour, devant qui elle fut repréſentée, par la Troupe du Palais Royal; ſoit que M. Moliere, preſſé d'obéir aux ordres du Roy, n'eut alors rien de prêt à donner: ſoit que M. le Duc de Saint Aignan, protecteur de M. de Viſé, l'ait voulu favoriſer en cette occaſion. (a) Quoi qu'il en ſoit, la façon dont *Délie* fut reçue à la Cour, détermina M. Moliere à la donner enſuite ſur ſon Théatre. Elle y fut jouée le 25. ou le 28. Octobre. Robinet l'annonça auſſitôt dans ſa Lettre du 29. du même mois.

Un galant ſujet *Paſtoral*,
Se fait voir au Palais Royal,

(a) Il eſt très-ſur que *Délie* a été jouée à la Cour. M. de Viſé annonce ce fait dans un petit avis au Lecteur: « J'aurois bien voulu, (dit-il) ne point donner de Pré- » face, mais le Libraire qui a cru que cette Comédie » auroit plus de débit, ſi je diſois qu'elle a été repré- » ſentée devant le Roy, a deſiré que le Lecteur en » fut averti. Je l'ai donc ſatisfait, ſans avoir néan- » moins la penſée pour cela, que Sa Majeſté l'ait » trouvé belle..... Tout ce que j'oſe dire, eſt, que » quelques endroits ne lui ont pas déplu: & que ſi » je n'en étois aſſuré, je ne prendrois pas la liberté de » lui en préſenter l'impreſſion. » Mais voici un témoin irréprochable: c'eſt Robinet, Auteur contemporain, qui dans ſa Lettre en vers du 12. Novembre 1667. en parlant de l'*Embarras de Godard*. Comédie de M. de Viſé, ajoute,

Qu'elle remporta grand honneur,
Pour elle, & pour Monſieur l'Auteur.
Or c'eſt le Pere de *Délie*,
Paſtorale encor ſi polie,
Et qui parût lors à la Cour,
Auſſi comme dans ſon vrai jour.

1667.

Sur le Théatre de Moliere.
Mais mon Epître étant pléniere,
Je vous remets ailleurs le plat
Contenant ce mets délicat,
Quand j'en aurai tâté moi-même,
Car de tel mets, je suis plus friand que de crême.

Il en parle plus amplement dans celle du 5. Novembre suivant.

J'ai vû le sujet Pastoral,
Qui se joue au Palais Royal;
Et tout m'y paroît, je vous jure,
Et fait & dit en mignature.
Rien ne s'y trouve d'embrouillé,
Tout est joliment démêlé,
Et les Pasteurs, qui sont de Gréce,
Expriment si bien leur tendresse,
Qu'ils la font passer dans les cœurs
Des moins sensibles auditeurs.
Un *Licidas*, un *Céliante*, (1)
Avec leur maniere touchante,
Vous font envie à tous momens,
De devenir comme eux amans,
Et la beauté de leur DELIE, (2)
Qui sous son empire les lie,
Vous fait partager leurs soupirs,
Et faire avec eux des desirs.
D'ailleurs une certaine *Orfise*, (3)
Qui prétendoit à la franchise,

(1) *La Grange & Hubert.*

(2) *Mademoiselle de Brie.*

(3) *Mademoiselle Moliere.*

De

1667.

De l'un de ces mêmes Pasteurs,
Montre des appas séducteurs,
Que tirent en secret vers elle,
Aussi son hommage & son zéle.
Et pour vous dire ingénuement,
Dessus ce point mon sentiment,
On embrasseroit ces Bergeres,
Très-volontiers sur les feugeres.
Or comme nous ne voyons pas,
Beaucoup d'amans sans embarras,
Un *Philene*, ami du désordre, (1)
Vient donner du fil à retordre,
De belle importance à ceux-ci,
Et son rôle plaît fort aussi.
D'ailleurs, encor un *Périandre*, (2)
Qui pour Délie a le cœur tendre,
Exprès de Thrace vient chez eux,
Pour lever un tribut fâcheux,
Les met encor bien en déroute :
Mais avec plaisir on l'écoute,
Faisant le portrait de son Roy,
Qu'il représente, en bonne foi,
Avecque tant d'augustes marques,
Que le plus parfait des Monarques,
Se trouve dedans ce portrait,
Et Louis s'y voit trait pour trait.

(1) *Du Croisy.*

(2) *La Thorilliere.*

Malgré cet éloge, nous persistons dans notre sentiment au sujet de cette Pastorale, qui est en effet, foible à tous

égards. Délie, Bergere assez sotte, est aimée de Licidas & de Céliante ; elle ne sçait encore à qui son cœur donne la préférence. Philéne, autre amant de la Bergere, avant de se déclarer, cherche à la dégouter des deux premiers, & lui fait accroire que ces Bergers ont chacun une maîtresse dans Smyrne. Délie ajoute foi à ce discours ; & avant qu'elle puisse en pénétrer la vérité, un quatriéme amant se présente sur les rangs. C'est Périandre, Seigneur envoyé par le Roy de Thrace, pour lever le tribut annuel de deux Bergers, & de deux Bergeres, que ce Prince a imposé sur les habitans de l'Isle de Scyros, où la Scene se passe. Délie, par le crédit de ce Seigneur, reconnoît l'innocence de Licidas & de Céliante : obligée alors de faire un choix, se déclare enfin pour Licidas. Cet aveu réjouit fort Orphise, qui aime Céliante, ce Berger lui rend sa tendresse, & c'est tout ce qu'elle souhaite. Ces amans, qui se croyent au comble de leurs vœux, sont séparés par un caprice du sort, qui choisit Licidas & Orphise, pour être envoyés en Thrace. Le cinquiéme Acte se passe en regrets & en tendres adieux, jusqu'à l'arrivée de Périandre, qui change cette tristesse en joie, en annonçant à ces Ber-

1667.

gers, que le Roy son maître a affranchi pour jamais l'Isle de Scyros du tribut auquel il l'avoit assujétie.

1667.

Terminons par un morceau de Poësie, c'est le portrait de Louis XIV. que l'Auteur met dans la bouche de Périandre, qui fait ainsi celui du Roy de Thrace.

PE'RIANDRE *à Délie.*

ACTE III. SCENE XI.

Lorsque mon feu vous offre un triomphe plus doux,
Préférez-moi, Bergere, en prenant un époux.
Le rang que vous tiendrez donnera de l'envie,
Au milieu des plaisirs vous passerez la vie;
Car si pour les goûter il est quelque séjour,
On n'en sçauroit trouver un autre que la Cour.
Là les jeux & les ris ont choisis leur demeure,
Les divertissemens y changent à toute heure;
Là se fait admirer ce jeune & puissant Roy,
De qui le monde entier doit recevoir la loi:
Ce Roy charmant en paix, & redoutable en guerre,
Dont le nom aujourd'hui fait seul trembler la terre,
Et pour qui vous voyez les Bergers diligens,
Courir avec ardeur, lorsqu'il passe en vos champs,
Et ravis de le voir, oublier leur tristesse,
Jetter des cris de joie, & des pleurs d'allégresse.

1667. Et dans l'empressement qu'ils font paroître tous,
Laisser leurs troupeaux même, à la merci des loups,
Pour ne voir qu'un moment ce Monarque adorable,
Qu'on ne voit qu'à travers d'une foule innombrable
De Héros, sur lesquels il paroît en toux lieux,
Tel qu'on voit Jupiter entre les autres Dieux.
Venez donc admirer ce plus grand des Monarques,
Le voir de ses bontés donner à tous des marques,
Connoître le mérite, & le récompenser;
Ces plaisirs sont plus grands qu'on ne sçauroit penser.
Et quels que soient enfin, ceux que je vais décrire,
Le plaisir de le voir, vaut tout ce qu'on peut dire.
Mais, pour vous montrer mieux jusqu'où vont ses bontés,
Il divertit sa Cour par mille nouveautés;
Et lui fait admirer d'étonnantes merveilles,
Qui des plus beaux esprits, sont les sçavantes veilles.
Les arts y montrent tous ce qu'ils ont de plus beau,
De prodiges sans nombre, on y voit un tableau,

1667.

Et rien n'est comparable aux beautés sans égales,
Des Spectacles pompeux de ses fêtes Royales.
Ce grand Roy prend encor son utile repos,
A voir dessus la Scene éclater des Héros,
Par les portraits parlans de tout ce qu'en leur vie,
Ces demi-Dieux ont fait de plus digne d'envie.
Rendez-vous donc, Bergere, aux charmes de la Cour,
D'un Monarque si digne, & d'estime, & d'amour,
Qui dans tous vos plaisirs daignera bien descendre,
A dessein seulement de vous les faire prendre,
Car, quoique de ces jeux on le voye ordonner,
Il ne prend ces plaisirs, qu'afin de les donner.

DE VISE'.

JEAN DONNEAU, Sieur de VISÉ, Gentilhomme Parisien, & d'une famille ancienne, (*a*) naquit en 1645. si l'on s'en rapporte à Robinet, (*b*) ou en 1640. suivant une note du Catalogue manuscrit

(*a*) Voyez la généalogie de Messieurs Donneau de Visé, dans le Mercure Galant du mois de Février 1699. page 158. & suivantes.

(*b*) Robinet dans sa lettre en vers du 11. Octobre 1665. que nous avons citée à l'article de la Mere Coquette de Quinault, dit en parlant de la Mere Coquette de M. de Visé :

L'autre est un Auteur de vingt ans.

1667.

de la Bibliothéque du Roy. (a) Comme le plus jeune de ses freres, Monsieur de Visé fut destiné à l'état Ecclésiastique, il en prit l'habit & obtint quelques Bénéfices : mais un penchant invincible pour tout autre genre de vie & d'étude, lui fit composer dès l'âge de dix-huit à vingt ans des Nouvelles galantes & des Comédies; (b) enfin, l'amour se mit de la partie, & lui fit épouser, malgré son pere & toute sa famille, une jeune personne, fille d'un Peintre peu connu par son talent. * L'Auteur du Nouveau Supplément de Moréri, dit que M. de Visé contracta ce mariage en 1668. En 1672. il commença un Ouvrage périodique sous le titre de *Mercure Galant*, dont il donna six Volumes, qui comprennent les années 1672. & 1673. (c) Ce travail

* Factum de Guichard, contre Jean-Baptiste Lully, page 103.

(a) Dans le Catalogue manuscrit par Auteurs, à l'article *de Visé*, on lit : « Jean Donneau de Visé, décédé à Paris le 8. Juillet 1710. âgé de 70. ans. »

(b) En 1663. M. de Visé donna un Ouvrage en trois Volumes, intitulé, *Nouvelles, Nouvelles, Paris, Gabriel Quinet*, contenant plusieurs Historiettes, à la réserve d'une partie du troisiéme, qui renferme une Satyre des plus mordantes sur la personne & les Ouvrages de Moliere; & une Critique amere de la Tragédie de Sophonisbe, de Pierre Corneille. (Nous en avons rendu compte.) Ensuite il fit paroître la Comédie de *Zélinde*, contre la Comédie de l'Ecole des Femmes, de Moliere. Voyez l'article de Zélinde, sous l'année 1663.

(c) Cet Ouvrage est distribué par lettres. La premiere est datée du 1. Janvier 1672. & la derniere du mois de Décembre 1673.

1667.

fut interrompu par différentes autres occupations de M. de Visé, qui enfin le reprit au mois de Janvier 1677. & qui de mois en mois le continua jusqu'en 1710. année dans laquelle il mourut. (*a*)

L'assiduite que demandoit une pareille entreprise, (*b*) n'empêcha pas M. de Visé de donner au Théatre un assez grand nombre de Piéces; indépendamment des Ouvrages dont nous venons de parler, il composa des *Mémoires pour servir à l'Histoire* (du feu Roy) *Louis XIV.* qui furent imprimées au Louvre en dix Volumes *in-folio*, caracteres *Gros Parangon*, ensuite il donna douze Volumes *in-*12. imprimés chez Blageart, sous le titre: *Affaires du temps*, pour l'année 1691. M. le Noble, qui publioit alors tous les mois des Pasquinades sur la guerre présente; s'offença que quelqu'un voulut marcher sur ses traces, aussi dans

(*a*) M. de Visé travailla seul aux Mercures qui parurent depuis le premier Janvier 1677. jusqu'au mois de Décembre 1689. Le mois de Janvier 1690. & les suivans jusqu'en 1709. sont de lui & de Thomas Corneille.

(*b*) Le dessein du Mercure est assurément utile pour l'Histoire & les Belles Lettres: cependant M. de la Bruyere foudroya cet Ouvrage. * *Le Mercure Galant*, dit-il, *est immédiatement au-dessous du rien.* Tout le monde sçait cette Phrase, mais beaucoup de gens ignorent que M. de Visé n'y répondit que dans le Mercure du mois de Juin 1703.

* Les caracteres, *ou* les Mœurs de ce siécle, chapitre I.

1667. *la Fable du Baudet*, extraordinaire de Juillet 1691. il y plaça le Sonnet suivant.

Le Portrait du Mercure,

SONNET.

Œuvres de le Noble, Tome IX. Paris, Pierre Ribou.

Du plus grand des humains, une louange fade,
D'un style dure & plat, d'abord y saute aux yeux;
Puis des morts on essuye un registre ennuyeux,
Après qu'un petit air a fourni son aubade.

L'Auteur y sert ensuite une maigre salade,
D'un tas de méchans vers ramassés en tous lieux;
Et, d'un ton de Roman, présente aux curieux,
D'un conte mal tissu, la frivole boutade.

L'énigme enfin paroît, ce chef-d'œuvre d'esprit,
Où cinq cens noms bourus, dont le Lecteur frémit,
Remplissent sans raison quinze mortelles pages.

La Gazette finit l'endormeur entretien:
Echo, divin écho, par ces galans Ouvrages,
Dis-moi que nous apprend ce rare Historien?
L'Echo. *Rien*.

« Plusieurs années avant sa mort, M. » de Visé avoit obtenu du feu Roy une » pension de cinq cens écus, & son logement aux Galleries du Louvre, (où » il mourut le 8. Juillet 1710.)

1667. Nouveau Supplément de Moreri, article de Visé.

L'Auteur que nous venons de citer a oublié de marquer que M. de Visé devint aveugle trois ou quatre ans avant sa mort.

Catalogue Chronologique des Poëmes Dramatiques de M. de Visé.

ZÉLINDE, Comédie, *ou* LA VÉRITABLE CRITIQUE DE L'ÉCOLE DES FEMMES, ET LA CRITIQUE DE LA CRITIQUE, en un Acte, en prose, 1663.

LA MERE COQUETTE, *ou* LES AMANS BROUILLÉS, Comédie en trois Actes, en vers, 1665.

LA VEUVE A LA MODE, Comédie en un Acte, en vers, 1667.

DÉLIE, Pastorale en cinq Actes, en vers, 1667.

L'EMBARRAS DE GODARD, *ou* L'ACCOUCHÉE, Comédie en un Acte, en vers, 1667.

LES AMOURS DE VENUS ET D'ADONIS, Tragédie en machines, avec un Prologue, 1670.

1667.

LE GENTILHOMME GUÉPIN, *ou* LE CAMPAGNARD, Comédie en un Acte, en vers, 1670.

LES INTRIGUES de la LOTTERIE, Comédie en trois Actes, en vers, 1670.

LES AMOURS DU SOLEIL, Tragédie en machines, avec un Prologue, 1671.

LE MARIAGE D'ARIANE ET DE BACCHUS, Comédie-Héroïque, en machines, avec un Prologue, 1672.

LA COMÉTE, Comédie en un Acte, en prose, 1681.

LES DAMES VENGÉES, Comédie en prose, en cinq Actes, 1695.

LE VIEILLARD COURU, Comédie, non imprimée, 1696. (*a*)

En société avec M. Corneille de l'Isle.

CIRCÉ, Tragédie en machines, avec un Prologue, 1675.

L'INCONNU, Comédie en cinq Actes, avec des divertissemens, 1675.

LA DEVINERESSE, *ou* LES FAUX ENCHANTEMENS, Comédie en cinq Actes, en prose, 1679.

(*a*) L'Auteur *des Recherches sur les Théatres de France*, au Catalogue des Piéces de M. de Visé, marque l'*Amour échapé*, au nombre des Comédies de cet Auteur, & ajoute : « On en trouve la description dans » la lettre de Du Loreas, (Robinet) du 8. Février » 1670. » Robinet, à la vérité, parle de l'*Amour échapé*, mais il l'annonce comme un Roman nouveau.

M. de Visé avoit plus d'esprit que de talent : il travailla en plusieurs genres, & y fut toujours médiocre. Bornons-nous à parler de ses Piéces de Théatres, qui presque toutes eurent du succès, sans en être dignes. Le détail des défauts & du mérite des Poëmes Dramatiques de M. Visé, se verra aux articles de ces mêmes Poëmes, sous les années qu'ils parurent.

L'EMBARRAS DE GODARD; OU L'ACCOUCHÉE,

Comédie en un Acte, & en vers, de M. de VISÉ,

Représentée à Fontainebleau, au commencement de Novembre, & depuis sur le Théatre du Palais Royal.

CEtte Comédie, ainsi que la Pastorale de *Délie*, eut le bonheur de paroître devant le Roy, & même avec un certain succès. C'étoit le dernier jour que la Cour devoit demeurer à Fontainebleau : aucun des Acteurs ne sçavoit son rôle, & leurs habits n'étoient pas prêts. Malgré cela, la Piéce fut éxécutée

1667. avec tant de vivacité, qu'elle fit beaucoup de plaisir. Ecoutons le récit qu'en fait Robinet dans sa Lettre en vers du 12. Novembre 1667.

Il faut encore que je die,
Sur le point de la Comédie,
Que les deux Troupes, tour à tour,
Divertirent des mieux la Cour;
Exhibans-là, de leur boutique,
Le sérieux & le comique,
Mais que sur toutes nouveautés,
Qui plûrent à leurs Majestés,
A vos deux Royales Altesses, *
Princes, Princesses, Ducs, Duchesses,
Et bref à toute notre Cour,
Ce fut ce qui le dernier jour,
Fit de vos ébats la cloture,
Ainsi, du moins, qu'on me l'assure;
Sçavoir l'EMBARRAS DE GODARD, *
Sujet fort drôle, & goguenard,
Et qui fut comme vent en poupe,
En cette rencontre à la Troupe,
Qu'on nomme la Troupe du Roy,
Qui tout-à-fait, en bel arroi,
Joua cette petite Piéce,
Qui remplit le cœur de liesse,
Faisant lors, pour Sa Majesté,
Presqu'un miracle, en vérité.
Car sans l'avoir étudiée,
Ou du moins, je crois repassée,

* Il parle à *Monsieur* & à *Madame*.

* *Ou* L'ACCOUCHÉE.

Ni sans même avoir les habits,
Qui pour tels cas étoient requis,
Sçachant que le Roy notre Sire,
La vouloit voir, car c'est tout dire,
Elle fit, par un heureux sort,
De mémoire un si noble effort,
Et s'acquitta si bien du reste,
Qu'au Lecteur de rechef j'atteste,
Qu'elle en remporta grand honneur,
Pour elle & pour Monsieur l'Auteur.

Il faut avouer que ces contre-temps furent très-favorables à M. de Visé, & que la précipitation avec laquelle son Ouvrage fut représenté, le sauva d'un éxamen rigoureux, & fit rejetter sur le compte des Comédiens, les défauts dont l'Auteur étoit seul coupable. Il en convient dans son avis au Lecteur, ajoutant que la Piéce, dénuée du jeu des Acteurs, perd la meilleure partie de ses agrémens.

« La représentation, (dit-il) étant » l'ame d'une Comédie, je ne sçais si » celle-ci plaira autant sur le papier, » qu'elle a plû sur le Théatre, & sur- » tout à Versailles, où elle fut jouée par » un ordre absolu; & ne laissa pas d'être » trouvée fort divertissante. Aussi lors- » que ces Piéces, qui ne consistent que » dans l'action, réussissent, la gloire en » est autant due aux Comédiens qu'à » l'Auteur. Comme celle-ci est extrême- » ment risible, une Scene ou deux qui

1667.

» auroient pû passer pour les endroits
» les plus comiques en d'autres, furent
» trouvées un peu sérieuses, quoique
» courtes, & assez fines : mais étant
» placées après une autre qui fait beau-
» coup rire, il sembloit qu'on passât du
» comique au sérieux. C'est pourquoi
» j'ai cru y devoir ajouter deux Scenes,
» dont l'une est de la Sage-Femme (1),
» que l'on y souhaitoit. Peut-être que
» l'on dira en voyant l'autre, qui est
» celle de Champagne, & du Cocher,
» (2) que cette Comédie n'étant point
» une Farce; cet endroit en tient un peu,
» & ne s'accorde pas avec le commence-
» ment, que l'on a trouvé représenter
» des choses qui se passent assez souvent
» parmi les amans. Mais elle est d'autant
» plus excusable, qu'elle n'est que parmi
» des Valets, qui viennent du Cabaret, &
» même qu'elle est du caractere de Cham-
» pagne, qui ayant toujours fait l'habile,
» veut se divertir du Cocher. D'ailleurs,
» si tout le monde pouvoit sçavoir, com-
» me une partie de la Cour, ce qui m'a
» fourni l'idée de cette Scene, je ne se-
» rois pas en peine de la justifier ; & peut-
» être aussi que je ne l'aurois pas faite,
» si elle étoit sans mystere. »

Quoique M. de Visé puisse dire, cette Comédie n'est qu'une Farce, & même dans le bas comique. Tous les personna-

(1) C'est la dix-huitiéme.

(2) Scene XXII.

ges pensent & agissent comme de petits Bourgeois,& ce sont plûtôt les détails des couches d'une Marchande de la rue Saint Denis, que l'Auteur avoit en vûe, que celles d'une Dame à carrosse, telle qu'on dépeint ici Madame Godard. Son mari criaille depuis le commencement de la Piéce, jusqu'à la fin, sans rien avancer, ses Domestiques se moquent de lui, il a bien de la peine à en trouver pour chercher la Sage-Femme. Champagne, à qui on donne cette commission, s'habille avec précipitation, met ses bas à l'envers, & passe le bras gauche dans la manche droite de son juste-au-corps. Isabelle, fille de M. Godard, s'impatiente, l'aide à mettre son habit, & perdant patience, lui donne une paire de soufflets, pour le faire hâter. Au bout de quelque temps, ce Valet revient, disant que le Guet l'a voulu arrêter: Picard, Cocher de la maison, s'offre à remplir sa commission, Champagne s'y oppose, longue contestation à ce sujet, enfin ils sortent ensemble, & vont chez la Sage-Femme. Lorsqu'elle est arrivée, avant de monter à l'appartement de Madame Godard, elle perd un temps considérable à s'informer si l'on a eu soin de préparer tout ce qui est nécessaire pour la mere & l'enfant qu'elle va mettre au jour. Champagne & le Cocher

1667.

viennent ensuite, apportans une layette : le premier, moins yvre que son camarade, & voulant s'en divertir, l'emmaillotte, lui fait manger de la colle, & le berce comme un enfant. Tandis que Champagne amuse ainsi le Spectateur, Madame Godard accouche : on demande le linge, que l'on trouve servant d'envelope à Picard. Cependant le temps presse, il faut le délier au plus vîte. On apprend d'abord la naissance d'un garçon : cette nouvelle chagrine fort Isabelle, qui craint que son pere, qui s'est toujours opposé à son mariage avec Cléante, ne soit encore confirmé dans le dessein de la faire Religieuse, pour enrichir ce fils qui vient de naître. Elle ne demeure pas longtemps dans cette inquiétude ; on vient annoncer que Madame Godard n'est accouchée que d'une fille. Cet évenement conduit au dénouement : Godard, à la priere de sa femme, consent au mariage d'Isabelle & de Cléante : chacun ne songe plus qu'à se réjouir. Paquette, Servante du logis, appelle Champagne, pour habiller Monsieur.

1667.

SCENE XXIX.

CHAMPAGNE.

Servez Godard, car sa femme est en couches.

C'est par ce vers, heureusement placé, que finit la Comédie.

ANDROMAQUE.

1667.

ANDROMAQUE,

Tragédie de M. RACINE,

Représentée sur le Théatre de l'Hôtel de Bourgogne, vers le 10. Novembre. (*a*)

Lettre en vers de Robinet, du 26. Novembre 1667.

J'Aï vû la Piéce toute neuve,
d'*Andromaque*, d'HECTOR la veuve,

Un passage d'une lettre de Robinet du 19. Novembre, nous fait conjecturer la date de la premiere représentation d'Andromaque, puisque cette Piéce fut jouée à la Cour le Jeudi 16. du même mois. Voici le passage.

Lettre en vers de Robinet du 19. Novembre.

La Cour, qui selon ses desirs,
Tous les jours change de plaisirs,
Vit Jeudi (1) certain Dramatique,
Poëme Tragique & non comique, (2)
Dont on dit que beaux sont les vers,
Et tous les incidens divers,
Et que cet Œuvre de *Racine*,
Maint autre rare Auteur chagrine;
Quoi qu'il en soit, c'est un point sûr,
Et je ne dirai rien d'absur,
En disant ce que je vais dire:
Qu'en cette Piéce l'on admire,
La belle Troupe de l'Hôtel, (3)
Car on sçait que son sort est tel,
Et c'est-là la voix des oracles,
Qu'elle fait toujours des miracles.
Mais cette Piéce je verrai,
Et puis à mon tour j'en dirai,
Autant de bond, que de volée,
Comme un autre ma ratelée.

(1) Seize Novembre.

(2) Andromaque.

(3) De Bourgogne.

1667.

Qui maint siécle, après son trépas,
Se remontre pleine d'appas,
Sous le visage d'une Actrice,
Des humains grande tentatrice,
Et qui dans un deuil très-pompeux,
Par sa voix, son geste, & ses yeux,
Remplit, j'en donne ma parole,
Admirablement bien son rôle,
C'est Mademoiselle *Du Parc*,
Par qui le petit Dieu porte arc,
Qui lui sert de fidéle escorte,
Fait ces siennes d'étrange sorte.
Pyrrhus la retient en sa cour,
Captive de guerre & d'amour,
Depuis le désordre de Troye,
Où le Vainqueur en fit sa proye,
Comme d'Astianax son fils,
Reste des Troyens déconfis:
Et ce Prince qui la veuve aime,
Sans qu'il en soit aimé de même,
Est en relief représenté,
Par cet Acteur si fort vanté.
Qui souffre peu de paralléle,
Et lequel *Floridor* s'appelle,
Oreste, pire qu'un Fairfax, *
Vient demander *Astianax*,
De la part du peuple de Gréce,
Qui veut, sans aucune tendresse,
Et par un transport tout brutal,
Immoler cet enfant royal.

* Milord Fairfax, gendre d'Olivier Cromwel.

Et cet *Oreste* frénétique,
Là, personnage épisodique,
Est figuré par *Montfleury*,
Qui fait mieux que feu Mondory,
D'autre part certaine *Hermione*
Autre épisodique personne,
Se trouve en la Cour de Pyrrhus,
Qu'elle aime jusques aux rebuts.
Et pour vous dire tout le reste,
Il arrive que cet Oreste,
Qui couvroit pour elle en son sein,
Un amour de très-longue main,
A son aspect, sent en son ame,
Rallumer son ardente flamme,
Mais sans que la belle en son cœur,
Ressente une pareille ardeur:
Pourtant elle feint par adresse,
De prendre un peu de sa tendresse,
Et même lui promet sa main,
pour engager cet inhumain,
D'immoler Pyrrhus à sa rage,
Voulant se venger de l'outrage
Qu'elle reçoit du susdit Roi,
Lequel lui promettant sa foi,
A dessein de se railler d'elle,
Par une niche trop cruelle,
Epouse la veuve d'Hector:
Ainsi Pyrrhus est mis à mort,
Par l'ordre de cette Hermione,
Qu'on voit agir en la personne,

1667.

De l'excellente *Des Oeillets*,
Qui pousse, je vous le promets,
Ce rôle de telle maniere,
Qu'elle en a gloire pléniére:
La Catastrophe la voici.
Pyrrhus étant occis ainsi,
Oreste pensant qu'Hermione,
Pour digne prix elle se donne,
N'en reçoit rien que des gros mots,
Après quoi lui tournant le dos,
Elle va d'une rage extrême,
Aussi s'immoler elle-même,
Et lors, Oreste furieux,
Attaquant, la terre, & les Cieux,
Fait ce qu'on voit dans Marianne,
Que fait cet Herode profane,
Après qu'il a fait sans pitié,
Périr son illustre moitié.
En un mot la Piéce est jouée,
(C'est chose de tous avouée)
Certe à charmer le Spectateur,
Ainsi que son heureux Auteur,
Bien glorieux, on le peut dire,
D'avoir pu ce Poëme produire,
Qui sans le flatter nullement,
On ne peut voir assurément,
Ou du moins je me l'imagine,
Des plus beaux faits d'une *Racine*.

La Tragédie d'Andromaque eut un succès marqué, (a) & tel que ce Poëme Dramatique le mérite. * « Sur cette Pié-» ce, on jugea que son Auteur, qui » étoit encore fort jeune, (il avoit » vingt-huit ans) égaleroit un jour, & » peut-être surpasseroit le grand Cor-» neille. Néanmoins l'Andromaque trou-» va des Censeurs. (b) On condamna

1667.

* Note sur le cinquante-troisiéme vers de la septiéme épître de M. Despreaux addressé à M. Racine.

(a) « La Tragédie d'Andromaque fit le même bruit » à peu près que le Cid, lorsqu'il fut représenté. » *Hommes illustres de M. Perault*, page 81.

(b) M. de Saint Evremond fut du nombre : voici comme il en parle dans une lettre à M. de Lionne. « A peine ai-je eu le loisir de jetter les yeux sur An-» dromaque & sur Attila, cependant il me paroît qu'An-» dromaque a bien l'air des belles choses, il ne s'en » faut presque rien qu'il n'y ait du grand. Ceux qui » n'entrent point dans les choses, l'admirent ; ceux qui » veulent des beautés pleines, y chercheront je ne sçais » quoi qui les empêchera d'être tout-à-fait contens. » Vous avez raison de dire que cette Piéce est déchue » par la mort de Montfleury, car elle a besoin de » grands Comédiens, qui remplissent par l'action ce » qui lui manque. Mais, à tout prendre : c'est une belle » Piéce, & qui est fort au-dessus du médiocre, quoiqu'un » peu au-dessous du grand. *Saint Evremond*, T. II. p. 370. Dans une autre lettre, à M. de Lionne, M. de Saint Evremond, parle encore de la Tragédie d'Andromaque. « Ceux qui m'ont envoyé Andromaque, m'ont deman-» dé mon sentiment. Comme je vous l'ai dit, elle m'a » semblé très-belle : mais je crois qu'on peut aller plus » loin dans les passions, & qu'il y a encore quelque » chose de plus profond dans les sentimens, que ce qui » s'y trouve ; ce qui doit être tendre n'est que doux, » & ce qui doit exciter de la pitié ne donne que de la » tendresse. Cependant, à tout prendre, Racine doit » avoir plus de réputation, qu'aucun autre après Cor-» neille. *Saint Evremond*, Tome III. page 33.

1667. » sur-tout le caractere de Pyrrhus qu'on » trouvoit trop violent, trop emporté, » trop farouche. (*a*) Ce fut le jugement

---

(*a*) M. Racine ayant fait imprimer sa Tragédie d'Andromaque en 1668, y joignit une Préface où il justifioit le caractere de Pyrrhus ; comme cette Préface ne se trouve que dans cette édition ; & que M. Racine la changea en partie dans les impressions suivantes de sa Tragédie. Il ne sera pas hors de propos d'en rapporter ici le passage, qui regarde Pyrrhus. « Mes per» sonnages sont si fameux dans l'antiquité, que pour peu » qu'on la connoisse, on verra fort bien que je les ai » rendus tels que les anciens Poëtes nous les ont » donnés, aussi n'ai-je pas pensé, qu'il me fut permis » de rien changer à leurs mœurs ; toute la liberté que » j'ai prise, ç'a été d'adoucir un peu la férocité de » Pyrrhus, que Sénéque dans sa Troade, & Virgile » dans le second de l'Enéide, ont poussé beaucoup plus » loin que je n'ai cru le devoir faire.

» Encore s'est-il trouvé des gens qui se sont plaints » qu'il s'emportât contre Andromaque, & qu'il voulut » épouser une captive à quelque prix que ce fût ; & » j'avoue qu'il n'est pas assez résigné à la volonté de » sa maîtresse, & que Céladon a mieux connu que lui » le parfait amour. Mais que faire ? Pyrrhus n'avoit » pas lû nos Romans ; il étoit violent de son naturel, » & tous les Héros ne sont pas faits pour être des » Céladons.

» Quoi qu'il en soit, le Public m'a été trop favora» ble pour m'embarrasser du chagrin particulier de deux » ou trois personnes qui voudroient qu'on réformât » tous les Héros de l'antiquité, pour en faire des Hé» ros parfaits, je trouve leur intention fort bonne de » vouloir qu'on ne mette sur la Scene que des hommes » impécables ; mais je les prie de se souvenir que ce » n'est point à moi de changer les régles du Théatre, » Horace nous recommande de peindre Achille farou» che, inéxorable, violent, tel qu'il étoit, & tel qu'on » dépeint son fils. Aristote, bien éloigné de nous de» mander des Héros parfaits, veut au contraire que les » personnages tragiques, c'est-à-dire, ceux dont le mal» heur fait la catastrophe de la Tragédie, ne soient ni tout » à-fait bons, ni tout-à-fait méchans ; il ne veut pas qu'ils

» qu'en porterent quelques personnes ju-
» dicieuses, particulierement le Grand
» Prince de Condé.

1667.

» Monsieur Racine composa ensuite
» le Britannicus, & dans cette Piéce, il
» s'attacha à donner dans le personnage
» de Burrhus le caractere d'un parfaite-
» ment honnête homme. »

C'est ce que M. Despréaux, dans sa septiéme Epître, adressée à M. Racine, exprime de la façon suivante.

> Et peut-être ta plume, aux Censeurs de Pyrrhus,
> Doit les plus nobles traits, dont tu peignis Burrhus.

« Losque l'Andromaque fut jouée, les
» plus grands Seigneurs de la Cour en
» disoient hautement leur sentiment,
» selon l'étendue, ou selon les bornes
» de leur goût, & de leurs lumieres. Il
» revint à M. Racine, que sa Piéce avoit
» été frondée par deux de ces Seigneurs,
» à propos de quoi, il fit l'Epigramme
» suivante, qu'il adressoit à lui-même,

Boleana, page 103.

» soient extrêmement bons, parce que la punition d'un
» homme de bien exciteroit plûtôt l'indignation que la
» pitié du Spectateur; ni qu'ils soient méchans avec
» excès, parce qu'on n'a point pitié d'un scélérat, il
» faut donc qu'ils ayent une bonté médiocre, c'est-à-
» dire, une vertu capable de foiblesse, & qu'ils tom-
» bent dans le malheur, par quelque faute qui les fasse
» plaindre sans les faire détester. »

1667.

La vraiſemblance eſt choquée en ta Piéce,
Si l'on en croit & d'Olonne, & Créqui.
Créqui dit que Pyrrhus aime trop ſa maîtreſſe,
D'Olonne, qu'Andromaque aime trop ſon mari.

« Pour ſentir toute la fineſſe de cette
» Epigramme, il faut ſçavoir que le
» Maréchal de Créqui, n'avoit pas la ré-
» putation d'aimer trop les femmes, &
» quant à M. d'Olonne, il n'avoit pas
» lieu de ſe plaindre d'être trop aimé de
» la ſienne.

Bolæana, p. 58. & 59.

» M. Deſpréaux diſoit que l'amour eſt
» un caractere affecté à la Comédie,
» parce qu'au fond, il n'y a rien de ſi
» ridicule que le caractere d'un amant,
» & que cette paſſion fait tomber les
» hommes dans une eſpéce d'enfance.....
» Mais que l'amour, pris à la lettre, n'é-
» toit point du caractere de la Tragé-
» die, à laquelle il ne pouvoit convenir,
» qu'en tant qu'il alloit juſqu'à la fureur,
» & par conſéquent devenoit paſſion tra-
» gique. Il n'étoit point du tout ſatisfait
» du perſonnage que fait Pyrrhus dans
» l'Andromaque, qu'il traitoit de Héros
» à la Scudéry, au lieu qu'Oreſte & Her-
» mionne ſont de véritables caracteres
» tragiques. Il frondoit encore cette Sce-
» ne, où M. Racine fait dire par Pyr-
» rhus ſon confident :

*Crois-tu

Crois-tu, si je l'épouse,
Qu'Andromaque en son cœur n'en sera pas
jalouse ?

Peu de gens ignorent que la troisiéme Scene du cinquiéme Acte d'Andromaque, telle qu'elle fut représentée en 1667. & imprimée en 1668. fut changée par M. Racine en 1673. & c'est de cette derniere façon qu'elle paroît sur le Théatre, & dans l'impression, depuis cette année. Nous n'entrons dans aucun détail de ce changement, attendu que cette Scene, de la premiere façon que l'Auteur la composa, se trouve à la fin du troisiéme Volume des *Réfléxions Critiques, sur la Poësie, & sur la Peinture, par M. l'Abbé Du Bos*, Paris, 1732. & dans l'avertissement de la nouvelle édition des Œuvres de M. Racine, Paris, 1741. Terminons cet article par un jugement sur la Tragédie d'Andromaque.

Remarques sur l'Andromaque, Œuvres de M. Racine, T. I. p. 561.

« Le sujet de cette Tragédie est des » plus touchans. Les caracteres y sont » justes, l'expression belle, les sentimens » naturels. Le Poete donne, dès la pre- » miere Scene de la Piéce, une idée des » principaux caracteres, & cette idée » est parfaitement suivie jusqu'à la fin. » Andromaque, rappellant sans cesse Hec- » tor & Troye dans sa mémoire, ne se

1667.

» rend aux vœux de Pyrrhus, le destruc-
» teur de sa patrie, que pour sauver son
» fils...... Je dirai même hardiment,
» que les beautés Grecques de l'ancien,
» n'approchent pas des beautés Fran-
» çoises du moderne. Il n'y a, ce me
» semble, rien de fort touchant dans
» Euripide. Ces longues plaintes d'An-
» dromaque, mêlées souvent de sen-
» tences, me paroissent très-peu interres-
» santes, & ne le paroîtront peut-être à
» personne; à moins qu'on ne veuille se
» persuader que les anciens pleuroient
» autrement que les modernes. Croyons
» cependant que le rôle d'Andromaque,
» dans Euripide, récité d'une maniere
» pathétique, & soutenu d'expressions,
» dont nous ne connoissons pas aujour-
» d'hui toute la force, peut avoir émû
» les Grecs. Il se peut même, que selon
» les idées de ce temps-là, ce fut quel-
» que chose de fort touchant, que d'en-
» tendre la plaintive Andromaque, di-
» sant à sa rivale Hermione, qui vou-
» loit la faire périr. *Ah! si vous étiez*
» *mariée en Thrace, où les Princes ont*
» *plusieurs femmes, que feriez-vous Her-*
» *mione? Voudriez-vous pour cela*
» *faire mourir vos rivales? Vous seriez*
» *cause qu'on accuseroit les femmes d'être*
» *trop gourmandes sur certain article;*

1667.

» car enfin, c'est une maladie bien plus » violente chez les femmes, que chez les » hommes. Hélas ! mon cher Hector ! » j'aimois vos maîtresses pour l'amour » de vous.... Combien de fois n'ai-je » pas donné le sein à vos petits bâ- » tards ? &c.

» Pour Hermione, elle paroît trop » violente dans le Poëte Grec. Elle veut » se pendre, elle veut se poignarder ; » mais, s'il m'est permis de le dire, il » y a bien plus d'art & de délicatesse » dans les fureurs de l'Hermione de Ra- » cine. Enfin je ne crois pas que les con- » noisseurs trouvent de grands défauts » dans l'Andromaque Françoise. »

RACINE.

JEAN RACINE, naquit le 21. Décembre 1639. à la Ferté-Milon, où son pere, après avoir servi quelque temps dans le Régiment des Gardes Françoises, en qualité de Cadet, s'étoit établi, & y éxerçoit l'emploi de Controlleur au Grenier à Sel de cette Ville. (*a*) Il mou-

(*a*) C'est le Nécrologe de Port-Royal des Champs, qui nous a appris ce dernier fait sur le pere de l'illustre M. Racine, & en même-temps la date de la mort de Marie des Moulins sa mere. * « Le 12. Août 1662. » mourut en notre maison de Paris, Marie des Mou- » lins, veuve de Jean Racine, controlleur au Grenier à » Sel de la Ferté-Milon. L'idée qu'elle s'étoit formée » de notre genre de vie, sur ce qu'elle en avoit oui- » dire, lui inspira le desir de venir près de nous. Elle » se retira en notre Monastere des Champs, où elle »

* Nécrologe de Port-Royal, page 336.

1667.

rut dans un âge peu avancé, & sa veuve Marie des Moulins, se retira à l'Abbaye de Port-Royal des Champs, & mit le jeune Racine en pension aux Granges, maison voisine de cette Abbaye, où la grande réputation des Solitaires qui y demeuroient, avoit attiré plusieurs Pensionnaires.

* C'étoit M. Lancelot.

Lettre de M. de Valincour, à M. l'Abbé d'Olivet, insérée dans le second Volume de l'Histoire de l'Académie Françoise, *in*-12. p. 347. & suivante, édition de Paris, 1743.

« Le Sacristain de cette Abbaye, hom» me très-habile *, lui apprit le grec, & » dans moins d'une année, le mit en » état d'entendre les Tragédies de So» phocle & d'Euripide. Elles l'enchante» rent à un tel point, qu'il passoit les » journées à les lire, & à les appren» dre par cœur, dans les bois qui sont » autour de l'étang de Port-Royal. Il » trouva moyen d'avoir le Roman de » *Théagéne & Clariclée* en Grec: le Sa» cristain lui prit ce livre, & le jetta au » feu. Huit jours après, Racine en eut un » autre, qui éprouva le même traite» ment. Il en acheta un troisiéme & l'ap» prit par cœur: après quoi il l'offrit au » Sacristain, pour le brûler comme les » deux autres. (a)

» demeuré plusieurs années, s'employant avec une » grande affection en tous les soins dont elle étoit » capable, au service de la maison. »

(a) Le même Nécrologe de Port-Royal fait aussi mention de M. Racine au jour de sa mort, & parle de son éducation dans la maison des Granges. Mais ce qu'on

1667.

« Je crois qu'en sortant de Port-Royal, » il vint à Paris, & fit sa logique au » Collége d'Harcourt. C'est un temps » dont je ne sçaurois vous dire des nou- » velles positives. Mais ce qu'il y a de » certain, c'est qu'en 1660. Tous nos » Poëtes d'alors s'étant évertués sur le » mariage du Roy, l'ode de Racine fut » trouvée ce qu'on avoit fait de meilleur. » Il la porta manuscrite à Chapelain, qui » lui donna de bons avis, le prit en ami- » tié, & fit si bien valoir son ode dans l'es- » prit de M. Colbert, que ce Ministre » envoya d'abord cent louis de la part

---

ajoûte au sujet de la *Thébaïde*, ou *les Freres ennemis*, premiere Tragédie de ce grand Poëte, est très-singulier; il faut rapporter le passage.* « Le vingt-uniéme jour » d'Avril 1699. mourut Messire Jean Racine, Trésorier » de France en la Généralité de Moulin, Sécretaire » du Roy, Gentilhomme ordinaire de Sa Majesté, & » neveu de la Révérende Mere Agnès de Sainte Thé- » cle, notre Abbesse. Dès sa plus tendre jeunesse il fut » élevé en ce monastere, où il prit les premieres tein- » tures des belles Lettres & de la vertu. Bientôt il fit » paroître qu'il avoit apporté en naissant de grandes » dispositions pour les Sciences, qu'il eut occasion de » cultiver & de perfectionner avec les sçavans Solitaires » qui habitoient ce desert. *La Solitude qu'il y trouva,* » *lui fit produire sa* THE'BAÏDE, *qui lui acquit une* » *tres-grande réputation dans un âge peu avancé*; &c. » Les personnes qui connoissent la Tragédie de M. Racine, seront sans doute étonnées d'apprendre que la nouvelle Thébaïde de Messieurs de Port-Royal, inspira à M. Racine le dessein de traiter un sujet aussi triste & aussi funeste que celui des malheureux enfans d'Œdipe. Des gens, moins simples que nous, pousseroient peut-être cette réflexion plus loin.

* Nécrologe de Port-Royal, page 166.

1667.

» du Roy au jeune Auteur, & peu de
» temps après le mit sur l'état pour une
» pension de six cent livres, qu'on lui a
» conservée jusqu'à sa mort.

Mémoires pour servir à l'Histoire des Hommes Illustres, par le P. Nicéron, T. XVIII.

» Le succès de l'ode qu'il avoit faite
» sur le mariage du Roy, l'ayant animé
» à s'élever plus haut, il commença à tra-
» vailler pour le Théatre, & à composer
» ces Piéces admirables, dont tout le
» monde connoît assez le mérite, pour
» que je n'aye pas besoin de le relever
» ici. Ce qu'il fit en ce genre le brouilla
» avec Messieurs de Port-Royal (*a*). Je

---

* Note sur la premiere Lettre de M. Racine, insérée dans l'édition de ses Œuvres de Théatre, Paris, 1741. Tome I.

** D'autres disent M. Barbier d'Aucourt.

(*a*) « Quand Desmarests écrivit contre Port-Royal,
» M. Nicole répliqua à Desmarests par huit Lettres in-
» titulées *Visionnaires;* & dans la premiere de ces Let-
» tres, qui est datée du dernier jour de Décembre
» 1665. il traita les faiseurs de Romans, & de Poësie
» de Théatre, *d'empoisonneurs publics, & des gens hor-
» ribles parmi les Chrétiens.* M. Racine qui avoit déja
» donné au Public ses deux premieres Tragédies, crut
» avoir sujet de penser que ce trait-là tomboit en par-
» ticulier sur lui; il prit la défense du Théatre, & atta-
» qua Messieurs de Port-Royal, » par une lettre qui se
trouve dans plusieurs Ouvrages, & entr'autres dans le
premier Volume des Œuvres de M. Racine, édition
in-12. de Paris, 1741. Messieurs du Bois & de Saci **,
firent chacun une réponse à cette premiere Lettre de M.
Racine. Voici la note que l'on trouve à la premiere ré-
ponse, page 516. du premier Volume des Œuvres de
M. Racine. « Cette réponse & la suivante parurent sé-
» parément en 1666. Messieurs du Bois & de Saci en
» sont les Auteurs. M. Nicole qui n'avoit pas jugé à
» propos de répondre lui-même à M. Racine, inséra
» ces deux réponses dans l'édition des *Imaginaires*,
» faite en 1667. *in*-12. Voici ce qu'il dit à la page 20.
» de l'avertissement qui est à la tête du second Volume
» de cette édition. *Pendant qu'on démêloit cette que-*

» passe le détail des écrits qui parurent
» tant de la part de ces Messieurs, que

1667.

» *relle avec le Sieur Desmarests, on en fit une à l'Au-*
» *teur des* Visionnaires, *sur quelques mots qu'il avoit dit*
» *en passant dans la premiere de ces Lettres contre les*
» *Romans & les Comédies. Un jeune Poëte s'étant char-*
» *gé de l'intérêt commun de tout le Théatre, l'attaqua*
» *par une Lettre qui courut fort dans le monde, où il*
» *contoit des histoires faites à plaisir, & il envelopoit tout*
» *le Port-Royal dans ce différent particulier, qu'il avoit*
» *avec l'Auteur des* Visionnaires. *Tout étoit faux dans*
» *cette Lettre; elle avoit néanmoins un certain éclat qui*
» *la rendoit assez proportionnée aux petits esprits dont*
» *le monde est plein; de sorte qu'il y eut deux per-*
» *sonnes qui crurent à propos d'y répondre, & ils le firent*
» *en effet d'une telle maniere, que ceux qui avoient té-*
» *moigné [illegible]elque estime pour cette Lettre, eurent honte*
» *d'en avoir ainsi jugé*...... Nous avons transcrit d'au-
» tant plus volontiers ce passage, (continue-t-on dans la
» note) qu'on l'a retranché, aussi-bien que les deux ré-
» ponses que nous donnons ici, dans l'édition des *Ima-*
» *ginaires*, faite *in*-8°. en 1683. & que l'édition de
» 1667. est fort rare. »

M. Racine dans une seconde Lettre, répliqua aux Lettres de Messieurs du Bois & de Saci; cette Lettre est aussi dans le premier Volume des Œuvres de M. Racine, page 501. & voici la note que l'on trouve au bas de la premiere page. « Cette Lettre qui n'a point paru dans » les éditions précédentes des Œuvres de M. Racine, » avoit été publiée à part dans le temps qu'elle fut com- » posée. Mais elle devint bientôt rare, parce que l'Au- » teur la supprima. On la donne ici sur une copie ma- » nuscrite qu'on nous a communiquée. On prétend, dans » une note qui étoit à la marge de la copie manuscrite » de cette Lettre, que ces deux apologistes sont Mes- » sieurs Barbier d'Aucourt & M. du Bois. * M. Racine » avoit défendu dans cette seconde Lettre sa premiere, » où il n'avoit pas moins répandu d'enjouement & de » raillerie; mais l'ayant montrée à M. Despréaux son » intime ami, à qui il n'avoit pourtant pas commu- » niqué la premiere; cet illustre Poëte, lui répondit : » *Votre Lettre est bien écrite, mais, en vérité, vous* » *prenez un mauvais parti, & vous attaquez les plus*

* Note à la fin de la premiere Lettre de M. Racine.

1667.

» des réponses de Racine. Ce dernier se
» réconcilia avec le Port-Royal, lorsqu'il
» eut renoncé à travailler à des sujets
» profanes, & à une célébre Comédien-
» ne; deux articles sur lesquelles la Mere
» Agnès sa tante, sœur unique de son
» pere, & qui a été Abbesse de Port-
» Royal, ne cessoit de lui faire des
» exhortations. (a) Elles lui étoient né-
» cessaires, sur-tout, par rapport au
» dernier article, puisqu'il avoit aimé
» longtemps Mademoiselle de Champ-
» mêlé, & qu'il ne la quitta que lors-
» qu'elle l'eut sacrifié au Comte de Cler-
» mont Tonnerre; ce qui fit dire alors de
» cette Actrice, *qu'un Tonnerre l'avoit*
» *déracinée*. Après avoir rompu entiere-
» ment avec le Théatre, il se maria en

» *honnêtes gens qui soient au monde. Et bien donc !* re-
» prit M. Racine, *celle-ci ne verra jamais le jour*. Il la
» resserra aussitôt dans son porte-feuille, ne la commu-
» niqua à personne, retira de la premiere tous les
» éxemplaires qu'il pût retrouver, & alla chez M. de
» Saci pour se réconcilier avec lui. M. l'Abbé Du Pin
» l'y accompagna. »

(a) « Le dix-neuviéme jour de May 1700. mourut
» à l'âge de soixante-quatorze ans, la Révérende Mere
» Agnès de Sainte Thécle-Racine, tante de l'illustre
» Poëte de même nom, & Abbesse du Monastere de
» Port-Royal des Champs. Elle y étoit entrée dès l'âge
» de neuf ans, ayant fui le monde avant que de le
» connoître..... &c. Elle a été plus de vingt ans
» Cellériere, quinze ans Prieure, & douze ans Abbesse.
» Elle étoit née le 30. Août 1627. » *Nécrologe de Port-Royal*, page 224.

1667.

» 1677. & épousa *Catherine Romanet*
» (*a*), fille d'un Trésorier de France d'A-
» miens. Il en a eu trois filles & deux
» fils. Le plus jeune desquels est Auteur
» du *Poëme de la Grace*, & de celui de
» *la Religion*, & de plusieurs Poësies qui
» composent quatre Volumes *in*-12. (*b*)

» Ce fut apparemment vers ce temps,
» qu'il acheta une Charge de Trésorier
» de France dans la Généralité de Mou-
» lins, à laquelle il ajoûta depuis celle de
» Sécretaire du Roy, & de Gentilhomme
» ordinaire de sa Chambre.

» Il avoit été reçu à l'Académie Fran-
» çoise le 12. Janvier 1673. à la place
» de M. la Mothe le Vayer, avec Mes-
» sieurs Fléchier & Gallois. M. Fléchier
» parla le premier en cette occasion, &
» fut infiniment applaudi. M. Racine
» qui parla ensuite, gâta son discours par
» la trop grande timidité avec laquelle
» il le prononça; ainsi voyant qu'il n'a-
» voit pas été goûté, il ne voulut pas
» le donner à l'Imprimeur. Il fut nommé
» en 1677. avec M. Boileau Despréaux,

(*a*) « M. Racine a épousé Mademoiselle Romanet;
» elle a du bien, de l'esprit & de la naissance; M.
» Racine méritoit bien de trouver tous ces avantages
» dans une aimable personne. »

Mercure galant, Juin 1677. Tome IV. p. 263.

(*b*) Ce Recueil de Poësies, *in*-12. quatre Volumes,
se trouve chez Le Mercier, De Saint & Saillant.

1667.

» pour écrire l'Histoire du Roy (Louis
» XIV.) & l'on attendoit quelque chose
» de ces deux fameux Ecrivains ; mais
» cette attente fut vaine. *Despréaux & Racine*, dit M. de Valincour *, après
» avoir quelque temps essayé ce travail,
» sentirent qu'il étoit tout-à-fait opposé
» à leur génie ; & d'ailleurs ils jugerent
» avec raison, que l'Histoire d'un Prince
» tel que le feu Roy, & remplie d'éve-
» nemens si grands & si extraordinaires
» en tout genre, ne pouvoit, ni ne de-
» voit être écrite que cent ans après sa
» mort ; à moins que de vouloir ne don-
» ner que de fades extraits de gazettes,
» comme ont fait les misérables écri-
» vains, qui ont voulu se mêler de faire
» cette Histoire.

* Lettre à M. l'Abbé d'Olivet, Tome II. de l'Histoire de l'Académie Françoise, page 354.

» M. Racine passa les dix années qui
» suivirent son mariage, dans le tumulte
» de la Cour. Il se remit ensuite à la
» Poësie, mais seulement pour composer
» des Tragédies saintes (*a*). Après quoi,

Histoire de l'Académie Françoise, Tome II. page 364.

(*a*) « On souhaita de donner pour récréation aux
» jeunes Demoiselles qui s'élevent dans la Maison Royale
» de Saint Cyr, quelques spectacles, qui eussent pour
» elles les mêmes agrémens que ces admirables Comé-
» dies. M. Racine eut ordre d'y travailler, & de choisir
» un sujet saint pour la matiere de son Poeme. Il choi-
» sit l'Histoire d'Esther, qu'il accommoda si bien au
» Théatre, que rien n'a jamais été plus touchant ni
» plus agréable. Il y inséra quantité de chœurs pour
» donner lieu à la musique, & ces chœurs n'étoient

Hommes Illustres, de M. Perault, page 81.

1667.

» par reconnoissance pour l'éducation
» qu'il avoit reçue à Port-Royal des
» Champs, il employa les dernieres an-
» nées de sa vie à écrire l'Histoire de
» cette fameuse Abbaye. (*a*) * Quatre ou
» cinq mois avant sa mort, il fut atta-
» qué d'une fiévre violente, dont on le
» guérit à force de quinquina. Il se
» croyoit hors d'affaire, lorsqu'il lui per-
» ça tout d'un coup à la région du foye
» une espece de petit abscès, qui jettoit
» tous les jours un peu de matiere, à
» quoi les Chirurgiens ignorans ne firent
» pas assez d'attention. Un matin étant
» entré dans son cabinet pour prendre
» du thé selon sa coutume, & s'apper-
» cevant que cet abscès étoit séché & re-
» fermé, il fut frapé d'effroi, & s'écria
» qu'il étoit un homme mort. Il descen-
» dit dans sa chambre, & se mit au lit,
» d'où en effet il n'est pas relevé depuis.

* Lettre de M. de Valincour à M. l'Abbé d'Olivet, p. 357. de l'Histoire de l'Académie.

» presque autre chose qu'un tissu des sentimens les plus
» tendres & les plus pathétiques des Pseaumes, des Pro-
» phétes, & de divers autres endroits de l'Écriture
» Sainte. Esther fut suivie, l'année d'après, de la
» Tragédie d'*Athalie*, qui ne lui céda en rien pour la
» beauté de la composition, ni pour tous les ornemens
» qu'il y fit entrer pour la perfection du Spectacle. »
Nous rendrons compte de ces deux Tragédies de M. Racine, sous les années qu'elles parurent sur le Théatre François.

(*a*) « Une partie de cette Histoire parut en 1742.
» sous ce titre, *Abrégé de l'Histoire de Port-Royal*. On
» la croit imprimée dans Paris, mais furtivement. »
Note de M. l'Abbé d'Olivet.

1667.

» On reconnut bientôt que c'étoit un » abscès formé dans le foye. Ses douleurs » devinrent si cruelles, qu'une fois il » demanda s'il ne seroit pas permis de » les faire cesser en terminant sa mala- » die & sa vie par quelque remede. » Tous les jours nous y étions Despréaux » & moi, ou plûtôt nous n'en sortions » pas. Il conserva jusqu'à la fin une » parfaite connoissance, animée des sen- » timens les plus Chrétiens. * Il mourut » âgé de cinquante-neuf ans, le 22. (le » vingt-un) Avril 1699. à cinq heures » du matin, avec des sentimens de piété » très-vifs & très-édifians. Il a été enter- » ré à Port-Royal des Champs, où il » fut porté le lendemain (le sur-lende- » main.) (a) Suivant la disposition de son » Testament, qui ne contient que cet » article, & qui est conçu en ces termes. » *Je desire qu'après ma mort mon corps* » *soit porté à Port-Royal des Champs,* » *& qu'il soit inhumé dans le Cimetiere* » *aux pieds de M. Hamon.* (b) *Je sup-*

* Hommes Illustres, de M. Perault, page 82.

Lettre de M. de Valincour à M. l'Abbé d'Olivet.

Nécrologe de Port-Royal des Champs, page 95.

(a) « Par son Testament, il avoit ordonné que son » corps fut porté à Port-Royal des Champs, ce qui » fut éxécuté; mais lorsqu'on ruina cette Maison (en » 1711.) ses os furent rapportés à Saint Etienne du » Mont, & enterrés vis-à-vis la Chapelle de la Vierge, » proche l'endroit où est enterré M. Pascal. »

(b) « Le 22. Février 1687. mourut à Port-Royal des » Champs, Messire Jean Hamon, Docteur en Méde-

*» plie très-humblement la Mere Abbesse**
» & les Religieuses, de vouloir bien
» m'accorder cet honneur, quoique je
» m'en reconnoisse très-indigne, & par
» les scandales de ma vie passée, & par le
» peu d'usage que j'ai fait de l'excellente
» éducation que j'ai reçue autrefois dans
» cette maison, & des grands éxemples
» de piété & de pénitence que j'ai vûs,
» & dont je n'ai été qu'un stérile ad-
» mirateur. Mais plus j'ai offensé Dieu,
» plus j'ai besoin des prieres d'une si
» sainte Communauté, pour attirer sa
» miséricorde sur moi. »

1667.

* C'étoit la Mere Agnès de Sainte Thécle, sa tante.

M. Despréaux composa une épitaphe latine pour mettre sur le tombeau de M. Racine, & en fit ensuite une traduction françoise que voici.

A la gloire de Dieu, Très-Bon & Très-Grand.

« Cy gît Messire Jean Racine, Tré-
» sorier de France, Sécretaire du Roy,
» Gentilhomme de la Chambre, & l'un
» des Quarante de l'Académie Françoise.
» Il s'appliqua longtemps à composer

» cine de la faculté de Paris, âgé de soixante-dix-neuf
» ans. . . . . Il fut enterré dans le Cimetiere du dehors,
« comme il le souhaita, & l'on grava sur la pierre
» sépulcrale son épitaphe. »

1667.

» des Tragédies, qui firent l'admiration
» de tout le monde. Mais enfin il quitta
« ces sujets profanes, pour ne plus em-
» ployer son esprit & sa plume, qu'à
» louer celui qui seul mérite nos louan-
» ges. Les engagemens de son état, &
» la situation de ses affaires le tinrent
» attaché à la Cour. Mais au milieu du
» commerce des hommes, il sçût rem-
» plir tous les devoirs de la piété & de
» la Religion Chrétienne. Le Roy Louis
» le Grand, le choisit lui & un de ses
» intimes amis (1), pour écrire l'Histoire
» & les évenemens admirables de son
» regne (2). Pendant qu'il travailloit à
» cet Ouvrage, il tomba dans une lon-
» gue & grande maladie, qui le retira
» de ce lieu de misere, pour l'établir
» dans un séjour plus heureux, la cin-
» quante-neuviéme année de son âge.
» Quoiqu'il eut autrefois des frayeurs
» horribles de la mort, il l'envisagea
» alors avec beaucoup de tranquillité,
» & il mourut, non abattu par la crain-
» te, mais soutenu par une ferme espé-
» rance & une grande confiance en Dieu.
» Tous ses amis, entre lesquels il comp-
» toit plusieurs grands Seigneurs, fu-
» rent extrêmement sensibles à la perte
» de ce grand homme. Le Roy même

(1) Cet ami étoit M. Despréaux lui-même.

(2) Ce fut au mois d'Octobre 1677. dit M. de la Martiniere, vie de M. Racine, à la tête de ses Œuvres Dramatiques.

» témoigna le regret qu'il en avoit. (*a*) 1667.
» Sa grande modestie & son affection
» singuliere envers cette Maison de Port-
» Royal, lui firent choisir une sépulture
» pauvre, mais sainte, dans ce Cime-
» tiere, & il ordonna par son testament
» qu'on enterra son corps auprès des
» gens de bien qui y reposent (*b*). Qui
» que vous soyez, qui venez ici par un
» motif de piété, souvenez-vous, en
» voyant le lieu de sa sépulture, que
» vous êtes mortel, & pensez plûtôt à
» prier Dieu pour cet homme illustre,
» qu'à lui donner des éloges. »

Lettre de M. de Valincour à M. l'Abbé d'Olivet.

« M. Racine étoit d'une taille médio-
» cre, la physionomie agréable, le visage
» ouvert. Il avoit le nez pointu, ce qui

Bolaeana, in-12. p. 20.

(*a*) « Après la mort de M. Racine, M. Despréaux » vint à la Cour proposer au Roy M. de Valincour, » pour être son associé à l'Histoire. Du plus loin que » le Roy eut apperçu le satirique, il lui cria : *Des-* » *préaux, nous avons beaucoup perdu vous & moi à la* » *mort de Racine. Tout ce qui me console, Sire*, ré- » partit M. Despréaux, *c'est que mon ami a fait une* » *fin très-Chrétienne, & très-courageuse, quoiqu'il crai-* » *gnit extrêmement la mort.* »

(*b*) « Racine, par son codicile du 10. Octobre 1698. » avoit demandé d'être enterré à Port-Royal des » Champs, dans le Cimetiere des Doméstiques, aux » pieds du célébre M. Hamon, qui avoit autrefois pris » soin de ses études dans cette retraite. Il y fut enterré » le 23. Avril 1699. deux jours après sa mort, non » au-dessous de M. Hamon, mais au-dessus, parce » qu'il ne se trouva point de place au-dessous. » *Note de l'édition des Œuvres de M. Despréaux*. in-4°. *Paris, la veuve Alix.*

1667.

» marque, selon Horace, un esprit porté » à la raillerie. Il étoit en effet railleur; » & d'une raillerie amere (*a*): mais dans » les dernieres années de sa vie, la piété » dont il faisoit profession, l'avoit porté » à se modérer. D'ailleurs, autant qu'il » relevoit avec plaisir la fatuité d'un » homme heureux, autant étoit-il plein » de compassion, & toujours disposé en » faveur de ceux qui souffroient. »

M. de Valincour ayant été nommé pour remplir la place de M. Racine à l'Académie Françoise, y vint prendre séance le 27. Juin 1699. & parla de son illustre Prédécesseur de la façon suivante.

Discours de M. de Valincour, lorsqu'il fut reçu à l'Académie.

« Jamais peut-être personne ne vint au » monde avec un plus heureux génie pour

Bolaana, page 102.

(*a*) « M. Racine étoit fort amer dans ses railleries, & » naturellement avoit l'esprit malin & railleur; quoique » cela fut raccommodé par un fond de probité, & par » de grands principes de Christianisme; ses amis même » ne trouvoient point grace auprès de lui quand il leur » échapoit quelque chose qui pût lui donner prise. Un » jour M. Despréaux ayant, par mégarde, avancé une » proposition qui n'étoit pas juste, à l'Académie des » inscriptions, M. Racine ne s'en tint pas à une sim- » ple plaisanterie, qui part souvent du premier feu de » la dispute, mais tombant rudement sur son ami, & » allant même jusqu'à l'insulte, M. Despréaux fut obli- » gé de lui dire: Je conviens que j'ai tort; mais j'aime » encore mieux l'avoir, que d'avoir aussi orgueilleuse- » ment raison que vous l'avez. Je disois * une fois à » M. Despréaux: sçavez-vous que M. Racine est aussi » satyrique que vous? Dites, répondit-il, qu'il est plus » malin que moi. »

Bolaana, page 103.

* C'est M. de Monchenay qui parle.

les

» les Lettres, & cet heureux génie fut
» secondé par une excellente éducation.
» Dès son enfance, charmé des beautés
» qu'il trouvoit dans les anciens, & qu'il
» a si bien imitées depuis ; il s'enfonçoit
» tout seul dans les bois de la solitude
» où il étoit élevé ; il y passoit les jour-
» nées entieres avec Homere, Sophocle,
» & Euripide, dont la langue lui étoit
» déja aussi familiere que la sienne pro-
» pre, & bientôt mettant en pratique
» ce qu'il avoit appris de ces excellens
» Maîtres, il produisit son premier chef-
» d'œuvre, dans un âge, où l'on compte
» encore pour mérite, de sçavoir seule-
« ment réciter les Ouvrages des autres.

» Le fameux Corneille étoit alors dans
» sa plus haute réputation. On tradui-
» soit ses Piéces en toutes les langues de
» l'Europe, on le représentoit sur tous
» les Théatres ; ses vers étoient dans la
» bouche de tout le monde, & *cela est*
» *beau comme le Cid*, étoit une louange
» qui avoit passé en proverbe.

« La France avant lui n'avoit rien vû
» sur la Scene de sublime, ni même,
» pour ainsi dire, de raisonnable, &
» transportée pour ses premiers Ouvra-
» ges, d'une admiration qui alloit, pour
» ainsi dire, jusqu'à l'idolatrie, elle sem-
» bloit, pour l'en récompenser, s'être

1667.

» engagée en quelque façon à n'en ja-
» mais admirer d'autres, que ceux qu'il
» produiroit à l'avenir.

» Ainsi l'on regarda d'abord avec quel-
» que sorte de chagrin, l'audace d'un
» jeune homme qui entroit dans la même
» carriere, & qui osoit demander par-
» tage dans des applaudissemens dont un
» autre sembloit pour toujours avoir été
» mis en possession.

» Mais M. Racine, conduit par son
» seul génie, & sans s'amuser à suivre
» ni même à imiter un homme que tout
» le monde regardoit comme inimitable,
» ne songea qu'à se faire des routes nou-
» velles.

» Et tandis que Corneille peignant
» ses caracteres d'après l'idée de cette
» grandeur Romaine, qu'il a le premier
» mis en œuvre avec tant de succès, for-
» moit ses figures plus grandes que le
» naturel, mais nobles, hardies, admi-
» rables dans toutes leurs proportions;
» tandis que les Spectateurs, entraînés
» hors d'eux-mêmes, sembloient n'avoir
» plus d'ames que pour admirer la ri-
» chesse de ses expressions, la noblesse de
» ses sentimens, & la maniere impérieuse
» dont il manioit la raison humaine.

» M. Racine entra, pour ainsi dire,
» dans leur cœur, & s'en rendit le maî-

1667.

» tre ; il y excita ce trouble agréable,
» qui nous fait prendre un véritable intérêt
» à tous les évenemens d'une fable que
» l'on représente devant nous ; il les rem-
» plit de cette terreur & de cette pitié,
» qui, selon Aristote, sont les véritables
» passions que doit produire la Tragédie ;
» il leur arracha ces larmes, qui font le
» plaisir de ceux qui les répandent ; &
» peignant la nature moins superbe peut-
» être, & moins magnifique, mais aussi
» plus vraie & plus sensible, il leur apprit
» à plaindre leurs propres passions &
» leurs propres foiblesses, dans celles des
» personnages qu'il fit paroître à leurs
» yeux.

» Alors le Public équitable, sans cesser
» d'admirer la grandeur majestueuse du
» fameux Corneille, commença d'admi-
» rer aussi les graces sublimes & tou-
» chantes de l'illustre Racine.

» Alors le Théatre François se vit
» au comble de sa gloire, & n'eut plus
» de sujet de porter envie au fameux
» Théatre d'Athenes florissante : c'est
» ainsi que Sophocle & Euripide, tous
» deux incomparables, & tous deux dif-
» férens dans leur genre d'écrire, firent
» en leur temps l'honneur & l'admiration
» de la sçavante Gréce.

» Quelle foule de Spectateurs, quelles

1667.

» acclamations ne ſuivirent pas les re-
» préſentations d'Andromaque, de Mi-
» thridate, de Britannicus, d'Iphigénie
» & de Phédre! Avec quel tranſport ne
» les revoit-on pas tous les jours, &
» combien ont-elles produit d'imitateurs,
» même fort eſtimables, mais qui tou-
» jours fort inférieurs à leur original,
» en font encore mieux concevoir le
» mérite.

» Mais, lorſque renonçant aux Muſes
» profanes, il conſacra ſes vers à des
» objets plus dignes de lui, guidé par des
» conſeils & par des ordres que la ſageſſe
» même avoueroit pour les ſiens, quels
» miracles ne produiſit-il pas encore!

» Quelle ſublimité dans ſes Cantiques;
» quelle magnificence dans Eſther & dans
» Athalie, piéces égales ou même ſupé-
» rieures à tout ce qu'il a fait de plus ache-
» vé, & dignes par-tout, autant que des
» paroles humaines le peuvent être, de
» la majeſté du Dieu dont il parle, &
» dont il étoit ſi pénétré!

» En effet, tous ceux qui l'ont connu
» ſçavent qu'il avoit une piété trés-ſo-
» lide & très-ſincére, & c'étoit comme
» l'ame & le fondement de toutes les
» vertus civiles & morales que l'on re-
» marquoit en lui : ami fidéle & offi-
» cieux, & le meilleur pere de famille

1667.

» qui ait jamais été, mais ſur-tout éxact
» & rigide obſervateur des moindres de-
» voirs du Chriſtianiſme, juſtifiant en
» ſa perſonne ce qu'a dit un excellent
» eſprit de notre ſiécle, M. Paſcal, que
» ſi la Religion Chrétienne paroît admi-
» rable dans les hommes du commun,
» par les grandes choſes qu'elle leur
» donne le courage d'entreprendre, elle
» ne le paroît pas moins dans les plus
» grands perſonnages, par les petites
» choſes dont elle les empêche de rougir.

» Mais il n'eſt pas étonnant qu'il fut
» ſi éxact & ſi ſolide ſur des devoirs auſſi
» importans que ceux de la Religion;
» il l'étoit de même ſur toutes les choſes
» auſquelles il s'appliquoit, & il n'y en
» avoit aucune à quoi il ne s'efforçât
» de donner toute la perfection dont
» elle étoit capable : de-là vient qu'il
» travailloit tous ſes Ouvrages avec tant
» de ſoin. Il les méditoit longtemps, il
» les retouchoit à diverſes repriſes, tou-
» jours en garde contre cette prodi-
» gieuſe abondance de penſées & d'ex-
» preſſions que lui fourniſſoit la nature :
» n'y ayant rien, diſoit-il, qui faſſe plus
» de mauvais écrivains, & ſur-tout plus
» de méchans Poëtes (*a*), que cette dan-

(*a*) » Il me ſouvient de ce que dit M. Deſpréaux à M. Racine, concernant la facilité de faire des vers.

Réfléxions critiques ſur

1667. » gereuse fécondité qui se trouve souvent » dans les esprits les plus vulgaires ; & qui » les remplissant d'une fausse confiance, » leur fait prendre pour génie une mal- » heureuse facilité de produire des choses » médiocres.

» Avant que d'exposer au Public ce » qu'il avoit composé, il aimoit à le faire » lire à ses amis pour en voir l'effet, re- » cevant leurs sentimens avec docilité, » mais habile sur-tout à prendre conseil » jusques dans leurs yeux & dans leur » contenance, & à y démêler les beau- » tés ou les défauts dont ils avoient été » frapés souvent, sans s'en appercevoir » eux-mêmes.

» Mais rien ne l'assuroit d'avantage » sur ses doutes, que les lumieres de cet » excellent Critique *, avec qui il étoit » lié d'une amitié si célébre, & je dois, » pour l'honneur de l'un & de l'autre, » rapporter ici ce qu'il m'a souvent dit » lui-même, qu'il ne se croyoit pas plus » redevable du succès de la plûpart de ses

* M. Despréaux.

la Poësie & sur la Peinture, Tome II. page 103.

» Ce dernier venoit de donner sa Tragédie d'Aléxan- » dre, lorsqu'il se lia d'amitié avec l'Auteur de l'Art » Poëtique. Racine lui dit, en parlant de son travail, » qu'il trouvoit une facilité surprenante à faire ses vers. » Je veux vous apprendre à faire des vers avec peine, » répondit Despréaux, & vous avez assez de talent pour le » sçavoir bientôt. Racine disoit que Despréaux lui avoit » tenu parole. »

1667.

» Piéces aux préceptes d'Horace & d'A-
» ristote, qu'aux sages & judicieux con-
» seils d'un ami si éclairé.

» Que n'aurois-je point à vous dire,
» Messieurs, des charmes inexprimables
» de sa conversation, & de cette imagi-
» nation brillante qui rendoit les choses
» les plus simples, si aimables, & même
» si admirables dans sa bouche? Mais
» ces graces vives & légeres, qui sont
» comme la fleur de l'esprit, se sentent
» mieux qu'elles ne s'expriment, sembla-
» bles à ces parfums qui font en nous
» une impression si douce & si agréable,
» dont nous pouvons bien conserver le
» souvenir, mais qu'il ne nous est jamais
» possible de bien faire comprendre à
» ceux qui ne l'ont pas éprouvée.

» Qui croiroit qu'un homme, né com-
» me lui, avec un si prodigieux talent
» pour la Poësie, eut pû être encore un
» excellent Orateur? On ne l'auroit pas
» cru dans Rome ni dans Athenes, mais
» l'Académie Françoise nous en fournit
» tous les jours d'illustres éxemples. Vous
» n'avez pas oublié, Messieurs, avec
» quelle force & avec quelle grace il
» parloit dans vos assemblées, & ce lieu
» retentit encore des applaudissemens
» dont vous interrompîtes tant de fois le
» dernier discours qu'il y prononça,* Que

* A la réception de Messieurs Corneille de l'Isle & Bergerac.

1667.

» m'est-il permis, pour le louer digne-
» ment lui-même, d'emprunter ici ses
» propres termes, & de répandre aujour-
» d'hui sur son tombeau, les fleurs im-
» mortelles, qu'il répandit à pleines
» mains sur celui de l'illustre Corneille. »

M. de la Chapelle, comme Directeur de l'Académie, répondit à M. de Valincour en des termes très-obligeans, & poursuivit ainsi son discours.

Réponse de M. de la Chappelle au discours de M. de Valincour.

» Souffrez donc que je vous dise, que
» c'est mériter de succéder au fameux
» Racine, que de l'avoir sçû louer aussi
» éloquemment que vous avez fait. Vous
» l'avez dépeint avec de si vives & de
» si belles couleurs, que même en vous
» admirant, même en nous applaudissant
» de vous avoir acquis, nous avons senti
» un regret plus violent de l'avoir perdu.

» Et en même temps ce nom célébre
» auprès duquel vous avez placé le sien, a
» renouvellé dans nos cœurs une playe
» que rien ne peut plus fermer.

» Car enfin, tant que Racine a vécu,
» tant que nous avons vû parmi nous le
» Compagnon, le Rival, le Successeur
» de ce Génie divin, qui, né pour la
» gloire de sa Nation, a disputé l'em-
» pire du Théatre aux Grecs & aux Ro-
» mains, & l'a emporté sur les autres
» Peuples de la Terre. Nous avons pensé
» le

1667.

» le voir encore lui-même ; celui que
» nous possédions nous consoloit de celui
» que nous n'avions plus ; & ce n'est
» qu'en perdant Racine que nous croyons
» les perdre tous deux, & que nous com-
» mençons à pleurer le grand Corneille.

» Je ne veux ni imiter ici, ni condam-
» ner ceux qui les ont comparés : si l'un
» a suivi de plus près la nature, & si
» l'autre l'a surpassée ; si l'un a frapé d'a-
» vantage l'esprit, si l'autre a mieux
» touché le cœur, ou bien si tous deux
» ont sçû également saisir & enlever le
» cœur & l'esprit ; les siécles à venir, en-
» core mieux que nous, libres & affran-
» chis de toutes préventions en décide-
» ront ; mais dans celui-ci, la fortune met
» entr'eux, après leur mort, une extrême
» différence.

» Lorsque le grand Corneille mourut,
» l'illustre Racine occupoit aussi la place
» que je remplis ici aujourd'hui ; & de
» même qu'après la mort d'Auguste, ce-
» lui qui fut l'héritier de sa gloire & de
» sa puissance, fit dans Rome l'Oraison
» funebre du premier Empereur du mon-
» de. Racine, cette autre lumiere du
» Théatre François, fut le Panégyriste
» de celui que nous en regarderons tou-
» jours comme le Fondateur & le Maî-
» tre, ce fut lui qui recueillit, pour ainsi

1667.

» dire, qui enferma dans l'urne les cen-
» dres de Corneille : il sembla à la for-
» tune, qu'il n'y avoit qu'un grand Poëte
» tragique, qui pût rendre dignement
» ce triste devoir au grand Poëte tra-
» gique que nous perdions alors. Cette
» même fortune, trompée peut-être par
» quelque accueil favorable que le Pu-
» blic a fait à des Ouvrages que j'ai ha-
» zardé sur le Théatre, essaye aujour-
» d'hui de faire en quelque sorte le mê-
» me honneur à Racine ; mais qu'en
» cette occasion elle signale bien son
» aveuglement, & la différence qu'elle
» met entre ces deux illustres Confreres !

» Qu'il fut glorieux pour Corneille
» d'être loué par Racine ! Qu'il est mal-
» heureux pour Racine, qu'entre tant
» de Poëtes & d'Orateurs excellens, dont
» le nom eût fait honneur à sa mé-
» moire, le sort ait choisi celui qui étoit
» le moins capable de célébrer tant de
» vertus.

» Quelle grandeur ! Quelle majesté !
» Quelle sublimité de pensées & de style
» éclaterent dans cet éloge magnifique,
» dont vous nous avez fait souvenir ! Il est
» tel que quand tous les Ouvrages de ces
» deux Auteurs incomparables seroient
» perdus, échapés de l'injure des temps,
» seul il pourroit rendre leurs deux noms
» immortels.

1667.

» Si celui que je consacre aujourd'hui » à la gloire d'un homme qui sçavoit si » bien louer, & qui est si louable lui-» même, n'est pas soutenu de toute cette » pompe & de toute cette éloquence » digne de la Compagnie au nom de qui » je parle; j'espere au moins qu'il se fera » distinguer par un sujet de douleur, le » plus juste & le plus grand qui puisse » affliger les lettres.

» Car à présent que ces deux Poëtes » célébres ne sont plus, la Muse tragi-» que, ne craignons point de le dire, » la muse tragique est ensevelie elle-» même sous la tombe qui les couvre.

» Vous connoissez, Monsieur, toute » la grandeur de cette perte; vous qui » sçavez que la Tragédie donnée aux » hommes par les Philosophes, comme » un reméde salutaire contre leurs dé-» sordres, fut autrefois une école de » vertu, où les esprits corrompus par les » passions déréglées, trouvoient un plai-» sir innocent, qui les retiroit des plus » criminels, où détournés de leurs vices, » par un amusement noble & sérieux, ils » devenoient peu à peu capables de goû-» ter les plaisirs purs & solides de la sa-» gesse: enfin, où les Tyrans les plus bar-» bares étoient contraints quelquefois de » se détester eux-mêmes, & de fuir un

1667.

» ſpectacle, qui en leur inſpirant trop
» d'horreur de leur propre cruauté, les
» dégoûtoit de leur tyrannie.

» Je ne parle point ici de cette Tra-
» gédie lâche & efféminée, qui n'a d'au-
» tre art, ni d'autre but, que celui de
» rendre & d'inſpirer les amoureuſes foi-
» bleſſes, fille de l'ignorance, & de la
» verve indiſcréte des jeunes écrivains,
» qui, ſans étude & ſans connoiſſance,
» apportent ſur nos Théatres les produc-
» tions crues & indigeſtes, d'un génie
» qu'ils n'ont pas nourri des principes
» & de la lecture des anciens.

» Je parle de la Tragédie digne des
» ſoins d'Ariſtote & de Platon, telle que
» M. Racine l'enviſageoit, lorſqu'il ne
» déſeſpéroit pas de la réconcilier avec
» ſes illuſtres ennemis. *

* Dans ſa Préface de Phédre.

» Qui eſt-ce qui entreprendra déſor-
» mais cette grande réconciliation ? Qui
» eſt-ce qui aura la force ? Qui eſt-ce
» qui aura le courage de guérir le goût
» corrompu des hommes, & de dépouil-
» ler cette reine des eſprits, de ces or-
» nemens indignes, de ces paſſions fri-
» voles qui la défigurent, au lieu de la
» parer ? Qui eſt-ce qui, pour parler la
» langue des Poëtes, fera ſortir des en-
» fers les ombres des perſonnages hé-
» roïques ? Et ranimera tantôt Mithri-

» date, pour nous faire admirer une
» vertu féroce & barbare, mais pure &
» grande ? tantôt Phédre même, pour
» faire entrer dans nos cœurs, avec la
» compassion de son malheur, l'hor-
» reur & la haine de son crime ?

» Je ne sçai si mes préjugés m'a-
» veuglent, & si mes craintes sont faus-
» ses ; mais il me semble du moins, que
» si je consulte l'Histoire & l'éxemple des
» siécles passés, elles ne sont que trop
» bien fondées.

» On diroit qu'il y a une fatalité, ou,
» pour parler mieux, un ordre saint de
» la Providence, qui fixe dans tous les arts,
» chez tous les peuples du monde, un
» point d'excellence qui ne s'avance ni
» ne s'étend jamais.

» Ce même ordre immuable détermi-
» ne un nombre certain d'hommes illus-
» tres, qui naissent, fleurissent, se trou-
» vent ensemble dans un court espace de
» temps, où ils sont séparés du reste des
» hommes communs, que les autres
» temps produisent, & comme enfermés
» dans un cercle, hors duquel il n'y a rien
» qui ne tienne, ou de l'imperfection
» de ce qui commence, ou de la corrup-
» tion de ce qui vieillit.

» Ainsi Eschyle, Sophocle, & Euri-
» pide, qui porterent la Tragédie Grec-

1667.

» que à son plus haut degré de splen-
» deur, furent presque contemporains,
» & n'eurent point de successeurs dignes
» d'eux; ainsi à Rome & dans Athenes,
» toutes les autres sciences eurent une
» destinée semblable. »

Le mérite personnel de M. Racine & ses Ouvrages Dramatiques donnerent lieu à la jalousie & à l'envie de beaucoup de gens de Lettres. Nous ne parlons point ici des Critiques que ses Tragédies essuyerent, nous aurons soin d'en faire mention dans l'ordre Chronologique de cette Histoire; indépendamment de ces Ouvrages, on en trouve un qui tient plus à la Satyre qu'à la Critique, il est intitulé: *Apollon, Vendeur de Mithridate.* * M. Barbier d'Aucour, de l'Académie Françoise, est l'Auteur de cette Satyre, en vers irréguliers, qui parut en 1675. On a regardé cette Piéce de Poësie comme le modéle d'une critique badine; & nous croyons au contraire que cette Satyre allégorique est mal imaginée, plus mal conduite, pleine d'allusions froides & très-foiblement versifiée. Le Lecteur va juger si nous nous sommes trompés.

* Imprimé depuis dans les Lettres de M. Simon, & dans l'édition de Hollande des Œuvres de M. Racine, en 1722. sous le titre d'*Apollon Charlatan*.

1667.

APOLLON, *Vendeur de Mithridate*, ou Apollon *Charlatan, allégorie critique.*

Un jour, dans le sacré vallon,
Qu'arrosent les eaux du Permesse,
Le capricieux Apollon,
Conçut pour une plante une folle tendresse,
Et pour lui donner du renom,
Ce grand pipeur en Médecine,
Vendit au son du violon,
Cette misérable *Racine*,
D'abord sous un vieux mur (1) de mousse revêtu,
On la vit s'élever de terre,
Et passer en rampant comme le foible lièvre,
Pour une plante sans vertu.
Mais par la bonté sans égale
D'un Maître (2) de nom & de fait,
Qui répandit sur elle une liqueur royale,
Elle sortit enfin de son être imparfait;
Et poussa hors du sein de l'herbe,
Certaine fleur fiere & superbe,
Qui vint en pointe de buisson,
Déchirer la main (3) délicate,
A qui cette petite ingrate
Devoit son art & sa façon.
Mais se polissant par l'étude,
De plus d'un Jardinier François,
Elle cessa bientôt d'être piquante & rude,
Comme elle l'étoit autrefois:

(1) M. Racine né à la Ferté-Milon.

(2) M. le Maître de Saci.

(3) La Lettre que M. Racine écrivit à l'Auteur des Imaginaires & des deux Visionnaires.

1667. Puisqu'elle s'adoucit jusqu'à faire l'office
De la *Racine* de Réglisse ;
Quoique sa trop grande douceur,
Faisant quelquefois mal au cœur,
Fut prise souvent pour un vice.
Un sage & sçavant Médecin,
Disoit un jour : cette *Racine*
N'est pas tout ce qu'on s'imagine,
Elle est douce, il est vrai : mais sa douceur enfin
N'est propre qu'à charmer quelque galant qui tousse ;
Parmi le sexe féminin,
Phœbus la peut vanter aux Médecins d'eau-douce,
Mais pour m'en faire accroire, il n'est pas assez fin.

Son suc est dangereux à prendre,
Autant que le jus des pavots,
Dont les plus vigilans ont peine à se défendre.
Voyez, comme il endore dans un honteux repos,
Les Princes, les Rois, les Héros,
Sur les bords du Fleuve du Tendre.

Au lieu d'inspirer aux grands cœurs,
De tant de célébres vainqueurs,
L'amour de la vertu, le desir de la gloire,
Il deshonnore leur victoire,
Par de foibles soupirs, & par d'indignes pleurs.

1667.

Hélas ! que vous ont fait les filles de Mémoire,
Pour leur offrir ce ſuc, & le leur faire boire ?
Ne vous en déplaiſe, Phœbus,
Vous commettez un grand abus.
Phœbus à cet avis ne trouvant pas ſon compte,
On dit qu'il en eut honte ;
Mais s'étant déja mis ſur le pied doucereux,
Ce Dieu, d'une adreſſe aſſez fine,
Fit avaler de ſa *Racine*
A des cœurs languiſſans ſous l'empire amoureux.
Ils y trouverent mille charmes.
Chacun par ce doux ſuc ſe ſentit attendrir,
Et de leurs yeux mourans il coula tant de larmes,
Qu'on crût qu'ils en alloient mourir.
L'effet s'en répandit aux Champs & dans la Ville,
Et les Héros changés en amoureux tranſis,
Au lieu d'Alexandre & d'Achille,
Furent Céladon & Tirſis.
Par le fréquent débit de la douce *Racine*,
Phœbus devenu Charlatan,
Comme un Vendeur d'Orviétan,
Eut d'habiles Joueurs *, qui par leur bonne mine,
Firent tant qu'on la crut une plante divine.
Par le ſoin de ces Enchanteurs,
La *Racine* fit des merveilles,
Sur-tout lorſque ſon ſuc, plein de mille douceurs,
Etoit verſé dans les oreilles,

* Les grands Acteurs qui jouerent les Piéces de M. Racine.

1667. Mais elle avoit, dit-on, des vertus sans pareilles,
Depuis que dans un champ orné de mille fleurs,
Elle empruntoit l'éclat d'une assez belle *Rose* (1),
Qui la comblant de ses faveurs,
La fit passer souvent pour une bonne chose.
Quoi qu'il en fût, quoi qu'on en dît,
La *Racine* par-tout reçut mille louanges,
Et dans l'usage enfin, comme dans le débit,
Elle fit des effets étranges.
De deux Freres trop inhumains, (2)
Dont Thébes éprouva la rage,
Elle envenima le courage,
Et répandant entr'eux l'horreur & le carnage,
Leur fit l'un contre l'autre ensanglanter leurs mains.
Ainsi pour accomplir leurs Tragiques desseins,
Tous deux en avoient pris une trop grande dose,
Mais pour dire la vérité,
Phœbus par la *Racine* en fut si peu la cause,
Qu'Apollon par un autre (3) avoit tout inventé.
Le Charlatan ensuite, aussi vain que bizarre,
Tirant de la *Racine* une forte liqueur,
Remplit d'une vertu si rare,
Un Prince Indien & barbare, (4)

(1) M. Rose, Président de la Chambre des Comptes, Sécretaire du Cabinet du Roy, & de l'Académie Françoise.

(2) La Thébaïde *ou* les Freres ennemis, premiere Tragédie de M. Racine.

(3) Antigone, de Rotrou.

(4) Porus, second personnage de la Tragédie d'Alexandre.

1667.

Qu'il eut plus qu'Alexandre (1) & d'esprit & de cœur,
Et fit voir un vaincu plus grand que son vainqueur.

(1) Seconde Tragédie de M. Racine.

La *Racine* s'ouvrant une nouvelle voie,
Alla signaler ses vertus,
Sur les débris pompeux de la fameuse Troye,
Et fit un grand sot de *Pyrrhus*,
D'*Andromaque* (2) une pauvre bête,
Qui ne sçait où porter son cœur,
Ni même où donner de la tête;
D'*Oreste*, Roy d'Argos, un simple Ambassadeur,
Qui n'agit toutefois avec le Roy *Pylade*,
Que comme avec un argoulet;
Et loin de le traiter comme son camarade,
Le traite de maître à valet.
Mais je reviens à vous tant je vous trouve à plaindre,
Malheureuse veuve d'*Hector*,
Un an après sa mort vous le pleurez encor!
Et pour *Astianax* vous avez tout à craindre.
A quoi bon faire un si grand deuil,
Pour réchauffer un froid cercueil?
Puisque vous pouviez vous résoudre
A prendre un autre époux, dont la brutalité,
Qui fut sur votre fils prêt à lancer la foudre,
Ne laisse pas encor sa tête en sureté;

(2) Troisiéme Tragédie de M. Racine.

1667.

Pourquoi ne songez-vous à sauver par vos
larmes,
Ce fils dont les fameux exploits,
Doivent, en accordant les loix avec les armes,
Fonder l'empire des François ?
Apollon rebutant cette juste apostrophe,
Répondit, Franciade à part; *
Et pour changer la catastrophe,
Donna des soufflets à Ronsard.
Puis vantant sa *Racine*, ô ! qu'elle est excellente !
J'ai fait, dit-il, par elle une cure éclatante, &c.

* Poëme épique du Poëte Ronsard.

Nous coupons ici ce petit Poëme, dont on trouvera la suite, partie à partie, aux articles des Ouvrages Dramatiques de M. Racine, jusqu'à la Tragédie d'Iphigénie inclusivement.

Les beautés supérieures & continues des Tragédies de M. Racine, donnerent lieu à beaucoup de personnes d'un goût exquis, de mettre cet illustre Poëte, à côté du fameux Pierre Corneille. Ce jugement révolta les partisans de ce dernier, qui tâcherent de diminuer le mérite du premier. Cette diversité de sentimens produisit une dispute qui n'est pas encore terminée.

Comme Historiens désintéressés, nous allons rapporter deux excellens Paralléles

de ces grands Poëtes : le premier est de M. de Longepierre, qui le composa à la priere de M. Baillet, * & le second est de M. de Fontenelle (*a*) : ces deux Paralléles forment un contraste qui ne peut que faire plaisir au Lecteur.

1667.

* Auteur des Jugemens sur les Sçavans, &c.

Paralléle de M. Corneille & de M. Racine, par M. de Longepierre, du 23. Février 1686. (*b*)

I.

» M. Corneille & M. Racine, tous
» deux d'un mérite infini, quoique d'un
» caractere différent à la gloire de leur
» pays, ont sçû porter parmi nous la
» Tragédie à ce haut degré d'élévation où
» la firent monter autrefois les Grecs ; &
» où jamais les Romains avec toute leur
» grandeur de génie, n'ont pû atteindre.
» C'est à ces deux grands hommes que la
» France est redevable de l'honneur d'é-
» galer l'ingénieuse Athenes, & de triom-
» pher de la superbe Rome ; dont la pre-

(*a*) Ce second paralléle de M. Corneille & de M. Racine se trouve dans un *in*-4°. de la Bibliothéque de Saint Victor, QQ. N°. 688. C'est un feuillet imprimé, au bas duquel M. de Tralage a écrit : « Par M. » de Fontenelle, neveu de M. Corneille, Paris, en » Juillet 1693. »

(*b*) Jugemens des Sçavans, par M. Baillet, *in*-12. Tome IV. II. Part. pag. 554. & suiv. édition de 1725.

1667.

» miere a fait plus de dépense pour la re-
» présentation des Tragédies, & pour la
» récompense de ceux qui y réussissoient,
» que dans toutes les guerres qu'elle a
» eu à soutenir; & dont la seconde a vû
» des Césars jaloux d'ajouter à tant
» d'augustes titres la qualité glorieuse
» de Poëte Tragique. *

* Jules-César avoit fait l'Œdipe; Auguste commença l'Ajax, mais il ne l'acheva pas, *Suetone*. Auguste avoit fait aussi l'Achile, *Suidas*.

I I.

» Ils sont tous deux grands: tous deux
» riches, élevés, pompeux; tous deux
» remplis de cette noblesse majestueuse
» qui fait le caractere propre de la Tra-
» gédie.

I I I.

» Tous deux d'un génie extraordi-
» naire & surprenant; tous deux d'un
» naturel heureux, d'une imagination
» brillante & féconde; d'un jugement
» solide, & d'un discernement exquis;
» tous deux pleins de ce beau feu qui a
» la vertu de ranimer véritablement les
» morts; semblable au feu du Ciel, dont
» Prométhée se servit autrefois pour
» donner la vie à l'homme.

I V.

» Tous deux heureux à inventer: tous
» deux habiles à bien peindre, tous deux
» éxacts à conserver les caracteres, les
» bienséances, le vraisemblable. Jamais

» accablés par les difficultés, toujours
» au-dessus de leur matiere ; enfin tous
» deux grands Maîtres dans leur art, &
» originaux en leur maniere.

1667.

V.

» Celle de l'un est bien opposée à celle
» de l'autre, & peut-être jamais deux
» personnes n'ont pris de routes si diffé-
» rentes, pour parvenir à un même but.

V I.

» M. Corneille a plus de pompe, plus
» d'éclat, plus de force : mais cet éclat
» est quelquefois faux, & cette force
» est quelquefois dure & obscure.

» M. Racine a plus de tendresse, plus
» de grace, plus de douceur ; mais cette
» grace est par tout accompagnée de gran-
» deur ; & cette douceur n'est jamais dé-
» pouillée de noblesse.

V I I.

» On trouve quelque chose de plus
» héroïque, de plus extraordinaire, de
» plus surprenant dans le premier.

» On sent dans le second quelque chose
» de plus vrai, de plus agréable, de plus
» touchant.

V I I I.

» Il paroît plus d'art dans M. Cor-
» neille, peut-être parce qu'il y a moins
» de naturel, si cela se peut dire.

1667.

» Il paroît plus de naturel dans M. » Racine, sans doute, parce qu'il en a » encore plus que d'art.

I. X.

» M. Corneille a un talent extraor-» dinaire pour peindre : on diroit qu'il » tient la nature au-dessous de lui ; & » que méprisant les idées qu'elle lui peut » offrir, il ne veuille puiser que dans » son génie, qui lui fournit en abon-» dance ces traits singuliers, & plus » grands que nature ; ce qui fait que ses » portraits sont toujours merveilleux, & » ne sont pas toujours ressemblans ; & » qu'ils brillent & se font toujours admi-» rer, par ce qu'ils ont de rare & d'ex-» traordinaire.

» Quelque confiance que M. Racine dût » avoir en son génie, il n'a pas cru qu'il » lui fût permis de le suivre toujours, & » de le prendre pour guide, au mépris » de la nature. Il est persuadé que dans le » plus rapide essor, on ne la doit jamais » perdre de vûe ; & qu'il faut toujours » la consulter religieusement, comme » l'oracle de la vérité, & la seule pierre » de touche du vrai & du faux. Aussi » l'a-t-il toujours devant les yeux ; & » l'embellissant sans la déguiser, outre » la ressemblance, on remarque, & on » sent

» ſent dans tous ces tableaux ce que les
» Peintres appellent *Belle nature*. Ce qui
» fait qu'ils touchent & qu'ils frapent
» tout par ce qu'ils ont de vrai & de
» beau.

1667.

X.

» M. Corneille s'eſt perſuadé que pour
» aller au cœur, il falloit aller à l'eſprit.
» Mais Racine a cru au contraire qu'il
» falloit aller à l'eſprit par le cœur. Et
» c'eſt-là la ſource de la diverſité de leurs
» caracteres.

» Mais ſouvent l'eſprit eſt frappé, ſans
» que le cœur ſoit émû, & le cœur n'eſt
» jamais touché, que l'eſprit ne ſe laiſſe
» entraîner. Ainſi, à parler en général,
» la ſeconde de ces routes eſt bien plus
» ſure que l'autre. Combien cela eſt-il plus
» vrai dans ces ſortes d'Ouvrages, dont
» le but eſt d'émouvoir, & qui ſont faits
» pour toutes ſortes de gens ? Il n'y a
» perſonne qui n'ait un cœur pour ſen-
» tir ; & tout le monde n'a pas de l'eſprit
» pour connoître : outre que le cœur eſt
» un juge bien plus ſincere & bien meil-
» leur que l'eſprit. Ce dernier eſt ſujet
» à ſe laiſſer éblouir par de faux brillans ;
» mais le cœur ne peut ſentir dans cha-
» que choſe que ce qui y eſt.

X I.

» Chez M. Corneille, l'eſprit du Spec-

1667.

» tateur s'éléve avec satisfaction, en
» même-temps que celui du Poëte. Il est
» charmé de prendre un essor si impé-
» tueux, & de s'élever ainsi au-dessus
» de lui-même ; toujours dans le mou-
» vement, toujours dans la surprise, tou-
» jours dans l'admiration.

» Chez M. Racine le cœur est touché
» avec plaisir au gré du Poëte, qui en
» est le maître absolu. Ce cœur cédant
» à la force du charme, lui abandonne,
» avec sa liberté, tous ses mouvemens,
» toutes ses passions, qu'il sent flattées
» avec tant d'art, & dont il ne pourroit
» faire un si doux usage. Il ne se con-
» noît plus lui-même ; & sans pouvoir
» distinguer la feinte d'avec la vérité, il
» croit que la nature l'échauffe quand
» ce n'est que le Poëte qui agit, & des
» choses feintes excitent en lui de véri-
» tables passions. Il se sent amollir ou
» troubler quelquefois malgré lui, sou-
» vent avec surprise, jamais sans dou-
» ceur & sans plaisir, s'applaudissant tou-
» jours de sa foiblesse, & faisant tro-
» phée de sa défaite.

XII.

» Pour connoître que le but principal
» où vise M. Corneille est l'esprit, &
» qu'il en fait le premier objet de son

1667.

» étude & de ſon application ; on n'a
» qu'à examiner la maniere dont il en
» déméle les vûes, les détours & les fi-
» neſſes.

» Pour être convaincu que M. Racine
» s'attache principalement au cœur, il
» n'y a qu'à voir ſon habileté à en pein-
» dre au vif tous les mouvemens. Il le
» tourne au gré de ſes deſirs ; il en dé-
» veloppe tous les replis : il en ſonde
» toute la profondeur : il en perce tous les
» détours, & ce labyrinthe obſcur & im-
» pénétrable n'en a aucun qui échape à
» ſa pénétration.

XIII.

» Le premier met de l'eſprit, c'eſt-à-
» dire, du brillant & des penſées par
» tout. Il en mêle, ainſi qu'a fait Lucain,
» juſques dans les endroits les plus pa-
» thétiques, & les plus paſſionnés : ce
» qui rallentit l'effet qu'ils font ſur le
» cœur : ces manieres brillantes ne ſont
» plus de ſa ſphére, elles ſont de celle
» de l'eſprit ; & cette diverſion qui ſe
» forme alors entre ces deux puiſſances
» de l'ame, fait en la partageant, qu'elle
» n'a plus toute ſa force ni toute ſon
» étendue : le cœur ſe refroidit, tandis
» que l'eſprit s'échauffe : en un mot,
» l'on ne peut toucher vivement les deux

1667.

» tout à la fois. La vraisemblance même
» est blessée par ces manieres trop spiri-
» tuelles. Une véritable douleur, une vé-
» ritable tendresse, une véritable colére,
» l'expriment plus nuement, & ne son-
» gent pas à se parer d'ornemens étran-
» gers. Souvent même ces passions,
» lorsqu'elles sont bien vives, demeurent
» muettes, ou ne s'expriment que con-
» fusément. Comment pourroit-elle met-
» tre en œuvre des pensées brillantes &
» ingénieuses, qui ne partent que d'un
» esprit libre, avec le secours du temps
» & de la réfléxion ?

» Le second ne fait paroître du bril-
» lant, que dans les endroits où il est
» à propos de le faire, suivant le pré-
» cepte de cette ingénieuse Bœotienne *,
» il séme avec la main, & non pas avec
» le sac, sans vouloir jamais être plus
» spirituel qu'il ne doit être. Dans les en-
» droits pathétiques, vous le voyez s'a-
» bandonner tout entier à la seule na-
» ture, & à la passion : il en fait une
» peinture vive, naïve, & touchante,
» sans se soucier de la faire brillante &
» spirituelle, par-tout il offre des images
» vraies, naturelles, suivies, bien pla-
» cées, ainsi qu'ont fait Térence & Vir-
» gile. En un mot, ce n'est plus le Poë-
» te, c'est la nature elle-même qui s'ex-

* Corine, *Plutarque.*

» prime : faut-il s'étonner de l'impression
» que le cœur en reçoit ?

X I V.

» On est ébloui du beau feu qui éclate
» dans les Ouvrages de M. Corneille ;
» mais ce beau feu, tel que celui des
» éclairs, brille souvent sans échauffer.
» Le feu de M. Racine échauffe tou-
» jours, semblable à celui du soleil, qui
» éclaire & qui échauffe en même-
» temps.

X V.

» M. Corneille est admirable à bien
» peindre la grandeur d'ame, la vertu,
» la fierté, &c. Rien n'est plus grand,
» plus noble, plus héroïque, que les sen-
» timens qu'il étale. On est charmé de
» voir le Poete ajouter un nouvel éclat
» à ces vertus si brillantes d'elles-mêmes :
» cet éclat rejaillit jusques dans l'ame
» du Spectateur ; & l'esprit frapé d'une
» admiration proportionnée, jouit d'un
» si bel objet avec tout le plaisir dont il
» est capable.

» M. Racine n'est jamais plus lui-mê-
» même, que lorsqu'il touche les pas-
» sions douces, telles que sont l'amour,
» la pitié, la tendresse, &c. C'est-là
» sur-tout où il triomphe. Que de déli-
» catesse ! que de vivacité ! que de na-

1667.

» turel ! quel talent à mettre au jour tous
» les divers mouvemens de cette passion
» qui enferme toute seule toutes les au-
» tres ; je parle de l'amour. Comment
» le cœur qui se reconnoît si aisément
» dans ces portraits animés & vivans,
» n'en seroit-il pas touché ? Aussi n'a-t-il
» ni le pouvoir ni la volonté de résister.
» Il échange sa liberté avec joie contre
» un si agréable esclavage, il se laisse
» saisir avec plaisir à ces mouvemens
» qui lui sont les plus doux : il avoue
» même sa foiblesse par des larmes, ces
» témoins sinceres, ces gages infaillibles
» du trouble de l'ame ; c'est une espéce
» de tribut qu'il paye avec satisfaction
» à un vainqueur, qui n'employe contre
» lui que de si douces armes.

XVI.

» M. Corneille a des saillies éclatantes
» qui frapent vivement les yeux : mais
» il est inégal, & il ne se soutient pas
» toujours. C'est un torrent qui, dans son
» cours peu réglé, quelquefois fait beau-
» coup de bruit, & se précipite avec
» impétuosité, ou s'éléve avec violen-
» ce ; quelquefois coule lentement &
» paroît beaucoup moindre que lui-
» même.

» M. Racine est plus uni. Vous n'y

1667.

» trouverez point d'endroits qui traî-
» nent, qui languiſſent, qui faſſent mé-
» connoître l'Auteur : il agit preſque
» toujours avec moins de bruit, & ja-
» mais ſans effet. Il employe des reſſorts
» que peu de gens ſont capables de con-
» noître, loin de les pouvoir admirer,
» & que tout le monde eſt capable de
» ſentir. C'eſt une riviere grande & belle,
» qui, dans un cours réglé & paiſible,
» roule majeſtueuſement ſes ondes ; &
» qui entraine en tout temps tout ce
» qui ſe rencontre ſur ſon paſſage.

XVII.

» Chez M. Corneille, les fins Con-
» noiſſeurs remarquent avec admiration,
» & tous les autres ſentent avez plaiſir
» une grande intelligence du Théatre.
» Il regne dans toutes ſes Piéces une belle
» économie ; on diſcerne aiſément qu'el-
» les ſont conduites par une main de
» maître, qui manie ſon ſujet à ſon gré,
» qui paroît s'en jouer, & qui eſt tou-
» jours fort au-deſſus.

» M. Racine n'entend pas moins bien
» le Théatre, quoiqu'on veuille dire le
» contraire. Bien des gens ne lui ren-
» dent pas là-deſſus toute la juſtice qu'il
» mérite ; & prononcent hautement en
» faveur de M. Corneille. Mais il ne

1667.

„ faut pas toujours se laisser entraîner au
„ torrent de l'opinion ; & il est bon de
„ ne pas asservir sa raison aux préjugés
„ d'autrui. N'en déplaise à ceux qui sont
„ d'un sentiment opposé, les choses me
„ paroissent assez égales, pour ne rien
„ dire de plus en faveur de M. Racine.
„ Au moins est-il certain que j'y trouve
„ souvent plus d'union dans l'action ;
„ & que mon attention n'y est point
„ détournée avec violence par ces Sce-
„ nes coupées, désunies, & hors d'œu-
„ vres, telles qu'il y en a plusieurs, par
„ éxemple dans le Cid, &c. *(a)*

XVIII.

„ Non-seulement pour l'intelligence
„ du Théatre, mais aussi pour tout le
„ reste, vous trouverez beaucoup d'art,
„ beaucoup de finesse, beaucoup d'esprit
„ dans M. Corneille. Il tire presque tou-
„ jours des choses, tout ce qu'on en peut
„ tirer de ce côté-là. Souvent les plus
„ grands obstacles lui fournissent les plus
„ grandes beautés ; & les épines se chan-
„ gent en roses entre ses mains. Quels
„ effets ne produit point cet art dans le
„ troisiéme Acte des Horaces, & dans
„ cette Scene de l'Œdipe, où ce malheu-

(*a*) On verra la suite de ce Paragraphe à l'article de la Tragédie de Bajazet.

„ reux

„ reux Prince s'avoue lui-même Auteur
„ du meurtre de Laïus, en croyant con-
„ vaincre un de ses assassins.

1667.

„ Même avantage, même talent dans
„ M. Racine. Je n'en veux pour garand
„ que l'admirable caractere de Phédre,
„ ce chef-d'œuvre de l'art, & cet effort
„ de l'esprit humain. A parler sincére-
„ ment, je doute qu'il y ait quelque
„ chose, je ne dis pas parmi nous, mais
„ parmi les anciens, qu'on puisse lui pré-
„ férer avec justice.

XIX.

„ On ne peut exprimer avec com-
„ bien de dextérité M. Corneille conduit
„ une intrigue de Cour; ni avec com-
„ bien d'habileté il dévoile un mystere de
„ cabinet. Que de profondeur, que de
„ rafinement dans les raisonnemens, &
„ dans la politique qu'il étale! Mais, le
„ dirai-je, ces réfléxions & ces raisonne-
„ mens, quoiqu'admirables, me paroif-
„ sent convenir mieux à un Historien
„ qui auroit choisi Tacite pour modéle,
„ qu'à un Acteur à qui on demande
„ toute autre chose. On veut du pathé-
„ tique sur le Théatre, & cela nuit un
„ peu à ces beautés trop recherchées de
„ M. Corneille.

„ M. Racine songe plus à donner de

1667.

„ la passion à ses personnages, qu'à les
„ faire raisonner. Il sçait que la meil-
„ leure politique, le plus grand art
„ qu'on puisse étaler sur le Théatre, est
„ celui de remuer les passions. Chez lui,
„ les raffinemens, les délicatesses du
„ cœur sont préférables à celle de l'es-
„ prit ; & il semble éviter avec soin
„ tous ces ornemens ambitieux qui plai-
„ sent sans échauffer.

X X.

„ Les anciens faisoient de fort belles
„ Tragédies, sans y mêler d'amour.
„ Mais parmi nous l'usage, notre goût,
„ & peut-être même la raison, ont don-
„ né à cette passion tant de cours,
„ qu'elle est à présent l'ame du Théa-
„ tre, & le principal ressort de la Tra-
„ gédie. M. Corneille n'a pas été tou-
„ jours heureux à la mettre en œuvre ;
„ & il l'a peinte rarement dans tout
„ son naturel, sur-tout dans les dernie-
„ res de ses Piéces. Il n'y trace que
„ de fausses images d'un amour toujours
„ imaginaire & sans chaleur. Ce ne sont
„ que des ombres & des fantômes qui
„ portent bien le nom d'amour, mais
„ qui n'ont aucune ressemblance avec
„ lui.

„ Jamais personne au contraire n'a

1667.

„ mieux manié cette passion que M.
„ Racine ; foiblesses, ardeur, transports,
„ crainte, ruses, artifices, inquiétude,
» emportement, langueur, délicatesse,
» &c. rien n'échape a sa vûe. Les traits
» les plus fins, & les plus naturels ; les
» détours les plus cachés ; les mysteres
» les plus passionnés & les plus secrets ;
» tout est dévoilé par lui naturellement,
» à propos, d'un air tendre : l'amour
» respire lui-même dans ses Piéces, & y
» échauffe véritablement.

XXI.

» Pour le stile, M. Corneille a de
» l'élévation & de la pompe ; mais ce
» n'est pas toujours. Il a de la grandeur
» & de la noblesse ; mais elles sont quel-
» quefois mêlées de dureté, quelquefois
» dans ces endroits même où il s'éléve
» au-dessus de la portée du reste des
» hommes ; il employe des expressions
» basses & indignes de la beauté des sen-
» timens, de l'élévation des pensées, &
» de la grandeur du génie du Poëte. L'es-
» prit est frapé de cette disproportion,
» & s'indigne de cet assemblage bizarre
» des choses les plus hautes, & des pa-
» roles les plus communes. Il m'est arrivé
» souvent d'admirer, comment cela se pou-
» voit allier, & comment un génie tel que

1667.

» celui de M. Corneille, pouvoit ramper ainsi dans le plus haut point de son élévation.

» Le style de M. Racine est plus égal & plus beau. Il est magnifique, noble, plein, & est en même-temps doux, agréable & naturel. La beauté de ses expressions ne céde point à celles de ses pensées Rien d'enflé, de dur, de guindé. Rien de foible, de sec, de rampant. L'oreille, l'esprit, le cœur, sont toujours également satisfaits. Ajoutons qu'il a employé, dans ses dernieres Piéces, sur-tout, certaines expressions figurées & sublimes, qui ont autant de beauté que d'éclat; & qui répondent admirablement au caractere pompeux de la Tragédie.

XXII.

» La versification de M. Racine est de même goût que son style. Elle est aisée nombreuse, naturelle & magnifique, douce & noble. Dans sa maniere d'écrire, toute grande qu'elle est, on ne trouve rien d'obscur ni d'embarrassant, rien qui bandant trop l'esprit, fasse trop payer sa noblesse par une pénible application.

» La versification de M. Corneille ne sçauroit être mise raisonnablement en

» paralléle : elle lui céde sans difficulté, » quoiqu'elle soit belle en plusieurs en- » droits ; il faut avouer aussi qu'elle ne » se soutient pas. Souvent elle est dure, » ou guindée ; ailleurs elle est décharnée » & rampante. Quelquefois le Poëte s'a- » bandonnant à l'enthousiasme, prend à » perte d'haleine un essor si impétueux, » & s'éléve si haut, qu'on le perd entie- » rement de vûe.

1667.

XXIII.

» M. Corneille n'a pas été heureux » dans le choix de la plûpart de ses sujets. » A peine souvent le nom en est-il con- » nu : tout le reste est enseveli dans une » obscurité dont il est difficile de tirer un » grand éclat. L'action même qu'il choi- » sit est quelquefois peu tragique, & » peu propre à exciter des mouvemens » bien vifs. On diroit que ce grand hom- » me a manqué de goût ou d'adresse en » ces occasions : ou plûtôt qu'il a mé- » prisé ce qui lui paroissoit trop facile ; & » que se confiant en ses forces, il a vou- » lu chercher à augmenter sa gloire par » les difficultés ; & devoir tout à son gé- » nie & rien à sa matiere.

» M. Racine, au contraire, a réussi » admirablement dans le choix de ses » sujets. Il a eu tout le bon goût & toutes

1667.

» les lumieres nécessaires pour faire un
» discernement avantageux : & sans trop
» présumer de lui-même, il a mieux ai-
» mé devoir quelque chose à son sujet,
» que de risquer la réussite d'une Piéce,
» dont le mauvais succès retombe infail-
» liblement sur l'Auteur, sans qu'on s'en
» prenne jamais au sujet : mais parmi les
» roses il naît des épines, & les sujets les
» plus heureux ne laissent pas d'avoir
» leurs difficultés, qui sont quelquefois
» très-grandes. La gloire de les applanir
» n'est pas médiocre ; & en un mot,
» pourvû qu'on fasse bien, il n'importe
» comment. Le Spectateur qui se sent
» touché d'une Piéce, ne s'informe pas
» si elle doit une partie de sa beauté au
» sujet ; ou s'il s'en informe, le plaisir
» qu'il ressent le porte à louer en cela
» même l'adresse & le discernement de
» l'Auteur.

XXIV.

» M. Corneille a sur M. Racine l'a-
» vantage de l'avoir précédé. Tous ceux
» qui excellent les premiers en quelque
» chose, attirent & attachent bien plus
» les regards ; de même que le Soleil des
» jours sombres paroît plus brillant, &
» que la lumiere a plus d'éclat au mi-
» lieu des ténébres. Sans les belles Piéces

» de M. Corneille, nous aurions été
» frapés bien plus vivement de celles de
» son rival. Les regards, déja accoutumés
» à un éclat si vif, ne s'éblouissent plus
» si aisément. M. Racine s'est soutenu par
» ses propres forces contre ce désavanta-
» ge involontaire. Il n'a pû empêcher
» que M. Corneille n'ait écrit avant lui;
» il a tâché d'empêcher qu'il n'ait écrit
» mieux que lui. Ainsi il a tourné l'in-
» justice du hazard à son avantage, &
» il a sçû tirer une gloire nouvelle du ca-
» price du temps. En effet, plus il a été
» dangereux d'entrer dans une carriere,
» où un autre triomphoit depuis long-
» temps, & sembloit être en sureté con-
» tre l'incertitude de l'avenir, par le suc-
» cès du passé, & par la préoccupation
» des Spectateurs; plus il a eu de gloire
» à l'atteindre en si peu de temps, & à
» lui disputer le prix. En vérité, il faut
» que les Piéces de M. Racine soient
» d'une beauté extraordinaire, pour avoir
» produit tout l'effet qu'elles ont produit
» après celles de M. Corneille. Qu'au-
» roit-ce donc été, si elles avoient paru
» auparavant?

XXV.

» Ce n'est pas le seul ni le plus con-
» sidérable avantage dont M. Corneille

1667.

» soit redevable au temps. Il lui en doit
» encore un autre qui impose bien plus :
» c'est qu'ayant devancé M. Racine, il
» paroît original à son égard. Je sçais
» qu'on pourroit dire la même chose de
» M. Corneille lui-même, par rapport à
» ceux qui l'ont précédé : mais cepen-
» dant, comme il a passé de bien loin
» tous ceux qui avant lui avoient couru
» dans cette carriere, il faut avouer à sa
» gloire, qu'il peut passer pour modé-
» le, & le seul sur quoi l'on auroit pû
» se mouler, si M. Racine n'eut point
» écrit.

» M. Racine n'a paru qu'après M.
» Corneille; mais il ne l'a pas copié : il
» a courru après lui dans la même car-
« riere, mais sans marcher sur ses pas. Il
» a pris une autre route pour arriver au
» même but. Ce sont deux originaux de
» différente maniere. La seule diversité
» de leurs caracteres conserve là-dessus à
» M. Racine toute sa gloire ; autrement
» il faudroit dire qu'Aristophane a été
» original à l'égard de Ménandre ; &
» qu'Euripide n'est qu'une copie de So-
» phocle, auquel même Eschyle auroit
» servi d'original, si l'ancienneté en dé-
» cidoit. Disons donc qu'il y a pour le
» moins autant de gloire à être second
» original en quelque chose, qu'à être le

1667.

» premier ; & que la difficulté de trou-
» ver des choses nouvelles dans ce qui
» ne l'est plus, & de s'empêcher de don-
» ner dans ce qu'on a de beau devant
» les yeux, ne céde en rien à la peine
» d'inventer. Qui ne voit pas que le pre-
» mier travaille dans un champ bien plus
» vaste & bien plus fertile ; & qu'on
» pourroit dire en quelque maniere, que
» le second ne peut plus que glaner, où
» l'autre a recueilli une abondante moif-
» son.

XXVII.*

* Le vingtsixiéme Article de ce paralléle se trouve dans le cinquiéme Volume de cette Histoire, p. 298. note (a)

„ Enfin pour donner quelque légere
„ idée de l'un & de l'autre, comparons
„ les beautés de M. Corneille à une belle
„ statue. Il y a plus de grandeur, plus
„ de force, plus de majesté, quelque
„ chose de plus mâle, de plus hardi, de
„ plus hors d'œuvre : c'est une beauté
„ plus fiére, plus grave, plus vénérable,
„ qui frappe davantage, & qui se fait
„ plus admirer.

„ Comparons les beautés de M. Ra-
„ cine à celles d'un excellent tableau. Il
„ y a plus de grace, plus de douceur,
„ plus de délicatesse, quelque chose de
„ plus tendre, de plus naturel, de plus
„ plein de vie. C'est une beauté toute
„ agréable, toute engageante, qui char-

1667. ,, me les yeux, & qui touche le cœur ;
,, enfin qui se fait aimer davantage.

XXVIII.

,, Et pour les comparer aux deux plus
,, grands hommes que l'antiquité ait pro-
,, duits en ce genre d'écrire pour la Tra-
,, gédie, disons que M. Corneille appro-
,, che davantage de Sophocle, & que
,, M. Racine ressemble plus à Euri-
,, pide. Les ouvrages des deux grands
,, hommes dont je parle, sont les délices
,, & l'admiration de leur siécle, ainsi que
,, ces deux poëtes grecs l'ont été du leur ;
,, & la postérité la plus réculée n'aura pas
,, moins de vénération pour Corneille &
,, pour Racine, que pour Sophocle &
,, pour Euripide. Ces grands noms triom-
,, phans de l'oubli, & victorieux de l'en-
,, vie, sont assurés d'une immortalité
,, glorieuse ; & tant qu'il restera quelque
,, amour pour les belles choses, on parlera
,, avec admiration de M. Corneille & de
,, M. Racine.

Parallèle de M. Corneille & de M. Racine, par M. de Fontenelle.

I.

,, Corneille n'a eu devant les yeux au-
,, cun Auteur qui ait pu le guider. Racine
,, a eu Corneille.

I I.

„ Corneille a trouvé le Théatre Fran-
„ çois très-grossier, & l'a porté à un haut
„ point de perfection. Racine ne l'a pas
„ soutenu dans la perfection où il l'a
„ trouvé.

I I I.

„ Les caracteres de Corneille sont
„ vrais, quoiqu'ils ne soient pas com-
„ muns. Les caracteres de Racine ne
„ sont vrais, que parce qu'ils sont com-
„ muns.

I V.

„ Quelquefois les caracteres de Cor-
„ neille ont quelque chose de faux, à
„ force d'être nobles & singuliers. Sou-
„ vent ceux de Racine, ont quelque cho-
„ se de bas, à force d'être naturels.

V.

„ Quand on a le cœur noble, on vou-
„ droit ressembler aux Héros de Cor-
„ neille ; & quand on a le cœur petit,
„ on est bien aise que les Héros de Racine
„ nous ressemblent.

V I.

„ On remporte des piéces de l'un le
„ desir d'être vertueux, & des piéces de
„ l'autre le plaisir d'avoir des semblables
„ dans ses foiblesses.

1667.

VII.

„ Le tendre & le gracieux de Racine,
„ se trouve quelquefois dans Corneille ;
„ & le grand de Corneille ne se trouve
„ jamais dans Racine.

VIII.

„ Racine n'a presque jamais peint que
„ des François, & que le siécle présent,
„ même quand il a voulu peindre un au-
„ tre siécle, & d'autres nations. On voit
„ dans Corneille toutes les nations, &
„ tous les siécles qu'il a voulu peindre.

IX.

„ Le nombre des piéces de Corneille
„ est beaucoup plus grand que celui des
„ piéces de Racine, & cependant Cor-
„ neille s'est beaucoup moins répété lui-
„ même que Racine n'a fait.

X.

„ Dans les endroits où la versification
„ de Corneille est basse, elle est plus
„ hardie, plus noble, & en même-temps
„ aussi nette & aussi forte que celle de
„ Racine, mais elle ne se soutient
„ pas dans ce dégré de beauté ; & celle
„ de Racine se soutient toujours dans le
„ sien.

XI.

„ Des Auteurs inférieurs à Racine ont

„ réussi après lui dans son genre, aucun
„ Auteur, même Racine, n'a osé toucher
„ après Corneille au genre qui lui étoit
„ particulier.

1667.

Sans succomber à la tentation de faire quelques justes remarques sur ce dernier paralléle, continuons de rapporter ce qu'on a dit sur le génie & les ouvrages dramatiques de M. Racine.

M. de Saint-Evremond dans son *Traité de la vraie & de la fausse beauté des ouvrages d'esprit* (qu'il composa en 1690.) parle de la façon suivante de M. Corneille & de M. Racine.

Mélange curieux des meilleurs Piéces attribuées à M. de Saint Evremond, T. I. p. 111.

„ Revenons aux Auteurs de notre lan-
„ gue. Corneille & Racine sont admira-
„ bles en tragédies : il auroit été néan-
„ moins à desirer que la netteté des ex-
„ pressions de Corneille pût être unie
„ avec la variété & l'abondante fertilité
„ de ses pensées. Peu d'Auteurs parvien-
„ dront à représenter autant d'intrigues,
„ à faire raisonner les personnages avec
„ autant de suite & de solidité. On assiste
„ encore à l'action qu'il ne fait que re-
„ présenter. On passe tout d'un coup de la
„ figure à la réalité : c'est Auguste que
„ l'on entend parler dans Cinna. C'est le
„ Cid que l'on voit dans le premier ou-
„ vrage qui fit tant de bruit à la Cour &
„ à la Ville, & qui fut comme le signal

1667.

„ de la course où il devoit remporter tant
„ de prix. Ce n'est que la plénitude de
„ son sujet, qu'il pénétroit toujours dans
„ toute son étendue, son imagination
„ vaste, son génie inépuisable, qui a laissé
„ dans ses expressions trop de confusion;
„ comme s'il étoit impossible d'être pro-
„ fond & solide, & assez clair en même-
„ temps; mais de tels défauts n'empê-
„ chent pas que des Auteurs de cette ré-
„ putation ne passent pour d'excellens
„ modéles. Si j'étois obligé de dire préci-
„ sément lequel des deux il seroit plus à
„ propos de prendre pour modéle, quand
„ on écrit pour le Théatre, je répondrois
„ qu'il est plus difficile de suivre celui-ci,
„ & qu'il est plus sûr d'imiter celui-là.

M. de Voltaire dans son *Temple du goût*, s'exprime ainsi au sujet de ces deux grands poëtes.

Ce grand & sublime Corneille,
Qui plût bien moins à notre oreille,
Qu'à notre esprit, qu'il étonna:
Ce Corneille qui crayonna (a)
L'ame d'Auguste, de Cinna,
De Pompée & de Cornélie:
Jettoit au feu sa Pulchérie,
Agésilas & Suréna.

(a) Terme dont Corneille se sert dans son Epître à M. Fouquet. Voyez l'article de l'*Œdipe*, Tome VIII, page 245.

1667.

Et sacrifioit sans foiblesse,
Tous ces enfans infortunés,
Fruits languissans de sa vieillesse,
Trop indignes de leurs aînés.
Plus pur, plus élégant, plus tendre,
Et parlant au cœur de plus près,
Nous attachant, sans nous surprendre,
Et ne se démentant jamais,
Racine, observe les portraits
De Bajazet, de Xipharés,
De Britannicus, d'Hippolite:
A peine il distingue leurs traits,
Ils ont tous le même mérite:
Tendres, galans, doux & discrets;
Et l'amour qui marche à leur suite;
Les crois des Courtisans Français.

Dans le discours que M. de Voltaire prononça à l'Académie Françoise le 9 Mai 1746. jour de sa réception dans cette compagnie, il n'oublia pas l'éloge de Corneille & de Racine. Voici les termes qu'il employa en parlant du dernier. „ Après „ Corneille sont venus, je ne dis pas „ de plus grands génies, mais de meil- „ leurs écrivains. Un homme s'éleva,* „ qui fut à la fois plus passionné & plus „ correct, moins varié, mais moins inégal; „ aussi sublime quelquefois, & toujours „ noble sans enflure; jamais déclama-

* Racine.

1667.

„ teur parlant au cœur avec plus de vé-
„ rité & plus de charmes.

Comme nous aurons occasion de rapporter beaucoup de faits sur M. Racine aux articles de ses piéces de Théatre, nous croyons devoir terminer celui-ci par les vers que M. Déspreaux composa pour mettre au bas du portrait de cet illustre poëte.

Du Théatre François l'honneur & la merveille,
Il sçût ressusciter Sophocle en ses écrits ;
Et dans l'art d'enchanter les cœurs & les esprits,
Surpasser Euripide, & balancer Corneille.

Ordre Chronologique des Poëmes Dramatiques de M. Racine.

LA THÉBAÏDE, *ou* LES FRERES ENNEMIS, Tragédie, 1664.

ALEXANDRE LE GRAND, Tragédie, 1665.

ANDROMAQUE, Tragédie, 1667.

LES PLAIDEURS, Comédie en trois Actes, en vers, 1668.

BRITANNICUS, Tragédie, 1669.

BÉRÉNICE, Tragédie, 1670.

BAJAZET, Tragédie, 1672.

MITHRIDATE, Tragédie, 1673.

IPHIGÉNIE, Tragédie, 1674.

PHÈDRE

PHÉDRE ET HIPPOLITE, Tragédie, 1677.

ESTHER, Tragédie Sainte, à Saint Cyr, en 1688. sur le Théatre François en 1721.

ATHALIE, Tragédie Sainte, à Saint Cyr, en 1690. sur le Théatre François, en 1716.

CLÉOPATRE,

Tragédie de M. de la THORILLIERE (a), *non imprimée*,

Représentée sur le Théatre du Palais Royal, vers le 8. Décembre.

CEtte Tragédie n'est connue que par le passage suivant.

Lettre en vers de Robinet du 10. Décembre 1667.

J'achevé en trois mots, ou dans quatre,
En parlant de la *Cléopatre*,
Qui se joue en pompeux arroy,
Par la propre Troupe du Roy.

(a) On trouvera l'article du Sieur la Thorilliere, Auteur & Acteur, sous l'année 1673.

1667.

C'eſt ſans doute une belle Piéce,
Où l'on trouvoit force & juſteſſe,
Et maints délicats traits de l'art ;
Oui, toute flatterie à part,
Et ſon *Auteur la Therilliere*,
En vaut louange ſinguliere.
Mais à tout dire comme il faut,
J'y trouve un notable défaut ;
C'eſt le défaut de la cabale,
Avantageuſe, ou bien fatale,
Aux Ouvrages les plus complets,
Selon ſes bizarres decrets ;
A qui même les plus habiles,
A la ſuivre un peu trop faciles,
Se laiſſent mener tous les jours,
Tout ainſi qu'on méne les Ours.
J'en pourrois dire d'avantage,
Mais je ſuis au bout de la page.



1668.

AMPHITRION,

Comédie en trois Actes, en vers libres, avec un Prologue, de M. MOLIERE,

Représentée sur le Théatre du Palais Royal, au commencement de Janvier, (a) & devant le Roy le Lundi 16. du même mois.

Lettre en vers de Robinet, du 21. Janvier 1668.

LUndi * chez le nompareil SIRE,
On vit les deux *Amphitrions*,
Ou si l'on veut les deux Sosies,
Qu'on trouve dans les Poësies,
Du feu Sieur Plaute, franc latin,
Et que dans un françois très-fin,
Son digne successeur *Moliere*,
A travesti d'une maniere,
A faire ébaudir les esprits,
Durant longtemps de tout Paris:
Car depuis un fort beau Prologue,
Qui s'y fait par un Dialogue,

* 16. Janvier.

(a) Toutes les éditions des Œuvres de Moliere marquent la premiere représentation de l'Amphitrion au 13. Juin 1668. Cependant, par le passage d'une lettre de Robinet, que nous rapportons ici, on voit non-seulement que cette Comédie fut jouée devant le Roy le 16. Janvier précédent, mais aussi qu'elle avoit été représentée à Paris avant de paroître à la Cour.

1668.

De Mercure avecque la Nuit,
Jusqu'à la fin de ce déduit,
L'aimable enjouement du comique,
Et les beautés de l'héroïque,
Les intrigues, les passions,
Et bref, les décorations,
Avec des machines volantes,
Plus que des astres éclatantes,
Font un Spectacle si charmant,
Que je ne doute nullement,
Qu'on y courre en foule extrême,
Bien par-delà la mi-Carême.
Je n'ai rien touché des Acteurs,
Mais je vous avertis Lecteurs,
Qu'ils sont en conche très-superbe,
Je puis user de cet adverbe,
Et que chacun, de son rollet,
Soit sérieux, ou soit follet,
S'acquitte de la bonne sorte.

. . . .

Vous y verrez certaine nuit,
Fort propre à l'amoureux déduit;
Et de même certaine Alcmene,
Ou bien sa remembrance humaine,
Qui voudroit bien, sans en douter,
Qu'un remembrant de Jupiter,
Plein de ce feu, qui le cœur brûle,
Lui fit un remembrant d'Hercule.

» Euripide & Archippus avoient traité

Vie de Moliere avec des jugemens sur ses Ouvrages.

„ ce sujet de Tragi-Comédie, chez les „ Grecs, c'est une des piéces de Plaute „ qui a eu le plus de succès; (a) on la „ jouoit encore à Rome cinq cens ans „ après lui; & ce qui peut paroître sin-„ gulier, c'est qu'on la jouoit toujours „ dans des fêtes consacrées à Jupiter. Il „ n'y a que ceux qui ne sçavent point „ combien les hommes agissent peu con-„ séquemment qui puissent être surpris „ qu'on se moquât publiquement au „ Théatre des mêmes Dieux qu'on ado-„ roit dans les Temples.

(a) « Une des plus belles Piéces de Plaute est l'Am- » phitrion. C'est le jugement qu'en fait Mademoiselle » Le Febvre, (Madame Dacier) qui l'a traduite en » françois avec d'excellentes notes. Moliere a fait une » Comédie du même titre. C'est une de ses meilleures » Piéces. Il a pris beaucoup de choses de Plaute; mais » il leur donne un autre tour : & s'il n'y avoit qu'à » comparer ces deux Piéces, l'une avec l'autre, pour » décider la dispute qui s'est élevée depuis quelque » temps, sur la supériorité ou l'infériorité des anciens, » (M. Bayle écrivoit ceci en 1696.) Je crois que M. » Perault gagneroit bientôt sa cause. Il y a des finesses » & des tours dans l'Amphitrion de Moliere, qui sur- » passent de beaucoup les railleries de l'Amphitrion la- » tin. Combien de choses n'a-t-il pas fallu retrancher » de la Comédie de Plaute, qui n'eussent point réussi sur » le Théatre François ? Combien d'ornemens & de » traits d'une nouvelle invention, n'a-t-il pas fallu » que Moliere ait inséré dans son Ouvrage pour le » mettre en état d'être applaudi, comme il l'a été ? » Par la seule comparaison des Prologues, on peut con- » noître que l'avantage est du côté de l'Auteur moderne. » Lucien a fourni le fait sur quoi le Prologue de Mo- » liere roule, mais il n'en a point fourni les pensées. »

Dictionnaire Historique de Bayle, article d'*Amphitrion*, note (*b*).

1668.

„ Moliere a tout pris de Plaute, hors „ les scenes de Sosie & de Cléantis. Ceux „ qui ont dit qu'il a imité son prologue „ de Lucien, ne sçavent pas la diffé- „ rence qui est entre un imitation & la „ ressemblance très-éloignée de l'excel- „ lent Dialogue de la Nuit, & de Mer- „ cure dans Moliere, avec le petit Dia- „ logue de Mercure & d'Apollon dans „ Lucien; il n'y a pas une plaisanterie, „ pas un seul mot que Moliere doive à „ cet Auteur Grec.

„ Tous les Lecteurs éxempts de pré- „ jugés sçavent combien l'Amphitrion „ François est au dessus de l'Amphitrion „ Latin. Dans Plaute, Mercure dit à „ Sosie: *Tu viens avec des fourberies cou-* „ *sues*; Sosie répond: *Je viens avec des* „ *habits cousus*; *tu as menti*, replique „ le Dieu, *tu viens avec tes pieds & non* „ *avec des habits*. Ce n'est pas-là le co- „ mique de notre Théâtre; autant Mo- „ liere paroît surpasser Plaute dans cette „ espéce de plaisanterie que les Romains „ nommoient Urbanité, autant paroît- „ il aussi l'emporter dans l'économie de „ sa piéce. Quand il falloit chez les an- „ ciens apprendre au Spectateur quelque „ évenemens, un Acteur venoit sans fa- „ çon le conter dans un monologue; ainsi „ Amphitrion & Mercure viennent seuls

„ fur la Scene dire tout ce qu'ils ont fait
„ pendant les entre-Actes ; il n'y avoit
„ pas plus d'art dans les Tragédies, cela
„ seul fait peut-être voir que le Théatre
„ des anciens (d'ailleurs à jamais respec-
„ table) est par rapport au nôtre, ce que
„ l'enfance est à l'âge mur.

» Madame Dacier, qui a fait hon-
» neur à son sexe par son érudition,
» & qui lui en eût fait davantage, si
» avec la science des Commentateurs
» elle n'en eût pas eu l'esprit, fit une
» dissertation pour prouver que l'Amphi-
» trion de Plaute étoit fort au-dessus du
» moderne ; mais ayant oui-dire que Mo-
» liere vouloit faire une Comédie des
» *Femmes sçavantes*, elle supprima sa
» dissertation.

» L'Amphitrion de Moliere réussit plei-
» nement & sans contradiction ; aussi est-
» ce une piéce pour plaire aux plus sim-
» ples & aux plus grossiers comme aux
» plus délicats. C'est la premiere Comé-
» die que Moliere ait écrite en vers li-
» bres, *(ou pour mieux dire, la seule.)*
» On prétendit alors que ce genre de ver-
» sification étoit plus propre à la Comé-
» die que les rimes plates, en ce qu'il y
» a plus de liberté & plus de variété. Ce-
» pendant les rimes plates en vers Aléxan-
» drins ont prévalu. Les vers libres sont

1668.

» d'autant plus mal aisés à faire, qu'ils
» semblent plus faciles. Il y a un rithme
» très-peu connu qu'il y faut observer,
» sans quoi cette poësie rebute: Corneille
» ne connut pas ce rithme dans son
» Agésilas.

Mémoires sur la vie & les Ouvrages de Moliere.

» Si ce fut sans fondement qu'on ac-
» cusa Moliere d'avoir attaqué la Reli-
» gion dans *Tartuffe*, (1) on eut pu lui re-
» procher, à plus juste titre, d'avoir cho-
» qué la bienséance dans *Amphitrion*;
» mais soit par respect pour l'antiquité;
» soit par une suite de l'usage où l'on est
» d'adopter sans scrupule les rêveries les
» plus indécentes de la Mythologie, soit
» que l'on fût déja familiarisé avec ce su-
» jet, par *les Sosies* de Rotrou, (2) on
» n'y fit pas même attention. On se con-
» tenta d'admirer également & l'art avec
» lequel Moliere avoit mis en œuvre ce
» qu'il avoit emprunté de Plaute, & la
» justesse de son goût dans les change-
» mens, & dans les additions qu'il avoit
» cru devoir faire. Madame Dacier, qui
» étale toutes les beautés de la piéce lati-
» ne, n'auroit pas réussi à faire pencher
» la balance en faveur de Plaute, le pa-
» rallele des deux Comédies n'auroit servi
» qu'à montrer la supériorité de l'Auteur
» moderne sur l'ancien. Thessala dans
» Plaute, Céphalie dans Rotrou, ne sont
» que

(1) Voyez l'article de cette Comédie sous l'année 1669.

(2) Voyez l'article de cette Piéce, Tome V. p. 229. de cette Histoire.

» que de ſimples confidentes d'Alcmene ;
» Moliere a fait de Cléanthis, qui tient
» leur place, un perſonnage plus intéreſ-
» ſant par lui-même. La Scéne de Soſie
» avec elle n'eſt point une répétition vi-
» cieuſe de celle d'Amphitrion avec Alc-
» mene, quoique le Maître & le Valet
» ayent également pour objet de s'éclair-
» cir ſur la fidélité de leurs femmes. Les
» deux Scénes ne produiſent pas le même
» effet, par la différence que l'Auteur a
» miſe entre la conduite de Jupiter avec
» Alcmene, & celle de Mercure avec
» Cléanthis. Plaute, qui finit ſa Comé-
» die par le ſérieux d'un Dieu en ma-
» chine, auroit ſçu gré à Moliere d'avoir
» interrompu, par le caprice de Soſie,
» les complimens importuns des amis
» d'Amphitrion, ſur un ſujet auſſi déli-
» cat.

Mais, enfin, coupons aux diſcours,
Et que chacun chez ſoi doucement ſe retire ;
Sur telles affaires, toujours
Le meilleur eſt de ne rien dire.

» A n'enviſager cette réfléxion qui
» acheve le dénouement, que du côté de
» la plaiſanterie, l'on avouera qu'il étoit
» difficile de terminer plus finement, ſur
» le Théatre François, une intrigue auſſi
» galante. *L'on rit*, dit Horace, * *& le*
» *Poëte eſt tiré d'affaire.*

* *Solventur riſu tabulæ, tu miſſus abibis*, Sat. I. l. II. v. 86.

1668. Si l'on en croit l'Auteur du Bolæana, M. Desprеaux ne pensoit pas fort avantageusement de la Comédie d'Amphitrion de Moliere; mais cette décision ne trouvera pas beaucoup de partisans. Quoi qu'il en soit, voici le passage :

Bolaana, in-12. p. 33.

» A l'égard de l'Amphitrion de Moliere, qui s'est si fort acquis la faveur du » Peuple, & même de beaucoup d'honnêtes gens, M. Despreaux ne le goûtoit » que médiocrement. Il prétendoit que » le Prologue de Plaute vaut mieux que » celui du Comique François. Il ne pouvoit souffrir les tendresses de Jupiter » envers Alcmene, & sur-tout cette Scene » où ce Dieu ne cesse de jouer sur le terme d'Epoux & d'Amant. Plaute lui paroissoit plus ingénieux que Moliere » dans la Scene & dans le Jeu du *Moi*. » Il citoit même un vers de Rotrou dans » sa Piéce des Sosies, qu'il prétendoit plus » naturel que ces deux de Moliere.

Et j'étois venu, je vous jure,
Avant que je fusse arrivé.

Or voici le vers de Rotrou,

J'étois chez nous longtemps avant que d'arriver.

M. Riccoboni, dans ses *Observations sur la Comédie & le Génie de Moliere*, parle avec éloge du sujet d'Amphitrion.

1668.

» Nous allons employer ses termes, * com-
» me l'"intrigue est la base du genre dra-
» matique, c'est aussi la partie qui mé-
» rite une plus grande attention. Sans in-
» trigue, il n'y a point de Comédie, &
» c'est par l'intrigue qu'on la distingue
» du dialogue...... On distingue deux sor-
» tes d'intrigues; dans la premiere espece,
» aucun des personnages n'a dessein de
» traverser l'action, qui semble devoir
» aller d'elle-même à sa fin, mais qui
» néanmoins se trouve interrompue par
» des événemens que le pur hazard sem-
» ble avoir amenés.

» Cette sorte d'intrigue, est, je crois,
» celle qui a le plus de mérite, & qui
» doit produire un plus grand effet; parce
» que le Spectateur, indépendamment de
» ses réfléxions sur l'art du Poëte, est
» bien plus flatté d'imputer les obstacles
» qui surviennent aux caprices du hazard,
» qu'à la malignité des Maîtres ou des
» Valets; & qu'au fond une Comédie in-
» triguée de la sorte étant une image plus
» fidelle de tout ce que l'on voit arriver
» tous les jours, elle porte aussi davan-
» tage le caractere de la vrai-semblance.

» Nous n'avons, parmi les ouvrages
» des anciens, que deux modéles en ce
» genre, *l'Amphitrion* & *les Menechmes*.
» Moliere, en choisissant le plus parfait de

* Article II. *de l'Intrigue*, p. 4. & suiv.

1668.

» ces originaux pour l'objet de son imita-
» tion, a bien montré quel étoit son dis-
» cernement. *L'Amphitrion* offre une
» action que les personnages n'ont au-
» cun dessein de traverser; c'est le hazard
» seul qui fait arriver *Sosie* dans un mo-
» ment où *Mercure* ne peut le laisser en-
» trer chez Amphitrion; le déguisement,
» à la faveur duquel Jupiter cherche à sa-
» tisfaire son amour, produit une brouil-
» lerie entre *Amphitrion* & *Alcmene*,
» qui fonde également leurs plaintes ré-
» ciproques. Jupiter, qui ne veut point
» que cette brouillerie révolte Alcmene
» contre son mari, revient une seconde
» fois sous la forme d'Amphitrion, pour
» se raccommoder avec elle; il faut pen-
» dant ce temps-là, que Mercure défen-
» de à Amphitrion, qui survient, l'en-
» trée de sa maison. Comme il a pris la
» figure de Sosie, c'est sur ce malheureux
» Esclave que tombe toute la vengeance
» d'Amphitrion; cependant les chefs de
» l'armée, que Jupiter, pour se défaire
» de Sosie, a fait inviter à dîner, voyant
» deux Amphitrions, ne sçavent de quel
» parti se ranger. Alors l'action est con-
» duite à sa fin, par l'éclat que doit faire
» nécessairement la tromperie de Jupiter;
» & ce Dieu est obligé de se découvrir
» aux dépens même de l'honneur d'Alc-

1668.

» mene : ainsi rien n'arrive dans cette
» Piéce de dessein formé, & le hazard en
» produit seul tous les incidens.

» Mais il manque à la perfection de
» cette Comédie, la simplicité dans le
» principe de l'action, parce que la res-
» semblance surnaturelle d'où n'ait tout
» le mouvement, est une machine qui di-
» minue de beaucoup le mérite de ces
» intrigues de la premiere espéce ; & que
» le naturel ou le simple ne doivent ja-
» mais être altérés par le merveilleux ou
» le surnaturel. . . . .

LAODICE,

REINE DE CAPPADOCE,

Tragédie de M. CORNEILLE DE LISLE,

Représentée sur le Théatre de l'Hôtel de Bourgogne, au commencement du mois de Février.

Lettre en vers de Robinet, du 11. Février 1668.

J'Ai vû LAODICE à l'Hôtel, *
Piéce d'un habile mortel,
Sçavoir du cadet des *Corneilles*,
De qui les admirables veilles

* De Bourgogne.

1668.

Ont vraiment toujours mérité,
Sur la Scéne le *Plaudite* ;
Or, foi d'écrivain véridique,
On voit dans ce grand Dramatique,
Selon mon petit ſentiment,
Ce que les gens de jugement,
Cherchent dedans la Tragédie :
On n'y voit point de rapſodie,
Ni de ces faux petits brillans,
Dont on éblouit le bon ſens.
On y voit ſujet & conduite.
. . . .
Les caractéres ſont divers,
Et ce qu'on doit nommer beaux vers,
Se rencontre dans ce Poëme,
Digne auſſi d'une gloire extrême.
Pour ce qui touche les Acteurs,
Sans que mes vers ſoient des flateurs,
Ils font tous, à leur ordinaire,
Ce qu'il faut pour charmer & plaire :
Et Meſſieurs les gens de Paris,
Sçavent fort bien ce que je dis,
Sans que par ſermens je l'atteſte, &c.

Dans la Lettre datée du 18. du même mois de Février, Robinet nomme les Acteurs qui remplirent les rôles de la Tragédie de Laodice. Voici ſes termes :

Le Poëme de LAODICE,
Qu'il faut, je crois, qu'on applaudiſſe,

1668.

Pour tous ses agrémens divers,
Si l'on n'a le goût de travers,
Parut-là * comme dans son lustre,
A la clarté de maint beau lustre:
Et quoiqu'il soit beau jusqu'au bout,
On admira pourtant, sur-tout,
La catastrophe non pareille,
Car c'est vraiment une merveille.
Pour les Acteurs, ils firent là,
A l'envi *mirabilia.*
Floridor, y faisant Oronte,
Montra qu'aucun ne le surmonte,
Dedans les rôles de Héros,
Et qu'il y mérite un grand los.
Des Oeillets, cette rare Actrice,
Qui représente LAODICE,
Contraignit chacun d'avouer,
Que l'on ne sçauroit mieux jouer.
D'*Ennebault*, malgré sa grossesse,
Y fit des mieux une Princesse;
Et même avecque des appas,
Valans bien qu'on en fasse cas.
La Fleur, qui d'assez bonne grace,
Présentement remplit la place,
Du rare défunt Montfleury,
Qui fut un Acteur très-fleury,
Y parut vraiment un grand homme,
Dans son Ambassadeur de Rome.
Bref, d'*Hauteroche* & *Brécourt*,
Car enfin il faut couper court,

* A Saint Germain.

1668.

Faisant les rôles des deux Princes,
Qui ne sont pas des rôles minces,
Firent faire ce jugement,
Qu'ils les jouoient très-justement.

Le succès de la Tragédie de Laodice fut assez complet, mais il fut passager : & depuis son avénement au Théatre, elle n'y a pas reparû. Le rôle de cette Reine, quoique passablement soutenu, n'est cependant qu'une foible copie de celui de Cléopatre dans Rodogune. Laodice, pour s'assurer la couronne après la mort du Roy de Cappadoce, a sacrifié cinq de ses fils, & donné ordre qu'on enlevât le sixiéme, qu'on élevoit à Rome. Ce dernier dessein a été trompé. Ariarate, qui est ce fils proscrit, paroît à sa Cour sous le nom d'Oronte, & par son mérite & ses exploits, il a trouvé le secret de plaire à cette Reine ambitieuse, & de la conduire au point de lui offrir sa main & sa couronne : l'arrivée d'Aquilius, Ambassadeur de Rome, qui amene avec lui un faux Ariarate, engage Laodice à faire assassiner ce prétendu fils, croyant par ce crime satisfaire la passion qu'elle ressent pour Oronte. Ce dernier se jette à ses pieds & se fait connoître pour Ariarate. Laodice feint de se rendre à la voix de la nature ; elle

1668.

ACTE V.
SCENE III.

fort, en présentant son fils à Axiane, Princesse de Cilicie.

LAODICE.

Princesse, jouissez enfin de votre gloire,
Les Dieux en prirent soin, lorsqu'un heureux accord,
Au destin de mon fils attacha votre sort;
Et leur bonté pour vous acheve de paroître,
Quand dans l'illustre Oronte il nous le font connoître.
Recevant de ma main ce Héros pour époux,
Vous ne douterez point s'il est digne de vous.
Je vous laisse avec lui partager cette joie.
Je vous en dirai plus.

SCENE IV.

AXIANE.

Que faut-il que je croye ?
Après les plus beaux vœux à mon rang immolez,
Se pourroit-il qu'Oronte..... Ah ! de grace parlez.
Quoique de votre amour la Reine ait pû m'apprendre,
J'ai crains que mon amour n'ait voulu trop entendre,
Que d'une erreur flatteuse, il n'ait trop cru l'appas.

ARIARATE.

Non, croyez cet amour, il ne vous trompe pas.
Je suis Ariarate; & si de ma naissance,
Je vous ai dérobé toujours la connoissance,

1668.

J'ai voulu par mes ſoins mériter d'être aimé,
Sans que le trône eût part au feu qui m'a charmé.
D'ailleurs, je m'aſſurois de l'eſprit de la Reine.

AXIANE.

D'un peuple ému contre elle on doit craindre la haine,
Il s'aſſemble, il menace, & crie à haute voix,
Que d'une parricide il abhorre les loix ;
Que lorſque ſa fureur contre ſon ſang éclate,
Ne l'en oſer punir, c'eſt perdre Ariarate.
La ſuite eſt dangereuſe, & dans un pareil ſort...

ARIARATE.

Le peuple a ſçu déja venger ma fauſſe mort ;
Et ce hardi tumulte où ſa crainte l'engage,
De ſa fidélité me donne un nouveau gage.
Mais il faut le calmer ; & c'eſt ce que je puis.

SCENE VI. (*à Aquilius qui arrive.*)

Seigneur, il n'eſt plus temps de cacher qui je ſuis.
La Reine & la Princeſſe ont appris ma naiſſance,

AQUILIUS.

Tout ſe perdoit, Seigneur, par un trop long ſilence.
J'ai rencontré la Reine, & je viens devant tous,
De lui redire encor ce qu'elle a ſçû de vous ;

Mais ce n'est point assez, il faut par votre vûe,
Appaiser promptement la populace émue,
Qui, grossissant toujours dans la cour du Palais,
D'elle contre son fils, craint de nouveaux forfaits.

Ce peuple à haute voix la nomme parricide;
Et peut-être il suivroit la fureur qui le guide,
Si pour le retenir, & calmer son effroi,
Nous différions encore à lui montrer son Roi.
Hâtons-nous, le temps presse, & tout paroît à craindre.

AXIANE *à Ariarate.*

Allez, Seigneur, ce feu ne peut trop-tôt s'éteindre,
On y feroit, sans vous, des efforts superflus.

ARIARATE.

J'y cours, mais . . . . .

PHRADATE.

Scene derniere.

Ah! Seigneur, la Reine ne vit plus.

ARIARATE.

Ciel!

AQUILIUS.

Quoi, des mutins l'aveugle & prompte audace. . . . .

PHRADATE.

Non, Seigneur, apprenez quelle est cette disgrace.
Ayant sçû que le peuple au Palais amassé,
Pour voir son nouveau maître avoit déja pressé,

1668. Sur l'appui d'un balcon, obstinée à paroître,
La Reine aux factieux se fait d'abord connoître ;
Et sa vûe aussitôt animant leur fureur,
Tous pour elle à la fois ont marqué de l'horreur.
Joignant insolemment l'injure à la menace,
Du plus sanglant reproche ils armoient leur audace,
Quand d'un ton, qui de loin pouvoit être entendu :
Va, dit-elle, *sans toi je sçais ce qui m'est dû,*
Peuple lâche, & de qui les timides maximes,
T'ont fait jusques ici dissimuler mes crimes,
Sans moi, qui contre moi te veux prêter mon bras,
Tu tremblerois toujours, & ne puniroís pas.
Là, tirant un poignard, dont elle étoit saisie,
Avant qu'on l'ait pû voir, elle a tombé sans vie,
Un seul coup, malgré nous, a terminé son sort.

ARIARATE.

O fils trop malheureux ! ô déplorable mort !

AQUILIUS.

Le Ciel est équitable, & le fait bien connoître.
Mais le peuple, Seigneur, soupire après son maître,
Forcez votre douleur ; & pour prix de sa foi,
Allons lui faire voir & sa Reine & son Roi

Après avoir parlé du personnage de Laodice, il faut dire un mot des autres. Ariarate n'est qu'un fade doucereux; Axiane est à la glace, & ne tient presque point à l'intrigue; l'Ambassadeur Romain n'a aucune dignité; le Prince Phradate n'est qu'un petit confident; & Anaxandre remplit le rôle d'un bas scélérat.

1668.

LA FOLLE QUERELLE, *OU* LA CRITIQUE D'ANDROMAQUE,

Comédie en trois Actes, en prose, de M. SUBLIGNY,

Représentée sur le Théatre du Palais Royal, le Vendredy 18. May.

Lettre en vers de Robinet du 12. *May* 1668.

ENvoyons donc la guerre paître,
Et ne parlons plus de combats,
Qui n'ont aussi guéres d'appas,
S'ils ne sont combats de ruelles,
Entre les galans & leurs belles,
Ou d'aimables conflits d'esprit,
Tel que n'agueres on m'apprit,
Sur le Poëme d'*Andromaque*,
Ou sans faire tique, ni taque,

1668.

Sinon que du bec seulement,
Chacun en dit son sentiment.
Or, une plume fine & belle,
Sous le nom de *Folle Querelle*,
En a fait même le sujet,
(Qu'on tient bien tourné tout-à-fait,)
D'une petite Comédie,
Aussi plaisante que hardie,
Et qu'enfin la Troupe du Roi, (1)
Donnera Vendredi (2) je croi.
Comme on aime ce qui fait rire,
Sur-tout en critique & satyre,
Dieu sçait comme en foule on ira,
Notamment sur ce qu'on sçaura,
Que la Piéce qu'on examine,
Est l'*Andromaque de Racine.*
J'en dis assez disant cela;
Sur cet article donc hola.

(1) La Troupe du Palais Royal.
(2) 18. May.

Lettre en vers du même, du 26. May 1668.

Je certifie aux curieux
Que *la Folle Querelle*, est à présent jouée,
Et même grandement louée:
Mais pour le sçavoir mieux, qu'ils aillent sur les lieux.

L'Andromaque de M. Racine est la premiere Tragédie sur laquelle on fit une Comédie critique, & même une espéce de Parodie: voilà deux nouveaux genres

en un que présente la Folle Querelle. C'est une obligation que les Auteurs, qui ont travaillé depuis dans le même goût ne croyent pas avoir à Subligny, & il est à présumer qu'ils ont lieu de penser ainsi : car cette Comédie est assez ignorée. Le sujet en est petit & foiblement imaginé.

1668.

Hortense, prête d'épouser Eraste, qu'elle n'aime point, mais que sa mere l'oblige d'accepter, se brouille avec lui, sous prétexte qu'il est le Partisan déclaré de la Tragédie d'Andromaque qu'elle trouve pleine de défauts, tant dans la conduite que dans la versification. Voilà ce qui donne lieu au titre de la Piéce, & à la critique qui y est répandue. Nous ne croyons pas devoir entrer dans un plus long détail de la Folle Querelle, mais il nous paroît nécessaire de placer ici une partie de la Préface qui la précede, elle sert à l'Historique de cette Piéce, & même à celui de la Tragédie d'Andromaque.

Préface de la Folle Querelle.

» Cette Comédie a diverti assez de » monde, dans le grand nombre de ses » représentations, & elle a même assez » plû à ses ennemis, pour borner la ven- » geance qu'ils en ont prise, à publier » que le plus habile homme que la Fran- » ce ait encore eu en ce genre d'écrire en » étoit l'Auteur, je veux dire M. Molie-

1668.

» re, (a) & qu'il n'y avoit rien de moi que
» mon nom. Je sçai combien cette erreur
» m'a été avantageuse ; mais je n'ai pas
» le front d'en profiter plus long-temps,
» & dût-on ne trouver plus ma Comé-
» die si belle, je fais conscience d'expo-
» ser davantage cet homme illustre aux
» reproches que méritent, à ce qu'on dit,
» les faiseurs de critiques. C'est donc
» moi qui ait fait le crime. J'ai tâché seu-
» lement à le commettre de l'air dont
» M. Moliere s'y seroit pris, parce que
» sa maniere d'écrire me plaît fort : que
» je voudrois toujours l'imiter si j'avois à
» travailler pour la Scene, & que même,
» si l'envie m'en prend quelque jour, je
» le prierai de me donner de ses leçons ;
» mais tant s'en faut que j'aie prêté mon
» nom à personne, qu'au contraire si j'en
» avois été cru, on n'auroit pas sçu qui
» je suis. Ce n'est pas qu'en critiquant
» l'Andromaque, je me sois imaginé faire
» une chose qui dût m'obliger à me ca-
» cher ; c'est une petite guerre d'esprit,
» qui bien loin d'ôter la réputation à
» quelqu'un, peut servir un jour à la lui
» rendre plus solide, & il seroit à souhai-

(a) On dit que M. Racine fut du nombre de ceux qui crurent cette Piéce de Moliere, & qu'il pensa se brouiller avec lui à ce sujet. Cependant rien ne ressemble moins au stile & au talent de Moliere.

» ter

1668.

» ter que la mode en vint, pour défen-
» dre les Auteurs, de la fureur des ap-
» plaudissemens, qui, souvent à force
» de leur persuader malgré eux qu'ils ont
» atteint la perfection dans un ouvrage,
» les empêchent d'y parvenir par un au-
» tre qu'ils s'efforceroient de faire avec
» plus de soin. Je fus charmé à la pre-
» miere représentation de l'Andromaque,
» ses beautés firent sur mon esprit ce
» qu'elles firent sur ceux de tous les au-
» tres; & si je l'ose dire, j'adorai le beau
» génie de son Auteur sans connoître son
» visage. Le tour de son esprit, la vigueur
» de ses pensées & la noblesse de ses sen-
» timens m'enleverent en beaucoup d'en-
» droits, & tant de belles choses firent
» que je lui pardonnai volontiers les ac-
» tions peu vrai-semblables, ou peu ré-
» gulieres que j'y avois remarquées. Mais
» lorsque j'appris, par la suite du temps,
» qu'on vouloit borner sa gloire à avoir
» fait l'Andromaque, & qu'on disoit qu'il
» l'avoit écrite avec tant de régularité &
» de justesse, qu'il falloit qu'il travaillât
» toujours de même pour être le premier
» homme du monde: il est vrai que je ne
» fus pas de ce sentiment. Je dis qu'on
» lui faisoit tort, & qu'il seroit capable
» d'en faire de meilleures. Je ne m'en dé-
» dis point, & quelque chagrin que puis-

1668.

» sent avoir contre moi les Partisans de
» cette belle Piéce, de ce que je leur veux
» persuader qu'elle les a trompés quand
» ils l'ont cru si achevée ; je soutiens qu'il
» faut que leur Auteur attrape encore
» le secret de ne les pas tromper, pour
» mériter la louange qu'ils lui ont donnée
» d'écrire plus parfaitement que les au-
» tres. Je ne prétends pas faire croire
» qu'ils soient moins spirituels pour avoir
» été éblouis, au contraire je le prends
» pour une marque de leur vivacité &
» d'une délicatesse d'esprit peu commu-
» ne, qui sur la moindre idée qu'elle re-
» çoit d'une belle chose, la conçoit d'a-
» bord dans sa pureté & dans toute sa
» force, sans songer si les termes qui l'ex-
» priment signifient bien ce que l'Auteur
» a voulu dire. Il faut bien que cela soit,
» puisque si l'on veut se donner la peine
» de lire l'Andromaque avec quelque
» soin, on trouvera que les plus beaux
» endroits où l'on s'est écrié, & qui ont
» rempli l'imagination de plus belles pen-
» sées, sont toutes expressions fausses ou
» sens tronqués qui signifient tout le con-
» traire ou la moitié de ce que l'Auteur a
» conçu lui-même, & que parce qu'un
» mot ou deux suffisent à faire souvent
» deviner ce qu'il veut dire, & que ce
» qu'il veut dire est beau, l'on y applau-

1668.

» dit, sans y penser, tout autant que s'il
» étoit purement écrit & entierement ex-
» primé. La France a intérêt de ne point
» arrêter au milieu de sa carriere, un
» homme qui promet visiblement de lui
» faire beaucoup d'honneur. Elle devroit
» le laisser arriver à ce point de pureté
» de langue & de conduite de Théatre
» qu'il sçait bien lui-même qu'il n'a pas
» encore atteint : car autrement, il se
» trouveroit qu'au lieu d'avoir déja sur-
» passé le vieux Corneille, il demeureroit
» toute sa vie au-dessous. Le Théatre ne
» m'a point permis de m'étendre sur les
» fautes de la diction dans le troisiéme acte
» de ma critique, de crainte que l'action
» n'en fut trop refroidie. (*Subligny rap-porte beaucoup de vers de l'Andromaque, qu'il critique quelquefois assez bien, mais plus souvent mal à propos. Ensuite il poursuit ainsi.*) » Mais je ne prétends pas
» faire voir ici toutes les fautes que j'ai
» remarquées dans ce chef-d'œuvre de
» Théâtre. Son Auteur, qui a plus d'esprit
» que moi, les découvrira bien lui-même
» s'il veut les reconnoître, (*a*) & il s'en
» servira ensuite comme il lui plaira. Il
» suffit que j'en ai compté jusqu'à près de

(*a*) Dans les éditions suivantes de la Tragédie d'Andromaque, M. Racine profita de quelques corrections de Subligny.

1668.

» trois cens..... A cela près, l'Auteur
» d'Andromaque n'en est pas moins en
» passe d'aller un jour plus loin que tous
» ceux qui l'ont précédé, & s'il avoit
» observé dans la conduite de son sujet de
» certaines bienséances qui n'y sont pas :
» s'il n'avoit pas fait toutes les fautes qui
» y sont contre le bon sens : je l'aurois
» déja égalé sans marchander à notre
» grand Corneille; mais il faut avouer
» que si M. Corneille avoit eu à traiter
» un sujet qui étoit de lui-même si heu-
» reux, il n'auroit pas fait venir Oreste
» en Epire comme un simple Ambassa-
» deur ; mais comme un Roy, qui eut
» soutenu sa dignité. Il auroit fait trai-
» ter Pilade en Roy à la Cour de Pyrrhus,
» comme Pollux est traité à la Cour de
» Créon dans la Médie ; où s'il eût man-
» qué à le traiter en Roy, il n'eût pas
» cherché à s'en excuser, en disant qu'il
» ne l'est que dans un Dictionnaire Histo-
» rique, & qu'il ne l'est pas dans Euri-
» pide : car Pilade est Roy dans Euripide
» même. Il auroit introduit Oreste le trai-
» tant d'égal, sans nous vouloir faire ac-
» croire, qu'autrefois le plus grand prin-
» ce tutoyoit le plus petit, parce que cela
» n'a pû être entre gens qui portoient la
» qualité de Rois ; & que quand cela au-
» roit été, ce n'est pas les cérémonies des

1668.

» anciens Rois qu'il faut retenir dans la
» Tragédie, mais leur génie & leurs ſen-
» timens, dans leſquels M. Corneille a ſi
» bien entré, qu'il en a mérité une louange
» immortelle; & qu'au contraire ce ſont
» ces cérémonies-là qu'il faut accommo-
» der à notre temps pour ne pas tomber
» dans le ridicule. M. Corneille, dis-je,
» auroit rendu Andromaque moins étour-
» die, & pour faire un bel endroit de
» ce qui eſt une faute de jugement, dans
» la réſolution qu'elle prend de ſe tuer,
» avant que le mariage ſoit conſommé,
» il auroit tiré Aſtianax des mains de Pyr-
» rhus, afin qu'elle ne fût pas en danger
» de perdre le fruit de ſa mort, & qu'on
» ne l'accuſât point d'être trop crédule. Il
» auroit conſervé le caractere violent &
» farouche de Pyrrhus, ſans qu'il ceſſât
» d'être honnête homme, parce qu'on
» peut être honnête homme dans toutes
» ſortes de tempéramens; & donnant
» moins d'horreur qu'il ne donne des
» foibleſſes de ce prince qui ſont de pures
» lâchetés, il auroit empêché le Specta-
» teur de deſirer qu'Hermione en fut ven-
» gée, au lieu de craindre pour lui. Il au-
» roit ménagé autrement la paſſion d'Her-
» mione, il auroit mêlé un point d'hon-
» neur à ſon amour, afin que ce fût lui
» qui demandât vengeance plutôt qu'une

1668.

» passion brutale; & pour donner lieu à
» cette Princesse de reprocher à Oreste la
» mort de Pyrrhus, avec quelque vrai-
» semblance après l'avoir obligé à le tuer,
» il auroit fait que Pyrrhus lui auroit té-
» moigné du regret d'être infidéle, au lieu
» de lui insulter; qu'Oreste l'auroit prise
» au mot pour se défaire de son Rival,
» au lieu que c'est elle qui le presse à toute
» heure de l'assassiner; & pour prétexter
» la conspiration d'Oreste, il n'auroit pas
» manqué à se servir utilement de ce qui
» fut autrefois la cause de la mort de
» Pyrrhus, en joignant l'interêt des Dieux
» à celui de sa jalousie. Enfin il auroit
» modéré l'emportement d'Hermione, ou
» du moins il l'auroit rendu sensible pour
» quelque temps au plaisir d'être vengée:
» car il n'est pas possible qu'après avoir
» été outragée jusqu'au bout, qu'après
» n'avoir pû obtenir seulement que Pyr-
» rhus dissimulât à ses yeux le mépris
» qu'il faisoit d'elle, qu'après qu'il l'a con-
» gédié,

Sans pitié, sans douleur, du moins étudiée,

» Et qu'elle a perdu toute espérance de
» le voir revenir à elle, puisqu'il a épousé
» sa rivale; il n'est dis-je pas possible,
» qu'en cet état elle ne goute un peu sa
» vengeance. Pour conclusion, M. Cor-
» neille auroit tellement préparé toutes

» choses pour l'action où Pyrrhus se dé-
» fait de sa Garde, qu'elle eût été une
» marque d'intrépidité, au lieu qu'il n'y
» a personne qui ne le prenne pour une
» bévûe insupportable. Voilà ce que je
» croi que M. Corneille auroit fait, &
» peut-être qu'il auroit encore fait mieux
» (a) le temps améne toutes choses; &
» comme l'Auteur d'Andromaque est jeu-
» ne aussi bien que moi, j'espere qu'un
» jour je n'admirerai pas moins la con-
» duite de ses ouvrages, que j'admire
» aujourd'hui la noble impétuosité de son
» génie.

1668.

SUBLIGNY.

N. SUBLIGNY est plus connu par quelques petits ouvrages assez bien écrits, où l'on trouve de l'enjouement & un peu de satyre; que par sa profession d'Avocat au Parlement de Paris. (b) Après s'être déclaré contre M. Racine en donnant une Comédie critique sur la Tragédie d'Andromaque, il devint le panégyriste de cet Auteur, par une réponse à la critique de l'Abbé de Villars sur la Tragé-

(a) Subligny se flatte ici d'avoir corrigé la Tragédie d'Andromaque, d'une façon digne d'être adoptée par M. Corneille, on doute fort que ce grand homme eût suivi ces conseils, mais M. Racine a fait au mieux de les mépriser.

(b) L'Abbé Granet, dans la Préface de son *Recueil de Dissertations sur quelques Tragédies de Corneille & de Racine*, dit que Subligny étoit Comédien, mais cet Editeur s'est trompé, & rien n'est plus faux.

1668.

* Voyez l'article de Bérénice, de Racine, sous l'année 1670.

die de Bérénice de M. Racine. * En 1677. la Phedre de M. Racine, & la Phedre de Pradon ayant été jouées à peu de jours l'une de l'autre, M. Subligny fit la critique de ces deux Tragédies. On connoît encore du même M. Subligny un petit Roman intitulé *la fausse Clélie*, qui est amusant. Nous ignorons le temps de la mort de cet Auteur, mais nous conjecturons qu'il laissa peu de bien à une fille unique qu'il avoit, & qui entra à l'Opera en 1682. lorsque Lully donna à Paris le Ballet du *triumphe de l'Amour*, où il introduisit pour la premiere fois des Danseuses; car avant ce temps c'étoit des hommes habillés en femmes. Mademoiselle Subligny se distingua de ses camarades par son talent, & elle parvint à danser seule des entrées; avantage qu'elle conserva jusqu'à sa retraite de ce Théatre.



LE

1668.

LE POËTE BASQUE,

Comédie en un Acte, en vers, de M. POISSON,

Représentée sur le Théatre de l'Hôtel de Bourgogne, au commencement du mois de Juin.

Lettre en vers de Robinet, du 9. *Juin* 1668.

DEpuis n'aguere, un *Poëte Basque*,
Par conséquent un peu fantasque,
S'érigeant parmi les censeurs,
Glose ici sur tous nos Acteurs;
Si vous voulez lorgner sa trogne,
Allez à l'Hôtel de Bourgogne,
Il fait sous celle de *Poisson*,
Rire de la belle façon:
Et le susdit drôle de Poëte,
Est une Piéce qu'il a faite.

Nous ne doutons point que le jeu des Acteurs, & principalement celui de Poisson, Auteur de cette petite Comédie-Farce, n'ait attiré des Spectateurs; mais au fond, c'est moins que rien. La Scene se passe sur le Théatre de l'Hôtel de Bourgogne. Un Poëte Basque vient proposer aux Acteurs de la Troupe treize Piéces de sa composition, dont les titres

1668.

& les idées sont des plus ridicules. Après avoir été plaisanté par les Acteurs, le Poëte Basque offre de jouer avec son Valet une petite Comédie en trois Actes, en vers de huit sillabes, intitulée : *La Mégere amoureuse.* Le singulier de cette Piéce est d'être jouée par deux personnages, au moyen que le Valet *est vêtu en Scapin d'un côté, & de l'autre en Agathe. Il se tourne à mesure qu'il passe d'un personnage à l'autre, & présente aux Spectateurs, tantôt le visage de Scapin, & tantôt celui d'Agathe.* (Le Poëte Basque est simplement habillé en Marquis.) Le premier Acte fini, & le second commencé, le Poëte, piqué des railleries qu'il entend, quitte brusquement l'assemblée, ce qui termine la Comédie.

L'AMANT QUI NE FLATTE POINT,

*Comédie en cinq Actes, & en vers, de M. HAUTEROCHE,**

Représentée sur le Théatre de l'Hôtel de Bourgogne, au commencement de Juillet.

* On trouvera la vie de cet Auteur à la suite de l'*Esprit follet*, ou *la Dame invisible*, sous l'année 1684.

VOici un nouvel Auteur qui se présente sur la Scene : c'est un homme d'esprit qui joint à des talens pour la

1668.

Poësie Dramatique, toutes les connoissances que sa profession lui a données, & qui met à profit les réfléxions que l'expérience de son art lui a fait faire. Il ne faut pas cependant le juger sur ce premier Ouvrage. C'est un coup d'essai qu'il avoit lui-même condamné dès sa naissance à demeurer dans son cabinet, pour s'en divertir avec ses amis, & qu'il n'avoit entrepris que pour *se tâter* sur ce genre de Poësie, n'ayant pas dessein de le faire représenter, si les Comédiens de l'Hôtel de Bourgogne, ses camarades, ne l'eussent pour ainsi dire forcé par leurs vives instances. « Les » raisons, (dit-il) que je leur alléguois » pour m'en dispenser, étoient que je ne » trouvois pas cette Comédie fort diver» tissante; que d'ailleurs je n'y trouvois » pas ces agrémens qui d'ordinaire at» tirent l'approbation de ceux qui ai» ment les Ouvrages de Théatre. J'ajou» tois encore qu'il y avoit quelques Actes » où je ne voyois pas beaucoup de cha» leur, & que l'action y languissoit, par » la nécessité d'instruire le Spectateur » de quelques circonstances. » Ajoutez à ces raisons, que la Piéce est froide d'un bout à l'autre, & n'offre pas une Scene qui soit un peu plaisante; que l'intrigue est des plus communes, les person-

Avis au Lecteur de l'Amant qui ne flatte point.

1668.

nages vicieux & inutiles, & le dénouement ridicule. M. Hauteroche termine son avis au Lecteur par la justification du caractere principal de sa Comédie, & veut prouver qu'il le conserve jusqu'à la fin, comme il fait au premier & au second Acte. Nous croyons au contraire que Geraste n'y ressemble en aucune maniere ; c'est un brutal, qui rompt grossierement en visiere à tout le monde, & dans le temps même qu'il en reçoit le plus d'honnêtetés : & qui devient doux à l'excès, lorsqu'il est question de soutenir ses droits contre un fourbe qui usurpe son nom. A l'égard de la versification, elle est assez passable : l'Auteur nous avertit qu'on trouve dans cet Ouvrage « plus de cent vers de sa-
» tyre & de morale, qui n'ont point
» été récités, à cause qu'ils sont un peu
» hors d'œuvre, mais qu'il a jugé assez
» beaux pour ne pas déplaire à la lec-
» ture. Il y en a pour le moins (dit-il)
» soixante, dans la Scene des Beaux-
» Freres, au quatriéme Acte, & les au-
» tres sont dispersés en divers endroits. »
Finissons par un passage de Robinet qui nous apprend à peu près la date de la premiere représentation de cette Comédie, & que Mademoiselle d'Ennebaut y remplissoit le rôle de Lucréce.

1668.

Lettre en vers du 14. Juillet 1668.

Notre AMANT, QUI NE FLATTE POINT,
Se présente ici tout à point ;
Car il est juste que je die
Un mot de cette Comédie.
C'est un sujet très-bien écrit,
Remplit de morale & d'esprit,
Où d'ailleurs l'intrigue est plaisante,
Et tout-à-fait divertissante.
De *Hauteroche* en est l'Auteur,
Et chaque Actrice, & chaque Acteur,
De la seule Troupe Royale,
En cette Piéce se signale.
Sur-tout la belle d'*Ennebaut*,
Où je ne trouve aucun défaut,
Que pour moi son peu de tendresse.
Lecteurs, allez voir cette Piéce,
Et dessus moi vous assurez,
Que bien contens vous en serez.



1668.

GEORGE-DANDIN,

OU

LE MARI CONFONDU,

Comédie en trois Actes, en prose, de M. MOLIERE,

Représentée avec des Intermédes à Versailles, le Lundi 16. Juillet, selon Robinet, & selon Félibien, le Mercredi 18. Juillet, & sans Intermédes, sur le Théatre du Palais Royal, le 9. Novembre suivant.

Relation de la Fête de Versailles, du 18. Juillet, par M. Félibien.

« LE Roy ayant accordé la paix aux » instances de ses Alliés, & aux vœux » de toute l'Europe, & donné des mar- » ques d'une modération, & d'une bonté » sans exemple, même dans le fort de ses » conquêtes, ne pensoit plus qu'à s'ap- » pliquer aux affaires de son Royaume, » lorsque, pour réparer en quelque sorte » ce que la Cour avoit perdu dans le Car- » naval pendant son absence, il résolut » de faire une fête dans les Jardins de » Versailles, où, parmi les plaisirs que l'on » trouve dans un séjour si délicieux, l'es- » prit fût encore touché de ces beautés » surprenantes & extraordinaires, dont » ce grand Prince sçait assaisonner tous » ses divertissemens.

1668.

» Pour cet effet, voulant donner la
» Comédie ensuite d'une collation, & le
» souper après la Comédie, qui fut suivi
» d'un bal & d'un feu d'artifice, il jetta
» les yeux sur les personnes qu'il jugea
» les plus capables, pour disposer les cho-
» ses propres à cela.....

» Pour l'éxécution de cette Fête, le
» Duc de Créquy, comme premier Gen-
» tilhomme de la Chambre, fut char-
» gé de ce qui regardoit la Comédie;
» le Maréchal de Bellefond, comme
» premier Maître d'Hôtel du Roy, prit
» soin de la collation, du souper, & de
» tout ce qui regardoit le service des
» tables; & M. Colbert, comme Sur-
» intendant des Bâtimens, fit construi-
» re & embellir les divers lieux destinés
» à ce divertissement Royal, & donna
» les ordres pour l'éxécution des feux
» d'artifice.

» Le sieur Vigarani eut ordre de dresser
» le Théatre pour la Comédie; le sieur
» Gissey d'accommoder un endroit pour
» le souper, & le Sieur de Vau, premier
» Architecte du Roy, un autre pour le
» bal.

» *Le Mercredi, dix-huitiéme jour de*
» *Juillet* 1668. le Roy étant parti de
» Saint-Germain, vint dîner à Versailles

1668.

» avec la Reine, Monseigneur le Dau-
» phin, Monsieur & Madame. Le reste
» de la Cour étant arrivé incontinent
» après midi, trouva les Officiers du Roy
» qui faisoient les honneurs, & rece-
» voient tout le monde dans les Sales
» du Château, où il y avoit en plusieurs
» endroits des tables dressées, & de quoi
» se raffraichir......

» Sur les six heures du soir, le Roy,
» ayant commandé au Marquis de Gef-
» vres, Capitaine de ses Gardes, de faire
» ouvrir toutes les portes, afin qu'il n'y
» eut personne qui ne prit part au diver-
» tissement, sortit du Château avec la
» Reine, & tout le reste de la Cour, pour
» prendre le plaisir de la promenade.
(*M. Félibien fait la description d'une partie des Jardins de Versailles, & poursuit ainsi.*) « A côté de la grande Allée
» Royale, il y en a deux autres qui en
» sont éloignées d'environ deux cens pas.
» Celle qui est à droite, en montant vers
» le Château, s'appelle l'Allée du Roy,
» & celle qui est à gauche l'Allée des Prez.
» Ces trois Allées sont traversées par une
» autre qui se termine à deux grilles, qui
» font la clôture du petit Parc. Ces deux
» Allées des côtés, & celle qui les tra-
» verse, ont cinq toises de large; mais à

» l'endroit où elles se rencontrent, elles
» forment un grand espace, qui a plus
» de treize toises en quarré. C'est dans
» cet endroit de l'Allée du Roy que le
» sieur Vigarani avoit disposé le lieu de
» la Comédie. Le Théatre, qui avan-
» çoit un peu dans le quarré de la place,
» s'enfonçoit de dix toises dans l'allée qui
» monte vers le Château, & laissoit pour
» la Sale un espace de treize toises de
» face sur neuf de large.

1668.

» L'exhaussement de ce Salon étoit de
» trente pieds jusques à la corniche, d'où
» les côtés du plafond s'élevoient encore
» de huit pieds jusques au dernier enfon-
» cement. Il étoit couvert de feuillée par
» dehors, & par dedans paré de riches ta-
» pisseries, que le sieur du Metz, Inten-
» dant des meubles de la Couronne,
» avoit pris soin de faire disposer de la
» maniere la plus belle & la plus conve-
» nable pour la décoration de ce lieu. Du
» haut du plafond pendoient trente-deux
» chandeliers de cristal, portant chacun
» dix bougies de cire blanche. Autour de
» la Sale étoient plusieurs siéges dispo-
» sés en Amphitéatre, remplis de plus
» de douze cens personnes; & dans le
» Parterre il y avoit encore sur des bancs
» une plus grande quantité de monde.

1668.

» Cette Sale étoit percée par deux gran-
» des arcades, dont l'une étoit vis-à-vis
» du Théatre, & l'autre du côté qui va
» vers la grande allée. L'ouverture du
» Théatre étoit de trente-six pieds ; & de
» chaque côté, il y avoit deux grandes
» colonnes torses de bronze & de lapis,
» environnées de branches & de feuilles
» de vigne d'or. Elles étoient posées sur
» des piedestaux de marbre, & por-
» toient une grande corniche aussi de
» marbre, dans le milieu de laquelle on
» voyoit les armes du Roy sur un cartou-
» che doré, accompagné de trophées.
» L'Architecture étoit d'ordre Ionique :
» entre chaque colonne il y avoit une figu-
» re : celle qui étoit à droite représentoit
» la paix, & celle qui étoit à gauche figu-
» roit la victoire...... lorsque leurs Ma-
» jestés furent arrivées dans ce lieu, dont
» la grandeur & la magnificence surprit
» toute la Cour ; & quand elles eurent
» pris leurs places sous le haut dais qui
» étoit au milieu du Parterre, on leva la
» toile qui cachoit la décoration du Théa-
» tre ; & alors les yeux se trouvant tout-
» à-fait trompés, l'on crut voir effective-
» ment un Jardin d'une beauté extraor-
» dinaire.......

» L'ouverture du Théatre se fait par

» quatre Bergers (*a*) déguisés en Valets
» de Fêtes, qui, accompagnés de quatre
» autres Bergers (*b*) qui jouent de la flute,
» font une danse, où ils obligent d'entrer
» avec eux un riche Paysan qu'ils ren-
» contrent, & qui, mal satisfait de son
» mariage, n'a l'esprit rempli que de fâ-
» cheuses pensées. Aussi l'on voit qu'il se
» retire bientôt de leur compagnie, où il
» n'a demeuré que par contrainte. Cli-
» mene & Cloris, (*c*) qui sont deux Ber-
» geres amies, entendant le son des flutes,
» viennent joindre leurs voix à ces instru-
» mens, & chantent, &c.

» Tircis & Philene (*d*) amans de ces
» deux Bergeres, les abordent, pour les
» entretenir de leur passion, & font avec
» elles une Scene en Musique, &c.

» Ces deux Bergers se retirent l'ame
» pleine de douleur & de désespoir, &
» ensuite de cette Musique commence le
» premier Acte de la Comédie en prose.

» Le sujet est qu'un riche Paysan, s'étant
» marié à la fille d'un Gentilhomme de
» Campagne, ne reçoit que du mépris
» de sa femme, aussi-bien que de son

(*a*) Beauchamp, Saint-André, La Pierre, Favier.

(*b*) Descouteaux, Philbert, Jean & Martin Hottere.

(*c*) Mademoiselle Hilaire, Mademoiselle Des-Fronteaux.

(*d*) Blondel, & Gaye.

1668.

» cupés à voir danser plusieurs Bergers
» (a) & Bergeres (b) galamment vétues,
» & Climene chante, &c. à ces mots l'on
» vit s'approcher du fond du Théatre un
» grand rocher couvert d'arbres, sur le-
» quel étoit assise toute la troupe de Bac-
» chus, composée de quarante satyres.
» L'un d'eux (1) s'avançant à la tête,
» chanta fiérement ces paroles, &c.

(1) D'Estival.

» Plusieurs du parti de Bacchus mêloient
» aussi leurs pas à la Musique, & l'on
» eut un combat de Danseurs & de Chan-
» tres de Bacchus, contre les Danseurs
» & les Chantres, qui soutenoient le par-
» ti de l'amour.

(2) Le Gros.

» Un Berger (2) arrive qui se jette au
» milieu des deux partis pour les séparer,
» & leur chante ces vers.

C'est trop, c'est trop, Bergers; hé pourquoi ces débats ?
Souffrons qu'en un parti la raison nous assemble :
L'amour a des douceurs, Bacchus a des appas :
Ce sont deux Déités qui sont fort bien ensemble,
Ne les séparons pas.

(a) *Bergers.* Chicanneau, Saint-André, La Pierre, Favier.
(b) *Bergeres.* Bonard, Arnald, Noblet, Foignard.

Le CHŒUR *du parti de l'Amour, & le* CHŒUR *du parti de Bacchus, ensemble.* 1668.

Mêlons donc leurs douceurs aimables,
Mêlons nos voix dans ces lieux agréables;
Et faisons répéter aux échos d'alentour,
Qu'il n'est rien de plus doux que Bacchus & l'Amour.

» Tous les Danseurs se mêlent ensem-
» ble ; & l'on voit parmi les Bergers & les
» Bergeres, quatre des suivans de Bac-
» chus, (*a*) avec Thyrses, & quatre Bac-
» chantes, (*b*) avec des especes de Tam-
» bours de Basque, qui représentent ces
» cribles qu'elles portoient anciennement
» aux fêtes de Bacchus. De ces Thyrses les
» suivans de Bacchus, frapent sur les cri-
» bles des Bacchantes, & font différentes
» postures pendant que les Bergers & les
» Bergeres dansent plus sérieusement.

» On peut dire que dans cet ouvrage le
» sieur de Lully a trouvé le secret de sa-
» tisfaire, & de charmer tout le monde :
» car jamais il n'y a rien eu de si beau,
» ni de mieux inventé. Si l'on regarde les
» danses, il n'y a point de pas qui ne
» marque l'action que les Danseurs doi-
» vent faire, & dont les gestes ne soient

(*a*) *Suivans de Bacchus.* Beauchamp, Dolivet, Chicanneau, Mayeu.

(*b*) *Bacchantes.* Paysan, Manceau, le Roy, Pesan.

1668.

» autant de paroles qui se fassent enten-
» dre. Si l'on regarde la Musique, il n'y
» a rien qui n'exprime parfaitement tou-
» tes les passions, & qui ne ravisse l'es-
» prit des Auditeurs. Mais ce qui n'a ja-
» mais été vû, est cette harmonie de
» voix si agréable, cette symphonie d'ins-
» trumens, cette belle union de différens
» Chœurs, ces douces Chansonnettes,
» ces Dialogues si tendres & si amoureux,
» ces échos, & enfin cette conduite ad-
» mirable dans toutes les parties, où de-
» puis les premiers récits l'on a vû tou-
» jours que la Musique s'est augmentée;
» & qu'enfin, après avoir commencé par
» une seule voix, elle a fini par un con-
» cert de plus de cent personnes, que l'on
» a vûes toutes à la fois sur un même
» Théatre joindre ensemble leurs instru-
» mens, leurs voix, & leurs pas, dans
» un accord & une cadence qui finit la
» Piéce, en laissant tout le monde dans
» une admiration qu'on ne peut assez
» exprimer.

La suite de cette Fête de Versailles ne regardant plus le genre du Théatre, nous croyons pouvoir nous dispenser d'en parler. Le lecteur peut la lire en entier dans le cinquiéme volume des Œuvres de Moliere, édition *in*-12. Paris, 1739. Il y trouvera aussi les paroles Lyriques des intermédes

termédes de George Dandin, que nous avons cru pareillement devoir supprimer de cet article. Passons présentement à la lettre en vers de Robinet, qui présente un récit qui n'est pas moins curieux de la représentation de George Dandin.

Lettre en vers de Robinet, du 21. Juillet 1668.

Dans le Parc de ce beau Versaille,
Qui n'est pas un lieu de brossaille,
. . . .
On vit Lundi * ce que les yeux
Ne peuvent voir que chez les Dieux,
Ou chez LOUIS qui les égale,
Dedans la pompe d'un régale.
. . . .
Mais sur ce point donc c'est assez,
Sus, Muse, promptement passez
En cette autre brillante Sale,
Qui fut la Sale Théatrale.
O le charmant lieu que c'étoit ?
L'or par-tout, certes éclatoit;
Trois rangs de riches hautelices,
Décoroient ce lieu de délices,
Aussi haut, sans comparaison,
Que la vaste & grande cloison,
De l'Eglise de Notre-Dame,
Où l'on chante en si bonne gamme.
Maintes cascades y jouoient,
Qui de tous côtés l'égayoient,

* 16. Juillet.

1668.

Et pour en gros ne rien obmettre,
Dans les limites d'une lettre,
En ce beau rendez-vous des jeux,
Un Théatre auguste & pompeux,
D'une maniere singuliere,
S'y voyoit dressé par *Molière*,
Le Mome cher & glorieux,
Du bas Olympe de nos Dieux.
Lui-même, donc, avec sa Troupe,
Laquelle avoit les ris en croupe,
Fit-là le début des ébats,
De notre Cour pleine d'appas,
Par un sujet archi-Comique,
Auquel riroit le plus Stoïque,
Vraiment malgré, bon gré ses dents,
Tant sont plaisans les incidents.
Cette petite Comédie, *
Du crû de son rare génie,
Et je dis tout disant cela,
Etoit aussi, par-ci, par-là,
De beaux pas, de ballet mêlée,
Qui plurent fort à l'assemblée,
Ainsi que les divins concerts,
Et les plus mélodieux airs,
Le tout du Sieur Lully Baptiste;
Dont maint est le singe & copiste,
D'ailleurs de ces airs bien chantés,
Dont les sens étoient enchantés,
Molière avoit fait les paroles,
Qui valoient beaucoup de pistoles,

* George-Dandin.

1668.

Car en un mot, jusqu'en ce jour,
Soit pour Bacchus, soit pour l'amour,
On n'en avoit point fait de telles,
C'est comme dire d'aussi belles.
Et pour plaisir, plûtôt, que tard,
Allez voir chez le Sieur Ballard,
Qui de tout cela vend le Livre,
Que presque pour rien il délivre;
Si je vous mens ni peu ni prou,
Et si vous ne sçaviez pas où,
C'est à l'enseigne du Parnasse:
Allez y donc, vîte, & de grace.

Mais revenons à nos Moutons,
Et pour achever, ajoutons,
Que chacun fit-là des merveilles,
Qui n'eurent jamais de pareilles:
Et qu'à l'envi, soit les Acteurs,
Les Baladins & les Chanteurs,
Tous en ce jour se surpasserent,
Et bravement se signalerent.
Mais entre tous ces grands zélés,
Qui se sont si bien signalés,
Remarquable est *la Thorilliere*,
Qui prêt de tomber dans la biere,
Ayant été durant le cours,
Tout au plus d'environ huit jours,
Saigné dix fois pour une fiévre,
Qui dans son sang faisoit la miévre,

1668.

Quitta son grabat prestement,
Et voulut héroïquement,
Du gros *Lubin* faire le rôle, *
Qui sans doute étoit le plus drôle.

* Personnage de la Comédie de George-Dandin.

Mémoires sur la vie & les Ouvrages de Moliere.

» Quoique dans tous les temps l'ex-
» périence ait montré que la dispropor-
» tion des conditions & des fortunes, la
» différence d'humeur & d'éducation,
» sont des sources intarissables de discor-
» de entre deux personnes que l'interêt
» d'une part, & de l'autre la vanité, en-
» gagent à s'épouser ; cet abus n'en est
» pas moins commun dans la société :
» Moliere entreprit de le corriger. Les
» naïvetés grossieres des Valets qui trom-
» pent George-Dandin, le caractere char-
» gé d'un Gentilhomme de Campagne &
» de sa femme, sont des moyens mis heu-
» reusement en œuvre pour rendre cette
» vérité sensible ; mais on voudroit en-
» vain excuser le caractere d'Angelique,
» qui, sans combattre son penchant pour
» Clitandre, laisse trop paroître son aver-
» sion pour son mari, jusqu'à se prêter à
» tout ce qu'on lui suggere pour le trom-
» per, ou du moins pour l'inquiéter. Ses
» démarches, qui ne peuvent être entiere-
» ment innocentes, quand on ne les ac-
» cuseroit que de légereté & d'impru-
» dence, tournent toujours à son avanta-

» ge par les expédiens qu'elle trouve
» pour se tirer d'embaras; de sorte que
» l'on est peut-être plus tenté d'imiter la
» conduite de la femme, toujours heu-
» reuse, quoique toujours coupable, que
» désabusé des mariages peu sortables,
» par l'éxemple de l'infortune du mari.
» Aussi cette Piéce eut-elle des Censeurs,
» & peu de critiques.

» On ne connoît, & on ne joue cette
» Piéce que sous le nom de *George Dan-*
» *din*, & au contraire *le Cocu imaginaire*
» qu'on avoit intitulé & affiché *Sgana-*
» *relle*, n'est connu que sous le nom de
» *Cocu imaginaire*, peut-être parce que
» ce dernier titre est plus plaisant que
» celui de mari confondu. George Dan-
» din réussit pleinement; mais si on ne
» reprocha rien à sa conduite & au
» style, on se souleva un peu contre le
» sujet même de la Piéce, on se révolta
» contre une Comédie, dans laquelle
» une femme mariée donne un rendez-
» vous à son amant..

Vie de Moliere, avec des jugemens sur ses Ouvrages.

Grimarest, dans sa vie de Moliere, rapporte une anecdote sur la Comédie de George Dandin, que, sans en garantir la vérité, nous croyons devoir placer ici.

» Moliere se préparoit à donner son
» George Dandin, mais un de ses amis
» lui fit entendre qu'il y avoit dans le

Vie de Moliere, par Grimarest.

1668.

» monde un Dandin, qui pourroit se re-
» connoître dans sa Piéce, & qui étoit en
» état par sa famille, non-seulement de
» la décrier, mais encore de le desservir
» dans le monde. Vous avez raison, dit
» Moliere à son ami; mais je sçais un sûr
» moyen de me concilier l'homme dont
» vous me parlez; j'irai lui lire ma Piéce.
» Au spectacle où il étoit assidu, Moliere
» lui demanda une de ses heures perdues
» pour lui faire une lecture. L'homme en
» question se trouva si fort honoré de ce
» compliment, que toutes affaires cessan-
» tes, il donna parole pour le lendemain,
» & il courut tout Paris pour tirer vanité
» de la lecture de cette Piéce. Moliere,
» disoit-il à tout le monde, me lit ce soir
» une Comédie, voulez-vous en être?
» Moliere trouva une nombreuse assem-
» blée, & son homme qui présidoit. La
» Piéce fut trouvée excellente, & lorf-
» qu'elle fut jouée, personne ne la fai-
» soit mieux valoir que celui dont je viens
» de parler, & qui pourtant auroit pû
» s'en fâcher, une partie des Scenes que
» Moliere avoit traitées dans sa Piéce,
» étant arrivées à cette personne. Ce se-
» cret de faire passer sur le Théatre un
» caractere à son original, a été trouvé
» si bon, que plusieurs Auteurs l'ont mis
» en usage depuis avec succès.

La naissance d'un second Fils de France qui fut nommé duc d'Anjou (mais qui mourut très-jeune) occasionna des réjouissances publiques. Les différentes Troupes de Comédiens de Paris ne furent pas des derniers à signaler leur joye, & Robinet en rend le compte suivant.

1668.

Lettre en vers du 18. *Août* 1668.

. . . .
Comme chacun à leur exemple, *
(Que toute la Ville contemple)
De se signaler est ravi,
C'est ce qu'on a fait à l'envi.
Et j'en fis dans mon autre Epître,
Un assez spacieux Chapitre.
Mais vraiement des *Comédiens*,
Tant les François qu'*Italiens*,
Ont depuis témoigné leur zéle,
D'une façon si noble & belle,
Et sans aucun égard aux frais,
Car on en fait, je vous promets,
Dedans une rencontre telle,
Tant en violons qu'en chandelle:
Ils ont dis-je d'un si bel air,
Leur affection fait briller,
Donnant *gratis* la Comédie,
A quiconque en avoit envie,
Et c'est-à-dire à tout Paris,
Qui la voulut voir à ce prix,

* Des Personnes de la Cour.

1668.

Qu'ils méritent bien que l'histoire,
En conserve aussi la mémoire.
A l'*Hôtel* * le Sieur *Floridor*,
Lequel, quand il lui plaît, dit d'or,
Fit admirer sa belle langue,
En une fluide harangue,
Touchant cette nativité,
Qui cause notre gayeté.
Et tant lui que sa compagnie,
De qui chacun le Ciel bénie,
(Car je suis bien venu chez eux,)
Firent sans doute de leur mieux;
Et c'est une chose pareille,
Que si je disois à merveille.
Je dois en Spectateur loyal,
Dire aussi qu'au *Palais Royal*,
Où je fus en très-bonne place,
A *Mademoiselle Hubert* grace,
L'excellente *Troupe du Roy*, *
Fit à ravir, en bonne foi,
Tant dans *les Fâcheux*, qu'on peut dire,
Des Fâcheux, qui nous font bien rire,
Que dans le *Médecin forcé*, *
Et depuis qu'on a commencé,
Jusqu'à la fin, que l'on fait pouffe,
De rire presque l'on s'étouffe.
Mais entre les deux, leur Auteur,
Et qui l'est de telle hauteur,
Fit en cinq ou six périodes,
Vallans six des meilleures odes,

* De Bourgogne.

* La Troupe de Moliere.

* Le Médecin malgré lui.

Un

1668.

Un discours, qui bien reçû fut,
Et dans lequel beaucoup me plût
Une comparaison d'Hercule,
Où que sa chemise me brûle.
Outre cela, sous sept habits,
Aussi vrai que je vous le dis,
Çe brave Auteur, le Sieur *Moliere*,
Joua de façon singuliere,
Et se surpassa ce jour-là:
C'est tout dire, disant cela.

L'AVARE,

Comédie en prose, en cinq Actes, de M. MOLIERE,

Représentée sur le Théatre du Palais Royal, le neuf Septembre. (*a*)

Mémoires sur la vie & les Ouvrages de Moliere.

« LE mérite de l'Avare céda pour » quelque temps à la prévention gé- » nérale; l'Auteur qui avoit été obligé de

(*a*) Nous nous sommes conformés à la date de toutes les éditions des Œuvres de Moliere, qui marquent la premiere représentation de l'*Avare* au 9. Septembre 1668. Cependant on sçait que cette Comédie avoit été jouée quelque temps avant, & que n'ayant pas eû de succès, Moliere la retira & la redonna au temps marqué ci-dessus. Si l'on osoit rapporter à Grimarest, (Auteur d'une vie de Moliere) on trouveroit à peu près le temps que l'Avare parut pour la premiere fois, mais cet écri-

1668.

» le retira * à la septiéme représentation,
» le fit reparoître sur la Scene en 1668. on
» fut forcé de convenir qu'une prose élé-
» gante pouvoit peindre vivement les
» actions des hommes dans la vie civile;
» & que la contrainte de la versification,
» qui ajoute quelquefois aux idées, par
» les tours heureux qu'elle donne occa-
» sion d'employer, pouvoit quelquefois
» aussi faire perdre une partie de cette
» chaleur, & de cette vie, qui naît
» de la liberté du style ordinaire. Il est

* On ne sçait pas précisément en quel temps l'*Avare* parut pour la premiere fois. *Mémoires sur la vie & les Ouvrages de Moliere.*

vain est si peu sûr que nous ne rapportons ce qu'il dit de cette Comédie, qu'à titre de conjecture. « Moliere » n'épargnoit ni soin ni veilles, pour soutenir & aug- » menter la réputation qu'il s'étoit acquise, & pour ré- » pondre aux bontés que le Roy avoit pour lui. Il con- » sultoit ses amis; il examinoit avec attention ce qu'il » travailloit; on sçait même que lorsqu'il vouloit que » quelque Scene prît le peuple de Spectateurs, com- » me les autres, il la lisoit à sa Servante, pour voir si » elle en étoit touchée. Cependant il ne saisissoit pas » toujours le Public d'abord; il l'éprouva dans son » Avare, (qui parut au mois de Janvier 1668. A peine » fut-il représenté sept fois. La prose dérouta ce Public. » Comment! disoit, M. le Duc de * * * Moliere est- » il fou, & nous prend-il pour des benets, de nous » faire essuyer cinq Actes en prose? A-t-on jamais vû » plus d'extravagance? Le moyen d'être diverti par de » la prose! mais Moliere fut bien vengé de ce Public » injuste & ignorant, lorsqu'il donna son Avare pour » la seconde fois le 9. Septembre 1668. On y fut en » foule, & il fut joué presque toute l'année; tant il est » vrai que le Public goûte rarement les bonnes choses » quand il est dépaisé. Cinq Actes de prose l'avoient » révolté la premiere fois; mais la lecture & la réfle- » xion l'avoient ramené, & il fut voir avec empresse- » ment une Piéce qu'il avoit méprisé dans les com- » mencemens. »

Vie de Moliere, par Grimarest.

1668.

» en effet, des tours uniques, dictés par
» la nature, que le moindre changement
» dans les mots altere & affoiblit.

» Dès que le préjugé eut cessé, on
» rendit justice à l'Auteur. La proposi-
» tion faite à l'Avare d'épouser sa fille
» sans dot, l'enlevement de la cassette,
» le désespoir du vieillard volé, sa méprise
» à l'égard de l'amant de sa fille, qu'il
» croit être le voleur de son trésor, l'équi-
» voque de sa cassette, sont les traits prin-
» cipaux que Moliere a puisés dans Plaute.
» Mais Plaute ne peut corriger que les
» hommes qui ne profiteroient point des
» ressources que le hazard leur donne
» contre la pauvreté : Euclion, né pau-
» vre, veut encore passer pour tel, quoi-
» qu'il ait trouvé une marmite pleine
» d'or ; il n'est occupé que du soin de ca-
» cher son trésor, dont son avarice l'em-
» pêche de faire usage. Le Poëte Fran-
» çois embrasse un objet plus étendu &
» plus utile. Il représente l'avare sous dif-
» férentes faces ; Harpagon ne veut pa-
» roître ni avare ni riche, quoiqu'il soit
» l'un & l'autre. Le desir de conserver
» son bien, en dépensant le moins qu'il
» peut, est égal au desir insatiable d'en
» amasser davantage ; cette avidité le rend
» usurier. Il le devient envers son fils
» même, il est amant par avarice, &

» c'eſt par avarice qu'il ceſſe de l'être.

1668.

Vie de Moliere, avec des jugemens ſur ſes Ouvrages.

» Cette excellente Comédie avoit été
» donnée au public (avant le 9 Septem-
» bre 1668.) mais le même préjugé qui
» fit tomber *le Feſtin de Pierre*, parce
» qu'il étoit en proſe, avoit fait tomber
» l'Avare. Moliere, pour ne point heurter
» de front le ſentiment des critiques, &
» ſçachant qu'il faut ménager les hom-
» mes quand ils ont tort, donna au pu-
» blic le temps de revenir, & ne rejoua
» l'Avare *que ſept mois après*. Le public
» qui à la longue ſe rend toujours au bon,
» donna à cet ouvrage les applaudiſſe-
» mens qu'il mérite. On comprit alors
» qu'il peut y avoir de fort bonnes Co-
» médies en proſe, & qu'il y a peut être
» plus de difficulté à réuſſir dans ce ſtyle
» ordinaire où l'eſprit ſeul ſoutient l'Au-
» teur, que dans la verſification, qui,
» par la rime, la cadence & la meſure,
» prête des ornemens à des idées ſimples,
» que la proſe n'embelliroit pas. Il y a
» dans l'Avare quelques idées priſes de
» Plaute, & embellies par Moliere. Plaute
» avoit imaginé le premier de faire en
» même-temps voler la caſſette de l'Ava-
» re, & ſéduire ſa fille; c'eſt de lui qu'eſt
» toute l'invention de la Scene du jeune
» homme qui vient avouer le rapt, &
» que l'Avare prend pour le voleur;

» mais on ose dire que Plaute n'a point
» assez profité de cette situation, il ne l'a
» inventée que pour la manquer; que
» l'on en juge par ce trait seul: l'amant
» de la fille ne paroît que dans cette Scene,
» il vient sans être annoncé ni préparé,
» & la fille elle-même n'y paroît point
» du tout.

» Tout le reste de la Piéce est de Mo-
» liere, caracteres, intrigue, plaisante-
» ries; il n'en a imité que quelques li-
» gnes, comme cet endroit où l'Avare
» parlant (peut-être mal à propos) aux
» Spectateurs, dit: *Mon Voleur n'est-il*
» *point parmi vous? Ils me regardent*
» *tous, & se mettent à rire. Quid est quid*
» *ridetis? Novi omnes scio fures hic esse*
» *complures*; & cet autre endroit encore,
» où ayant éxaminé les mains du Valet
» qu'il soupçonne, il demande à voir la
» troisiéme. *Ostende tertiam?* Mais si
» l'on veut connoître la différence du
» style de Plaute, & du style de Moliere,
» qu'on voye les portraits que chacun
» fait de son Avare. Plaute dit: *il crie*
» *qu'il est perdu, qu'il est abimé, si la*
» *fumée de son feu va hors de sa maison.*
» *Il se met une vessie à la bouche pen-*
» *dant la nuit, de peur de perdre son*
» *souffle. Se bouche-t'il aussi la bouche*
» *d'en-bas?*

1668.

» Cependant ces comparaisons de Plau-
» te avec Moliere, toutes à l'avantage du
» dernier, n'empêchent pas qu'on ne doive
» estimer ce Comique Latin, qui n'ayant
» pas la pureté de Terence, avoit d'ail-
» leurs tant d'autres talens, & qui, quoi-
» qu'inférieur à Moliere, a été pour la
» variété de ses caracteres & de ses intri-
» gues, ce que Rome a eu de meilleur.
» On trouve aussi à la vérité dans l'Avare
» de Moliere quelques expressions gros-
» sieres, comme *je sçai l'art de traire*
» *les hommes*, & quelques mauvaises
» plaisanteries, comme *je marierois, si*
» *je l'avois entrepris, le Grand-Turc*
» *avec la République de Venise* (a). »

M. Riccoboni, dans ses Observations sur la Comédie & sur le génie de Moliere, propose une critique de la Comédie

(a) Peu de temps après que Racine se fût brouillé avec » Moliere, (au sujet de Mademoiselle Du Parc, qu'il » enleva à ce dernier, pour la faire entrer à l'Hôtel de » Bourgogne) Moliere donna son Avare, où M. Des- » preaux fut dès plus assidus. Je vous vis dernierement, » lui dit Racine, à la Piéce de Moliere, & vous riez » tout seul sur le Théatre. Je vous estime trop, lui » répondit son ami, pour croire que vous n'y ayez pas » ris, du moins intérieurement. M. Despreaux préféroit » l'Avare de Moliere à celui de Plaute, qui est outré » dans plusieurs endroits, & entre dans des détails bas » & ridicules. Au contraire, celui du Comique moderne » est dans la nature ; & une des meilleures Piéces de » l'Auteur. » C'est ainsi qu'en jugeoit M. Despreaux. *Bolæana*, page 105.

de l'Avare, qui ne nous paroît pas toujours sans replique, mais qui fait voir le bon goût & la connoissance de cet Auteur pour le genre théatral.

1668.

Examen de la Comédie de l'Avare.

Observations sur la Comédie, &c. pag. 252. & suiv.

« Avant que de faire connoître les » beautés de cette Comédie, j'entreprendrai d'en faire la critique; car mon intention n'est pas que l'on me croye si » prévenu en faveur de Moliere, que je » lui passe ses défauts, & que par cette » raison je néglige d'en parler. Il faut » convenir que Moliere a ramené la conduite & les bienséances sur le Théatre, » qui avant lui étoit licentieux à tous » égards. S'il n'a pas mis la derniere » main à son ouvrage, ce n'est pas à lui » qu'il s'en faut prendre. On sçait que » quiconque entreprend une réforme, » n'embrasse pas le tout d'abord, & qu'il » s'attache seulement à des parties. Comme il craint à chaque pas une révolte » du public, il est obligé de conserver » quelqu'unes des parties défectueuses » que le goût regnant soutient encore, » & que le public par conséquent seroit » fâché qu'on lui enlevât; mais il y vient » avec le temps. Peu à peu il developpe » son sistême, il perfectionne son ouvrage, » & oblige enfin ce même public à proscrire ce qu'il avoit protégé. Ainsi Moliere trouva l'amour souverain du Théa-

1668.

» tre, & ne voulant pas l'en bannir tout
» à fait, il n'oublia rien pour en dimi-
» nuer le pouvoir, & le présenter sous
» une forme honnête; mais il n'en fit pas
» assez pour y réussir. C'est par cette
» condescendance à l'usage de son temps,
» que *Valere*, amoureux d'*Elise*, fille
» d'*Harpagon*, ne se conduit pas d'une
» maniere convenable, & qui passe les
» bornes de la bienséance: il se donne
» à *Harpagon* pour un homme sans nais-
» sance, & il n'entre à son service que
» pour se faciliter les moyens d'être tou-
» jours auprès de sa Maîtresse. *Elise*, d'un
» autre côté en lui permettant de faire
» cette supposition à son pere, manque
» aux bonnes mœurs & à la bienséance;
» & jamais l'on ne doit exposer de pa-
» reils modéles aux yeux du Spectateur.

» Un autre défaut, à mon avis, c'est
» d'avoir donné quatre Domestiques à
» l'Avare (a) & un à son fils. *Harpagon*
» n'est pas présenté comme un homme
» qui ait de la naissance ou de grandes

(a) Par éxemple, voici une critique qui porte à faux. Harpagon est un homme riche, & qui passe pour tel, ainsi il est obligé de représenter, même il a un carosse & des chevaux, mais son extrême avarice fait que son équipage est en mauvais ordre, ainsi que l'habillement de ses Domestiques, & voilà pourquoi il a fait de son Cocher, son Cuisinier, &c. & qu'il a pris un Intendant, parce qu'il ne lui coûte rien.

1668.

» richeſſes. Quiconque a un Maître Jac-
» ques, chargé tout à la fois de l'emploi
» de Cuiſinier & de Cocher, n'a pas or-
» dinairement deux Laquais & un In-
» tendant. Un Maître de l'art me répon-
» dra peut-être, que cinq Domeſtiques
» chez Harpagon, ſont autant de reſſorts
» pour faire jouer ſon caractere, que
» Moliere en a fait un uſage admirable,
» qu'il en a tiré des traits ſublimes, &
» qu'en faveur de ces traits, on peut
» bien lui pardonner une faute auſſi lé-
» gere. Je conviendrai avec ce Maître
» de l'art que ſa réponſe eſt raiſonna-
» ble; mais s'il eſt de bonne foi, il avoue-
» ra que Moliere auroit mieux fait d'évi-
» ter une faute ſemblable. Voilà deux
» défauts que je trouve dans l'Avare;
» mais le public lui en trouve une troiſié-
» me que je ne prétens pas excuſer. On
» cenſure dans Cléante, fils d'Harpagon,
» le peu de reſpect qu'il a pour ſon pere;
» on trouve qu'en cela les mœurs & les
» bienſéances ſont trop bleſſées; on ajoûte
» que ſi le Théatre n'eſt pas fait pour inſ-
» pirer la vertu, on ne doit pas du moins
» en faire une école du vice; & qu'un
» pareil caractere pourroit diminuer dans
» un fils qui verroit la repréſentation de
» l'Avare, les ſentimens de reſpect qu'il
» doit à ſon pere. Je conviens de tout cela.

1668.

» Moliere ne devoit point oublier que
» le but du Poëte étant d'instruire & de
» corriger les mœurs, il ne doit jamais
» donner des éxemples du vice ; il a donc
» sacrifié les mœurs à l'esprit, & son de-
» voir à son génie. Examinons cepen-
» dant la nature de cette faute, & voyons
» si on peut en tirer quelque instruction
» pour l'art dramatique. Moliere a si
» bien senti la faute qu'on lui reproche,
» qu'il a eu grande attention dans la se-
» conde Scene du premier Acte, à don-
» ner à Cleante le caractere d'un fils très-
» respectueux, & qui sent parfaitement
» ce que la nature éxige de lui ; mais en
» même-temps il l'a représenté passionné
» pour une jeune fille, & tremblant que
» l'extrême avarice de son pere ne de-
» vienne un obstacle à son mariage. La
» violence de sa passion, la disettte d'ar-
» gent où il se trouve, le désespoir où le
» jette l'usure horrible de son pere, &
» dont il supporte tout le désavantage,
» & son âge enfin, le font sortir du ca-
» ractere de soumission & de respect,
» qu'il avoit si bien annoncé au commen-
» cement de la Piéce. Moliere ne s'est
» point arrêté aux petits égards d'un ca-
» ractere subalterne ; il ne s'est attaché
» qu'au caractere principal. Le vice qu'il
» s'est proposé de combattre, c'est l'ava-

1668.

» rice ; dans ce dessein, il a employé les
» traits les plus forts, soit pour en pré-
» server le Spectateur, soit pour l'en cor-
» riger ; & pour augmenter l'horreur qu'il
» vouloit inspirer, il a joint l'usure à l'ava-
» rice, comme une dépendance de ce ca-
» ractere. Si le Poëte ne doit pas s'en
» rapporter aux seules réfléxions des Spec-
» tateurs, & à l'horreur qu'ils en doivent
» ressentir à la vûe d'un vice semblable ;
» & s'il est nécessaire, que lui-même il le
» corrige dans sa Piéce, il doit le premier
» en être frappé. Pour observer ce pré-
» cepte, & pour animer davantage le
» mouvement de l'action, Moliere s'est
» servi en grand Maître des deux plus
» puissans ressorts qu'il soit possible d'ima-
» giner dans un pareil sujet. La feinte
» adulation de *Valere*, confirme Harpa-
» gon dans son avarice ; mais les repro-
» ches de Cléante, & la sincérité de *Maî-
» tre Jacques*, peuvent le rappeller à lui-
» même, & contribuer à le guérir : ainsi,
» sans ces deux personnages, la passion
» principale ne trouveroit rien dans la
» Piéce qui pût le corriger : car tout ce
» que les Acteurs disent en l'absence de
» l'Avare, ne fait rien à sa correction,
» & ne fournit pour l'ordinaire que du
» Comique, mais sans instruction. Mo-
» liere, après avoir éxécuté ce que l'en-

» thousiasme de son génie lui demandoit,
1668. » est revenu sur ses pas, & n'a rien ou-
» blié pour corriger la faute qu'il avoit
» faite dans le caractere de Cléante. Il
» lui fait dire à son pere dans la derniere
» Scene, que son trésor est retrouvé, &
» qu'il lui sera rendu, s'il veut consentir
» à son mariage avec *Marianne*: il ajoute
» que la mere de Marianne lui laisse la
» liberté du choix, & finit par supplier
» son pere de lui céder sa Maîtresse. Mo-
» liere s'est imaginé avec raison qu'il fe-
» roit sentir par-là que si Cléante avoit eu
» en effet des sentimens contraires à son
» devoir, bien loin de venir apprendre à
» son pere que la Cassette étoit retrouvée,
» il l'eût gardé avec soin, ou qu'il lui eût
» demandé le bien de sa mere que celui-
» ci ne pouvoit lui refuser. En lui faisant
» faire une pareille demarche, Moliere a
» prétendu donner une preuve incon-
» testable des bons sentimens de ce fils,
» & montrer que s'il a manqué de sou-
» mission & de respect, on ne doit l'im-
» puter qu'à la honte que lui cause l'ava-
» rice de son pere, & à l'injustice qu'il
» lui fait du côté de l'amour & de l'argent
» qu'il lui fait acheter si cher.

„ Malgré les défauts que je viens de
„ remarquer dans l'Avare de Moliere,
„ & malgré ceux qui peut-être me sont

1668.

„ échapés, je crois cependant pouvoir
„ avec justice proposer cette Piéce com-
„ me un modéle parfait de la belle Co-
„ médie. Ceux qui connoissent le Théa-
„ tre trouveront dans la Peinture des
„ caracteres cette vérité qui est si né-
„ cessaire à la Scene; ils y découvriront
„ l'art ingénieux du Poëte dans la con-
„ duite, dans les liaisons, & dans le nœud
„ de l'action: car, bien que l'action soit
„ double, le caractere de l'Avare a réuni
„ & confondu, pour ainsi dire, les deux
„ actions. C'est dans cette partie, com-
„ me nous l'avons dit, que Moliere seul
„ est le grand Maître; c'est de lui seul
„ qu'il faut apprendre l'art de composer
„ une fable d'action double, d'embrasser
„ deux actions, & de les entrelacer si bien,
„ qu'elles ne paroissent en faire qu'une,
„ semblables à une chaîne dont tous les
„ anneaux ne forment qu'un seul tout; &
„ l'on peut dire qu'il est presque le seul
„ dont les ouvrages plaisent à ceux qui
„ entendent le Théatre, & à ceux qui ne
„ l'entendent pas; tout y est si ingénieu-
„ sement amené, que le Comique s'y pré-
„ sente naturellement à chaque instant,
„ & se trouve à la portée de tous les Spec-
„ tateurs, parce qu'il est tiré du fond de la
„ chose même, ou du *ridicule* du caractere.

Précédemment à cette critique de

1668.

l'Avare, M. Riccoboni fait un éxamen de cette Comédie, où il rapporte différens endroits de Piéces Italiennes, dont Moliere s'est servi pour composer la sienne. Ce morceau, quoiqu'un peu long, est si curieux, que le Lecteur sera bien aise de le trouver ici.

Observations sur la Comédie, & sur le génie de Moliere, p. 184. & suiv.

" L'éxamen sérieux que je fis de l'Ava-
„ re, joint à quelques connoissances des
„ regles du Théatre, m'inspira le dessein
„ d'étudier Moliere, persuadé que qui
„ avoit fait l'*Avare*, devoit être le plus
„ grand génie de son siécle; par cette
„ étude, je fus bientôt confirmé dans la
„ haute idée que j'avois conçûe; & je
„ ne prétends rien diminuer de son mé-
„ rite, ni de sa gloire, en disant que
„ le fond de la fable est pris en partie
„ de l'*Aulularia* de Plaute, & en partie
„ de *la sporta del Gelli*, qui a suivi le
„ Poëte Latin; que le premier Acte est
„ imité d'une Comédie Italienne à l'im-
„ promptu, intitulée l'*Amante tradito*,
„ & jouée à Paris sous le nom de *Lelio*
„ *& Arlequin, Valets dans la même*
„ *maison*. La premiere Scene du second
„ Acte est tirée du *Dottor Bachettone*,
„ Canevas Italien, & que par conséquent
„ ce qui précéde, & ce qui suit le motif
„ de la Scene, en dépend aussi. Je ne crain-
„ drai point d'ajoûter que le Scene cin-

„ quiéme du même Acte, est toute co-
„ piée *de le case Svaliggiate*, ou *Gli*
„ *interompimenti di Pantalone*, Cane-
„ vas pareillement joué à l'impromptu :
„ que la Scene deuxiéme du troisiéme
„ Acte est toute entiere dans la *Came-*
„ *riera nobile*, Comédie Italienne aussi
„ jouée à l'impromptu ; que toute la
„ Scene septiéme du même Acte se trou-
„ ve dans *le case Svaliggiate*, dont nous
„ venons de parler ; & que les Scenes
„ quatriéme & cinquiéme du quatriéme
„ Acte sont pareillement dans *la Ca-*
„ *meriera nobile* ; & qu'enfin la seconde
„ & la troisiéme Scenes du cinquiéme
„ Acte paroissent entierement imitées
„ *de l'Amante tradito*, quoique l'idée de
„ celle-ci soit dans Plaute. Les Italiens,
„ qui ont enchéri sur ce modéle, ont
„ fourni à Moliere les lazzis, les plaisan-
„ teries, & même une partie du détail :
„ si on ajoûte ce qui est dans Plaute &
„ dans Gelli, on ne trouvera pas dans
„ toute la Comédie de l'Avare, quatre
„ Scenes qui soient inventées par Moliere.

„ Un ouvrage aussi singulier &
„ aussi difficile, car je suis presque
„ certain qu'il a plus coûté à Moliere
„ que deux Comédies de son inven-
„ tion, mérite l'attention, & même
„ l'admiration des connoisseurs. Cepen-

1668.

» dant comme les Scenes du Théatre Ita-
» lien, jouées à l'impromptu, dont je
» viens de parler, ne sont pas imprimées,
» & qu'il seroit difficile au Lec-
» teur de pouvoir se les rappeller pour en
» faire la comparaison avec celle de Mo-
» liere : il m'a paru indispensable d'en
» donner une légere idée, & de mettre
» par-là le Lecteur plus en état de con-
» noître & de sentir avec quel art Mo-
» liere en a fait usage. »

Scenes Italiennes.	*Scenes de Moliere.*
Lélio & Arlequin, Valets dans la même Maison.	L'AVARE, ACTE I.
Lelio est amoureux de Flaminia, fille de Pantalon, riche Banquier de Venise; comme il n'est connu de personne dans	On sent par-là que le sujet du premier Acte, & l'amour de Valere & d'Elise, ont été tirés de cette Comédie Italienne.

cette Ville, il prend le parti de se mettre au service de ce Vieillard, afin d'être plus à portée de jouir de la vûe de sa Maîtresse. Pour y mieux réussir, il se présente à Pantalon, comme un homme habile dans le commerce, & le prévient sur le champ en sa faveur. Arlequin, valet de Pantalon, devient jaloux de son crédit, & ne néglige, jusqu'à la fin de la Piéce, aucune occasion de le persécuter.

1668.

Il Dottor Bachettone, ou le Docteur Bigot.

ACTE II. SCENE PREMIERE.

Le Docteur dévot & grand Usurier a pour ami Pantalon, qui se trouvant obligé de faire un payement, & n'ayant point d'argent, prie son ami de lui prêter la somme dont il a besoin ; le Docteur la lui refuse, en lui disant qu'il ne l'a pas, mais il promet de la chercher, s'il veut lui laisser en gage sa vaisselle d'argent. Pantalon y consent, & lui apporte en effet sa vaisselle. Le Docteur ne lui donne en argent que les deux tiers de la somme dont ils sont convenus, & lui fait voir une Liste des choses qu'il lui destine pour l'autre tiers. (a) *Cette Liste contient d'abord de vieilles hardes & de vieux meubles, & ensuite des choses extravagantes, telles que la barbe d'Aristote, la ceinture de Vulcain, &c. qu'il estime un prix exhorbitant.*

Moliere en prenant dans cette Scene l'idée de l'usure d'Harpagon & de la Liste, l'a enrichie, & l'a rendue plus interressante. Il fait supporter l'usure au fils même de l'Avare, en qui elle devient plus naturelle, que dans le Docteur qui n'est que Dévot. Il a aussi écarté du Comique de la Liste, l'outré que l'Auteur Italien y avoit ajoutée.

Arlequin, Dévaliseur de Maison.

ACTE II. SCENE. V.

Scapin fait accroire à Pantalon que sa Maî-

Cette Scene est presque la même que celle

(a) Voyez la Comédie de la *Belle Plaideuse*, Tome VII. page 66. de cette Histoire.

1668.

tresse est amoureuse de lui à la folie. Il lui rend compte des éloges & de l'estime qu'elle fait de la vieillesse & de lui. Pantalon, par un sentiment d'amour, & de reconnoissance, ouvre sa bourse & donne à Scapin des poignées d'argent, pour chaque trait de louange qu'il lui rapporte.

de Frosine & d'Harpagon ; mais Moliere fait servir avec un génie & un art admirables, ce même motif à relever l'avarice d'Harpagon, lorsque Frosine mêle aux éloges qu'elle fait de Marianne, la demande de quelque petite somme d'argent, pour soutenir un procès d'où dépend sa fortune.

La Cameriera Nobile, *ou* la Fille de Chambre de qualité.

ACTE III.

SCENE II.

Lélio donne des coups de bâton à Scapin, camarade d'Arlequin; celui-ci qui le voit se fâche contre Lélio, qui, feignant de s'en repentir, donne occasion à Arlequin de faire le brave, & de le menacer ; Lélio s'en divertit, il paroît avoir peur, & recule devant Arlequin ; mais en finissant de feindre, il le maltraite, le fait reculer à son tour, & le punit de son insolence par quelque coup de bâton.

Il est aisé de reconnoître dans cette Scene, celle de Valere & de Maître-Jacques.

Arlequin, Dévaliseur de Maison.

ACTE III.

SCENE VII.

Scapin fait remarquer à Flaminia, Maîtresse de Pantalon, le diamant que ce Vieillard a au doigt ;

Cette Scene est tout-à-fait semblable à celle d'Harpagon, de Cléante & de Marianne, avec cette différence,

1668.

Flaminia le loue. Scapin le prend, afin qu'elle le voye mieux; il le lui montre, en l'assurant que Pantalon lui en fait présent, & ce Vieillard n'ose dire le contraire, quelqu'envie qu'il en ait.

qu'elle est bien plus propre à faire valoir le caractere principal, puisque Harpagon est avare, & que Pantalon est généreux.

La Cameriera Nobile.

ACTE IV.

SCENES IV. & V.

Pantalon & le Docteur rivaux, en viennent aux mains, & sont deux fois séparés par Scapin, qui en leur demandant à chacun en particulier l'origine de leur querelle, fait accroire à chacun d'eux en particulier que son rival lui céde sa Maîtresse, &c.

Maître-Jacques fait la même Scene entre Harpagon & son fils, qui se querellent au sujet de Marianne.

Lélio & Arlequin, Valets dans la même Maison.

ACTE V.

SCENES II. & III.

Arlequin, par l'animosité qu'il a contre Lélio, vole une bourse, & l'accuse d'en être le voleur. Pantalon reproche à Lélio, d'une façon équivoque, l'indignité de son action, & Lélio lui répond de même sur l'amour de Flaminia: cette Scene est plus ou moins soutenue à l'im-

L'idée de cette Scene est dans Plaute, mais elle n'y est, pour ainsi dire, que croquée. Les Italiens y ont ajouté; & Moliere en a fait usage dans la Scene de la Cassette; mais en ajoutant de la finesse aux plaisanteries Italiennes. On peut ajouter encore que le caractere de Maître-

1668.

promptu, suivant le talent des Acteurs; mais ils ont tous par tradition un certain nombre de propos, ou de repliques principales, dont Moliere s'est servi dans son Avare.

Jacques, & ce qu'il fait, ont tant de rapport avec tout ce que fait Arlequin, qu'il est très-probable que Moliere a eu dessein de l'imiter dans son Avare. (a)

« On peut voir par ces éxemples com» bien ces Métamorphoses, si je puis m'ex» primer ainsi, sont surprenantes, &
» avec quel art le Poëte François a adap» té à son sujet tout ce qu'il a imité; car
» les copies deviennent entre ses mains
» des originaux, & perdent ce caractere
» d'imitation servile, qu'il est si difficile
» aux Auteurs de ne pas laisser dans les
» Ouvrages, dont les idées ne leur ap» partiennent pas. Ajoutons que c'est de
» Moliere seul que l'on peut apprendre
» à se servir de plusieurs Ouvrages, pour
» en construire une Fable d'imitation
» mixte, étant le seul qui nous en ait
» laissé l'éxemple, & qu'il ne paroît pas
» moins admirable, lorsqu'il est imita» teur, que losqu'il est original. »

(a) » Pour preuve de tout ce que l'on a avancé, voyez » Bayle aux notes qu'il a faites sur l'article de Moliere, » & le *Teâtro di Flaminio Scala.* Imprimé en 1611. *Note de M. Riccoboni.*

Voici de quelle façon Robinet rendit compte de la Comédie de l'Avare.

1668.

Lettre en vers du 15. *Septembre* 1668.

Prenant soin du plaisir public,
Moi, qui marchant ne fais point clic,
J'avertis que le Sieur *Moliere*,
De qui l'ame est si familiere,
Avecque les neuf doctes Sœurs,
Dont il reçoit mille douceurs,
Donne à présent sur son Théatre,
Où son génie on idolâtre,
Un AVARE qui divertit,
Non pas certes pour un petit,
Mais au-delà ce qu'on peut dire,
Car d'un bout à l'autre il fait rire.
Il parle en prose, & non en vers;
Mais nonobstant les goûts divers,
Cette Piéce est si théatrale,
Qu'en douceur les vers elle égale.
Au reste, il est si bien joué,
(C'est un fait de tous avoué,)
Par toute sa Troupe excellente,
Que cet Avare que je chante,
Est prodigue en gais incidents,
Qui font des mieux passer le temps.

1668. *Lettre en vers du même, du 22. Septembre 1668.*

Ces jours-ci, MONSIEUR & MADAME,
Si bien pourvûs de corps & d'ame,
Pour être l'un de l'autre épris,
Ont fait leur demeure à Paris,
Où leur présence est assez rare ;
Et le divertissant AVARE,
Aussi vrai que je vous le di,
Dimanche (1) fut très-applaudi.
Jeudi (2) leurs Altesses Royales,
Qui nulle part n'ont leurs égales,
Furent environ jour failli,
Se divertir à Chantilli,
Où le Grand Condé, leur fit chere
Je vous assure, toute entiere :
Et *Moliere* y montra son nez,
C'en est je pense dire assez.

(1) 16. Septembre.
(2) 20. Septembre.

Autre du 20. Novembre 1668.

Je parle de la Saint Hubert.
. . . .
Le Bal, Ballet & Comédie,
Avecque grande mélodie,
Ont été de la Fête aussi.
. . . .
Au reste, l'on dit que *Moliere*,
Paroissant dans cette carriere,
Avecque ses charmans Acteurs,
Ravit ses Royaux Spectateurs,

Et ſans épargne les fit rire,
Juſques à notre grave Sire,
Dans ſon *Payſan mal marié*, *
Qu'à Verſailles il avoit joué:
Et dans ſon excellent *Avare*
Que ceux, de l'eſprit plus bizarre,
Ont rencontré fort à leur goût
Du commencement juſqu'au bout.

* George-Dandin.

LES FAUX MOSCOVITES,

Comédie en vers, & un un Acte, par M. Poisson,

Repréſentée ſur le Théatre de l'Hôtel de Bourgogne, au commencement d'Octobre.

AVant de parler de la Piéce, il eſt néceſſaire d'être au fait de l'événement qui y donna lieu. Meſſieurs Potemskin & Romanſoff, Ambaſſadeurs de Moſcovie, firent leur entrée à Paris le Dimanche 26. Août 1668. Comme ils étoient les premiers de leur nation qui paroiſſoient en France avec ce caractere, le Public témoigna un grand empreſſement à les voir. Le Roy donna des ordres néceſſaires pour qu'ils fuſſent magnifiquement traités; & les Comédiens voulans marquer leur zéle en cette

1668. occasion, les régalerent non-seulement de leur Spectacle, mais ils y joignirent une superbe collation. Chacune des Troupes tâcha de se signaler. Ecoutons le récit qu'en fait Robinet dans sa Lettre du vingt-neuf Septembre de la même année.

Mais je ne dois pas oublier,
(Car certes il les en faut louer,)
Que Messieurs les François Comiques,
Et même aussi les Italiques,
Les ont, soit effectivement,
Soit intentionnellement,
Divertis, & régalés même,
Avec une liesse extrême.
Car je sçais qu'effectivement,
Et j'en suis témoin mêmement,
La Troupe où préside *Moliere*,
Par une chere toute entiere,
Leur donna son *Amphitrion*,
Avec ample collation,
Pas de Ballet, & simphonie,
Sans aucune cacophonie,
Et ces gens aimans les *gratis*,
Y furent des mieux divertis:
Ayant deux fort bons Interprétes
Versés aux langues, & languettes,
Qui leur firent entendre tout
Du commencement jusqu'au bout,

Dont

1668.

Dont l'un qui ſçait, entr'autre choſe,
La belle rime, & belle proſe,
A nom terminant en *io*,
C'eſt *à Sancto Ægidio.*
Et pour achever ce Chapitre,
Et par-là finir mon Epître,
Les Comédiens de l'Hôtel, *
Dans un appareil non tel quel,
Mais beau, je me le remémore,
Car j'en fus le témoin encore,
Etant en loge bien poſté,
Ont trois fois dans l'attente été,
Des Moſcovites Excellences,
Avec de magnifiques danſes,
De beaux Poëmes, des Concerts,
Et même de frians deſſerts:
Mais ayans alors des affaires,
Plus que les ébats néceſſaires,
Ils ne purent, dont m'en chaut peu,
Se rendre dans le ſuſdit lieu.
Mais toujours la Troupe Royale
Ayant préparé ſon régale,
Les a diverti tout de bon,
Du moins, dans ſon intention.

* De Bourgogne.

La ſuite de ce récit hiſtorique ſe trouve dans l'Avis au Lecteur qui précéde la Piéce dont nous parlons. « Les » Moſcovites étant à Paris promirent » de venir en notre Hôtel: nos annon-

1668.

» ces ; & nos affiches donnerent avis du
» jour qu'ils avoient pris pour s'y rendre ;
» mais ayant été mandés ce même jour
» à Saint Germain, pour leur audience
» de congé, ils manquerent à leur pro-
» messe, & nous par conséquent à la
» nôtre. Néanmoins la foule se trouva si
» grande chez nous, pour les voir, qu'il
» n'y auroit point eu de place pour eux,
» s'ils y fussent venus. Cela m'obligea,
» avec la sollicitation de quelques-uns de
» mes camarades, ne pouvant avoir les
» véritables *Moscovites*, d'en fagoter
» de faux ; & comme cinq ou six jours
» suffirent à cette façon, chacun vit ai-
» sément que c'étoient des Moscovites
» faits à la hâte, & ce sont ceux-là que
» tu verras aisément dans cette Comé-
» die, & dans notre Hôtel, si tu veux,
» puisqu'ils n'y paroîtront point qu'on
» ne t'en avertisse. »

L'Auteur n'avoit pas besoin de dire que cette Comédie avoit été faite à la hâte : on voit assez qu'elle n'a dû son succès qu'aux circonstances du temps, & au jeu des Acteurs. (a) Elle est toute

(a) Robinet parle ainsi du succès de cette petite Comédie, dans sa Gazette en vers du 27. Octobre 1668.

> Quelle est ma chienne de mémoire !
> Quoi ! je ferme mon écritoire,

dans le bas comique, & le sujet assez médiocre.

1668.

La Montagne vient annoncer à Gorgibus, Maître d'un fameux Hôtel garni, qu'il a déterminé l'Ambassadeur de Moscovie à prendre son logement chez lui, avec sa suite qui est fort nombreuse. Gorgibus, esperant faire un gain considérable sur ces Etrangers, donne mille écus de pot de vin au porteur de cette bonne nouvelle. L'Ambassadeur paroît : c'est Lubin, Crieur de Noir à noircir, qu'on prend pour jouer ce personnage, & à qui l'on défend de dire autre chose que le mot *Hyo.* Sa suite est composée de la Montagne, qui a la qualité de son Interpréte ; & de quatre Filoux, qui se disent ses Officiers. Pendant que Gorgibus est occupé au service de son Excellence, le Baron de la Jonquille, aigrefin, qui fait jouer ce strata-

---

> Sans dire un seul mot de l'Hôtel ?
> O ! je suis un maudit mortel !
> Mes vers donc demeurerons-en quittes,
> En disant que les MOSCOVITES,
> S'y voyent après leur départ ;
> Pourtant, toute magie à part,
> D'une façon à faire rire,
> Plus cent fois qu'on ne sçauroit dire :
> Et que le fort plaisant *Poisson*,
> Dont ils ont reçu la façon,
> Et de *Villiers*, y font deux rôles,
> Qui sont, bonne foi, des plus droles.

1668. gême, enléve Suzon, fille du Maître, & la meilleure partie des nipes. Tout se termine par le mariage de Suzon avec le Baron, auquel Gorgibus donne son consentement. Voici la situation la plus plaisante de la Piéce. Gorgibus vient demander quel est le goût de Monsieur l'Ambassadeur, & comment il veut être servi.

Scene XI.

GORGIBUS.

Qu'est-ce qu'il veut manger ?

LUBIN.

Hyo, hyo.

LA MONTAGNE.

Voilà ce qu'il demande.

GORGIBUS.

J'ai de fort bons Perdreaux : aime-t'il cette viande ?

LUBIN.

Hyo, hyo.

GORGIBUS.

Dit-il pas qu'il les hait, & qu'ils ne valent rien ?

LUBIN.

La peste, non ; je dis que je les aime bien, Hyo, hyo.

JOLICŒUR, *bas à Lubin.*

Hé traître ! que fais tu ?

GORGIBUS.

J'entens bien ce langage.

LUBIN, *bas à Jolicœur.*

Faites lui donc sçavoir, que j'aime tout ; j'enrage.

JOLICŒUR.

Ne parles plus François, ne dis que yo, yo.

GORGIBUS.

D'un grand Cochon de lait, & d'un bon Alloyau,
En mangeroit-il bien ?

LUBIN.

Hyo, hyo, hyo.

GORGIBUS.

Il ne boit que l'eau ? Rien n'est plus pitoyable.

LUBIN, *bas à la Montagne.*

Je parlerai François, ou je me donne au Diable.

LA MONTAGNE.

L'eau pour le Grand Seigneur est pire qu'un poison.

LUBIN.

Je bois mon vin tout pur, au moins yo, yo.

GORGIBUS.

Quand il veut franciser on l'entend assez bien,
Mais quand il Moscovise, on n'y comprend plus rien.

1668.

On sert une table bien garnie.

JOLICOEUR.

Cracq.

LA MONTAGNE.

Cricq.

LUBIN, *mangeant*.

Crocq.

Avant qu'on ait desservi, Lubine, femme de Lubin, vient, sans le connoître, implorer sa protection, & se jette à ses pieds.

Scene XII.

LUBINE.

Mon bon Seigneur, je viens ici pour vous prier
D'obtenir le pouvoir de me démarier
D'avec un sac à vin, un gueux, un lâche, un traître,
Bref d'avec un mari qui ne le sçauroit être :
C'est le plus impuissant de tous les impuissans ;
Passerois-je sans fruit le plus beau de mes ans ?

LUBIN, *bas*.

Ah! la carogne ; à qui s'adresse sa harangue ?
Dès ce soir je lui veux faire couper la langue.

LUBINE.

C'est un sot, Monseigneur, que chacun montre au doigt.
Il le sçait, mais il l'est encore plus qu'il ne croit.

à part.

Ce Monseigneur a l'air de mon coquin d'ivrogne.

LUBIN *sortant de table, & courant après Lubine.*

Tu ne dis que trop vrai, c'est moi-même carogne.

LA MONTAGNE *à Gorgibus.*

C'est pour faire éxercice, il ne faut craindre rien,

Sonnez bien tantarare, allez, tout ira bien.

SCENE XIII.

GORGIBUS *monte sur un siége, un cors à la main, & tandis qu'il corne, les filoux sortent de chez lui, & enlevent Suzon, & force paquets.*

Tantarare, tantarare, tantarare, tantarare,

Sçait-il bien le chemin ? je crains qu'il ne s'égare.

Tantarare, tarare, tarare, tarare, tantarare.

SCENE XIV.

LUBINE *à Gorgibus.*

Tantarare ; ah vraiment le Marquis de Jonquille

S'en va bien autrement tararer votre fille :

Il l'a fait enlever, car je le viens de voir ;

Tous ces faux Etrangers l'ont mise en son pouvoir.

Remarquons que Lubin & Lubine, sont de mauvaises copies de Sganarelle, & de Martine du Médecin malgré lui de M. Moliere.

1668.

LE DUEL FANTASQUE,

OU

LES VALETS RIVAUX,

Comédie en un Acte, & en vers de huit ſillabes, par M. ROSIMONT, (a)

Repréſentée ſur le Théatre du Marais.

UN titre bizarre, & une Scene burleſque, étoient ſuffiſans pour compoſer une Farce. On ne ſongeoit guéres à l'intrigue, qui, pour l'ordinaire, n'avoit pas le ſens commun.

Iſabelle, fille de Gorgibus eſt recherchée par Léandre, & Marine ſa ſuivante eſt aimée de Criſpin, Valet de Léandre, & de Guillot, Valet de Gorgibus. Ces deux Rivaux ſe font un appel, & ſe rendent ſur le champ de bataille, armés très-groteſquement. Pendant leur conteſtation, Léandre enléve Iſabelle, Gorgibus ſéme l'allarme dans le quartier, & menace de faire mettre les deux Valets en priſon. Heureuſement Léandre ramene Iſabelle, & obtient le

(a) On trouvera la vie de cet Auteur ſous l'année 1676. à la ſuite de l'extrait de ſa Comédie du *Volontaire.*

consentement du bonhomme ; Marine choisit Crispin qui est celui de ses amans qui lui plaît le mieux, & la Piéce est terminée par ces deux mariages. Voici un morceau de la Scene du combat des deux Valets, qui pourroit porter le titre de *ridicule*, avec plus de justice, que la Comédie que Chevalier a composé sous ce nom.

1668.

SCENE XIII.

CRISPIN, GUILLOT.

CRISPIN.

Matamore, Colintampon,
Fierabras, Patapatapon,
Roland, Renaud, Robert le Diable,
Gargantua le formidable,
Tranche-Montagne, Mache-Fer,
Rodomont, Goliath, Lucifer,
Et tous braves à triple étage,
Venez voir ici faire rage.

Appercevant Guillot.

Le voilà.

GUILLOT *appercevant Crispin.*

C'est lui-même : allons.

CRISPIN.

Nous nous battons à reculons.

GUILLOT.

Jarni !

CRISPIN.

Morbleu !

1668.

GUILLOT.

Ventre ! j'enrage.

CRISPIN.

Où Diable est allé mon courage ?

GUILLOT.

Traître, tu me le payeras.

CRISPIN.

Coquin, tu t'en repentiras.

GUILLOT.

Approche.

CRISPIN.

Approche : allons, à moi.

Tu n'oserois ?

GUILLOT.

Ni toi.

CRISPIN.

Ni toi.

GUILLOT.

Je t'attens ici de pied ferme.

CRISPIN.

Je ne branle non plus qu'un terme.

Tu recules, loin d'avancer.

GUILLOT.

J'ai du regret de te percer.

Treve, treve à tant de courage.

Sans mentir, le mien fait naufrage :

Mais pour nous remettre en humeur,

Que chacun de nous en chaleur

L'un après l'autre s'injurie,

Ainsi nous viendrons en furie.

CRISPIN.

Fort bien, & je vais commencer.
As tu bien osé m'offenser,
Pot pourri de toute malice
Et me faire cette injustice ?
Insolent, bélitre, coquin,
Fripon, pendard, traître, faquin,
Maraud, gredin, diable, faussaire,
Yvrogne, sorcier, téméraire,
Vaurien, filou, sot, loup-garou,
Sac de corde, mâtin, laid, fou,
Enfant sorti du côté gauche,
Cuistre, vrai pilier de débauche,
Etourdi, pied-plat, gros butor,
Que veux tu qu'on te dise encor ?

GUILLOT.

Moi-même je ne sçai que dire.

Marine arrive, & les deux combattans la prient de décider à qui elle veut donner la préférence. Marine répond qu'elle sera pour celui qui démontrera le mieux la vivacité de son amour.

SCENE XIV.

CRISPIN.

Oui, volontiers, & je m'engage
Et par l'amour, & par courage
A faire un serment qui tiendra ;
Ecoutez-le : un gueux quittera
Plutôt son sac, & son écuelle,
Un avare son escarcelle,

1668.

Une commere son caquet,
Et son jargon un perroquet;
Un Jurisconsulte son code,
Un vieux Médecin sa Méthode,
Un vieux Goinfre les bons ragoûts,
Un amoureux les propos doux,
Un vaillant Soldat son épée,
Une fillette sa poupée,
Un pauvre aveugle son bâton,
Et tous ses bons mots un bouffon:
Un Poëte Espagnol son Don Lope *
Et le Menuisier sa varlope,
Que de cesser jamais d'aimer,
Marine, qui m'a sçû charmer.
Puisqu'il n'est rien si véritable
Qu'un Sergent n'est pas plus au Diable,
Que je suis son fidéle amant, &c.

* D. Lope de Vega, célébre Poëte Dramatique Espagnol.

GUILLOT.

Marine, voilà du haut style;
Pour moi, qui suis le moins habile,
Mais qui n'aime pas moins pourtant,
Prens ceci pour argent comptant.
La Lune n'aura point de cornes,
L'Océan passera ses bornes,
Le monde sera sans cocus,
Et l'Avare sans quarts d'écus:
La Rhétorique sans figure,
La Musique sans tablature;

Enfin, la femme se taira,
Alors que Guillot cessera,
D'aimer la charmante Marine.

1668.

LE COURTISAN PARFAIT,

Tragi-Comédie, par M. D. G. L. B. T.
(M. de GILBERT.)

QUoique le nom de l'Auteur ne soit désigné que par des lettres initiales, nous croyons cependant qu'on ne peut se tromper en l'attribuant à M. Gilbert. Les lettres du frontispice, le choix du sujet, le caractere des Personnages, le stile, & la versification, tout lui convient parfaitement. Mais voici une preuve encore plus forte; le madrigal de la page 37. de cette Piéce, qui commence par ces vers:

Si mes profonds respects vous ont caché ma flâme,
Mes soupirs l'ont dicté cent-fois, &c.

Se trouve mot par mot, page 146. du Recueil des Poësies de M. Gilbert, imprimé à Paris, chez de Luynes, *in*-12. 1661.

1668.

Au surplus, nous n'osons assurer que l'Ouvrage n'ait pas été représenté avant 1668. c'est la date de son impression, sous laquelle nous la plaçons, il paroît même qu'elle a été faite sans le consentement de l'Auteur. (a)

Félismant, Comte de Provence, a fait naufrage sur les côtes d'Urbin : il est devenu amoureux de la Duchesse : mais ne voulant devoir cette conquête qu'à son propre mérite, il se présente à sa Cour comme simple Gentilhomme, & se flatte de l'emporter sur le Prince de Ferrare, par ses soumissions & sa constance, les deux premiers Actes se passent en conversation galante ; on se doute bien que Félismant y brille fort. L'Arétin, que l'Auteur donne pour confident au Prince de Ferrare, a lieu de faire paroître son esprit & sa vivacité par les réponses qu'il fait à la maligne Joconde, confidente de la Duchesse. Cette derniere demande le portrait d'un Courtisan parfait, chacun s'en acquitte suivant l'idée qu'il en a conçû : voici le sentiment de Joconde.

(a) » Voici une Piéce que le hazard a mis entre » mes mains..... Si l'on juge de la bonté d'un Ou- » vrage par l'approbation que beaucoup de gens lui » donnent, il est certain que celui-ci doit être bien » reçû, &c. » *Avis du Libraire au Lecteur.*

1668.
ACTE II.
SCENE I.

JOCONDE.

Pour d'un vrai Courtisan vous faire la peinture,
Il faut qu'il soit beau fils, & malin de nature,
D'esprit fort corrompu, mais fort bien fait de corps;
Haïssable au dedans, & charmant au dehors;
Qu'il n'ait de la vertu, rien que les apparences,
Et qu'il mêle aux beaux mots les belles révérences,
Qu'il promette beaucoup, & qu'il ne tienne rien.

L'ARETIN.

Ce portrait est naïf, & ressemble fort bien.

Le troisiéme Acte commence par une petite Comédie, de la composition de l'Arétin, intitulé : LE TRIOMPHE DE L'AMOUR. Félismant, qui y joue un rôle, présente à la Duchesse, qui fait celui de la Bergere Daphnide, un miroir, en lui disant qu'elle y verra le portrait de sa Maîtresse. La Duchesse prend mal cette galanterie, elle se retire brusquement, feignant avoir la migraine. La Comédie finit aussitôt. Félismant est ensuite attaqué par des assassins, & secouru par le Prince de Ferrare, qui le prie de parler pour lui à la Duchesse d'Urbin. Quoiqu'une pareille commission soit assez désagréable pour un amant, Félismant

1668.

s'en acquitte de très-bonne foi. Sa démarche irrite la Duchesse, elle ne l'écoute qu'avec dépit, & le quitte sans vouloir le laisser achever. Le Prince, qui apprend ces refus, se ressout à un enlévement. L'Arétin, chargé de cette entreprise, l'éxécute avec tant d'habileté, qu'au lieu de la Duchesse d'Urbin, on enléve une des Dames de sa Cour. Félismant fait tous ses efforts pour s'y opposer. Pendant ce temps-là, la Duchesse, tranquille au milieu de son Palais, fait des réfléxions sur la conduite de Félismant, & comme elle est instruite de sa naissance, elle céde sans peine aux mouvemens de son cœur, & lui donne la main pour couronner sa fidélité.

LA DUCHESSE.

Scene derniere.

Il faut que mon estime à la vôtre réponde,
Je crois qu'on ne peut voir votre égal dans le monde.
Vous êtes en parole, aussi bien qu'en effet,
Et Prince généreux, & *Courtisan parfait.*

Les deux plus brillans rôles sont ceux de Joconde & de l'Arétin. Ce sont les plaisans de la Piéce, & qui semblent faits pour amuser. Le dernier soutient mal son caractere : à l'égard de Joconde, comme il est de l'invention de l'Auteur, on en jugera par le morceau suivant.

vant. La Duchesse aime à entendre des traits satyriques : c'est par-là que Joconde s'est acquise ses bonnes graces : elle suit son inclination qui la porte à la raillerie, & à n'épargner pas les Dames de la Cour. Voici ce qu'elle dit au sujet de Lucie.

1668.

ACTE I.
SCENE IV.

JOCONDE.

Je ne dirai donc pas ; ma foi, certaine affaire,
Que tout le monde sçait, dont elle fait mystere.

LUCIE.

Quoi ?

JOCONDE.

Quand vous étiez seule dans vos atours,
Dans un vieux louager, sur le chemin du Cours,
Toute la Cour vous vit, & rit de bon courage.

LUCIE.

Mon carrosse rompit, j'en pris un de louage.

JOCONDE.

Le Marquis qui pour vous prenoit tant de souci,
Etoit-il de hazard, & de louage aussi ?

1668.

LE SOLDAT POLTRON, (a)

Comédie en un Acte & en vers, de huit syllabes, par un Auteur Anonyme,

Représentée sur le Théatre du Marais.

DAns le Catalogue de Piéces, intitulé : *Recherches sur les Théatres de France*, cette Comédie est mal à propos attribuée à Chevalier, Acteur de la Troupe du Marais. Le fait est faux : l'Auteur, quel qu'il soit, étoit à la vérité Comédien, mais il a voulu garder l'*incognito*, & il fait entendre très-clairement que c'est ici son premier ouvrage (b). Ces

(a) Cette Comédie fut imprimée la même année sous le titre du SOLDAT MALGRÉ LUI, *ou* L'ÉPREUVE AMOUREUSE. Nous croyons devoir avertir le Lecteur de ne s'y pas tromper, & de ne les pas prendre pour deux Ouvrages différens.

(b) Voici de quelle façon l'Auteur parle dans son Epître à sa Maîtresse, à qui il donne le nom de Polixene. Je suis Comédien, & j'ai voulu faire l'Auteur. « Ces » deux qualités traînent avec elles beaucoup d'indigence » de fortune & de raison. On dit en commun proverbe, » que les Poëtes sont fous..... J'étois déja l'un, & » vous m'avez commandé d'être l'autre, en m'obligeant » d'étaler cette badinerie au Théatre.... Vous direz » à vos amis, pour ménager ma réputation, que c'est » un travail quasi aussi-tôt achevé, qu'imaginé : & pour » lequel vous ne m'avez donné que fort peu de temps.

circonstances peuvent-elles convenir à Chevalier, qui avoit déja donné neuf Piéces sous son nom ? S'il est permis d'user de conjectures, on pourroit plutôt la croire de Rosimont, qui fit paroître cette même année le Duel fantasque, sa premiere piéce, & qui peut être n'osa pas se faire connoître pour Auteur de celle-ci. En ce cas il auroit bien fait, car rien n'est plus foible.

Angélique, & Lisette sa suivante, a dessein d'éprouver la Roque & Guillot leurs amans, donnent un rendez-vous au Docteur, & à Ragotin son Valet. La Roque au désespoir veut aller à l'armée, & paroît effectivement en habit de campagne, suivi de Guillot, qui est *armé de toutes les armes qu'il peut porter, faisant marcher deux piéces de canon, tirées par deux chevaux, & un Goujat chargé d'une hotte pleine d'armes, de quantité de vivres, attachés à une bandoliere, avec un pain, & une bouteille.*

» Vous empêcherez par-là les Censeurs de dire que » j'ai beaucoup rêvé, pour faire une sotise, &c. » Et il ajoute dans son Avis au Lecteur. « J'ai cru qu'il » ne seroit pas plus condamnable de me voir dans ton » cabinet, que sur le Théatre..... Ne cherches point » à sçavoir qui je suis : cette connoissance te seroit » inutile, & me donneroit de la confusion. Laisse-moi » chercher, sans inquiétude, une occasion favorable de » te plaire, & de pouvoir mettre avec quelque gloire » mon nom au-dessous de ton très-humble serviteur. »

1668.

Ces deux champions viennent en cêt équipage se présenter sous les fenêtres de leurs maîtresses pour rompre avec elles. La Roque rend à Angélique le portrait & tous les présens qu'il a reçu d'elle. Guillot, imitant son Maître, fait semblant de mettre en piéces le portrait de Lisette. *Que fais-tu-là?* dit la Roque. *Ne craignez rien, Monsieur*, répond Guillot, *c'est seulement pour lui faire peur, car je n'ai déchiré que la Dame de carreau.* Le Docteur arrive, accompagné de Ragotin, & veut d'abord obliger la Roque à tirer l'épée. Celui-ci se tire assez mal de cette affaire : à l'égard de Guillot, il déclare hautement qu'il ne veut se battre qu'à l'armée. Angélique & Lisette descendent fort à propos, & font cesser cette querelle, en disant au Docteur que ce stratagême n'est que pour réveiller l'amour de la Roque & de son Valet. Le Docteur, satisfait de cette raison, se retire très-poliment, & les quatre autres rentrent dans la maison d'Angélique, pour gouter les douceurs de ce raccommodement.

1668.

PAUSANIAS,

Tragédie de M. Q U I N A U L T,

Représentée sur le Théatre de l'Hôtel de Bourgogne, le Vendredi 16. Novembre.

Lettre en vers de Robinet, du 17. Novembre 1668.

A Propos, le *Pausanias*,
Qui de charmes ne manque pas,
Comme vous le pourrez comprendre,
Etant de *Quinault* l'Auteur tendre,
D'hier (1) se joue au même Hôtel, (2)
Je suis peu connoissant mortel,
Pourtant quand j'aurai vû la Piéce,
J'en entretiendrai ma Princesse, (3)
Et vous, par conséquent, Lecteur,
En véridique relateur.

(1) 16. Novembre.

(2) De Bourgogne.

(3) MADAME, (Henriette d'Angleterre.)

En rendant compte des poëmes dramatiques de M. Quinault, nous avons remarqué que ses Tragédies étoient remplies d'une tendresse si romanesque, que ses principaux personnages en sont avilis. La Tragédie de Pausanias confirme encore ce jugement. On est tout étonné de voir ce fameux Capitaine Grec ne s'occuper que de l'amour qu'il ressent pour une jeune captive qui est tombée en son

1668.

partage, & se laisse déposséder de sa place de Général des Grecs, sans donner aucune marque de son courage. Aristide Général des Athéniens ne joue pas un rolle moins déplacé : ainsi on peut dire que cette piéce peut être mise au rang des plus foibles de son Auteur. M. Bocheron qui a joint une vie de Quinault a la tête du Théatre de cet Auteur, édition de Paris, chez Pierre Ribou 1715. cinq volumes *in*-12. M. Bocheron, dis-je, s'est trompé de deux façons en annonçant la Tragédie de Pausanias pour le dernier ouvrage de M. Quinault au Théatre François, & en ajoutant que le grand succès de cette Piéce le vengea de la chute de celle de Bellerophon : il falloit dire tout le contraire, car Pausanias tomba, (*a*) & Bellerophon qui parut ensuite eut quelque réussite ; puisqu'on trouve cette Tragédie sur les registres journaliers de la Comédie, au nombre des Piéces qu'on jouoit de temps en temps jusqu'en 1680. Cette double erreur de M. Bocheron, nous en a fait commettre une dans l'ordre chronologique des Poëmes de M.

(*a*) Robinet, après avoir annoncé la Tragédie de Pausanias dans sa Lettre du 17. Novembre, promet d'en parler plus en détail dans la suivante ; cependant il garda un profond silence sur cet article ; de plus, la lecture de cette Piéce présente une preuve sans replique de son mauvais succès.

Quinault, en mettant Bellerophon en 1665. & Pausanias en 1666. Nous prions le Lecteur de corriger ainsi ces deux derniers articles.

1668.

PAUSANIAS, Trag. 1668.

BELLEROPHON, Trag. 1670.

LES PLAIDEURS,

Comédie en trois Actes, en vers, de M. RACINE,

Représentée sur le Théatre de l'Hôtel de Bourgogne vers le mois de Novembre.

L'Avertissement que M. Racine a mis au-devant de sa Comédie des Plaideurs, servant à l'historique de cette Piéce, il est nécessaire d'en rapporter quelques passages.

Avertissement de M. Racine, à la tête des Plaideurs.

» Quand je lûs les Guespes d'Aristo-
» phane, je ne songeois guéres que j'en
» dusse faire les Plaideurs: j'avoue qu'el-
» les me divertirent beaucoup, & que j'y
» trouvai quantité de plaisanteries qui
» me tenterent d'en faire part au public,
» mais c'étoit en les mettant dans la bou-
» che des Italiens, à qui je les avois desti-
» nées, comme une chose qui leur ap-
» partenoit de plein droit. Le Juge qui
» saute par les fenêtres, le chien crimi-
» nel, & les larmes de sa famille me sem-

1668.

» bloient autant d'incidens dignes de la
» gravité de Scaramouche. Le départ de
» cet Acteur interrompit mon dessein,
» & fit naître l'envie à quelques-uns
» de mes amis, de voir sur notre Théa-
» tre un échantillon d'Aristophane. Je
» ne me rendis pas à la premiere pro-
» position qu'ils m'en firent. Je leur dis
» que quelque esprit que je trouvasse dans
» cet Auteur, mon inclination ne me
» porteroit pas à le prendre pour modéle,
» si j'avois à faire une Comédie ; & que
» j'aimerois beaucoup mieux imiter la ré-
» gularité de Ménandre & de Térence,
» que la liberté de Plaute & d'Aristo-
» phane. On me répondis que ce n'étoit
» pas une Comédie qu'on me deman-
» doit, & qu'on vouloit seulement voir
» si les bons mots d'Aristophane au-
» roient quelque grace dans notre lan-
» gue : ainsi, moitié en m'encourageant,
» moitié en mettant eux-mêmes la main
» à l'œuvre, (a) mes amis me firent com-
mencer

(a) » Dans la Place du Cimetiére Saint Jean, à
» Paris, il y avoit alors un Traiteur fameux, (à l'en-
» seigne du Mouton) chez qui s'assembloient tous les
» jours ce qu'il y avoit de jeunes Seigneurs des plus spi-
» rituels de la Cour, avec Messieurs Despreaux, Racine,
» La Fontaine, Chapelle, Furetiere, & quelques au-
» tres personnes d'élite ; & cette Troupe choisie avoit
» une chambre particuliere du logis, qui leur étoit af-
» fectée. En ce temps-là les Caffés n'étoient pas encore
» établis. Dans ce célébre réduit, ils inventoient mille
» ingénieuses folies. Là, fut composé la Parodie

» mencer une Piéce qui ne tarda guéres » à être achevée.

1668.

» Cependant la plupart du monde ne » se soucie point de l'intention, ni de la » diligence des Auteurs. On éxamina » d'abord mon amusement comme on au- » roit fait une Tragédie. Ceux mêmes qui » s'y étoient le plus divertis eurent peur » de n'avoir pas ri dans les regles, & » trouverent mauvais que je n'eusse pas » songé plus sérieusement à les faire rire. » (*a*) Quelques autres s'imaginerent qu'il

---

» du Cid..... *Là fut faite, en très-peu de jours, la* » *Comédie des Plaideurs de Racine.* » *Remarque de M. Brossette, sur le douziéme vers de la deuxiéme Epigramme de M. Despréaux, adressée à M. Racine, & qui commence ainsi :*

Racine, plains ma destinée, &c.

(*a*) « La Comédie des Plaideurs, Piéce où regne » admirablement le goût attique pour la fine Satyre, » (n'eut aucun succès aux deux premieres représentations) » les Acteurs furent presque sifflés, & n'oserent hazar- » der la troisiéme. Moliere qui étoit alors brouillé avec » Racine, alla à la seconde, mais il ne se laissa pas » entraîner au jugement de la Ville, & dit en sortant, » que ceux qui se mocquoient de cette Piéce, méri- » toient qu'on se mocquât d'eux. Un mois après, les » Comédiens étant à la Cour, & ne sçachant quelle » petite Piéce donner à la suite d'une Tragédie, ris- » querent *les Plaideurs.* Le feu Roy, qui étoit très- » sérieux, en fut frapé ; y fit même de grands éclats » de rire ; & toute la Cour, qui juge ordinairement » mieux que la Ville, n'eut pas besoin de complai- » sance pour l'imiter. Les Comédiens, partis de Saint » Germain dans trois Carrosses à onze heures du soir, » allerent porter cette bonne nouvelle à Racine, qui » logeoit à l'Hôtel des Ursins. Trois carrosses après » minuit, & dans un lieu où jamais il ne s'en étoit » tant vû ensemble, réveillerent tout le voisinage. On

Lettre de M. de Valincour à M. l'Abbé d'Olivet, Hist. de l'Académie Françoise, Tome II. p. 352. édition de Paris, 1743.

1668.

» étoit bienséant à eux de s'y ennuyer ; » & que les matieres du Palais ne pouvoient pas être un sujet de divertissement pour les gens de la Cour. La Piéce » fut bientôt après jouée à Versailles. * » On ne fit point de scrupule de s'y réjouir, & ceux qui avoient cru se déshonorer de rire à Paris, furent peut-être obligés de rire à Versailles pour se » faire honneur.

* M. de Valincour dit à S. Germain.

» Ils auroient tort à la vérité, s'ils me » reprochoient d'avoir fatigué leurs oreilles de trop de chicanes. C'est une langue qui m'est plus étrangere qu'à personne ; & je n'en ai employé que quelques mots barbares que je puis avoir » appris dans le cours d'un Procès que » ni mes Juges ni moi n'avons jamais » bien entendus. (a)

» se mit aux fenêtres ; & comme on vit que les carrosses étoient à la porte de Racine, & qu'il s'agissoit » des *Plaideurs*, les Bourgeois se persuaderent qu'on » venoit l'enlever pour avoir mal parlé des Juges. Tout » Paris le crut à la Conciergerie le lendemain. Et ce » qui donna lieu à une vision si ridicule, c'est qu'effectivement, un vieux Conseiller des Requêtes, avoit » fait grand bruit au Palais contre cette Comédie.

(a) « A propos d'Uzés (1), vous ne me dites point, » Monsieur, à quelle occasion M. Racine fit sa Comédie des *Plaideurs*. Peut-être ne vous a-t-il jamais » conté qu'à l'âge de vingt-deux ans, se voyant sans » pere ni mere, & avec peu de biens, il se retira » chez un de ses oncles, Chanoine Régulier, Official & Vicaire Général d'Uzés, qui lui résigna un Prieuré de son » Ordre (2), dans l'espérance qu'il en prendroit l'habit,

(1) Réponse de M. l'Abbé d'Olivet à M. de Valincour, Tome II. de l'Histoire de l'Académie Françoise, page 361.

(2) C'étoit le Prieuré de l'Epinay.

1668.

» Quoi qu'il en ſoit..... ſi le but de ma » Comédie étoit de faire rire, jamais » Comédie n'a mieux attrapé ſon but, » ce n'eſt pas que j'attende un grand hon- » neur d'avoir aſſez long-temps réjoui le » monde; mais je me ſçai quelque gré de » l'avoir fait, ſans qu'il m'en ait couté » une ſeule de ces ſales équivoques, & » de ces malhonnêtes plaiſanteries, qui » coutent maintenant ſi peu à la plupart » de nos écrivains, & qui font retomber » le Théatre dans la turpitude d'où quel- » ques Auteurs plus modeſtes l'avoient » tiré.

Remarques ſur la Comédie des Plaideurs, tirées du premier Volume des Œuvres de Racine, édition de Paris, 1741. p. 563.

» Cette Comédie eſt fort imitée, & » ſouvent preſque traduite des *Gueſpes* » d'Ariſtophane. Il n'y faut pas chercher » une délicateſſe éxacte, telle qu'on s'at- » tend de la trouver dans les Tragédies » (du même Auteur;) mais on y trouve » des plaiſanteries heureuſes, & des ſail- » lies aſſez vives. Je raſſemble ici quel-

» Il accepta le Prieuré : * mais pour l'habit, il dif- » féroit toujours de le prendre : de ſorte qu'à la fin, » un Régulier lui diſputa ce Bénéfice, & l'emporta. » Voilà le Procès, *que ni ſes Juges, ni lui, n'enten-* » *dirent jamais bien*, à ce qu'il dit dans la Préface de » ſes Plaideurs. »

* « Racine, dans le Privilége de ſon *Andromaque*, » qui eſt du 28. Décembre 1667. prend le titre de » *Prieur de l'Epinay* : mais il ne le prend plus dans le » Privilége des *Plaideurs*, qui eſt du 5. Décembre » 1668. » *Note de M. l'Abbé d'Olivet.*

» ques particularités touchant cette Piéce.

1668.

» On verra que le Poëte n'a pas suivi si » éxactement *Aristophane*, qu'il n'ait » travaillé lui-même d'après nature.

Remarques de M. Brossette, sur la Satyre troisiéme de M. Despréaux.

» La Scene de *Chicaneau* & de *la Comtesse*, se passa chez M. Boileau, le Greffier, frere aîné de M. Despreaux, M. de L*** neveu de M. Despreaux y fit » le rôle de *Chicaneau*, & la Comtesse » de *Crissé* celui de la Comtesse de *Pimbêche*. La Comtesse de Crissé étoit une » plaideuse de profession qui passa toute » sa vie dans les Procès..... le Parlement, » fatigué de son obstination à plaider, » lui défendit d'intenter aucun procès, » sans l'avis par écrit de deux Avocats » que la Cour lui nomma. Cette interdiction de plaider la mit dans une fureur inconcevable. Après avoir fatigué de son désespoir les Juges, les Avocats & son Procureur, elle alla encore » porter ses plaintes à M. Boileau le Greffier, chez qui se trouva par hazard M. » de L***. dont il s'agit. Cet homme » qui vouloit se rendre nécessaire partout, s'avisa de donner des conseils à » cette plaideuse. Elle les écouta d'abord » avec avidité, mais, par un mal entendu qui survint entr'eux, elle crut qu'il » vouloit l'insulter, & l'accabla d'injures...... M. Racine accommoda cette

1668.

» Scene au Théatre..... La premiere fois » que l'on joua *les Plaideurs*, on donna » à l'Actrice, qui représentoit la Com- » tesse de Pimbêche, un habit de cou- » leur de rose séche, un masque sur » l'oreille, qui étoit l'ajustement ordi- » naire de la Comtesse de *Crissé*.

Note de M. Brossette, sur la Satyre dixiéme de M. Despréaux.

» La femme de M. *Tardieu*, Lieute- » nant criminel, a fourni le caractere que » Racine donne à la femme de Perrin » Dandin, Acte I. Scene IV. & c'est d'elle » qu'il dit expressément :

Elle eut du Buvetier emporté les serviettes,
Plutôt que de rentrer au logis les mains nettes.

» Elle avoit effectivement pris quelques » serviettes chez le Buvetier du Palais.

*Ménagiana, Tome III. page 25. édition de Paris, en 1729.

Voici quelques autres faits qui sont tirés du *Menagiana*. * » La plupart des » Avocats de ce temps-là sont joués dans » les Plaideurs, & les différens tons sur » lesquels l'*Intimé* déclame, sont autant » de copies de différens tons des Avocats. » Par l'*Intimé*, qui employe dans une » cause de *bibus* le magnifique éxorde de » l'Oraison *Pro Quinctio* : (*a*) *Quæ res*

(*a*) Voici comment l'Intimé s'exprime, (Acte III. Scene III.)

Messieurs, tout ce qui peut étonner un coupable,
Tout ce que les mortels ont de plus redoutable,
Semble s'être assemblé contre nous par hazard,
Je veux dire la brigue & l'éloquence, car, &c.

1668.

» *in civitate*, &c. On a voulu tourner en
» ridicule M. P**. qui dans un procès
» qu'un Patissier avoit pour une vétille,
» contre un Boulanger, s'étoit servi du
» même éxorde.....Quand l'*Intimé* ré-
» pond au Juge, qui lui demande *s'il sera*
» *long*, en disant *oui*, contre la coutu-
» me, c'est M. de Montauban; & il me
» souvient de lui avoir entendu dire en
» pareille occasion par M. le premier Pre-
» sident, *du moins vous êtes de bonne foi*.

Menagiana, Tome III. page 306.

» J'ai vu feu M. Corneille fort en co-
» lere contre M. Racine pour une baga-
» telle, tant les Poëtes sont jaloux de
» leurs ouvrages. M. Corneille dans le
» Cid Acte I. Scene V. avoit dit en par-
» lant de Dom Diegue :

Ses rides sur son front ont gravé ses exploits;

» M. Racine, par maniere de parodie,
» s'en joua dans ses Plaideurs où il dit
» d'un Sergent, Acte I. Scene V.

Ses rides sur son front gravoient tous ses exploits.

» Quoi, disoit M. Corneille, ne tient-
» il qu'à un jeune homme de venir tour-
» ner en ridicule les plus beaux vers des
» gens? (M. de la Monnoye ajoûte dans
» une note:) *les rides*, disent Messieurs
» de l'Académie Françoise, dans leurs
» sentimens sur le Cid, *marquent les an-*

» *nées, mais ne gravent point les ex-*
» *ploits.*

1668.

Dans la Satyre allégorique d'*Apollon Charlatan*, dont nous avons rapporté le commencement jusqu'à la Tragédie d'Andromaque, suit la critique des Plaideurs que voici.

Mais lorsque des pauvres Plaideurs,
Phébus voulut purger les peccantes humeurs;
Avec le suc de cette plante,
Pour en faire application,
Sur un chien, mangeur de chapon,
Sa foiblesse parut à nulle autre seconde;
Et par cette opération
Elle dégouta tout le monde.

Il faudroit perdre du temps aussi mal à propos, que M. Barbier d'Aucourt perdit le sien, en composant sa Satyre, si l'on se donnoit la peine de relever la froide, & peu juste critique de cet Auteur.

Pour varier un peu les articles, parlons présentement d'une Actrice que l'Hôtel de Bourgogne perdit au mois de Décembre 1668.

Mademoiselle DU PARC.

(N.) Du Parc, femme de Du Parc, connu au Théatre sous le nom de Gros-René, s'engagea avec son mari dans la Troupe de Moliere, lorsque ce dernier en composa une pour aller représenter

1668.

Vie de Moliere, par Grimarest.

en Province (*a*) Mademoiselle Du Parc y parut avec succès dans les seconds rôles tragiques, & les seconds rôles d'amoureuse comique. Elle joignit au talent de la déclamation & du jeu de Théatre, celui de la danse : on dit qu'elle brilla beaucoup dans les danses hautes. * » Elle faisoit certaines cabrioles remarquables, » car on voyoit ses jambes, & partie de » ses cuisses, par le moyen d'une jupe » qui étoit ouverte des deux côtés, avec » des bas de soye attachés au haut d'une » petite culotte »

* Lettre sur la vie de Moliere, & des Comédiens de son temps. Mercure de France, May 1740. p. 846.

Mademoiselle Du Parc revint avec Moliere & sa Troupe à Paris en 1658. & réussit encore plus sur le Théatre du Petit-Bourbon, & sur celui du Palais Royal, que dans les différentes Villes du Royaume,

(*a*) Si l'on s'en rapporte à l'Auteur de la vie de Mademoiselle Moliere, Mademoiselle Du Parc n'étoit point de la Troupe que Moliere forma à Paris. Ce fut à Lyon que ce dernier en fit la connoissance : voici les termes de cet Auteur. « Quand Moliere & sa Troupe furent » arrivés à Lyon, ils y trouverent une autre Troupe de » Comédiens établie, dans laquelle étoit la Du Parc & » la De Brie. Moliere fut d'abord charmé de la bonne mi» ne de la premiere, mais leurs sentimens ne se trouverent » pas conformes sur ce chapitre, & cette femme, qui » avec justice, espéroit quelque conquête plus illustre, » traita Moliere avec tant de fierté, que cela l'obligea » de tourner ses vœux du côté de la De Brie, dont il fut » reçu plus favorablement, ce qui l'engagea si fort, » que ne pouvant pas se résoudre à s'en séparer, il » trouva le secret de l'attirer dans sa Troupe avec la » Du Parc. »

1668.

où elle avoit représenté. Moliere l'estimoit beaucoup, on en voit la preuve dans son inpromptu de Versailles. Voici le passage.

MOLIERE *parlant à Mademoiselle Du Parc.*

Pour vous, Mademoiselle......

L'Impromptu de Versailles, Scene premiere.

MADEMOISELLE DU PARC.

Mon Dieu ! pour moi, je m'acquitterai fort mal de mon personnage, & je ne sçais pas pourquoi vous m'avez donné ce rôle de Façonniere.

MOLIERE.

Mon Dieu, Mademoiselle ! voila comme vous disiez lorsque l'on vous donna celui de la Critique de l'École des Femmes ; cependant vous vous en êtes acquittée à merveille, & tout le monde est demeuré d'accord qu'on ne peut pas mieux faire que vous avez fait. Croyez-moi, celui-ci sera de même, & vous le jouerez mieux que vous ne pensez.

MADEMOISELLE DU PARC.

Comment cela se pourroit-il faire ? car il n'y a point de personne au monde qui soit moins façonniere que moi.

MOLIERE.

Cela est vrai ; & c'est en quoi vous faites mieux voir que vous êtes une excellente Comédienne, de bien représenter un personnage, qui est si contraire à votre humeur.

Le rôle d'Axiane, que Mademoiselle Du Parc représenta avec beaucoup de succès dans la Tragédie d'Alexan-

1668.

dre, de M. Racine, fit tant de plaisir particulierement à cet illustre Poëte, qu'il forma le dessein de faire passer cette Actrice à l'Hôtel de Bourgogne, où il avoit résolu de donner ses ouvrages; il en fit faire la proposition à Mademoiselle Du Parc, qui l'accepta.* Ainsi lorsqu'elle fut entrée dans la Troupe, M. Racine lui fit jouer le rôle d'Andromaque, qu'elle rendit supérieurement. Des connoisseurs ont dit, peut-être un peu trop sévérement, que c'étoit le seul rôle que Mademoiselle Du Parc avoit représenté parfaitement, & que dans tous les autres, sa beauté & ses graces avoient joué pour elle; cependant sa perte fut regrettée, non-seulement des amateurs du Théatre, mais aussi de ses camarades. Mademoiselle Du Parc mourut le 11 Décembre 1668. Voici de quelle façon Robinet détaille l'enterrement de cette Actrice.

* Du Parc, son mari, entra aussi dans la Troupe de l'Hôtel de Bourgogne. Voyez l'article de cet Auteur, Tome VIII. p. 415.

Lettre en vers du 15 Décembre 1668.

L'Hôtel de Bourgogne est en deuil,
Depuis peu, voyant au cercueil;
Son *Andromaque* si brillante,
Si charmante, si triomphante,
Autrement la Belle *Du Parc*
Par qui l'amour tiroit de l'arc,
Sur les cœurs, avec tant d'adresse.
Cloton, sans yeux & sans tendresse,

Pour les plus accomplis objets,
Comme pour les plus imparfaits,
Et qui n'aime pas le Théatre,
Dont tout le monde est idolâtre,
Nous a ravi cette beauté
Dont chacun étoit enchanté,
Alors qu'avec un port de Reine,
Elle paroissoit sur la Scene :
Et tout ce qu'elle eut de charmant,
Gît dans le sombre monument.
Elle y fut Mercredi conduite, *
Avec une nombreuse suite,
Dont étoient les Comédiens,
Tant les François, qu'Italiens.
Les adorateurs de ses charmes,
Qui ne la suivoient pas sans larmes :
Quelques-uns d'eux *incognitò*,
Qui, je crois, dans leur *memento*,
Auront de la belle inhumée,
Fort long-temps l'image imprimée.
Item, maints différens amours,
Affublés de sombres atours,
Qui pour le pas sembloient se battre :
Item, les Poëtes du Théatre,
Dont l'un, le plus intéressé,
Etoit à demi trépassé. *
Item, plusieurs Peintres célébres,
Etoient de ces honneurs funébres,

* Par conséquent Mademoiselle Du Parc mourut le 10. ou le 11. Décembre 1668.

* Robinet semble vouloir désigner M. Racine.

1668.

Ayant de leurs sçavans peinceaux
Eté, l'un des objets plus beaux.
Item, enfin, une cohorte,
De personnes de toute sorte,
Qui furent de ses Sectateurs,
Ou plutôt de ses Spectateurs.
Et c'est, ce que pour épitaphe,
En Style d'Historiographe,
Croyant lui devoir ce soucy,
J'en ai bien voulu mettre ici.

LE BARON D'ALBIKRAC,

Comédie en cinq Actes, en vers, de M. CORNEILLE DE LISLE,

Représentée sur le Théatre de l'Hôtel de Bourgogne, au mois de Décembre.

CEtte Comédie eut un succès si marqué lorsqu'elle parut au Théatre, & ce succès s'est si bien soutenu depuis, qu'il est peu de personnes qui ne connoissent cette Piéce, soit par la lecture, soit par la représentation : ainsi, il suffira d'en proposer un simple jugement. La Comédie du Baron d'Albikrac est plaisamment imaginée, bien conduite, & les personnages qui la composent ont tous leur mérite particulier. Les strata-

gêmes qu'on employe pour tromper la tante, ſont ingénieuſement & naturellement placés. Le traveſtiſſement du Laquais la Montagne en Baron d'Albikrac, ne ſort point de la vraiſemblance par le ſoin que l'Auteur de la Piéce a pris de l'annoncer comme un garçon d'eſprit; mais enfin tout cela ne compoſe qu'une intrigue commune; aucuns caractères, & nulle correction pour les mœurs. On n'emporte de cet ouvrage que le plaiſir d'avoir ri aux dépens d'une ridicule, & cette ridicule n'eſt pas aſſez ſinguliere pour préſenter un tableau utile aux yeux du ſpectateur. Au reſte cette Comédie eſt bien dialoguée, & d'une verſification ſupérieure à tout ce que M. Corneille de Liſle avoit compoſé juſqu'alors.

Robinet ne parle point de la premiere repréſentation du Baron d'Albikrac, ſur le Théatre de l'Hôtel de Bourgogne, mais il rend compte d'une fête donnée par MADAME, le 29 ou le 30 Décembre où cette Comédie fut jouée: ainſi nous conjecturons avec beaucoup de vraiſemblance que le Baron d'Albikrac avoit paru au commencement du même mois. Voici le paſſage de la lettre en vers de Robinet, elle eſt datée du 29 Décembre 1668.

1668.

Ce soir, ou demain, chez MADAME ;
En qui l'on voit une belle ame,
joindre mille divins trésors,
Aux appas d'un aussi beau corps ;
On doit au jour de forces lustres,
Devant plusieurs beautés illustres,
Qui font dans le cœur cric & crac,
Voir le cher *Baron d'Albikrac.*
C'est de l'habile sieur de l'Isle, *
Une Comédie en beau style,
Où mille jolis incidens,
Font sans cesse montrer les dents:
Que *Poisson* dans son personnage *
Se surpasse, & fait ma foi rage ;
Et que tous les autres Acteurs
Y sont de parfaits Enchanteurs.

* Corneille le Jeune.

* C'étoit lui qui représentoit le Baron d'Albikrac.



1669.

LES MAUX SANS REMEDES,

Comédie non imprimée, d'un Auteur Anonyme,

Représentée sur le Théatre du Palais Royal, le Vendredy 11. Janvier.

NOus ne pouvons dire si cette Comédie est en vers ou en prose, & si c'est une grande ou une petite Piéce, attendu que nous ne la connoissons que par le passage suivant.

Lettre en vers de Robinet du 12 Janvier 1669.

> J'ai lû dans l'Histoire des Médes
> Que c'est un des *maux sans remedes.* (1)
> Et tel qu'un esprit jovial
> En fait voir au Palais Royal,
> Depuis hier (2) dessus la Scene ;
> Qui valent bien, je croi, la peine
> Que chacun les voye demain :
> Ces maux étant pour le certain,
> Des remedes aux maux de rate ;
> Qui s'y désopile & dilate.

(1) Comédie intitulée : *Les Maux sans remédes.* Note de Robinet.

(2) Vendredi 11. Janvier.

1669.

LE JEUNE MARIUS,

Tragédie de M. l'Abbé BOYER,

Représentée sur le Théâtre de l'Hôtel de Bourgogne, vers la fin de Janvier.

Monsieur l'Abbé Boyer avoit une imagination bien singuliere: il cherchoit des plans bizarrement compliqués, & s'en tiroit toujours très-mal; des personnages équivoques, qui soutiennent si peu leur caractere, qu'on peut douter s'ils en ont aucun. Voilà le défaut général de l'Auteur: il n'est pas difficile d'en faire l'application à la Tragédie, qui fait le sujet de cet article. Commençons par le plan, & la marche du poëme.

L'exposition est ce qu'il y a de plus passable. Marius, fils du fameux Cajus Marius, apprend à Maxime son confident, qu'ayant corrompu par ses présens Valere, Gouverneur de Preneste, il a trouvé le secret de se retirer dans cette ville, avec le reste des forces de son parti, & d'être en état de tenir tête à celui de Sylla. Il ajoute que son bonheur lui a fait trouver dans Preneste, Cécilie, fille de son ennemi, dont il est éperduement amoureux. Le peu de progrès qu'il fait sur le

cœur

cœur de sa Maîtresse, lui donne lieu de croire qu'il a un rival. Sa conjecture n'est que trop vraye : Cécilie avoue à ses deux confidentes qu'elle préfere Pompée, quoiqu'il soit moins amoureux, & moins galant que Marius. Sylla, vaincu par ce dernier, lui propose la paix, & la main de Cécilie. A peine ces deux chefs se sont jurés une amitié inviolable, que Sylla apprend l'arrivée de Pompée. Sur cette nouvelle il change de dessein. Comme le péril seul l'a contraint à cette alliance, si éloignée de ses sentimens, dès qu'il ne craint plus, il ne songe qu'aux moyens d'accabler son ennemi, & ordonne à Cécilie de le servir, & d'y engager Pompée, qu'il lui promet pour époux. C'est ici que la vertu & l'amour combattent dans le cœur de Cécilie, mais la vertu demeurant la maîtresse, elle se résout à épouser Marius pour lui sauver la vie : elle fait plus, elle force Pompée à prendre l'intérêt de cet infortuné. Il sembleroit qu'on ne pourroit pas faire cette proposition à tout autre amant ; mais ajoute-t'elle,

1669.

> Tout l'Univers verroit son attente trompée,
> Si l'amour corrompoit la vertu de Pompée,

Marius qui soupçonne le tour qu'on lui veut jouer, s'emporte contre Sylla, qui s'excuse bêtement. Pour trancher court, Marius, abandonné des siens, & crai-

1669. gnant de tomber au pouvoir de son ennemi, se perce le sein. Marcelle, confidente de Cécilie, toute effarée, vient faire le récit de ce malheur.

ACTE V. Scene IX.

CE'CILIE.

Qu'est-ce ?

MARCELLE.

Hélas ! pour comble de misere
Marius va tomber aux mains de votre pere, &c.

Scene X.

POMPE'E.

Mais ce n'est pas assez : j'ai bien plus à vous dire,
D'horreur & de pitié mon cœur tremble & soupire.
Marius m'adressant sa voix & ses soupirs,
Mon trépas, cher rival, venge tes déplaisirs ;
Adieu, jouis en paix du bonheur de ta flâme.
Attendri par ces mots, jusques au fond de l'ame,
Je change tout d'un coup ma tendresse en horreur,
Voyant le fier Sylla d'un œil plein de fureur
Jouir de ce spectacle, & charmé de son crime,
D'un avide regard, dévorer sa victime.
Après avoir soulé toute sa cruauté,
Inquiet, & malgré toute sa dureté,
Plein du trouble qui suit les ames criminelles ;
Il veut se dérober à ses peines cruelles,
Et tâche vainement, à force de forfaits,
D'étouffer des remords, qui ne mourront jamais ;

1669.

A toute son armée il a livré Preneste :
Envain je veux combattre un dessein si funeste,
Plus mon zéle importun excite ses remors,
Plus pour les surmonter il demande de morts.
Il va jusques sur Rome étendre la tempête ;
Ce ne sont que fureurs qu'il roule dans sa tête ;
Et son esprit n'est plein que de punitions,
De fers, de sang, d'éxil, & de proscriptions ;
Son cœur persécuté du tourment qu'il endure,
Deteste sa grandeur, maudit la dictature :
Il veut l'abandonner, & privé de son rang,
Se livrer à quiconque aura soif de son sang.
Cependant, pour combler ses remors, & ses crimes,
Il cherche à s'immoler mille & mille victimes ;
Et si vous n'avez soin de calmer son courroux,
Je crains tout pour lui-même, & pour Rome, & pour nous.

Passons à l'éxamen des personnages. Jamais on n'entend parler si fréquemment de la grandeur & de la vertu Romaine, & cependant on n'en apperçoit aucun éxemple. Marius, que l'Auteur annonce comme le modéle des amans, tant par la délicatesse des sentimens, que par la galanterie fine, n'est au fond qu'un benêt. Sylla un furieux, & un lâche ; pour ce qui est de Cécilie & de Pompée. Ils jouent à la vérité les plus beaux rôles,

1669.

mais ils ne sont généreux que par réflé-xion, & leurs soins ne peuvent sauver la vie au malheureux Marius. On trouve au reste quelques vers passables, dans cette Tragédie : en voici de ce nombre.

Acte III. Scene I. Sylla qui vient de se lier à Marius par les sermens les plus solemnels, lui dit qu'ils doivent voler ensemble au secours de Rome, pour la défendre de ses ennemis.

MARIUS.

C'est à vous qu'appartient tout le commandement.

SILLA.

Vous rendez ces honneurs à l'âge seulement?

MARIUS.

Oui, lorsque comme vous, l'on compte les années
Par de fameux combats, & d'illustres journées.

Scene IV. du même Acte : Pison, ami de Sylla, voulant l'empêcher de trahir Marius, lui représente la foi de ses sermens.

PISON.

Quoi Seigneur, sa vertu, son bienfait vous offense?
Mais sans parler d'honneur, ni de reconnoissance,

Vos ſermens peuvent-ils ſe rompre impunément.

SYLLA.

Les ſermens arrachés nous lient foiblement.
Quand je jurois aux Dieux une indigne alliance,
En ſecret à ces Dieux je jurois ma vengeance.
Et tous ces faux ſermens que j'ai fait à tes yeux,
Etoient pour les mortels, & non pas pour les Dieux.
La fortune & l'amour, quand ils font des parjures,
Ne font à Jupiter que de foibles injures :
Et ce Dieu que l'on fait le vengeur du ſerment,
Abſout l'ambitieux, auſſi-bien que l'amant.

Dans la Scene ſuivante, Pompée racontant à Sylla la victoire qu'il vient de remporter ſur l'ennemi de Rome, dit :

Rome & votre fortune ont vaincu par ma main.

Acte IV. Scene XIII. Cécilie, obligée de feindre, & déteſtant en ſecret l'odieux procédé de ſon pere, s'écrie en ſortant :

O Dieu ! qui d'un tel ſang avez formé le mien,
Que ne me donniez-vous un cœur comme le ſien.

Il eſt certain que M. l'Abbé Boyer avoit une grande prévention pour cette Tragédie, qu'il regardoit comme un morceau travaillé avec beaucoup de ſoin, &

1669. hors les traits des critiques. Dans cette idée, il la dédia à M. de Colbert, pour le remercier de la pension qu'il venoit d'obtenir par son crédit. » J'ai invoqué (dit-il à ce Ministre) avec plus de » ferveur que jamais le Dieu qui nous » inspire; & je me suis dit sans cesse, » qu'ayant été choisi pour être un des » sujets de gratification du Roy, je de- » vois soutenir, ou plutôt justifier un » choix si honorable. C'est avec ce grand » secours, Monseigneur, que j'ai tra- » vaillé assez heureusement. Quoique la » fortune & la cabale se mêlent aujour- » d'hui de faire le bon & le mauvais destin » des ouvrages du Théatre, celui que je » vous ai consacré n'a pas succombé sans » leur injustice. »

Achevons cet article par le passage suivant, qui nous apprend le temps auquel cette Tragédie fut représentée, & les noms des Acteurs qui l'ont jouée dans sa nouveauté, & qui vrai-semblablement contribuerent fort à son succès.

Robinet, Lettre en vers du 2 Février 1669.

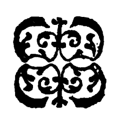
Il est bien juste que je die,
Quelque mot de la Tragédie,
Qui présentement à l'Hôtel,
Ravit maint notable mortel;

1669.

Puiſque vraiment on y remarque
Infinité de gens de marque.
C'eſt LE JEUNE & grand MARIUS,
Poëme ſi beau que rien plus ;
Dont Boyer qui ſur le Parnaſſe,
Depuis ſi long-tems tient ſa place,
Eſt le digne & louable Auteur,
Et dont vous avez vû, Lecteur,
Tant d'autres Poëmes magnifiques ;
Galans, comiques, & tragiques :
C'en eſt aſſez dire à ſon los,
Et c'eſt, je penſe, en peu de mots,
Faire voir, ſans un vain langage,
Le mérite de cet ouvrage ;
Laiſſant aux Juges importans
De tous les écrits de ce temps,
A rendre ſur ce leur Sentence,
Deſſous laquelle, en conſcience,
Tous les autres aveuglemens,
Captiveront leur ſentiment.
Mais de la Troupe je dois dire,
Qu'à l'ordinaire l'on admire,
En ce ſujet tragique-là ;
Que *la Fleur*, lequel fait *Sylla*,
Soutient très-bien le caractere
De ce tyran ſi ſanguinaire,
Et pire qu'un Olibrius.
Que *Floridor* de *Marius*

1669.

Fait aussi le rôle à merveille,
Id est, de façon nompareille,
Et tout ainsi qu'un rare Acteur,
Dont chacun est admirateur.
Que *Hauteroche* y représente,
De maniere encor fort galante,
Pompée autre jeune Héros :
Et qu'enfin avec un grand los
D'Ennebaut, leur jeunette Actrice,
Et des cœurs franche tentatrice,
Par ses attraits délicieux,
fait son personnage des mieux,
Ou bien celui de *Cécilie*,
Pour qui beaucoup l'on se soucie,
Par l'étrange embarras d'amour,
Dans lequel chacun à son tour,
Pompée & Marius la mettent :
Mais que les Lecteurs me permettent
De trancher tout court là-dessus,
Afin qu'allant voir *Marius*,
Ils ayent, ce que le plus je prise,
Le doux plaisir de la surprise.



TARTUFFE

1669.

TARTUFFE,

OU

L'IMPOSTEUR,

Comédie en cinq Actes, en vers; de M. MOLIERE,

Représentée sur le Théatre du Palais Royal le 5. Août 1667. (& défendue le lendemain) & depuis, sans interruption le Mardi cinq Février 1669.

Lettre en vers de Robinet, du neuf Février 1669.

A Propos de surprise ici,
La mienne fut très-grande aussi,
Quand Mardi (1) je sçus qu'en lumiere,
Le beau *Tartuffe* (2) de *Moliere*,
Alloit paroître, & qu'en effet,
Selon mon très-ardent souhait,
Je le vis, non sans quelque peine,
Ce même jour-là sur la Scene:
Car je vous jure en vérité,
Qu'alors la curiosité,
Abhorrant, comme la nature,
Le vuide, en cette conjoncture,
Elle n'en laissa nulle part,
Et que maints coururent hazard,

(1) Mardi 5. Février.

(2) Autrement l'*Imposteur*.

1669.

D'être étouffés dans la presse,
Où l'on oyoit crier sans cesse,
» Je suffoque, je n'en puis plus;
» Hélas, Monsieur *Tartuffius*,
» Faut-il que de vous voir, l'envie
» Me coûte peut-être la vie!
Nul néanmoins n'y suffoqua,
Et seulement on disloqua
A quelques-uns, manteaux & côtes,
A cela près, qui fut leur faute,
Car à la presse vont les foux,
On vit, en riant à tous coups,
Ce Tartuffe, cet hypocrite,
Lequel faisant la chate-mitte,
Sous un masque de piété,
Déguise sa malignité,
Et trompe ainsi, séduit, abuse,
Le simple, la dupe, la buse.
Ce Moliere, par son pinceau,
En a fait le parlant tableau,
Avec tant d'art, tant de justesse,
Et bref tant de délicatesse,
Qu'il charme tous les vrais dévots,
Comme il fait enrager les faux.
Et les caracteres, au reste,
(C'est une chose manifeste)
Sont tous si bien distribués,
Et naturellement joués,
Que jamais nulle Comédie
Ne fut aussi tant applaudie.

Lettre en vers du même, du 23. [illegible]vrier 1669.

1669.

A propos d'ébat Théatral :
Toujours dans le Palais Royal,
Aussi le *Tartuffe* se joue :
Où son Auteur, (1) je vous l'avoue,
Sous le nom de Monsieur *Orgon*,
Amasse pécune & renom.
Mais pas moins encor je n'admire,
Son épouse la jeune *Elmire*, (2)
Car on ne sçauroit constamment
Jouer plus naturellement.
Leur mere, *Madame Pernelle*, (3)
Est une frigante femelle,
Et s'acquite ma foi des mieux,
De son rôle facécieux.
Dorine, (4) maîtresse servante,
Est encor bien divertissante.
Et *Cléante* (5) enchante & ravit,
Dans les excellens vers qu'il dit.
Ces deux autres, ou Dieu me damne,
Damis, (6) & sa sœur *Marianne*, (7)
Qui sont les deux enfans d'Orgon,
Y font merveilles tout de bon.
Valere (8) amant de cette belle,
Des galans y semble un modéle :
Et le bon *Tartuffe*, (9) en un mot,
Charme en son rôle de bigot.

(1) M. Moliere.

(2) Mademoiselle. Moliere.

(3) Le Sieur Béjart.

(4) Mademoiselle Béjart.

(5) Le Sieur la Thorilliere.

(6) M. Hubert.

(7) Mademoiselle de Brie.

(8) Le Sieur la Grange.

(9) Le Sieur du Croisy.

1669.

Mémoires sur la vie & les Ouvrages de Moliere.

(1) Tome IX. p. 268.

(2) Premier Placet sur Tartuffe.

(3) Premier Placet sur Tartuffe.

» Les trois premiers Actes de *Tartuffe* » avoient été représentés à la sixiéme » Journée des fêtes de Versailles le 12. Mai » 1664. (1) en présence du Roy & des Rei- » nes. Le Roy *défendit dès-lors cette Co-* » *médie pour le public, jusqu'à ce qu'elle fût* » *achevée & examinée par des gens capa-* » *bles d'en faire un juste discernement*, & » ajouta (2) *qu'il ne trouvoit rien à dire à* » *cette Comédie*. Les faux dévots profite- » rent de cette défense pour soulever Pa- » ris & la Cour contre la Piéce & contre » l'Auteur. Moliere ne fut pas seulement » en butte aux Tartuffes, il avoit encore » pour ennemis beaucoup d'Orgons, gens » simples & faciles à séduire ; les vrais dé- » vots étoient mêmes alarmés, quoique » l'ouvrage ne fut guéres connu, (*a*) ni » des uns ni des autres. Un Curé.....(3) » dans un livre présenté au Roy, décida » que l'Auteur étoit digne du feu, & le » *damnoit* de sa propre autorité. Enfin » Moliere eut à essuyer tout ce que la » vengeance & le zéle peu éclairé ont de

---

(*a*) « Les trois premiers Actes représentés à Ver- » sailles le 12. May 1664. le furent encore à Villers- » Côtereſt chez MONSIEUR, en présence du Roy & » des Reines le 24. Septembre suivant. La Piéce en- » tiere fut jouée à Rinci chez M. le Prince le 29. No- » vembre de la même année ; & au même lieu le 9. » Novembre 1665. » *Mémoires sur la vie & les Ou- vrages de Moliere.*

1669.

» plus dangereux.(*a*) Des Prélats,& le Lé-
» gat, (1) après avoir entendu la lecture
» de cet ouvrage, en jugerent plus favo-
» rablement, & le Roy permit verbale-
» ment à Moliere de faire représenter sa
» Piéce. (2) Il y fit (3) *plusieurs adou-*
» *cissemens* (*b*) que l'on avoit apparem-
» ment éxigés. *Il la produisit* sous le ti-
» tre de L'IMPOSTEUR, (*c*) *& déguisa le*

(1) Premier Placet sur le Tartuffe.

(2) Second Placet sur le Tartuffe.

(3) *Ibidem.*

(*a*) « Les Hypocrites avoient été tellement irrités par
» le Tartuffe, que l'on fit courir dans Paris un Livre
» terrible, que l'on mettoit sur le compte de Moliere.
» C'est à cette occasion qu'il fait dire à Alceste, (le
» Misantrope) Acte V. Scene premiere.

Vie de Moliere, par Grimarest.

Un traître, dont on sçait la scandaleuse histoire,
Est sorti triomphant d'une fausseté noire,
Toute la bonne foi céde à sa trahison!
Il trouve, en m'égorgeant, moyen d'avoir raison!
Le poids de sa grimace, où brille l'artifice,
Renverse le bon droit & tourne la justice!
Il fait par un arrêt couronner son forfait;
Et non content encor du tort que l'on me fait,
Il court, parmi le monde, un livre abominable,
Et de qui la lecture est même condamnable,
Un livre à mériter la derniere rigueur,
Dont le fourbe a le front de me faire l'Auteur.

(*b*) « Le changement le plus marqué qu'on ait fait
» à la Comédie du Tartuffe, est à ce vers. Acte III.
» Scene VII.
O Ciel, pardonnez-lui la douleur qu'il me donne,
» Il y avoit,
O Ciel, pardonnez-moi comme je lui pardonne.

Vie de Moliere, avec des jugemens sur ses Ouvrages.

(*c*) Ce fut sur cette représentation du 5. Aoust 1667. qu'un Auteur Anonyme composa une brochure intitulée, *Lettre sur la Comédie de l'Imposteur*, où il rend compte Acte par Acte, & Scene par Scene, de toute la Comédie de Moliere, & on voit par ce récit que Moliere ne fit aucuns changemens à sa Comédie., lorsqu'elle reparut sans interruption le 5. Février 1669.

1669.

» *personnage sous l'ajustement d'un hom-*
» *me du monde, en lui donnant un petit*
» *chapeau, de grands cheveux, un grand*
» *collet, une épée, & des dentelles sur*
» *tout l'habit*, & crut pouvoir hazarder
» Tartuffe en cet état le 5 Août 1667.
» (*a*) L'ordre qui lui fut envoyé le lende-
» main, (*b*) d'en suspendre la représenta-
» tion, le rendit moins sensible aux ap-
» plaudissemens qu'il avoit reçus. Il en-
» voya sur le champ les sieurs la Thoril-
» liere & la Grange au Camp devant Lille
» où étoit le Roy, pour lui présenter le
» Mémoire (sous le titre de Placet) qui
» est imprimé à la tête des différentes édi-
» tions de *Tartuffe*. Ce ne fut néanmoins

excepté que le nom de *Panulphe* fut changé en celui de *Tartuffe*, & on afficha Tartuffe, ou l'*Imposteur*. Depuis longtemps, cette Piéce est toujours affichée sous le premier titre.

Vie de Moliere, avec des jugemens sur ses Ouvrages.

(*a*) « Moliere ayant opposé la protection & le zele » de ses amis aux cabales naissantes de ses ennemis, » obtint du Roy une permission verbale de jouer le » Tartuffe. La premiere représentation en fut donc faite » à Paris le 5. Août 1667. Le lendemain on alloit le » rejouer; l'assemblée étoit la plus nombreuse qu'on eut » jamais vûe, il y avoit des Dames de la premiere » distinction aux troisiémes loges. Les Acteurs alloient » commencer, lorsqu'il arriva un ordre, portant dé- » fense de jouer la Piéce. »

(*b*) Par M. le Premier Président du Parlement de Paris. Tout le monde sçait l'annonce de Moliere. « Mes- » sieurs, dit-il, en s'adressant à l'assemblée: nous comp- » tions avoir aujourd'hui l'honneur de vous donner la » seconde représentation du Tartuffe; mais M. le Pre- » mier Président ne veut pas qu'on le joue. »

1669.

» qu'en 1669. que le Roy donna une » permission authentique de remettre cette Comédie sur le Théatre. Elle reparut à Paris le 5 Février de cette année. » (*a*) Dès qu'elle eut été connue, les vrais » dévots furent désabusés, les hypocrites » confondus, & le Poëte justifié; on trouva dans le caractere & dans les discours » du vertueux Cléante, des armes pour » combattre les raisonnemens faux & » spécieux de l'hypocrisie. (*b*)

(*a*) « La bonté que le Roy eut de permettre que le » Tartuffe fût représenté, donna un nouveau mérite à » Moliere. On vouloit même que cette grace fût personnelle; mais Sa Majesté qui sçavoit par elle-même » que l'hypocrisie étoit vivement combattue dans cette » Piéce, fut bien aise que ce vice, si opposé à ses sentimens, fût attaqué avec autant de force, que Moliere » le combattoit. Tout le monde lui fit compliment sur » ce succès; ses ennemis même lui en témoignerent » de la joie, & étoient les premiers à dire que le Tartuffe étoit de ces Piéces excellentes qui mettoient la » vertu dans son jour. Cela est vrai, disoit Moliere; » mais je trouve qu'il est très-dangereux de prendre ses » intérêts, au prix qu'il m'en coûte, je me suis repenti » plus d'une fois de l'avoir fait.

Vie de Moliere, par Grimarest.

» Les Camarades de Moliere voulurent absolument » qu'il eut double part, sa vie durant, toutes les » fois qu'on joueroit *Tartuffe*; ce qui a toujours été » depuis régulierement exécuté. » Voyez Grimarest, page 196. *Mémoires sur la vie & les Ouvrages de Moliere.*

(*b*) « La Comédie du Tartuffe fut représentée trois » mois de suite, & durera autant qu'il y aura en France » du goût & des Hypocrites. Aujourd'hui bien des gens » regardent comme une leçon de morale cette même » Piéce qu'on trouvoit autrefois, si scandaleuse. On peut » hardiment avancer que les discours de Cléante, dans » lesquels la vertu vraie & éclairée est opposée à la

Vie de Moliere, avec des jugemens sur ses Ouvrages.

1669.

» Ce n'est pas seulement par la singu-
» larité & la hardiesse du sujet, ni par la
» sagesse avec laquelle il est traité, que
» cette Piéce mérite des éloges. La pre-
» miere Scene est aussi heureuse que
» neuve, aussi simple que vive; au lieu
» de ces confidences que l'on y employe
» si ordinairement, une vieille grand'me-
» re scandalisée de ce qu'elle a pû voir de
» peu séant chez sa belle-fille, sort en
» donnant à ceux qui composent cette
» maison, des leçons aigres qui les ca-
» ractérisent tous: car on distingue le
» vrai jusques dans le langage de la pré-
» vention. Dès ce moment, tout est en
» mouvement, & l'agitation théatrale
» augmente par dégrés jusqu'à la fin. La
» raillerie fine de Dorine, dans la Scene
» avec son Maître, nous découvre Orgon
» tout entier, & nous prépare à recon-
» noître Tartuffe dans le portrait de l'hy-

» dévotion imbécille d'Orgon, sont, à quelques expres-
» sions près, le plus fort & le plus élégant sermon que
» nous ayons en notre langue; & c'est peut-être ce
» qui révolta davantage ceux qui parloient moins bien
» dans la Chaire, que Moliere au Théatre..... Presque
» tous les caracteres de cette Piéce sont originaux; il
» n'y en a aucun qui ne soit bon, & celui du Tar-
» tuffe est parfait : on admire la conduite de la Piéce
» jusqu'au dénouement; on sent combien il est forcé,
» & combien les louanges du Roy, quoique mal ame-
» nées, étoient nécessaires pour soutenir Moliere contre
» ses ennemis. »

» pocrite, que Cléante oppose à celui du
» vrai dévot. Tartuffe, annoncé pendant
» deux Actes, paroît au troisiéme. L'in-
» trigue alors, plus animée, tire égale-
» ment sa vivacité & des nouveaux res-
» sorts qu'on employe contre ce scélérat,
» & de l'adresse avec laquelle il sçait tour-
» ner à son avantage, tout ce qu'on
» entreprend contre lui. L'entêtement
» d'Orgon, qui s'accroît à mesure qu'on
» cherche à le détruire, donne lieu à cette
» Scene si singuliere & si admirable du
» IVe. Acte, que la nécessité de démasquer
» un vice aussi abominable que l'hypo-
» crisie, rendoit indispensable. L'éloge de
» Louis XIV. placé à la fin de la Piéce,
» dans la bouche de l'Exempt, ne peut
» justifier, aux yeux des Critiques, le
» vice du dénouement. »

1669.

Après avoir rapporté les sentimens des plus éclairés connoisseurs, sur la Comédie du Tartuffe, il ne sera pas hors de place d'y joindre quelques passages de la préface que Moliere mit au-devant de cette Piéce lorsqu'il la fit imprimer.

Préface du Tartuffe.

« Voici une Comédie dont on a fait
» beaucoup de bruit, qui a été long-
» temps persécutée; & les gens qu'elle
» joue ont bien fait voir qu'ils étoient
» plus puissans en France, que ceux que
» j'ai jouées jusqu'ici. Les Marquis, les

1669.

» précieuses, les Cocus & les Médecins,
» ont souffert doucement qu'on les ait re-
» présentés, & ils ont fait semblant de se
» divertir avec tout le monde, des pein-
» tures que l'on a faites d'eux; mais les
» hypocrites n'ont point entendu raille-
» rie, ils se sont effarouchés d'abord, &
» ont trouvé étrange que j'eusse la har-
» diesse de jouer leurs grimaces, & de
» vouloir décrier un métier, dont tant
» d'honnêtes gens se mêlent. C'est un cri-
» me qu'ils ne sçauroient me pardonner,
» & ils se sont tous armés contre ma Co-
» médie avec une fureur épouvantable.
» Ils n'ont eu garde de l'attaquer par le
» côté qui les a blessés, ils sont trop po-
» litiques pour cela, & sçavent trop bien
» vivre pour découvrir le fond de leur
» ame. Suivant leur louable coutume, ils
» ont couvert leurs intérêts de la cause de
» Dieu; & le Tartuffe, dans leur bou-
» che, est une Piéce qui offense la piété.
» Elle est d'un bout à l'autre pleine d'a-
» bominations, & l'on n'y trouve rien
» qui ne mérite le feu. Toutes les silla-
» bes en sont impies, les gestes même
» y sont criminels; & le moindre coup
» d'œil, le moindre branlement de tête,
» le moindre pas à droite ou à gauche,
» y cache des mystéres, qu'ils trouvent
» moyen d'expliquer à mon désavantage.

1669.

» J'ai eu beau la soumettre aux lumieres
» de mes amis, (a) & à la censure de
» tout le monde. Ces corrections que j'ai
» pû faire, le jugement du Roy & de la
» Reine, qui l'ont vûe, l'approbation des
» grands Princes, & de Messieurs les Mi-
» nistres qui l'ont honorée publiquement
» de leur présence, le témoignage des
» gens de bien qui l'ont trouvée profita-
» ble, tout cela n'a de rien servi. Ils n'en
» veulent point démordre, & tous les
» jours encore, ils font crier en public
» des zélés indiscrets qui me disent des
» injures pieusement, & me damnent
» par charité.

» Je me soucierois fort peu de tout ce
» qu'ils peuvent dire, si ce n'étoit l'artifice
» qu'ils ont de me faire des ennemis que
» je respecte, & de jetter dans leur parti de
» véritables gens de bien, dont ils previen-
» nent la bonne foi; & qui, par la chaleur
» qu'ils ont pour les intérêts du ciel, sont

(a) Tous les connoisseurs en jugeoient favorablement. Je rapporterai ici un passage du *Ménagiana*, * pour justifier ce que j'avance. « La prose de M. Moliere vaut beaucoup mieux que ses vers. Je lisois » hier son *Tartuffe*. Je lui en avois autrefois entendu » lire trois Actes chez M. de Montmor, où se trouve- » rent aussi M. Chapelain, M. l'Abbé de Marolles, & » quelques autres personnes; je dis à M. le Premier Pré- » sident de Lamoignon, lorsqu'il empêcha qu'on ne la » jouât, que c'étoit une Piéce dont la morale étoit » excellente, & qu'il n'y avoit rien qui ne put qu'être » utile au Public. »

Vie de Moliere, par Grimarest.

* *Ménagiana*, Tome I, p. 144. édition de Paris, 1729.

1669.

» faciles à recevoir des impressions qu'on
» veut leur donner. Voilà ce qui m'obli-
» ge à me défendre. C'est aux vrais dé-
» vots que je veux par-tout me justifier
» sur la conduite de ma Comédie ; & je
» les conjure, de tout mon cœur, de ne
» point condamner les choses, avant que
» de les voir ; de se défaire de toute pré-
» vention, & de ne point servir la passion
» de ceux dont les grimaces les déshono-
» rent.

» Si l'on prend la peine d'examiner
» de bonne foi ma Comédie, on verra
» sans doute que mes intentions y sont
» par-tout innocentes, & qu'elle ne tend
» nullement à jouer les choses que l'on
» doit révérer ; que je l'ai traitée avec
» toutes les précautions que demandoit
» la délicatesse de la matiere ; & que j'ai
» mis tout l'art & tous les soins qu'il m'a
» été possible, pour bien distinguer le
» personnage de l'hypocrite d'avec celui
» du vrai dévot. J'ai employé pour cela
» deux actes entiers à préparer la venue de
» mon scélérat. Il ne tient pas un seul mo-
» ment l'Auditeur en balance, on le con-
» noît d'abord aux marques que je donne ;
» & d'un bout à l'autre, il ne dit pas un
» mot, il ne fait pas une action, qui ne
» peigne aux Spectateurs le caractére
» d'un méchant homme, & ne fasse écla-

» ter celui du véritable homme de bien, » que je lui oppose.

1669.

Moliere continue sa préface en faisant l'apologie de la Comédie en général, & finit ainsi : « Mais, supposé, comme il » est vrai, que les éxercices de la piété » souffrent des intervalles, & que les » hommes ayent besoin de divertissement, » je soutiens qu'on ne leur en peut trou- » ver un qui soit plus innocent que la » Comédie. Je me suis étendu trop loin. » Finissons par un mot d'un grand Prince » sur la Comédie du Tartuffe.

» Huit jours après qu'elle eût été dé- » fendue, on représenta, devant la Cour, » une Piéce intitulée, *Scaramouche Her- » mite*, (a) & le Roy, en sortant, dit » au grand Prince que je deux dire : * *Je » voudrois bien sçavoir pourquoi les gens » qui se scandalisent si fort de la Comé- » die de Moliere, ne disent rien de celle » de Scaramouche*, à quoi le Prince ré- » pondit : *La raison de cela, c'est que la*

* Le Grand Condé.

(a) « Pendant qu'on supprimoit cet Ouvrage, (la » Comédie de Tartuffe) qui étoit l'éloge de la vertu, & » la satyre de la seule hypocrisie, on permit qu'on jouât » sur le Théatre Italien, *Scaramouche Hermite*, Piéce » très-froide, si elle n'eut été licencieuse, dans la- » quelle un Hermite, vétu en Moine, monte la nuit » par une échelle à la fenêtre d'une femme mariée, & » y reparoît de temps en temps en disant : *Questo per » mortificar la carne.* »

Vie de Moliere, avec des jugemens sur ses Ouvrages.

1669.

» Comédie de Scaramouche joue le Ciel » & la Religion, dont ces Messieurs-là » ne soucient point; mais celle de Mo- » liere les joue eux-mêmes, c'est ce qu'ils » ne peuvent souffrir.

Voilà tout ce que nous avons cru devoir rapporter sur la Comédie du Tartuffe. Nous supposons que le Lecteur connoît les Œuvres de Moliere, & par conséquent les trois Placets qui précedent le Tartuffe, dont on a employé les endroits les plus curieux des deux premiers, dans cet article.

LA FÊTE DE VÉNUS,

Comédie-Pastorale Héroïque en vers, & en cinq Actes, avec un Prologue en vers libres, par M. l'Abbé BOYER,

Représentée sur le Théatre du Marais, vers le 15. Février.

QUelque prévenu que M. l'Abbé Boyer fût de son propre mérite, les chutes de ses Piéces étoient ordinairement si marquées, qu'il ne lui étoit pas possible de les dissimuler. « MADAME, » dit-il, dans l'Epître Dédicatoire de » celle-ci) * dans le dessein que j'avois » d'offrir *la Fête de Vénus*, à Votre

* La Piéce est dediée à Madame Henriette d'Angleterre, premiere femme de *Monsieur* Frere unique du Roy.

1669.

» Alteſſe Royale ; je craignois bien que
» la fortune, qui n'eſt pas de mes amies,
» ne me jouât quelque mauvais tour.
» Mais je n'ai pas raiſon aujourd'hui de
» me plaindre d'elle, elle a laiſſée à mon
» préſent l'agrément de l'approbation
» publique, & cette derniere faveur,
» me fait lui pardonner toutes ſes in-
» juſtices. »

Voici une nouvelle preuve de la fécondité, & de l'intrépidité de M. Boyer. En moins d'un mois, il ſe produit ſur deux Théatres par deux Ouvrages d'un différent genre. (a) Ce qu'il dit du ſuccès de ſa Piéce eſt aſſez croyable, mais il ne devoit pas tant en tirer vanité, Mademoiſelle *de Champmeſlé*, Actrice remplie de graces & de talens, qui débutoit pour lors ſur le Théatre du Ma-

(a) M. L'Abbé du Bos ſemble avoir eu en vûe M. l'Abbé Boyer, lorſqu'après avoir parlé des Poëtes imitateurs, il ajoute : * « Si notre artiſan imitateur man- » que de ſens, il employe hors de propos les traits, & » les expreſſions de ſon modéle, & ſes vers ne nous » offrent que des réminiſcences mal placées. Il ſe » conduit dans la production de ſes Ouvrages, comme » dans leur compoſition : il affronte le Public raſſem- » blé, avec plus d'intrépidité que Racine & Quinault » n'en avoient dans de pareilles avantures. Sifflé ſur » un Théatre, il va ſe faire huer ſur l'autre : plus » mépriſé, à meſure qu'il eſt connu, ſon nom devient » enfin l'appellation, dont le Public ſe ſert pour dé- » ſigner un méchant Poëte. Il eſt heureux, quand ſa » honte ne lui ſurvit pas. »

* Réflexions ſur la Peinture & la Poëſie, Tome II. Section VI. page 61.

1669.

rais, emportoit la meilleure partie des applaudissemens. M. Boyer profita de cette favorable circonstance, & prit aisément le change ; personne n'en fut la dupe, & Robinet, accoutumé à louer l'Auteur avec excès, fait assez connoître l'empressement du Public pour voir la nouvelle Actrice.

Lettre en vers du 23. Février 1669.

La pompeuse solemnité
De cette céleste beauté,*
Avec grand bruit se continuë,
Et d'un nombreux concours est vuë,
Sur le Théatre du Marais,
Où je ne sais combien d'attrais,
Et de ravissantes merveilles,
Charment les yeux, & les oreilles.
Au Spectacle, il ne manque rien,
Tous les Acteurs y font fort bien,
Notament l'Actrice nouvelle,
Egalement & bonne & belle.
Et bref la Piéce est de *Boyer*,
De cet Auteur si singulier,
Qui sur son chef sans cesse entasse,
L'immortel laurier du Parnasse.

* La Feste de Venus.

Passons à l'analyse de la Piéce, qui est foible par le sujet, la conduite, les caracteres, & la versification. Elle est, comme

comme on l'a dit, précédée d'un Prologue à la louange du Roy. La Victoire & la Paix veulent posséder ce Monarque. Mercure leur ordonne, de la part des Dieux, de céder ce glorieux avantage à l'Amour, dont le regne va commencer, & qui vient exprès célébrer la Fête de sa Mere.

1669.

Galatée, Nymphe de l'Isle de Chipre, veut la solemniser par une imitation du Jugement de Paris. Alcidon, son amant doit répréſenter ce beau Berger, la Nymphe choisit le personnage de Junon; celui de Pallas est donné à Amazie, Nymphe aimée du Berger Lygdamon, mais qu'elle méprise pour le beau Léandre: & enfin, faute de pouvoir trouver une Nymphe, ce dernier est prié de se travestir en fille, pour jouer le rôle de Vénus. C'est cependant à cette prétendue Vénus, que l'infidéle Alcidon donne son cœur, & la pomme destinée à la plus belle. Galatée affecte un dépit qu'elle ne ressent pas: car étant éprise de Léandre, elle est ravie que ce Berger ait la préférence, & de trouver en même-temps une raison pour rompre avec Alcidon, à qui elle est engagée de paroles. Amazie n'est pas si satisfaite de ce jugement, qui l'a fait appercevoir que Galatée est sa rivale, &

1669.

Alcidon est très-confus, lorsque Léandre reprend ses habits ordinaires; mais l'idée de sa Vénus est gravée si profondément dans son cœur, qu'il lui est impossible de l'effacer : de sorte que Léandre se trouve exposé aux persécutions des deux Nymphes, & d'Alcidon, & pour les éviter, il s'embarque sur un vaisseau, & fait naufrage. Alcidon, conduit par un secret mouvement, se trouve à propos pour lui sauver la vie, & reconnoît que cette Vénus, qu'il a revû sous les habits de Léandre, est effectivement une belle fille appellée Diotime, que des raisons particulieres ont obligée de se travestir en Cavalier. Pour surcroît de bonheur, Diotime sent pour Alcidon autant d'amour, qu'elle lui en a donné. Le retour inespéré de ces Amans jette les deux Nymphes dans une confusion inexprimable : Amazie, perdant l'espérance de posséder Léandre, s'en console avec Lygdamon. Mais Galatée, changeant son amour en fureur, la veut faire tomber sur Diotime. Dans ce moment l'Amour paroît, le calme succéde à cette tempête : Galatée, plus tranquille, invoque Vénus Uranie, qui la délivre de sa funeste passion, de sorte que tous les personnages sortent très-contens, après avoir rendu graces à la Déesse.

1669.

LA FEMME JUGE ET PARTIE,

Comédie en cinq Actes, en vers, de M. MONTFLEURY,

Représentée sur le Théatre de l'Hôtel de Bourgogne, le deuxiéme Mars.

Lettre en vers de Robinet, du 2. Mars 1669.

MAis à propos de Comédie,
On parle d'une fort jolie,
Qu'à l'Hôtel (1) on joue à présent,
Dont le sujet est très-plaisant,
C'est LA FEMME JUGE ET PARTIE,
D'une bonne plume sortie, (2)
Après demain je la verrai;
Puis je vous en entretiendrai.

(1) De Bourgogne.

(2) Du Fils du défunt Sieur de Montfleuri.

Robinet dans une Lettre du 9. du même mois de Mars rend compte d'une Fête qui fût donnée à l'Hôtel de Bouillon, où l'on représenta une Comédie, & ajoute.

Cette Comédie étoit celle,
Qu'à l'Hôtel on trouve si belle,*
Et dont l'Auteur est *Montfleuri* :
Où l'équivoque est fort fleuri,

* *La Femme Juge & Partie.*

1669.

Et dans laquelle le beau sexe,
Que si souvent le nôtre vexe,
Voit avec un plaisir bien doux,
La femme dauber son époux.
Car, il n'en est guére, je pense,
Qui ne voulut avoir la chance,
De pouvoir quelquefois ainsi,
Bourrer Monsieur son homme aussi.
Morbleu, comme les bonnes bêtes
Célébreroient de telles fêtes!

La Lettre du 17. Mars du même Robinet nous apprend les noms des principaux Acteurs de la Femme Juge & Partie.

J'ajouterai donc seulement,
Qu'enfin je vis dernierement,
La fort plaisante Comédie,
De LA FEMME JUGE ET PARTIE.
L'on s'y divertit comme il faut;
Et la charmante d'*Ennebaut*,
Y fait des mieux son personnage, (1)
Poisson s'y surpasse, & fait rage, (2)
Et bref, tous les autres Acteurs, (a)
Qui sont-là leurs coadjuteurs,
Jouent d'une facon mer veilleuse,
En cette Piéce équivoqueuse,

(1) Mademoiselle d'Ennebaut joua d'original le rôle de la Femme Juge & Partie.

(2) Dans le rôle de Bernadille.

(a) Ce sont Mademoiselle de Beauchateau, & Messieurs de Villiers, de Hauteroche & Brécourt. *Note marginale de Robinet.*

1669.

Dont l'Auteur effectivement,
Est digne d'applaudissement.

La femme Juge & Partie n'est pas une Comédie par le fonds, elle ne peut passer pour telle que par la forme; le sujet, l'intrigue, les caracteres des personnages ne présentent rien qui puissent servir à l'instruction du public. C'est une avanture particuliere, & d'un assez mauvais éxemple que Montfleury a accommodé au Théatre, en homme qui l'entendoit passablement, voilà tout le mérite de cette Piéce, qui cependant lorsqu'elle parut au Théatre eut un succès des plus marqués; on ajoute même que ce succès balança celui de la Comédie de Tartuffe: *(a)* Ce dernier fait, que l'on cite comme singulier, n'a rien que de fort ordinaire, on auroit plus lieu de s'étonner si le bon goût avoit prévalu. La Comédie du Tartuffe étoit faite pour les gens d'esprit, & même d'un esprit au-dessus du commun: celle de la femme Juge & Partie étoit de niveau à l'esprit du plus grand nombre; Scenes comiques par le fonds, & chargées de tout ce qui peut égayer la ma-

---

(a) « Qui croiroit que le succès de cette admirable » Piéce (le Tartuffe) eût été balancé par celui de la » Femme Juge & Partie, qui fut jouée à l'Hôtel de » Bourgogne, aussi longtemps que le Tartuffe au Palais » Royal?

Vie de Moliere, avec des jugemens sur ses Ouvrages.

1669.

tiere. Bernadille, grossier, avare, malpropre, & sans esprit, faisoit rire la plus grande partie de l'assemblée : l'Auteur ne sentoit pas qu'il avoit donné dans le faux en peignant de la sorte le principal personnage de son tableau, & qu'il le rendoit indigne de la tendresse de sa femme, & de l'attention du public : cependant, malgré ce défaut dominant, & beaucoup d'autres, cette Piéce est restée au Théatre, & même on la représente assez souvent.

LE SOUPER

MAL APPRÊTÉ,

Comédie en un Acte, & en vers, par de M. HAUTEROCHE,

Représentée sur le Théatre de l'Hôtel de Bourgogne, vers le 12. ou le 15. Juillet.

UN jeune homme de famille, persécuté de ses Créanciers, se trouve engagé à donner le soir même à souper à sa Maîtresse. Il n'a pas le premier sol pour faire cette dépense, toutes les ressources lui manquent, les ruses de son Valet deviennent inutiles, & le nombre des convives accroît de moment en moment. Que faire en cette extrémité ?

1669.

Philippin, après avoir tenté sans succès divers moyens, en imagine un, ridicule à la vérité, mais qui prouve l'excès de son embarras. La crainte d'une maladie contagieuse fait fuir les Dames avec précipitation : elles emmenent les Cavaliers; & Valere (c'est le nom du Maître du logis) sort ensuite avec son Valet, de peur que quelque Cavalier plus hardi ne revienne lui demander à souper, ou peut-être pour éviter les visites importunes de ses créanciers.

Cette Comédie est, comme on le voit, sans intrigue; le sujet en est fort simple, on pourroit facilement y ajouter des Scenes, ou en retrancher; mais son plus grand mérite, & l'avantage qu'elle a sur toutes les petites Comédies, qui (excepté celles de M. Moliere) avoient paru avant elle, c'est que la conduite en est sage, le comique assez noble; que les plaisanteries naissent des situations, & que l'on n'y rit jamais aux dépens des mœurs. » Quantité de gens » (dit l'Auteur dans l'avis qui précede la Piéce) » qui sans » doute ont été trop favorablement pré- » venus pour elle, en ont trouvé l'in- » vention particuliere, la conduite assez » raisonnable, la versification naturelle, » & sur-tout purgée de ces basses expres- » sions, qui d'ordinaire sont remplies de

1669.

» quolibets, ou de ces sales équivoques,
» capables de donner du dégoût à l'hon-
» nête homme, & de causer de l'indi-
» gnation au beau sexe. Après un juge-
» ment si avantageux, j'ai cru que je
» pouvois hazarder sur le papier, ce qui
» n'avoit pas déplu à la représentation. »

Voici de quelle maniere Robinet annonce cette Piéce, dans sa Lettre en vers du 17 Août 1669.

En finissant, je vous convie,
Si de rire il vous prend envie,
D'aller en bon ordre à l'Hôtel,
Je ne sçais point de secret tel,
Pour vous désopiler la rate,
Et même défunt Hippocrate,
Je pense aussi n'en auroit pas;
Allez-y donc tout de ce pas,
Ou sans tarder demain Dimanche, *
Sans oublier la piéçe blanche;
Hauteroche y donne un *Souper*,
Qui sans l'estomach occuper,
N'étant fait que pour les oreilles,
Vous y fera rire à merveilles,
Et vous reviendrez à la fin,
Avec grande joie, & grand'faim.

* Dimanche 18. Août.

LE

1669.

LE PROCEZ DE LA FEMME JUGE ET PARTIE,

Comédie en un Acte, & en vers; de M. DE MONTFLEURY,

Représentée sur le Théatre de l'Hôtel de Bourgogne.

MOntfleury, flatté du succès de sa Comédie de la femme Juge & Partie, crut en devoir faire la critique, pour affoiblir celle de plusieurs personnes éclairées. (*a*) Il introduisit six femmes qui, en robes de Juges, condamnent differens endroits de cette Piéce : enfin Dorimene, qui est la principale de ces femmes, prononce l'Arrêt suivant.

DORIMENE.

Scene derniere.

Le sort me jette ici dans un grand embarras;
Elle a bien des beautés, des graces, des appas,
Son mérite éclatant sçait charmer la tristesse,
Chacun s'y divertit, l'on y rit, l'on s'y presse:

(*a*) Montfleury, qui se croyoit sans doute le rival de Moliere, voulut peut-être aussi imiter ce dernier, qui avoit fait la Critique de son Ecole des Femmes, pour railler les gens de mauvais goût qui avoient frondé cette excellente Piéce.

1669.

Mais pour ne rien omettre au fait d'un tel
Procès ;
Doit-elle pas rougir d'un si fameux succès,
Quand par une fortune infâme & malheureuse,
Elle met en honneur la Farce scandaleuse?
Je lui pardonnerois un tel emportement,
Si je lui voyois l'art de railler finement ;
Et si d'un voile adroit l'ordure enveloppée,
La pudeur se voyoit heureusement trompée :
Mais la voir surpasser sous un sexe emprunté,
L'impudente Soubrette, & le page effronté,
Et vouloir devant nous faire l'honnête femme!
Ne devrions-nous pas la traiter comme infâme,
Pour avoir en public dépouillé sa pudeur,
D'un sexe si charmant, l'appanage & l'honneur ;
Et par un feu public punir son impudence?
Mais si vous m'en croyez, penchons vers la
clémence.
Ordonnons par pitié, pour raison de ses faits,
Qu'elle entre au cabinet & n'en sorte jamais ;
Et c'est à mon avis, le moins qu'on puisse
faire.

L'Auteur croyoit plaisanter ses censeurs, en parlant ainsi de sa Comédie ; mais ce discours est plus proche du vrai qu'il ne le pensoit.

1669.

LA CRITIQUE
DU TARTUFFE,

Comédie en un Acte & en vers, d'un Auteur Anonyme.

ON n'ose assurer que cette Piéce ait été représentée, mais cependant on n'a aucune preuve du contraire, ainsi sur ce doute, nous allons en parler.

L'Auteur de cette misérable critique a suivi le sujet du Tartuffe de Moliere; *mais en corrigeant ce dernier*, ajoute-t-il. Dans la Comédie qui fait le sujet de cet article, Tartuffe, sous le nom de Panulphe, s'est introduit chez Cléon, qui est si entêté du mérite de cet homme, qu'il lui veut donner sa fille en mariage. Panulphe est reconnu par l'amant aimé de la fille de Cléon qui l'appelle M. Tartuffe; Cléon, qui déteste ce nom, chasse le prétendu Panulphe, voilà toute l'intrigue de cette Comédie où l'Auteur employe beaucoup de vers de la Comédie du Tartuffe de Moliere; mais pour les ridiculiser, ou pour leur donner une interprétation maligne, ou contre les bonnes mœurs.

1669.

Cette Comédie est précédée d'une Epître, composée par un ami de l'Auteur. Nous la rapportons pour faire connoître à quel point on poussoit la haine & l'invective contre Moliere.

Lettre en vers sur la Comédie du Tartuffe, écrite à l'Auteur de la Critique.

J'ai lû cher Dorilas, le galante maniere,
Dont tu veux critiquer & Tartuffe & Moliere ;
Et sans t'importuner d'inutiles propos,
Je vais rimer aussi la Critique en deux mots.

Dès le commencement une vieille bigotte,
Querelle les Acteurs, & sans cesse radotte,
Crie & n'écoute rien, se tourmente sans fruit ;
Ensuite une Servante y fait autant de bruit,
A son maudit caquet donne libre carriere,
Réprimande son Maître, & lui rompt en visiere,
L'étourdit, l'interrompt, parle sans se lasser ;
Un bon coup suffiroit pour la faire cesser,
Mais on s'apperçoit bien que son Maître par feinte,
Attend pour la frapper qu'elle soit hors d'atteinte.
Sur-tout, peut-on souffrir l'homme aux *réalités*, *
Qui, pour se faire aimer, dit cent impiétés :
Débaucher une femme, & coucher avec elle,
Chez ce galant bigot est une bagatelle ;

* Le Tartuffe.

1669.

A l'entendre, le Ciel, permet tous les plaisirs,
Il en sçait disposer au gré de ses desirs,
Et quoi qu'il puisse faire, il se le rend traitable.
Pendant ces beaux discours, Orgon sous une table,
Incrédule toujours; pour être convaincu,
Semble attendre en repos qu'on le fasse cocu.
Il se détrompe enfin, & comprend sa disgrace,
Déteste le Tartuffe, & pour jamais le chasse.
Après que l'imposteur a fait voir son courroux,
Après qu'on a juré de le rouer de coups,
Et d'autres incidens de cette même espéce,
Le cinquiéme Acte vient, il faut finir la Piéce;
Moliere la finit, & nous fait avouer,
Qu'il en tranche le nœud qu'il n'a sçû dénouer.

Moliere plaît assez, son génie est folâtre,
Il a quelques talens pour le jeu du Théatre,
Et pour en bien parler, c'est un bouffon plaisant,
Qui divertit le monde en le contrefaisant;
Ses grimaces souvent causent quelques surprises,
Toutes ses Piéces sont d'agréables sotises,
Il est mauvais Poëte, & bon Comédien,
Il fait rire, & de vrai, c'est tout ce qu'il fait bien.
Moliere, à son bonheur, doit tous ses avantages,
C'est son bonheur qui fait le prix de ses Ouvrages;

1669.

Je sçais que le Tartuffe a passé son espoir ;
Que tout Paris en foule a courru pour le voir ;
Mais avec tout cela, quand on l'a vû paroître,
On l'a tant applaudi, faute de le connoître ;
Un si fameux succès ne lui fut jamais dû ;
Et s'il a réussi, c'est qu'on l'a défendu.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, (a)

Comédie-Ballet en trois Actes en Prose, de M. MOLIERE,

(1) Voyez ci-dessous la Lettre en vers de Robinet, du 12. Octobre.

Représentée à Chambord le Lundi 6. Octobre, (1) & à Paris sur le Théatre du Palais Royal, le 15. Novembre suivant.

Mémoires sur la vie & les Ouvrages de Moliere.

« LA Comédie de *M. de Pourceaugnac*, » embellie de chants & de danses, » est d'un comique plus propre à divertir » qu'à instruire. (*b*) Le ridicule outré d'un

Vie de Moliere par Grimarest.

(*a*) « On dit que le Pourceaugnac fut fait à l'occasion » d'un Gentilhomme Limosin, qui, un jour de Specta- » cle, & dans une querelle qu'il eut sur le Théatre » avec les Comédiens, étalla une partie du ridicule » dont il étoit chargé. Il ne le porta pas loin ; Mo- » liere, pour se venger de ce Campagnard, le mit en » son jour sur le Théatre, & en fit un divertissement » au goût du Peuple, qui se réjouit fort à cette Piéce. »

Vie de Moliere, avec des jugemens sur ses Ouvrages.

(*b*) « Pourceaugnac est une Farce ; mais il y a dans » toutes les Farces de Moliere, des Scenes dignes de » la haute Comédie. Un homme supérieur, quand il

1669.

» Provincial donne lieu à un intriguant
» de profession, qui est dans les intérêts
» d'Eraste, d'imaginer divers moyens
» pour détourner également, & Oronte
» de donner sa fille à M. de Pourceau-
» gnac, & M. de Pourceaugnac de finir
» le mariage qui l'avoit attiré à Paris. Les
» piéges dans lesquels Sbrigani fait tom-
» ber l'Avocat de Limoges, paroîtront
» plus vraisemblables, si l'on se rappelle
» que cet adroit Napolitain, pour régler
» les mesures qu'il avoit à prendre, est
» allé à la descente du Coche, étudier le
» caractere & l'esprit de l'homme qu'il
» vouloit jouer. Les intermedes se ressen-
» tent du ton peu noble de toute la Piéce.

Vie de Moliere, avec des jugemens sur ses Ouvrages.

» On n'écrivit point contre Pourceau-
» gnac, on ne cherche à rabaisser les
» grands hommes, que quand ils veulent
» s'élever. Loin d'examiner séverement
» cette farce, les gens de bon goût repro-
» cherent à l'Auteur d'avilir trop souvent
» son génie à des ouvrages frivoles qui
» ne méritoient pas d'examen; mais Mo-
» liere leur répondoit, qu'il étoit Comé-

» badine, ne peut s'empêcher de badiner avec esprit.
» Lully fit la Musique du Ballet de Pourceaugnac. »
(En lisant le nom des Personnages qui éxécuterent les Intermédes de la Comédie de Pourceaugnac, on ne trouve point que Lully ait dansé à ce Ballet, ainsi que l'assure l'Auteur, de qui nous employons le passage ci-dessus.)

1669.

» dien aussi bien qu'Auteur, qu'il falloit
» réjouir la Cour & attirer le peuple, &
» qu'il étoit réduit à consulter l'intérêt de
» ses Acteurs, aussi bien que sa propre
» gloire. »

Voici de quelle façon Robinet parle de la représentation de Pourceaugnac devant le Roy & la Cour, à Chambord.

Lettre en vers, du 12. Octobre 1669.

Mais parlons un peu de Chambord,
Dont je devois jaser d'abord,
Car sans doute de mon Epître,
C'est le grand & royal chapitre.
Ailleurs j'ai marqué que le jeu,
D'escarpolette, queue leuleu,
La chasse, chere & mélodie,
Et tous les soirs la Comédie, (1)
Sont le plaisir quotidien
De la Cour, où ne manque rien.
Or du mois courant le sixiéme, (2)
Pour empêcher qu'on ne s'y chême,
Elle eut un régale nouveau,
Egalement galant & beau,
Et même aussi fort magnifique,
De Comédie & de Musique, (3)
Avec entr'Actes de Ballet,
D'un genre gaillard & follet,
Le tout venant, non de copiste,
Mais vraiment du Seigneur Baptiste, (4).

(1) Par la Troupe de Moliere.

(2) Lundi 6. Octobre.

(3) POURCEAUGNAC.

(4) Lully.

Et du Sieur Moliere intendans,
(Malgré tous autres prétendans)
Des Spectacles de notre Sire.
Et disant cela, c'est tout dire.
Les Actrices & les Acteurs,
Ravirent leurs grands Spectateurs,
Et cette merveilleuse Troupe,
N'eut jamais tant le vent en poupe;
On admira les baladins,
Plus souples que Cerfs, & que Daims.
On fut charmé des dialogues, (1)
Ou, comme dedans des églogues,
On s'étendit sur les douceurs,
Que produit le beau Dieu des cœurs;
Concluans que sans lui la vie,
N'est pas un bien digne d'envie;
On fut ravi des belles voix, (2)
Qui chantoient ses divines loix.
Force masques, non pas célestes,
Mais, à ce qu'on écrit, fort lestes,
Venans illec montrer leurs nez,
Avec plaisir furent lorgnez.
Des Avocats y faisoient rire,
Plus cent fois qu'on ne sçauroit dire;
Citans de plaisante façon,
Et même dans une chanson,
Tous leurs Docteurs vieux & modernes;
Et les traitans de gens à bernes;
Par éxemple, Justinian,
Ulpian, & Tribonian,

(1) Voyez la seconde Scene de Pourceaugnac, Œuvres de Moliere, Tome V. édition *in*-12. 1739.

(2) Mademoiselle Hilaire, les Sieurs Gaye & Langeais.

1669.

Fernand, Rébuffe, Jean, Imole ;
Paul Castre, Julian, Bartole,
Jason, Alciat & Cujas,
Et d'autres qui font un gros tas :
Enfin, maints divers personnages ;
Firent-là rire les plus sages,
Tout de même que les plus foux ;
Et leur sagesse eut du dessous.
Un petit Livre, dont je tire,
Tout ce qu'ici je viens d'écrire, *
Se tait des décorations,
Dans ses belles narrations :
Mais aux fastes du grand Monarque ;
Pour l'ordinaire l'on remarque,
Que ce sont des enchantemens,
Et non de communs ornemens.

* C'est le Livre du Ballet, imprimé chez Ballard.

Lorsque la Comédie de Pourceaugnac fut jouée au Palais Royal, Robinet en fit mention ; voici ses termes.

Lettre en vers, du 23. Novembre 1669.

Enfin j'ai vû *Semel & bis*,
La perle, la fleur des *Marquis*,
De la façon du sieur *Molière*,
Si plaisante & si singuliere ;
Tout est dans ce sujet follet ;
De Comédie & de Ballet,
Digne de son rare génie,
Qu'il tourne certe & qu'il manie ;

1669.

Comme il lui plaît incessamment,
Avec un nouvel agrément,
Comme il tourne aussi sa personne,
Ce qui pas moins ne nous étonne,
Selon les sujets, comme il veut,
Il joue autant bien qu'il se peut.
Ce Marquis de nouvelle sorte,
Dont par hazard, à ce qu'on conte,
L'original est à Paris, *
En colere autant que surpris,
De s'y voir dépeint de la sorte,
Il jure, il tempête & s'emporte,
Et veut faire ajourner l'Auteur,
En réparation d'honneur,
Tant pour lui, que pour sa famille,
Laquelle en *Pourceaugnacs* fourmille.

. . . .

Quoi qu'il en soit, voyez la Piéce,
Vous tous citoyens de Lutéce,
Vous avouerez, en bonne foi,
Que c'est un vrai plaisir de Roi.

* Voyez la premiere note de cet article.

Nous ne rapportons point les noms des Acteurs chantans & dansans, qui éxécuterent les intermédes de Pourceaugnac; nous supposons que le Lecteur connoît les œuvres de Moliere, édition *in*-12. de 1739. où ces Intermédes sont joints à la Piéce.

1669.

LE NOUVEAU FESTIN DE PIERRE, OU L'ATHÉE FOUDROYÉ,

Tragi-Comédie de M. Rosimont;

Représentée sur le Théatre du Marais, au mois de Novembre.

Avis au l'Auteur.

« CE n'est pas d'aujourd'hui qu'on t'a » présenté ce sujet. Les Comédiens » Italiens l'ont apporté en France, & il » a fait tant de bruit chez eux, que tou- » tes les Troupes en ont voulu régaler le » Public M. de Villiers l'a traité pour » l'Hôtel de Bourgogne, & M. de Mo- » liere l'a fait voir depuis peu avec des » beautés toutes particulieres. Après une » touche si considérable, tu t'étonneras » que je me sois exposé à y mettre la » main; mais apprens que je me connois » trop pour m'être flatté d'en faire quel- » que chose d'excellent, & que la Trou- » pe, dont j'ai l'honneur d'être, étant la » seule qui ne l'a point représenté à Paris, » j'ai cru qu'y joignant ces superbes or-

» nemens de Théatre qu'on voit d'ordi-
» naire chez nous, elle pourroit profiter
» du bonheur qu'un sujet si fameux a tou-
» jours eu. Tu t'étonneras encore des
» fautes qui sont dans cet ouvrage, mais
» excuse une premiere Piéce, * & sçaches
» qu'il est impossible de mettre celle-ci
» dans les regles : que même j'ai donné
» deux amis débauchés à Dom Juan,
» pour remplir davantage la Scene ; que
» mon dessein n'a été que de te divertir,
» & que pour ta satisfaction, je tâcherai
» d'en faire une autre (a) qui réparera tous
» ces défauts. Fais-moi la grace cepen-
» dant de ne point confondre ce *Festin
» de Pierre* avec un que tu as pû voir,
» ou pourras voir, sous le nom de M.
» Dorimon. Nos deux noms ont assez
» de rapport pour t'empêcher de lire ce-
» lui-ci, croyant que c'est le même ; &
» quoique le sien soit infiniment meil-
» leur, ne me refuse pas un quart d'heure
» de ton temps. »

* L'Auteur vouloit oublier *le Duël fantasque, ou les Valets rivaux*, Comédie en un Acte, qui avoit parû l'année précédente.

Ce que nous avons dit aux articles des Piéces qui ont été composées sur le même sujet, par de Villiers, Dorimon,

(a) M. Rosimont fit paroître en 1670, l'Avoçat sans étude, Comédie en un Acte : & le Qui pro Quo, *ou* le Valet étourdi, Comédie en trois Actes, qui fut jouée en 1671. C'est vraisemblablement de la derniere dont il veut parler ici.

1669.

& M. Moliere nous dispense d'entrer dans le détail de celle-ci. Il suffit de dire qu'elle est un peu au-dessus des deux premieres, & fort inférieure à l'autre, & de rendre compte des changemens que M. Rosimont y a fait. D'abord, pour éviter la censure des gens dévots, il feint que ses personnages sont Payens. Il retranche une partie des événemens de la vie de Dom Juan que les deux premiers Auteurs ont mis en action, & qu'ici, ainsi que chez Moliere, l'on suppose arrivés avant l'ouverture de la Piéce. Ce vuide est rempli par les Scenes de Dom Felix & de Dom Lope, camarades de débauche de Dom Juan, qui périssent à table en sa présence, & viennent après leur mort l'avertir de changer de vie. Ajoutez que les Scenes de la statue sont extrêmement longues. Il résulte de tout cela, que le Poëme dont nous parlons n'est pas fort bon, mais qu'il y avoit beaucoup de spectacle; & c'est ce qui convenoit au Théatre du Marais, qui se soutenoit principalement par ses machines, & ses magnifiques décorations. Robinet n'a pas manqué de parler de cette Piéce, lorsqu'elle parut: c'est dans sa lettre en vers du 30 Novembre 1669.

Mercredi (1) ledit Abbé Sire. (2)
A qui tout bonheur je desire,
Vint à celle des Italiens,
Bien aimés de nos Citoyens ;
Et vit le beau FESTIN DE PIERRE,
Et qui feroit rire une pierre ;
Où, comme des originaux,
Tous les Acteurs sont sans égaux ;
Et font sans doute des merveilles,
Qui n'ont point ailleurs de pareilles.
Néanmoins, Messieurs du Marais,
N'épargnant point pour ce les frais,
L'ont représenté sur la Scene, (3)
Oui, c'est une chose certaine,
Avec de nouveaux ornemens,
Qui sembloient des enchantemens ;
Et *Rosimont* de cette Troupe,
Grimpant le mont à double croupe,
A mis ce grand sujet en vers,
Avec des agrémens divers,
Qui chez eux attirent le monde,
Dont notre vaste Ville abonde.

(1) Mercredi 27. Novembre.

(2) Le Roy Casimir, Abbé de S. Germain.

(3) LE FESTIN DE PIERRE, au Marais.



1669.

LA MORT D'ANNIBAL,

Tragédie de M. CORNEILLE DE LISLE,

Représentée sur le Théatre de l'Hôtel de Bourgogne, dans le mois de Novembre.

Lettre en vers de Robinet, du 30. *Novembre* 1669.

AImant la Comédie assez,
Je vis aussi ces jours passez,
Dans le propre Hôtel de Bourgogne,
Où l'on ne voit plus de Gigogne,
La *Mort* de ce grand *Annibal*,
Qui fit aux Romains tant de mal.
L'Auteur s'est surpassé lui même,
Dans ce rare & charmant Poëme:
Les beaux vers, les beaux sentimens,
Les intrigues, les dénouemens,
Et tout ce qui surprend & pique;
Dedans le complet Dramatique,
La netteté, la diction,
S'y rencontre en perfection.
Quant aux Acteurs, on sçait de reste,
Qu'outre leur équipage leste,
Ils font des miracles toujours:
Mais par un malheur de nos jours,

Où

Où le hazard, & le caprice
Se mêlent de rendre justice;
Ou de certains *approbateurs,
Qui ne sont pas censés Docteurs,
Réglent le destin des Ouvrages,
Et sont les maîtres des suffrages;
Ce Poëme, qui m'a ravi,
N'a pas été fort bien suivi.

Il faut croire que la Tragédie de la mort d'Annibal tomba bien précipitamment, puisque Robinet, panégiriste ordinaire des ouvrages de Théatre, en parle de la façon qu'on vient de voir. Reste à examiner si cette disgrace fut occasionnée par la faute de l'Auteur, ou par le caprice du Public.

Le nom d'Annibal porte avec lui une si haute idée du mérite de ce grand Capitaine: qu'entreprendre de le faire paroître sur la Scene, c'est risquer une réussite supérieure, ou une chute bien subite. M. Corneille de l'Isle éprouva ce dernier événement, par les épisodes inutiles qu'il joignit à l'action principale de son poëme dramatique. Annibal, qui seul doit faire tout l'intérêt de la Piéce, est si froid, & agit si peu, que sa mort ne cause ni pitié ni admiration. Ce sujet auroit dû être traité par Pierre Corneille. Ce grand Poëte, quoique sur son penchant, auroit

1669. fait paroître avec dignité le Héros des Carthaginois, & auroit peint cette haine implacable qu'il conserva contre les Romains jusqu'à sa mort. Sous l'année 1717. nous rendrons compte d'une Tragédie d'*Annibal*, par M. de Marivaux, dont les connoisseurs parlent avec éloge.

BRITANNICUS;

Tragédie de M. Racine,

Représentée sur le Théatre de l'Hôtel de Bourgogne, le Mardi 11, ou le Vendredi 13. Décembre. (a)

Lettre en vers de Robinet, du 21. Décembre 1669.

A L'Hôtel Bourguignon je fus,
Dimanche * voir *Britannicus*,
Que Néron, ce fils de Mégere,
Et plus scélérat que sa mere,
Fit mourir politiquement,
Par Félon empoisonnement,
Pour régner en toute assurance;
Connoissant en sa conscience,

* 15. Décembre.

(a) Il n'est pas possible de marquer le jour de la premiere représentation de Britannicus. Robinet indique celle du 15. Décembre, mais elle avoit été au moins précédée d'une autre, ainsi que nous l'apprenons de la Critique de cette Tragédie, faite par Boursault, & qui suit la Lettre en vers de Robinet.

1669.

Qu'il étoit d'un bien revêtu,
A ce ſeul jeune Prince dû.
Voilà, ſi j'ai bonne mémoire,
En deux mots le fond de l'hiſtoire;
Or, ſur ce beau canevas-là,
Je vis, étant bien aſſis-là,
De belles & grandes nuances
Des tenans, & des dépendances;
De cet événement fatal,
Formant un ſujet Théatral,
En vers d'un ſtyle magnifique,
Et tous remplis de politique,
Qui font la nique hautement,
(Du moins, c'eſt-là mon ſentiment)
A pluſieurs de ceux d'*Andromaque*,
Si, qu'ils ne craignent point l'attaque,
Ou l'éxamen, nenni, nenni,
De ce petit de *Subligny*,
Qui fit la critique contr'elle
Sous le nom de *folle querelle*:
Qu'il aille, & qu'il aille un peu-là,
Ce beau Monſieur le cenſeur-là,
Et nous verrons s'il aura priſe,
Sur ces vers, que tout chacun priſe.
Mais, là, là, Clion, bellement,
Car, pour en parler franchement,
C'eſt, je croi, grace à ſa critique,
Que l'on trouve en ce dramatique,
Un ſtyle bien plus châtié,
Plus net & plus purifié.

1669.

Je me tais de l'économie,
Etant ici Juge & Partie,
Car j'ai fait aussi ce sujet,
D'un autre ignorant le projet :
Et je suis quasi prêt de croire,
(Mais peut-être m'en fais-je accroire)
Que je l'ai, tout au moins, traité,
Avec moins d'uniformité :
Que plus libre dans ma carriere,
J'ai plus varié la matiere :
Qu'avecque plus de passion,
De véhémence & d'action,
J'ai sçu pousser le caractere,
Et de Neron & de sa mere,
Qu'en chaque Acte, comme on a fait,
Je ne finis pas mon sujet,
Faute de quelques vers d'attente,
Pour joindre la Scene Suivante :
Que j'ai tout de même à mon gré,
Chaque incident mieux préparé :
Et qu'étant dans la catastrophe,
Un tant soit peu plus Philosophe,
Je ne la précipite point :
Mais, comme j'ai dit, sur ce point,
Il peut être que je me flatte :
Sans que plus donc je me dilate,
En tel éxamen de bibus,
J'ajoûte, sans aucun abus,

1669.

Que les Acteurs & les Actrices,
Comme Enchanteurs, comme Enchantrices,
Par leur jeu tout miraculeux,
Et leurs vêtemens merveilleux,
Qui font des chofes nompareilles,
Charmans les yeux & les oreilles,
De telle forte, en vérité
Qu'il faudroit de néceffité,
Trouver maintes chofes très-belles
Quand elles ne feroient point telles.

Nous ne doutons point que le Lecteur ne fe foit bien réjoui en lifant dans la Lettre en vers de Robinet, la comparaifon critique que cet Auteur fait de la Tragédie de Britannicus de M. Racine, avec une autre fur le même fujet de fa compofition, & les termes orgueilleufement modeftes qu'il employe, pour mettre fa prétendue Tragédie au-deffus d'un des chefs-d'œuvres du Théatre François. Paffons préfentement à une critique, qui, quoique plus méthodique, n'en paroîtra pas plus judicieufe : nous empruntons cette critique d'une partie de la préface d'un petit Roman de *Bourfault*, intitulé *Artemife & Poliante.* Au refte ce morceau eft extrêmement curieux.

« Il étoit fept heures fonnées quand je » fortis de l'Hôtel de Bourgogne, où l'on » venoit de repréfenter pour la premiere

1669.

» fois le *Britannicus* de M. Racine, qui
» ne ménaçoit pas moins que de mort
» violante tous ceux qui se mêlent d'écrire
» pour le Théatre: Pour moi qui m'en
» suis autrefois mêlé, mais si peu, que
» par bonheur, il n'y a personne qui s'en
» souvienne, je ne laissois pas d'appré-
» hender comme les autres; & dans le
» dessein de mourir d'une plus honnête
» mort, que ceux qui seroient obligés de
» s'aller pendre, je m'étois mis dans le
» Parterre pour avoir l'honneur de me
» faire étouffer par la foule; mais le Mar-
» quis de Courboyer, qui ce jour-là justi-
» fioit publiquement qu'il étoit noble,
» ayant attiré à son spectacle tout ce que
» la ruë S. Denis a de Marchands, qui
» se rendent régulierement à l'Hôtel de
» Bourgogne, pour avoir la principale
» vûe de tous les ouvrages qu'on y re-
» présente, je me trouvai si à mon aise
» que j'étois résolu de prier M. Corneille,
» que j'apperçus tout seul dans une loge,
» d'avoir la bonté de se précipiter sur
» moi, au moment que l'envie de se
» désespérer le voudroit prendre. Lors-
» qu'Agrippine, ci-devant Impératrice
» de Rome, qui de peur de ne pas trou-
» ver Neron, à qui elle devoit parler,
» l'attendoit à sa porte dès quatre heures
» du matin, imposa silence à tous ceux

» qui étoient-là pour écouter, & me fit
» remettre ma priere à une autre fois.
» M. De *** (1) admirateur de tous les
» nobles vers de M. Racine, fit tout ce
» qu'un véritable ami d'Auteur peut faire,
» pour contribuer au succès de son ou-
» vrage, & n'eut pas la patience d'at-
» tendre qu'on le commençât, pour
» avoir la joye de l'applaudir. Son visage
» qui à un besoin passeroit pour un re-
» pertoire du caractére des passions,
» épousoit toutes celles de la Piéce l'une
» après l'autre, & se transformoit com-
» me un Caméleon à mesure que les Ac-
» teurs débitoient leurs rôles, sur-tout le
» jeune Britannicus qui avoit quitté la
» bavette depuis peu, & qui lui sembloit
» élevé dans la crainte de Jupiter Capi-
» tolin, le touchoit si fort, que le bon-
» heur, dont apparemment il devoit bien-
» tôt jouir, l'ayant fait rire, le récit
» qu'on vint faire de sa mort le fit pleu-
» rer; & je ne sçai rien de plus obligeant
» que d'avoir à point nommé un fond de
» joye & un fond de tristesse au très-hum-
» ble service de M. Racine. Cependant
» les Auteurs qui ont la malice de s'attrou-
» per pour décider souverainement des
» Piéces de Théatre, & qui s'arrangent
» d'ordinaire sur un banc de l'Hôtel de
» Bourgogne qu'on appelle le banc for-

1669.

(1) Boursault semble vouloir désigner Monsieur Despréaux.

1669.

» midable, à cause des injustices qu'on y
» rend, s'étoient dispersés de peur de se
» faire reconnoître, & tant que durerent
» les deux premiers Actes, l'apprehen-
» sion de la mort leur faisoit désavouer
» une si glorieuse qualité; mais le troi-
» siéme les ayant un peu rassurés, le qua-
» triéme qui lui succéda sembloit ne leur
» vouloir point faire de miséricorde,
» quand le cinquiéme qu'on estime le
» plus méchant de tous, eut pourtant la
» bonté de leur rendre tout-à-fait la vie.
» Des connoisseurs auprès de qui j'étois
» *incognitò*, & de qui j'écoutois les sen-
» timens, en trouverent les vers fort épu-
» rés; mais Agrippine leur parut fiére
» sans sujet; Burrhus, vertueux sans des-
» sein; Britannicus, amoureux sans ju-
» gement; Narcisse, lâche sans prétexte;
» Junie, constante sans fermeté, & Ne-
» ron, cruel sans malice. D'autres, qui,
» pour les trentes sols qu'ils avoient don-
» nés à la porte, crurent avoir la per-
» mission de dire ce qu'ils en pensoient,
» trouverent la nouveauté de la catastro-
» phe si étonnante, & furent si touchés
» de voir Junie après l'empoisonnement
» de Britannicus, s'aller rendre Religieuse
» de l'ordre de Vesta, qu'ils auroient
» nommé cet ouvrage une Tragédie
» Chrétienne, si l'on ne les avoient pas

» assurés

» assurés que Vesta ne l'étoit pas. Com-
» me ce jour-là j'étois prié d'aller sou-
» per chez une Dame, je ne fus pas plu-
» tôt arrivé où l'on m'attendoit, qu'on
» me demanda des nouvelles de la Tragé-
» die que je venois de voir; & voici de
» quelle maniere j'en parlai.

1669.

» Quoique rien ne m'engage à vou-
» loir du bien à M. Racine, & qu'il m'ait
» desobligé sans lui en avoir donné aucun
» sujet, je vais rendre justice à son ou-
» vrage sans examiner qui en est l'Au-
» teur. Il est constant que dans *le Bri-*
» *tannicus*, il y a d'aussi beaux vers
» qu'on en puisse faire, & cela ne me
» surprend pas: car il est impossible que
» M. Racine en fasse de méchans: ce
» n'est pas qu'il n'ait répété en bien des
» endroits: *Que fais-je? Que dis-je?* &
» *quoi qu'il en soit*, qui n'entre guéres
» dans la belle poësie; mais je regarde
» cela, comme sans doute il l'a regardé
» lui-même, c'est-à-dire, comme une
» façon de parler naturelle, qui peut
» échaper au génie le plus austere, & pa-
» roître dans un style, qui d'ailleurs sera
» fort châtié. Le premier Acte promet
» quelque chose de fort beau, & le se-
» cond même ne le dément pas; mais au
» troisiéme il semble que l'Auteur se soit
» lassé de travailler; & le quatriéme, qui

1669.

» contient une partie de l'Histoire Ro-
» maine, & qui par conséquent n'ap-
» prend rien qu'on ne puisse voir dans
» Florus & dans Coëffeteau, (a) ne lais-
» seroit pas de faire oublier qu'on s'est
» ennuié au précédent, si dans le cin-
» quiéme, la façon dont Britannicus est
» empoisonné, & celle dont Junie se rend
» vestale, ne faisoient pitié. Au reste si
» la Piéce n'a pas eu tout le succès qu'on
» s'en étoit promis, ce n'est pas faute que
» chaque Acteur n'ait triomphé dans son
» personnage.

» *La Des Œillets*, qui ouvre la Scene
» en qualité de mere de Neron, & qui
» a coutume de charmer tous ceux de-
» vant qui elle paroît, fait mieux qu'elle
» n'a fait jusqu'à présent; & quand *la
» Fleur*, qui vient ensuite sous le titre de
» Burrhus, en seroit aussi-bien l'original
» qu'il n'en est que la copie, à peine le
» représenteroit-il plus naturellement.
» *Brecourt*, de qui l'on admire l'intelli-
» gence, fait mieux Britannicus que s'il
» étoit le fils de Claude, & *Hauteroche*
» joue si finement ce qu'il y représente, *

* Hauteroche jouoit le rôle de Narcisse.

(a) Le quatriéme Acte de Britannicus est un des plus beaux qu'on ait vû sur la Scene, & la Critique qu'en fait Boursault marque l'ignorance & le mauvais goût de cet Auteur.

1669.

» qu'il attraperoit un plus habile homme
» que Britannicus. La *d'Ennebaut*, qui,
» dès la premiere fois qu'elle parut sur le
» Théatre, attira les applaudissemens de
» tous ceux qui la virent, s'acquitte si
» agréablement du personnage de Junie,
» qu'il n'y a point d'Auditeurs qu'elle
» n'intéresse en sa douleur ; & pour ce
» qui est de *Floridor*, qui n'a pas besoin
» que je fasse son éloge, & qui est si ac-
» coutumé à bien faire, que dans sa bou-
» che un méchante chose ne la paroît
» plus, on peut dire que si Neron qui
» avoit tant de plaisir à réciter des vers,
» n'étoit pas mort, il y a quinze cens,
» je ne sçai combien d'années, il pren-
» droit un soin particulier de sa fortune,
» on le feroit mourir par jalousie. (*a*)
» Voilà, Madame, dis-je à la personne
» de qualité chez qui j'étois, ce que je puis
» vous apprendre de Britannicus, & ce
» que vous devez sçavoir des Acteurs qui

(*a*) « (M. Despreaux) m'apprit une circonstance assez
» particuliere sur (la Tragédie de Britannicus) qui n'eut
» pas d'abord un succès proportionné à son mérite. Le
» rôle de Néron y étoit joué par *Floridor*, le meilleur
» Comédien de son siécle ; mais comme c'étoit un Ac-
» teur aimé du Public, tout le monde souffroit de lui
» voir représenter Néron, & d'être obligé de lui vou-
» loir du mal. Cela fut cause que l'on donna le rôle
» à un Acteur moins chéri ; & la Piéce s'en trouva
» mieux.

Bolæana, in-12. p. 106.

1669.

» le représentent, puisqu'il ne se passe
» point d'hyver que vous ne les alliez voir
» cinq ou six fois. Quand vous aurez vû
» le chef-d'œuvre de M. Racine, ou du
» moins ce qu'on croyoit qui le dût être,
» je viendrai m'informer de ce que vous
» en pensez : car, bien que je vous en aye
» dit mon sentiment, je ne le donne pas
» pour infaillible jusqu'à ce que le vôtre
» l'ait confirmé. »

En supposant, pour un moment, que M. Racine eût retiré brusquement sa Tragédie sans la faire imprimer, ne croiroit-on pas, par cette critique de Boursault, que M. Racine avoit composé un ouvrage indigne de son nom. Cependant c'est une des meilleures productions de cet Auteur. Il faut présentement écouter ce dernier dans la préface qu'il mit à la tête de la premiere édition de sa Tragédie de Britannicus.

Préface de M. Racine, à la tête de la premiere édition de sa Tragédie de Britannicus.

« De tous les ouvrages que j'ai donné
» au Public, il n'y en a point qui m'ait
» attiré plus d'applaudissemens, ni plus de
» censeurs que celui-ci. Quelque soin que
» j'aie pris pour travailler cette Tragé-
» die, il semble qu'autant que je me suis
» efforcé de la rendre bonne, autant de
» certaines gens se sont efforcés de la dé-
» crier. Il n'y a point de cabale qu'ils

1669.

» n'ayent faite, point de critique dont ils
» ne se soient avisés. Il y en a qui ont pris
» même le parti de Neron contre moi. Ils
» ont dit que je le faisois trop cruel.
» Pour moi je croyois que le nom seul
» de Neron faisoit entendre quelque cho-
» se de plus que cruel. Mais peut-être
» qu'ils raffinent sur son Histoire, & veu-
» lent dire qu'il étoit honnête homme
» dans ses premieres années. Il ne faut
» qu'avoir lû Tacite, pour sçavoir que
» s'il a été quelque temps un bon Em-
» pereur, il a toujours été un très-mé-
» chant homme. Il ne s'agit point dans
» ma Tragédie des affaires du dehors.
» Neron est ici dans son particulier, &
» dans sa famille. Et ils me dispenseront de
» leur rapporter tous les passages qui
» pourroient bien aisément leur prou-
» ver que je n'ai point de réparation à lui
» faire.

» D'autres ont dit au contraire que je
» l'avois fait trop bon. J'avoue que je
» ne m'étois pas formé l'idée d'un bon
» homme en la personne de Neron. Je
» l'ai toujours regardé comme un mons-
» tre; mais c'est ici un monstre naissant.
» Il n'a pas encore mis le feu à Rome.
» Il n'a pas encore tué sa mere, sa fem-
» me, ses gouverneurs. A cela près, il
» me semble qu'il lui échape assez de

1669.

» cruautés, pour empêcher que personne
» ne le méconnoisse.

» Quelques-uns ont pris l'intérêt de
» Narcisse, & se sont plaints que j'en
» eusse fait un très-méchant homme,
» & le confident de Neron. Il suffit
» d'un passage pour leur répondre. *Ne-*
» *ron*, dit Tacite, *porta impatiemment*
» *la mort de Narcisse, parce que cet*
» *affranchi avoit une conformité mer-*
» *veilleuse avec les vices de ce Prince*
» *encore cachés*. Les autres se sont scan-
» dalisés que j'eusse choisi un homme aussi
» jeune que Britannicus pour le Héros
» d'une Tragédie. Je leur ai déclaré dans
» la préface d'Andromaque les sentimens
» d'Aristote sur le Héros de la Tra-
» gédie, & que bien loin d'être parfait,
» il faut toujours qu'il ait quelque im-
» perfection. Mais je leur dirai encore ici
» qu'un jeune Prince de dix-sept ans, qui a
» beaucoup de cœur, beaucoup d'amour,
» beaucoup de franchise & beaucoup de
» crédulité, qualité ordinaire d'un jeune
» homme, m'a semblé très-capable d'ex-
» citer la compassion. Je n'en veux pas
» davantage.

» Mais, disent-ils, ce Prince n'entroit
» que dans sa quinziéme année lorsqu'il
» mourut. On le fait vivre lui & Nar-
» cisse deux ans plus qu'ils n'ont vécu.

» Je n'aurois point parlé de cette objec-
» tion, si elle n'avoit été faite avec cha-
» leur par un homme qui s'est donné la
» liberté de faire regner vingt ans un Em-
» pereur qui n'en a regné que huit : quoi-
» que ce changement soit bien plus con-
» sidérable dans la chronologie, où l'on
» suppute les temps par les années des
» Empereurs.

» Junie ne manque pas non plus de
» censeurs. Ils disent que d'une vieille co-
» quette nommée Julia Silana, j'en ai
» fait une jeune fille très-sage. Qu'au-
» roient-ils à me répondre, si je leur di-
» sois que cette Junie est un personnage
» inventé, comme l'Emilie de Cinna,
» comme la Sabine d'Horace ? Mais j'ai
» à leur dire que s'ils avoient bien lû
» l'Histoire, ils y auroient trouvé une
» Junia Calvina, de la famille d'Auguste,
» sœur de Silanus à qui Claudius avoit
» promis Octavie. Cette Junie étoit jeu-
» ne, belle, & comme dit Seneque, *festi-
» vissima omnium puellarum.* Elle ai-
» moit tendrement son frere, *& leurs en-
» nemis*, dit Tacite, *les accuserent tous
» deux d'inceste, quoiqu'ils ne fussent
» coupables que d'un peu d'indiscrétion.*
» Si je la représente plus retenue qu'elle
» n'étoit, je n'ai pas ouï-dire qu'il nous
» fût défendu de rectifier les mœurs d'un

1669.

» personnage, sur-tout lorsqu'il n'est pas
» connu.

» L'on trouve étrange qu'elle paroisse
» sur le Théatre, après la mort de Bri-
» tannicus. Certainement la délicatesse
» est grande de ne pas vouloir qu'elle dise
» en quatre vers assez touchans qu'elle
» passe chez Octavie ; mais, disent-ils,
» cela ne valoit pas la peine de la faire re-
» venir. (a) Un autre l'auroit pû racon-
» ter pour elle. Ils ne sçavent pas qu'une
» des regles du Théatre est de ne mettre
» en récit que les choses qui ne se peu-
» vent passer en action ; & que tous les
» anciens font venir souvent sur la Scene
» des Acteurs, qui n'ont autre chose à
» dire, sinon qu'ils viennent d'un endroit,
» & qu'ils s'en retournent en un autre.

» Tout cela est inutile, disent mes
» censeurs, la Piéce est finie au récit de
» la mort de Britannicus.... Que faudroit-
» il faire pour contenter des Juges diffi-
» ciles ? La chose seroit aisée pour peu
» qu'on voulut trahir le bon sens. Il ne

(a) Les personnes qui désaprouvoient la Scene où Junie revenoit après la mort de Britannicus avoient raison, & M. Racine, malgré sa prévention d'Auteur, se rendit à la vérité de la Critique. On ne trouve la Scene dont il est ici parlé, que dans l'édition de 1670. elle ne contient que douze vers. Junie revient avec Néron, (Scene VI. Acte V.) & le quitte sous le prétexte de passer dans l'appartement d'Octavie.

1669.

» faudroit que s'écarter du naturel pour
» se jetter dans l'extraordinaire. Au lieu
» d'une action simple, chargée de peu de
» matiere, telle que doit être une action
» qui se passe en un seul jour, & qui s'a-
» vançant par dégrés vers sa fin, n'est
» soutenue que par les intérêts, les senti-
» mens, & les passions des personnages,
» il faudroit remplir cette même action
» de quantité d'incidens qui ne se pour-
» roient passer qu'en un mois, d'un grand
» nombre de jeux de Théatre d'autant
» plus surprenans, qu'ils seroient moins
» vrai-semblables, d'une infinité de dé-
» clamations où l'on feroit dire aux Ac-
» teurs tout le contraire de ce qu'ils de-
» vroient dire. Il faudroit, par éxemple,
» représenter quelque Héros ivre, qui
» se voudroit faire haïr de sa Maîtresse de
» gayeté de cœur ; un Lacédemonien,
» grand parleur ; un Conquérant qui ne
» débiteroit que des maximes d'amour ;
» une femme qui donneroit des leçons de
» fierté à des Conquérans. (a) Voilà sans
» doute de quoi faire récrier tous ces

(a) M. Racine veut désigner quelque Piéce qui parut de son temps, où on remarqua sans doute tous les défauts de convenances dont il parle ici. Ne seroit-ce point la Tragédie de Pausanias que M. Racine avoit en vûe ? Il y a quelque apparence.

» Messieurs ; mais que diroit cependant
» le petit nombre de gens sages ausquels
» je m'efforce de plaire ? De quel front
» oserois-je me montrer, pour ainsi
» dire, aux yeux de ces grands hom-
» mes de l'antiquité que j'ai choisis pour
» modeles ? car, pour me servir de la
» pensée d'un ancien, voilà les vérita-
» bles Spectateurs que nous devons nous
» proposer, & nous devons sans cesse
» nous demander : que diroient Ho-
» mere & Virgile, s'ils lisoient ces vers ?
» Que diroit Sophocle, s'il voyoit repré-
» senter cette Scene ? Quoi qu'il en soit,
» je n'ai point prétendu empêcher qu'on
» ne parlât contre mes ouvrages.... On
» ne pourroit faire une difficulté qu'on
» ne m'a point faite. Mais [illegible] qui est
» échappé aux Spectateurs [illegible] être
» remarqué par [illegible] [illegible]me
[illegible]

« oient mérité ce privilége. (*a*) M. Ra-
» cine supprima la plus grande partie de
» cette Préface dans l'édition suivante de
» la Tragédie de Britannicus. * Ne pour-
» roit-on point regarder celle qui lui a
» été substituée comme une preuve de la
» réconciliation de l'Auteur avec les Cen-
» seurs de Britannicus? Quoi qu'il en soit,
» nous sommes redevables à ces mêmes
» Censeurs de la critique judicieuse, &
» des excellens préceptes qu'elle contient.
» Les grands succès qui ont suivi l'usage
» que M. Racine a fait lui-même de ceux-
» ci, sont plus que suffisans pour en démon-
» trer l'utilité, & même pour faire sou-
» haiter qu'ils fussent moins ignorés. »

La Préface que M. Racine substitua à celle de 1670. (& qui se trouve dan[s] toutes les éditions des Œuvres de cet A[u]teur) rend compte du choix & des car[ac]tères des personnages de la Tragédie [de Britan]nicus : nous allons en rappor[ter]

* A... ment ... des Œ... M. R... éditio... ris, ...

... la Piéce ... Racin... jamais ... con... puér... d...

1669.

» Messieurs ; mais que diroit cependant
» le petit nombre de gens sages ausquels
» je m'efforce de plaire ? De quel front
» oserois-je me montrer, pour ainsi
» dire, aux yeux de ces grands hom-
» mes de l'antiquité que j'ai choisis pour
» modéles ? car, pour me servir de la
» pensée d'un ancien, voilà les vérita-
» bles Spectateurs que nous devons nous
» proposer, & nous devons sans cesse
» nous demander : que diroient Ho-
» mere & Virgile, s'ils lisoient ces vers ?
» Que diroit Sophocle, s'il voyoit repré-
» senter cette Scene ? Quoi qu'il en soit,
» je n'ai point prétendu empêcher qu'on
» ne parlât contre mes ouvrages.... On
» me pourroit faire une difficulté qu'on
» ne m'a point faite. Mais ce qui est
» échappé aux Spectateurs, pourra être
» remarqué par les Lecteurs. C'est que
» je fais entrer Junie dans les vestales,
» ou selon Aulu-Gelle, on ne recevoit
» personne au-dessous de six ans, ni au-
» dessus de dix ; mais le Peuple prend ici
» Junie sous sa protection, & j'ai cru
» qu'en considération de sa naissance, de
» sa vertu, & de son malheur, il pouvoit la
» dispenser de l'âge prescrit par les loix,
» comme il a dispensé de l'âge pour le
» consulat tant de grands hommes qui

1669.

» avoient mérité ce privilége. (a) M. Ra-
» cine supprima la plus grande partie de
» cette préface dans l'édition suivante de
» la Tragédie de Britannicus. * Ne pour-
» roit-on point regarder celle qui lui a
» été substituée comme une preuve de la
» réconciliation de l'Auteur avec les Cen-
» seurs de Britannicus? Quoi qu'il en soit,
» nous sommes redevables à ces mêmes
» Censeurs de la critique judicieuse, &
» des excellens préceptes qu'elle contient.
» Les grands succès qui ont suivi l'usage
» que M. Racine a fait lui-même de ceux-
» ci, sont plusque suffisans pour en démon-
» trer l'utilité, & même pour faire sou-
» haiter qu'ils fussent moins ignorés. »

* Avertissement à la tête des Œuvres de M. Racine, édition de Paris, 1741.

La Préface que M. Racine substitua à celle de 1670. (& qui se trouve dans toutes les éditions des Œuvres de cet Auteur) rend compte du choix & des caracteres des personnages de la. Tragédie de Britannicus : nous allons en rapporter le

(a) « Je vantois à M. Despréaux la Piéce de *Britan-*
» *nicus*, en présence du fils de M. Racine. M. Des-
» preaux disoit que son ami n'avoit jamais fait des vers
» plus sententieux ; mais il n'étoit pas content du dé-
» nouement. Il disoit qu'il étoit trop puéril ; que Junie
» voyant son amant mort, se fait tout d'un coup Re-
» ligieuse, comme si le Couvent des Vestales, étoit un
» Couvent d'Ursulines ; au lieu qu'il falloit des forma-
» lités infinies pour recevoir une Vestale. Il disoit en-
» core que Britannicus est trop petit devant Néron. »

Bolæana in-12. p. 106.

1669. commencement, attendu qu'il est historique à la Piéce.

Préface de Britannicus.

« Voici celle de mes Tragédies que je » puis dire que j'ai le plus travaillée. Cependant j'avoue que le succès ne répondit pas d'abord à mes espérances. A » peine elle parut sur le Théatre, qu'il » s'éleva quantité de critiques qui sembloient la devoir détruire. Je crus moi-même que sa destinée seroit à l'avenir » moins heureuse que celle de mes autres » Tragédies; mais enfin il est arrivé de » cette Piéce, ce qui arrivera toujours » des ouvrages qui auront quelque bonté. » Les critiques se sont évanouis. La Piéce » est demeurée. C'est maintenant celle » des miennes que la Cour & le Public » revoyent le plus volontiers; & si j'ai » fait quelque chose de solide, & qui mérite quelque louange, la plupart des » connoisseurs demeurent d'accord que » c'est ce même Britannicus.

Diverses remarques sur les Tragédies de M. Racine.

» Voici une Tragédie fort travaillée, » l'Auteur l'avoue, ajoutons que son travail lui fait honneur, & que *Britannicus* est digne de l'antiquité. Le Poëte » a choisi les plus beaux endroits des Livres XI. & XII. des Annales de Tacite, pour y puiser ces grandes idées » sur lesquelles il a formé trois caractéres » parfaits en leur genre. *Agrippine*, *Ne-*

» *ron & Burrhus*. Pour ceux de *Junie* » & de *Britannicus*, ils sont presque » entierement de l'invention du Poete. » Il semble que Britannicus, que Racine » représente avec raison comme un jeune » homme sans expérience, presqu'enfant » encore, & toujours séduit par la fausse » amitié de Narcisse, il semble dis-je, » que ce Prince pénetre un peu trop pour » son âge, lorsqu'il dit à ce dernier Acte I. » Scene IV. que

1669.

La défiance
Est toujours d'un grand cœur la derniere science,
On le trompe longtemps, &c.

» Il en est de même de Junie, qui me pa» roît trop bien connoître la Cour de » Néron, pour un séjour de vingt-quatre » heures qu'elle y a fait, & dans des mo» mens où elle devoit être plus occupée » de la violence qu'on lui faisoit, que de » toute autre chose, Acte V. Scene I. » Scene d'ailleurs admirable par cette » tendre ingénuité qui fait [illegible] caractere » de Junie. »

Comme nous nous sommes engagés de rapporter la critique de M. Barbier d'Aucour sur chaque Poëme dramatique de M. Racine, voici celle qu'il fit sur Britannicus.

1669.

Apollon, *Charlatan.*

* C'est de la Comédie des Plaideurs, dont on parle.

Apollon, irrité de ce mauvais succès,
Causé par un méchant procès, *
Porta sa Racine dans Rome,
Où se montrant cruel avec peu de raison,
Contre *Britannicus*, qui n'étoit qu'un jeune homme,
Elle fit l'effet du poison.

Nous laissons au Lecteur le soin de juger du mérite de cette critique.

Fin du Dixiéme Volume.



TABLE ALPHABÉTIQUE

Des Pieces de Théatre dont les Extraits se trouvent dans ce Dixiéme Volume.

AGésilas, Tragédie en vers libres, 1666. de *Corneille*, page 21.

Albikrac, (Le Baron d') Comédie, 1668. de *Corneille de l'Isle*, 372.

Amant (L') qui ne flatte point, Comédie, 1668. de *Hauteroche*, 290.

Amphitrion, Comédie en trois Actes, & en vers libres, avec un Prologue, 1668. de *Moliere*, 259.

Andromaque, Tragédie, 1667. de *Racine*, 185.

Annibal, (La Mort d') Tragédie, 1669. de *Corneille de l'Isle*, 424.

Antiochus, Trag-Com. 1666. *du Même*, 28.

Arsace, Roy des Parthes, Tragédie, 1661. de *De Prade*, 13.

Attila, Roy des Huns, Tragédie, 1667. de *Corneille*, 152.

Avantures (Les) de Nuit, Comédie en vers, en trois Actes, 1666. de *Chevalier*, 121.

Avare, (L') Comédie en prose, 1668. de *Moliere*, 313.

Britannicus, Tragédie, 1669. de *Racine*, 426.

Cléopatre, Tragédie, non imprimée, 1667. de *la Thorilliere*, 257.

Courtisan (Le) parfait, Tragi-Comédie, 1668. de *Gilbert*, page 349.
Délie, Pastorale, 1667. de *De Visé*, 166.
Duël, (Le) Fantasque, *ou* les Valets Rivaux, Comédie en un Acte, & en vers de huit syllabes, 1668. de *Rosimont*, 344.
Ecole, (L') des Filles, Comédie, 1666. de *Montfleury*, 126.
Femme (La) Juge & Partie, Comédie, 1669. de *Montfleury*, 403.
Femme (Le Procès de la) Juge & Partie, Com. en vers, en un Acte, 1669. de *Montfleury*, 409.
Festin (Le Nouveau) de Pierre, *ou* l'Athée foudroyé, Comédie, 1669. de *Rosimont*, 420.
Godard, (L'embarras de) *ou* l'Accouchée, Com. en vers, en un Acte, 1667. de *De Visé*, 179.
George-Dandin, *ou* le Mari confondu, Comédie en trois Actes & en prose, 1668. de *Moliere*, 294.
Jaloux (Le) invisible Comédie, en vers, en trois Actes, 1666. de *Brécourt*, 129.
Intrigues (Les) amoureuses, Comédie, 1666. de *Gilbert*, 111.
Laodice, Reine de Cappadoce, Tragédie, 1668. de *Corneille de l'Isle*, 269.
Léandre, & Ero, Tragédie, non imprimée, 1667. de *Gilbert*, 165.
Maux (Les) sans remédes, Comédie, non imprimée, 1669. d'un Auteur *Anonyme*, 375.
Marius (Le Jeune) Tragédie, 1669. de l'*Abbé Boyer*, 376.
Médecin, (Le) malgré lui, Comédie en trois Actes, & en prose, 1666. de *Moliere*, 122.
Mélicerte, Pastorale Héroïque, en deux Actes, & en vers, 1666. de *Moliere*, 136.
Misantrope, (Le) Comédie, 1666. *du Même*, 37.
Moscovites, (Les Faux) Comédie en vers, en un Acte, 1668. de *Poisson*, 335.

Muses, (Le Ballet des) 1666. de *Benserade*, page 133.

Nopce (La) de Village, Comédie en vers, en un Acte, 1666. de *Brécourt*, 119.

Pausanias, Tragédie, 1668. de *Quinault*, 357.

Plaideurs, (Les) Comédie en vers, en trois Actes, 1668. de *Racine*, 359.

Poëte (Le) Basque, Comédie en vers, en un Acte, 1668. de *Poisson*, 289.

Poëtes, (Les) Comédie en un Acte & en vers, non imprimée, 1666. par un Auteur *Anonyme*, 137.

Pourceaugnac, (Monsieur de) Comédie en trois Actes, & en prose, 1669. de *Moliere*, 414.

Querelle, (La Folle) *ou* la Critique d'Andromaque, Comédie en trois Actes, & en prose, 1668. de *Subligny*, 277.

Réjouissances publiques, faites par les Comédiens à l'occasion de la Naissance du Duc d'Anjou, en Août 1668. 311.

Salicoque, (L'Infante) *ou* le Héros des Romans, Comédie non imprimée, 1667. de *Brécourt*, 165.

Sémelé, (Les Amours de Jupiter & de) Tragédie, précédée d'un Prologue, 1666. de l'*Abbé Boyer*, 1.

Sicilien, (Le) *ou* l'Amour Peintre, Comédie-Ballet, en prose & en un Acte, 1667. de *Moliere*, 149.

Soldat (Le) poltron, Comédie en un Acte, & en vers de huit syllabes, 1668. par un Auteur *Anonyme*, 354.

Soupé (Le) mal apprêté, Comédie en vers, en un Acte, 1669. de *Hauteroche*, 406.

Tartuffe *ou* l'Imposteur, Comédie, 1669. de *Moliere*, 385.

Tartuffe, (La Critique du) Comédie en vers, en un Acte, 1669. d'un Auteur *Anonyme*, p. 411.
Vénus, (La Fête de) Comédie-Pastorale-Héroïque, en cinq Actes avec un Prologue en vers libres, 1669. de l'*Abbé Boyer*, 398.
Veuve (La) à la mode, Comédie en vers, en un Acte, 1667. de *de Visé*, 156.

Fin de la Table des Pieces de Théatre, contenues dans ce Volume.

AUTEURS

Dont on trouvera la Vie, & le Catalogue des Ouvrages, dans ce Dixiéme Volume.

MOLIÈRE, Jean-Baptiste Pocquelin de) Auteur, & Acteur, né en 1620. mort le Vendredi 17. Février 1673. page 68.
PRADE, (Jean le Royer, Sieur de) 20.
RACINE, (Jean) né le 21. Décembre 1639. mort le 21. Avril 1699. 195.
SUBLIGNY, (N***) 287.
VISE', (Jean Donneau, Sieur de) né en 1640. ou 1645. mort le 8. Juillet, 1710. 173.

Fin de la Table des Auteurs.

ACTRICE,

PARC, (N. . . . femme de N. . . Du) Comédienne de la Troupe du Palais Royal, & ensuite dans celle de l'Hôtel de Bourgogne, morte le 11. Décembre 1668. p. 367.

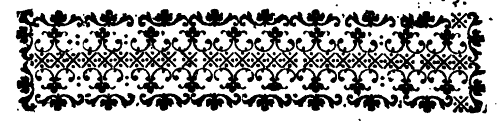


TABLE CHRONOLOGIQUE

Des Poëmes Dramatiques qui ont été représentés depuis le commencement de l'année 1666, jusqu'à la fin de l'année 1669.

1666.

Les Amours de Jupiter & de Sémélé, Tragédie, précédée d'un Prologue, de l'*Abbé Boyer*, (au commencement de Janvier.)

Arsace, Roy des Parthes, Tragédie, de *De Prade*.

Agésilas, Tragédie, de *Corneille*, (à la fin d'Avril.)

Antiochus, Tragi-Comédie, de *Corneille de l'Isle*, (Mardi 25. May.)

Le Misantrope, Comédie, de *Moliere*, (Vendredi 4. Juin.)

Les Intrigues Amoureuses, Comédie, de *Gilbert*.

La Nopce de Village, Comédie en un Acte, de *Brécourt*.

Les Avantures de Nuit, Comédie en trois Actes, de *Chevalier*.

Le Médecin malgré lui, Comédie en trois Actes & en prose, de *Moliere*, (6. Aout.)

L'Ecole des Filles, Comédie, de *Montfleury*.

Le Jaloux invisible, Comédie en trois Actes, de *Brécourt*, (20. Août.)

Le Ballet des Muses, de *M. de Benserade*, (2. Décembre.)

Mélicerte, Pastorale-Héroïque, en deux Actes, de *Moliere*, (2. Décembre.

Les Poëtes, Comédie en un Acte, d'un Auteur *Anonyme*, (2. Décembre.)

1667.

Le Sicilien, *ou* l'Amour Peintre, Comédie-Ballet en un Acte, de *Moliere*, (au commencement de Janvier à S. Germain, & Paris le 10. Juin.)

Attila, Roy des Huns, Tragédie, de *Corneille*, (en Février.)

La Veuve à la mode, Comédie en un Acte, de *de Visé*, (Dimanche 9. May.)

Léandre & Ero, Tragédie, de *Gilbert*, non imprimée, (15. Août.)

L'Infante Salicoque, *ou* le Héros des Romans, Comédie, de *Brécourt*, non imprimée, (15. Août.)

Délie, Pastorale, de *de Visé*, (vers le 25. Octobre.)

L'Embarras de Godard, *ou* l'Accouchée, Comédie en un Acte, *du Même*, (en Novembre.)

Andromaque, Tragédie, de *Racine*, (vers le 10. Novembre.)

Cléopatre, Tragédie, de *la Thorilliere*, non imprimée, (8. Décembre.)

1668.

Amphitryon, Comédie en trois Actes, en vers, avec un Prologue, de *Moliere*, (au commencement de Janvier.)

Laodice, Reine de Cappadoce, Tragédie, de *Corneille de l'Isle*, (au commencement de Février.)

La Folle Querelle, *ou* la Critique d'Andromaque, Comédie en trois Actes, de *Subligny*, (18. May.)

Le Poëte Basque, Comédie en un Acte, de *Poisson*, (au commencement de Juin.)

L'Amant qui ne flatte point, Comédie, d'*Hauteroche*, (en Juillet.)

George-Dandin, *ou* le Mari confondu, Comédie en trois Actes, & en prose, de *Moliere*, (en Juillet à Versailles, & le 9. Novembre à Paris.)

L'Avare, Comédie en prose, de *Moliere*, (9. Septembre.)

Les faux Moscovites, Comédie en un Acte, de *Poisson*, (en Octobre.)

Le Duël fantasque, *ou* les Valets Rivaux, Comédie en un Acte, & en vers de huit fillabes, de *Rosimont*.

Le Courtisan parfait, Tragi-Comédie, de *Gilbert*.

Le Soldat poltron, Comédie en un Acte, & en vers de huit fillabes, d'un Auteur *Anonyme*.

Pausanias, Tragédie, de *Quinault*, (16. Novembre.)

Les Plaideurs, Comédie en trois Actes, de *Racine*, (en Novembre.)

Le Baron d'Albikrac, Comédie, de *Corneille de l'Isle*, (en Décembre.)

1669.

Les Maux sans remédes, Comédie, d'un Auteur *Anonyme*, non imprimée, (11. Janvier.)

Le Jeune Marius, Tragédie, de l'*Abbé Boyer*, (à la fin de Janvier.)

Le Tartuffe, *ou* l'Imposteur, Comédie, de *Moliere*, (5. Février.)

La Fête de Vénus, Comédie-Pastorale-Héroïque, avec un Prologue, de l'*Abbé Boyer*, (vers le 15. Février.)

La Femme Juge & Partie, Comédie, de *Montfleury*, (2. Mars.)

Le Souper mal aprêté, Comédie en un Acte, de M. *Hauteroche*, (12. ou 15. Juillet.)

Le Procès de la Femme Juge & Partie, Comédie en un Acte, de *Montfleury*.

La Critique du Tartuffe, Comédie en un Acte, d'un Auteur *Anonyme*.

Monsieur de Pourceaugnac, Comédie en trois Actes & en prose, de *Moliere*. (15. Novembre.)

Le Nouveau Festin de Pierre, *ou* l'Athée foudroyé, Tragi-Comédie, de *Rosimont*, (en Novembre.)

La Mort d'Annibal, Tragédie, de *Corneille de l'Isle*, (en Novembre.)

Britannicus, Tragédie, de *Racine*, (15. Décembre.)

Fin de la Table Chronologique.

APPROBATION.

J'AI lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, *Le Dixiéme Volume de l'Histoire du Théatre François*, & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris ce trente Mars, 1746.

Signé, HUEZ.

PRIVILEGE GENERAL DU ROY.

LOUIS PAR LA GRÂCE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE : nos Amés & feaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hotel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillis, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos

Justiciers qu'il appartiendra, SALUT, Notre bien-amé, PIERRE-GILLES LE MERCIER, Imprimeur-Libraire à Paris, ancien Adjoint de sa Communauté, Nous a fait exposer qu'il desireroit imprimer & donner au Public des Ouvrages qui ont pour titre, *Examens particuliers pour tous les jours de l'année ; Histoire du Théatre François ; Cours de Chirurgie, dicté aux Ecoles de Médecine, par M. Col de Vilars*, s'il nous plaisoit de lui accorder nos Lettres de Priviléges pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, d'imprimer lesdits Ouvrages en un ou plusieurs Volumes, & autant de fois que bon lui semblera, & de les vendre, & faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le temps de douze années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à toutes sortes de personnes, de quelque qualité & conditions qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance : comme aussi à tous Libraires & Imprimeurs, & autres, d'imprimer faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire lesdits Ouvrages, ni d'en faire aucuns extraits, sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement ou autres, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, & de trois mille livres d'amende contre chacun des Contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & interêts ; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles, que l'impression desdits Ouvrages sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères, conformément à la feuille imprimée attachée pour modéle sous le contre-scel des Présentes ; que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie : & notamment à celui du 10. Avril 1725. Avant que de les exposer en vente, les Manuscrits ou imprimés qui auront servi de copie à l'impression desdits Ouvrages, seront

remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur DAGUESSEAU, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliotheque Publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur DAGUESSEAU, Chancelier de France; le tout à peine de nullité des Presentes: DU CONTENU DESQUELLES vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayans causes, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement: VOULONS qu'à la copie des Présentes qui sera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin desdits Ouvrages, soit tenue pour duement signifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers & Sécretaires: foi soit ajoûtée comme à l'Original: COMMANDONS au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires; CAR tel est notre plaisir. DONNE' à Versailles le trentiéme jour du mois d'Avril, l'an de grace mil sept cent quarante-cinq, & de notre Regne le trentiéme. Par le Roi en son Conseil.

Signé, SAINSON.

Registré sur le Registre XI. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 442. *fol.* 382. *conformément au Réglement du* 28. *Février* 1723. *A Paris le* 25. *May* 1745.

Signé, VINCENT, *Syndic.*

De l'Imprimerie de P. G. LE MERCIER.